This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

VE RI TAS

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

Anal.

5

SECONDE SÉRIE

DE LA

BIBLIOTHÈQUE

LATINE-FRANÇAISE

DEPUIS ADRIEN JUSQU'A GRÉGOIRE DE TOURS

publiée

PAR C. L. F. PANCKOUCKE

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

XVe liv.

IMPRIMERIE PANCKOUCKE,
rue des Poitevins, 14.

POÉSIES

DE

PRISCIEN

LA PÉRIÉGÈSE

LES POIDS ET MESURES

ÉLOGE D'ANASTASE

TRADUITS POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS

PAR E.-F. CORPET

PARIS

C. L. F. PANCKOUCKE, ÉDITEUR

OFFICIER DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION D'HONNEUR

RUE DES POITEVINS, 14

1845

Lp 41.30

1879, Nov. 18.
Pickering bequest.

NOTICE

SUR PRISCIEN

ET SUR SES POÉSIES.

PRISCIEN [1] de Césarée [2] naquit dans la dernière moitié du cinquième siècle, vécut sous les empereurs Zénon, Anastase et Justin [3], et mourut probablement sous Justinien [4], vers le milieu

[1] *Priscianus*. C'est l'orthographe des manuscrits de MM. Lindemann et Krehl, et des éditions. Adrien de Valois (*Valesiana*, p. 192) prétend qu'il faut écrire *Præscianus*, parce qu'il avait lu dans un manuscrit de la bibliothèque de Loisel : *Incipit liber* VIII *de Verbo, Præsciani viri disertiss. grammatici Cæsariensis feliciter*; et dans un autre : *Præscian Cæsariensis grammaticus Juliano consuli et ptio*. Mais il me paraît évident que ces deux leçons sont de l'invention de quelques copistes beaux esprits, qui ont pris sur eux de décider une question que Priscien lui-même avait voulu laisser indécise; car il dit (*Instit. gramm.*, lib. II, c. 10, t. I, p. 97, ed. Krehl) : *Excipiuntur ab humo humanus, et mundo mundanus, et priscus* (prisco?) *Prisciânus; sed hoc magis a priscio* (pour *præscio* sans doute) *videtur esse derivatum*.

[2] Césarée de Palestine, suivant Bapt. Guarini, Funck et Wernsdorf. Guarini prétend, sans dire d'après quelle autorité, que Priscien était né, non pas à Césarée, mais à Rome, et que, s'il est partout nommé *Priscianus Cæsariensis*, c'est parce qu'il fut élevé à Césarée, ou plutôt qu'il y édita son livre : *Nativitate Romanus, sed ideo Cæsariensis, quia ibi didicit litteras; idcirco verius est, quia illic suum edidit librum*. Funck est à peu près du même avis : *Patria quidem videtur Romanus fuisse, at Cæsariensis dictus, quod eruditionis ibi jecerit fundamenta, ac diutissime versatus fuerit;* et Wernsdorf adopte ces deux opinions et les reproduit presque dans les mêmes termes. Le mot *Cæsariensis*, dans son acception la plus naturelle, signifie *né à Césarée*. Je sais bien que, suivant un usage assez commun surtout au moyen âge, cette épithète a pu être appliquée à Priscien parce qu'il aurait fait un long séjour dans cette ville : mais, à défaut de preuves pour adopter une opinion plutôt que l'autre, il était plus sage de ne pas se prononcer, et je ne comprends pas pourquoi ces savants ont voulu donner comme un fait certain ce qui n'est qu'une assez vague conjecture.

[3] Dans son *Éloge d'Anastase*, Priscien parle des excès commis sous Zénon par les Isauriens comme de faits dont il aurait été témoin. Son traité *De Figuris numerorum* est dédié à un Symmaque *nobilitatis splendore celebratus;* ce qui peut s'appliquer, ou au patrice Q. Aurel. Mumm. Symmachus, beau-père de Boëce, et consul en 485 sous Zénon, ou à Q. Aurel. Anicius Symmachus, fils de Boëce, et consul en 522 sous Justin, ou enfin à un Symmachus venu d'Orient à Constantinople, sous le même empereur, en 519, selon la *Chronique* de Cassiodore.

[4] A la fin d'un manuscrit de la bibliothèque de Leyde, cité par M. Lindemann

du sixième siècle. Il eut pour maître un grammairien nommé Théoctiste[1], qu'il cite deux fois avec les plus grands éloges[2]. Il professa la grammaire à Constantinople : son rare savoir, l'étendue et la variété de ses connaissances donnèrent beaucoup de succès et d'éclat à ses leçons; la protection de la cour et des grands, qu'il sut se ménager habilement par un panégyrique en vers à la louange de l'empereur et des membres de la famille impériale, et par les dédicaces de ses principaux écrits adressées aux plus considérables personnages de l'empire[3], dut lui attirer de riches et nombreux disciples. Il eut le bonheur de compter parmi ses élèves, Eutychès d'abord[4], qui enseigna comme lui

(*Prisciani opera min.*, préface, p. XV), se trouve la mention suivante : *Explicit ars Prisciani viri clarissimi eloquentissimi grammatici Cæsariensis feliciter. Qui obiit die Kl. octob. indictione* V. *Olybrio consule.* Il en résulterait que Priscien mourut le 1er octobre 526, un an avant la mort de Justin et l'avénement de Justinien; mais M. Lindemann fait observer que les mots *qui obiit* paraissent une interpolation, et que la même date se retrouve, sans ces deux mots, sur d'autres manuscrits de Priscien, où elle désigne seulement l'époque de la transcription du traité par le copiste (*voir* plus loin, p. 7, la note 1). Paul Warnefride (*De Gestis Longob.*, lib. I, c. 25) dit que Priscien florissait encore sous Justinien : *Tunc quoque apud Constantinopolim Priscianus Cæsariensis grammaticæ artis, ut ita dixerim, profunda rimatus est.* Cassiodore, contemporain de Priscien, en lui empruntant quelques passages pour son traité *de l'Orthographe*, semble faire entendre qu'il n'existait plus alors (*De Orthogr.*, c. XII) : *Ex Prisciano grammatico, qui nostro tempore Constantinopoli doctor fuit.* Or ce traité est un des derniers ouvrages de Cassiodore, qui le composait à 93 ans, c'est-à-dire, selon D. Sainte-Marthe (*Vie de Cassiod.*, p. 294), vers 562, dans les dernières années du règne de Justinien.

[1] Krehl, d'après quelques manuscrits, écrit *Theotistus;* d'autres manuscrits le nomment *Theoristus* et *Theutistus.*

[2] *Instit. gramm.*, lib. VI. c. 10, t. I, p. 252, ed. Krehl : *Quod a Probo prætermissum, doctissime attendit noster præceptor Theoctistus, omnis eloquentiæ decus, cui quidquid in me sit doctrinæ post Deum imputo;* et *ibid.*, lib. XVIII, c. 5, t. II, p. 129, ed. Krehl : *Teste sapientissimo domino et doctore meo Theoctisto, quod in institutione artis grammaticæ docet.* Cassiodore recommande aux religieux de son monastère de Viviers la lecture du grammairien Théoctiste, mais il n'avait pu se procurer ses ouvrages (*De Instit. divin. litter.*, c. XXX).

[3] On a vu plus haut (p. 5, note 3) que Priscien avait dédié un de ses traités à un noble personnage nommé Symmaque : un autre traité plus important, ses Institutions grammaticales en 18 livres, intitulées *De octo partibus orationis*, sont adressées à Julien, consul et patrice. Goltzius a cru que ce Julien était celui qui, peu de temps après la mort de Justinien, composa en latin, vers 570, l'*Epitome Novellarum;* mais il a été réfuté par Cujas, Ant. Augustin, Alciat et J. Godefroy. (*Voir* FABRICIUS, *Biblioth. Lat.*, t. III, p. 398, éd. Ern.)

[4] Il nous reste d'Eutychès un traité en 2 livres, intitulé : *De discernendis conjugationibus*, et inséré par Élie Putschius dans ses *Grammaticæ Latinæ auctores antiqui*, p. 2143. Dans son premier livre (p. 2154), Eutychès dit, en parlant de Priscien : *De quibus omnibus terminationibus et traductionibus, quia, Romanæ lumen facundiæ, meus, imo communis hominum, præceptor, in quarto de Nomine, summa cum subtilitate copiosissime, grammaticus Priscianus disse-*

la grammaire à Constantinople, et qui rend un bel hommage à ses lumières; puis Théodore [1], qui fit plus encore pour sa gloire, en transcrivant lui-même et en multipliant les copies de ses ou-

ruisse cognoscitur. Ces mots d'Eutychès, *communis hominum præceptor*, qui pouvaient être déjà vrais de son temps, le furent bien davantage au moyen âge, où la grammaire de Priscien servit partout de base à l'enseignement de la langue latine. (*Voir* Du Boulai, *Histor. Universit. Paris.*, t. I, p. 517; Baillet, *Jugements des Savants*, t. II, 3e part., p. 40, éd. in-12.)

[1] Il a pris soin de nous apprendre lui-même ses noms et ses qualités dans les diverses formules de dates qu'il plaçait à la fin de ses copies des œuvres de Priscien, et qui ont été reproduites par les copistes des âges postérieurs. Voici la première lue par Cujas dans un de ses manuscrits : *Flavius Theodorus V. D.* * *Memorialis sacri scrinii epistolarum, et adjutor V. M. Quæstoris sacri Palatii, scripsi manu mea in urbe Roma Constantinopolitana III kal. Junii Mavortio V. C. cos. Justino et Justiniano imp.* Elle est rapportée aussi d'après Cujas par Pancirole (*in Notit. dignit. imp. Orient.*, c. XCV), par Juret (*ad Symmach.*, lib. X, epist. 17) **, et par Reinesius (*Syntagma Inscript. antiq.*, p. 412). Fabricius (*Biblioth. Lat.*, t. III, p. 398, ed. Ern.), et, d'après lui, Funck (*De inerti ac decrep. Latin. ling. senect.*, c. IV, § 19) citent cette autre formule tirée d'un manuscrit de Hambourg : *Prisciani ars grammatica viri eloquentissimi grammatici Cæsariensis. Scripsi ego Theodorus Dionysii V. D. Memorialis sacri scrinii epistolarum et adjutor V. M. Quæstoris in urbe Roma Constantinopolitana die kal. octobris, indictione quinta, Olibrio viro clarissimo cos.*

Me legat antiquas qui vult proferre loquelas,
Qui me non sequitur, vult sine lege loqui.

M. Lindemann (*Prisc. op. min.*, préf., p. XV) transcrit la suivante d'un manuscrit de Leyde, qui avait appartenu à J. Rutgers et à Is. Vossius : *Explicit ars Prisciani viri clarissimi eloquentissimi grammatici Cesariensis feliciter, qui obiit die kl. octob. indictione* V. *Olybrio consule. Ego Theodorus discipulus Dionysii viri disertissimi Memorialis sacri scrinii epistolarum, et adjutor viri magni Prisciani quæstoris sacri Palatii, scripsi in urbe Roma et Constantinopoli* ***. Enfin M. Krehl (*Prisciani op.*, préf., p. IX) donne cette dernière formule d'après un manuscrit d'Heidelberg, où se trouve aussi une partie de celle du manuscrit de Hambourg : *Artis Prisciani viri disertissimi grammatici Cesariensis doctoris urbis Romæ Constantinopolitanæ præceptoris mei lib.* VIII *de verbo explicit feliciter. Incip. ejusdem lib.* VIIII *de generali verbo declinat. et* (ego?) *Theodorus Dionysii memorialis epistolarum et adjutor viri magni quæstoris S. P. scripsi artem Prisciani doctoris mei manu mea in urbe Roma Constantinopolit. die* III *idus Januarias Mavortio viro consule indictione quinta* **** Il résulte de toutes ces formules, que ce Théodore se nommait Flavius Theodorus, qu'il était *mémorial* du maître des lettres et aide du questeur, c'est-à-

* D'après Pancirole, les sigles *V. D.* signifient *vir devotus* : c'était un terme honorifique; et les sigles *V. M.*, *viri magnifici*. Juret fait observer que cette qualification de *viri devoti* et *devotissimi* est donnée aux *memoriales* par Anastase (l. 12 *de Prox. sac. scr. C.*).

** Elle se trouvait en outre, suivant Juret, en trois endroits d'un manuscrit de Dupuy, mais avec quelques variantes : au lieu de *V. D.*, on lisait tantôt *V. S. D.*, tantôt *Dionysius*, qui se retrouve dans les formules qui suivent; mais il est probable que *V. D.* est la bonne leçon.

*** Cette formule est chargée d'incorrections et d'interpolations. M. Lindemann a signalé celle de *qui obiit*, qui est fort grave (*voir* plus haut, p. 5, la note 4). D'autres passages, tels que *discipulus Dionysii*, et *viri magni Prisciani*, et encore *urbe Roma et Constantinopoli*, qui ne sont pas moins suspects, prouvent que les copistes, qui nous ont laissé un texte si fautif et si défectueux de Priscien, n'ont pas mieux transcrit les formules de Théodore.

**** Reinesius rapporte, à peu près dans les mêmes termes, la seconde partie de cette formule.

vrages. C'est à ces soins pieux et touchants de la reconnaissance de Théodore que Priscien doit sans doute la conservation de ses traités de grammaire, qui, plus heureux que ses poésies, ne lui sont pas contestés, et demeurent son plus beau et son plus sûr titre littéraire. En effet, ses poésies, qui seules doivent nous occuper ici, ont été pour la plupart attribuées à d'autres auteurs. Presque toutes sont traduites du grec; la versification en est assez plate et assez sèche, et si elles sont moins connues et moins estimées que ses œuvres grammaticales, c'est qu'en effet elles méritaient moins de l'être. Comme poëte, Priscien n'est à comparer à aucun de ses contemporains de l'Italie et de la Gaule, tels que Sidoine Apollinaire, Avitus de Vienne, Ennodius de Pavie et plusieurs autres.

Le plus considérable de ces ouvrages en vers est une *Description de l'Univers*, traduite du grec de Denys le Périégète. Cette version, entreprise par Priscien à l'usage de ses élèves [1], est beaucoup plus exacte, mais bien moins élégante, que la paraphrase assez libre d'Avienus. Les seuls changements qu'il se permette de faire au texte original consistent à mettre partout Dieu, le Dieu des chrétiens, dans les invocations du poëte, à la place d'Apollon et des Muses; il supprime souvent aussi les souvenirs de la mythologie profane, et ajoute à la description de chaque contrée le détail, tiré de Pline et de Solin, des richesses minéralogiques et des curiosités naturelles qu'elle renferme. Ce poëme a été attribué à un Rhemnius Fannius, mais à tort selon toute apparence [2], car la plupart des manuscrits portent le nom de Priscien.

Le poëme *des Poids et Mesures*, qui paraît être aussi un ouvrage élémentaire composé par un maître pour ses élèves, contient une nomenclature des différents poids et mesures adoptés par les médecins de l'antiquité, et dont on trouve encore les listes et les figures dans plusieurs traités sur la science médicale;

dire, selon Reinesius, expéditionnaire ou commis aux écritures sous les ordres du maître des lettres et du questeur; qu'il avait été disciple de Priscien, et qu'il avait copié ses ouvrages en 526 et 527.

[1] *Périég.*, v. 160 et suiv.

[2] *Voir* Wernsdorf, *Poet. Lat. min.*, t. IV, p. 214 et suiv., éd. Lemaire. On trouvera dans le même recueil la liste des éditions nombreuses de ce poëme. Nous avons adopté le texte de Wernsdorf, beaucoup meilleur que le vieux texte réimprimé par M. Krehl en 1820.

puis la description des divers procédés employés pour reconnaître la pesanteur spécifique des liquides et l'alliage dans les métaux [1]. Il est sans nom d'auteur dans quelques manuscrits; dans d'autres il porte celui de Remus Favinus [2], d'où, selon Wernsdorf [3], on a forgé celui de Rhemnius Fannius, poëte imaginaire, auquel on l'a attribué comme le précédent; dans d'autres enfin on lit : *Incipiunt versus Prisciani de Ponderibus*, ou *Prisciani liber de Ponderibus et Mensuris, ex opere Rufini vel Faviani* [4], ou *Faviniani de Ponderibus et Mensuris* [5]. L'autorité de ces derniers manuscrits suffit, je crois, pour démontrer que cet opuscule est de Priscien; on peut supposer, en outre, que ce n'est point une composition originale, mais une traduction ou copie versifiée d'un ouvrage de Rufinus, de Favianus ou Favinianus [6]. Ce poëme, qui d'ailleurs ne méritait pas d'occuper si longtemps les critiques [7], ne se compose que de cent soixante-deux vers et demi dans tous les manuscrits que je viens de citer, et, dans toutes les éditions, il est resté interrompu au milieu du cent soixante-troisième vers. En 1799, Michel Denis en retrouva, sous ce titre : *De Ponderibus*, sans nom d'auteur, un texte complet dans un manuscrit sur vélin du septième ou du huitième siècle, qui, du cou-

[1] M. E. Bary, professeur de physique et de chimie au collége royal de Charlemagne, et répétiteur à l'École polytechnique, a bien voulu m'aider à comprendre et à traduire ce poëme assez difficile, et me communiquer des éclaircissements et des notes sur plusieurs passages. Je ne saurais le remercier trop vivement des secours qu'il m'a prêtés avec une si généreuse obligeance.

[2] *Voyage littér. de deux Religieux Bénédictins*, t. I, part. 2, p. 139; Fabricius, *Biblioth. med. et inf. Lat.*, lib. VI, p. 146; Lindemann, *Prisc. op. min.*, préf., p. XXIV.

[3] *Loco cit.*

[4] P. Burmann, *Poet. Lat. min.*, t. II, p. 396; Wernsdorf, *loco cit.*

[5] Lindemann, *Prisc. op. min.*, préf., p. XX.

[6] C'est le sentiment de M. Endlicher, dernier éditeur de ce poëme. Rufinus était un grammairien d'Antioche, contemporain de Priscien. Il reste de lui un *Commentaire sur les mètres de Térence*, inséré dans le recueil de Putschius (p. 2706). On lui attribue aussi un poëme intitulé *Pasiphaes fabula*, plusieurs fois imprimé, et compris par Burmann dans son *Anthologie latine* (liv. III, épigr. 232). Quant à Favianus ou Favinianus, ils ne sont pas autrement connus. Wernsdorf a fait sur ces deux noms quelques conjectures plus ou moins heureuses, qu'il serait trop long de rapporter ici.

[7] « Priscien, dit M. Letronne (*Considérations générales sur l'évaluation des Monnaies grecques et romaines*, p. 94), a tout mêlé et confondu dans les deux pages qu'il nous a laissées sur les poids et mesures, et dans son petit poëme, si faussement attribué à Fannius. Plusieurs critiques se sont interdit la possibilité de découvrir la vérité, en ne craignant pas de mettre de tels témoignages en balance avec ceux des auteurs classiques de la Grèce et de Rome, qui ont écrit d'après une connaissance parfaite des choses. »

Anal.

SECONDE SÉRIE

DE LA

BIBLIOTHÈQUE

LATINE-FRANÇAISE

DEPUIS ADRIEN JUSQU'A GRÉGOIRE DE TOURS

publiée

PAR C. L. F. PANCKOUCKE

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

XVe liv.

IMPRIMERIE PANCKOUCKE,
rue des Poitevins, 14.

POÉSIES

DE

PRISCIEN

LA PÉRIÉGÈSE

LES POIDS ET MESURES

ÉLOGE D'ANASTASE

TRADUITS POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS

PAR E.-F. CORPET

PARIS

C. L. F. PANCKOUCKE, ÉDITEUR

OFFICIER DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION D'HONNEUR

RUE DES POITEVINS, 14

1845

Europen Asiæ Tanais disjungit ab oris;
Sauromatas linquens Scythiam qui gurgite vasto
Perstringit, præcepsque ruit Mæotida poscens.
At medius finis jamjam declinis in Austrum est,
Quas Hellesponti fauces dixere priores :
Sed magis australis sunt terminus ostia Nili.
Per mare sic fluviosque duos discernitur orbis.
Ast alii terris malunt discernere terras.
Finibus est Asiæ, latus arctum, lingua supernis,
Caspia, quam mediam faciunt, atque æquora ponti
Euxini : locus hic discrimen dicitur esse
Europes Asiæ disjungens ruribus arva.
Ast alius finis longissimus exit in Austros,
Qui secat Ægypti terras æquorque Sabæum :
Separat hic Libyen, Asiæ confinia rumpens.

Talia mortales perhibent discrimina terræ.
Circuit Oceani gurges tamen undique vastus;
Qui, quamvis unus sit, plurima nomina sumit.
Finibus Hesperiis Atlanticus ille vocatur;
At Boreæ qua gens fervens Arimaspa sub armis,
Dicitur ille Piger; nec non Saturnius : idem
Mortuus est aliis, minimo quod lumine solis
Perfruitur; tarde radios nam suscipit ortus,
Nubibus et crassis premitur, nimbisque gravatur.
Unde tamen primo conscendit lumine Titan,
Eoumque vocant atque Indum nomine pontum.
Sed qua devexus calidum polus excipit Austrum,
Æthiopumque simul pelagus Rubrumque vocatur,
Qua deserta patet tellus ardore perusta :
Circuit Oceanus sic totum maximus orbem;
Nominibus variis celebratus et æquore tanto.
Hinc atque inde sinus penetrabilis efficit ille

nopus. Mais du côté où l'Aquilon condamne le sol à d'ingrats hivers, l'Europe est détachée de l'Asie par le Tanaïs, qui, descendant de la Sarmatie, roule ses vastes et profondes eaux à travers la Scythie, et se précipite en courant vers le Palus-Méotide. Ces deux régions sont séparées au midi par ce gouffre que les anciens ont appelé le détroit de l'Hellespont ; et, plus au sud encore, elles sont bornées par les bouches du Nil. Ainsi le monde est divisé par une mer et par deux fleuves. D'autres aiment mieux diviser la terre par des limites terrestres. Sur les confins de l'Asie s'élève un promontoire aux flancs étroits, coupé par la mer Caspienne et le Pont-Euxin : c'est ce lieu qu'on désigne comme la limite qui sépare les plaines de l'Europe des champs de l'Asie. Une autre région plus étendue, qui s'avance vers l'Auster entre les plages de l'Égypte et la mer d'Arabie, forme la séparation qui détache la Libye du voisinage de l'Asie.

Telles sont les différentes divisions que les mortels ont tracées sur la terre. Cependant les vastes abîmes de l'Océan l'environnent de toute part ; mais l'Océan, bien que seul et partout le même, prend plusieurs noms. Vers les contrées occidentales, on l'appelle océan Atlantique ; au nord, chez l'Arimaspe toujours enflammé d'une ardeur guerrière, on le nomme mer Paresseuse, mer Saturnienne, et encore mer Morte, parce qu'il y jouit à peine de la lumière du soleil, et qu'il n'en reçoit que de faibles et tardifs rayons, écrasé qu'il est d'épais nuages et de lourds brouillards. Aux lieux où s'élèvent les premières clartés du jour, on l'appelle océan Oriental et mer des Indes. Mais du côté où le pôle incliné reçoit le souffle brûlant de l'Auster, il prend le nom de mer d'Éthiopie et de mer Rouge, près de ces contrées désertes où le sol est dévoré par les feux du soleil. C'est ainsi que le monde entier a pour ceinture le grand Océan, non moins célèbre par ses différents noms que par l'immense étendue de son

Exiguos multos, dirimens mare, quatuor amplos.
Persecat Hesperiam primus, qui porgitur undis.
Pamphylumque latus Libyæ pertendit ab oris.
Hoc minor est, reliquis major, quem Caspia tellus
Suscipit intrantem vastis Aquilonis ab undis,
Nomine Saturni quod Tethys possidet æquor :
Caspius iste sinus simul Hyrcanusque vocatur.
At duo, qui veniunt australis ab æquore ponti,
Hic supra currens mare Persidis efficit altum,
E regione situs, qua Caspia volvitur unda ;
Fluctuat ast alter Panchæaque litora pulsat,
Euxini contra pelagus protentus in Austros.
Hosce sinus perhibent, quos Tethyos efficit unda,
Majores : nam sunt alii multique minores.

Nunc maris Hesperii lustrabo carmine tractus,
Flexibus in variis qui frangitur æquore pontus,
Has stringens pelago terras, circumfluus illis,
Montibus et radens suppostasque urbibus oras.
Adsis, o numen, studiorum præsul et artis,
Ordine principium capiens Atlantis ab unda ;
Herculeo celebrant qua metæ munere Gades,
Cœliferasque tenet stans Atlas monte columnas.

Est primus, vastis qui pontus Ibericus undis
Dividit Europen Libya, communis utrique.
Hinc atque hinc statuæ sunt [1] : ambæ litora cernunt,
Hæc Libyes, hæc Europes, adversa tuendo.
Gallicus hinc gurges, qui Celtica litora pulsat,
Excipit : hinc sequitur Ligurum cognomine dictus;
Qua domini rerum terris crevere Latinis,

cours. Çà et là, pénétrant dans les terres, cet Océan forme plusieurs petits golfes séparés de la mer : on en compte quatre grands. Le premier, de ses larges ondes, rase l'Hespérie, et des bords de la Libye s'avance jusqu'aux côtes de la Pamphylie. Plus petit que celui-ci, mais plus grand que les autres, le second entre dans les terres Caspiennes, qui le reçoivent des vastes mers du Nord, de cet océan que Téthys possède sous le nom de Saturne : on l'appelle golfe Caspien et golfe Hyrcanien. Les deux autres viennent des mers australes : l'un, de ses flots rapides et soulevés, forme la mer Persique, placée en regard du pays où roulent les vagues Caspiennes; l'autre, en bouillonnant, bat les rivages de la Panchaïe et s'étend au midi en face du Pont-Euxin. Tels sont les plus grands et les plus renommés des golfes que forment les ondes de Téthys : il en est beaucoup d'autres, mais de moindre étendue.

Maintenant je décrirai dans mes vers les sinuosités de la mer d'Hespérie, longue traînée d'eau qui se brise en mille replis divers, tantôt pressant les terres, tantôt les environnant de ses flots, et rasant les rivages au-dessus desquels s'élèvent des montagnes et des cités. Assiste-moi, ô mon Dieu, toi qui présides à mes études et à mes travaux : commençons d'abord par les ondes Atlantiques, par ces bornes auxquelles Gadès, grâce au bienfait d'Hercule, doit sa célébrité, par cet Atlas qui, debout sur son rocher, soutient les colonnes qui portent le ciel.

C'est là que, la première, roule la mer d'Ibérie dont les vastes ondes divisent l'Europe et la Libye en les baignant l'une et l'autre. De chaque côté sont les colonnes qui, tournées toutes deux vers les rivages, regardent l'une la Libye, l'autre l'Europe. Vient ensuite la mer des Gaules qui bat les rivages Celtiques; après elle, la mer qui doit son nom aux Ligures arrose ces contrées où grandirent les maîtres du monde, ces terres Latines qui, des plages

Ad Petram Leucen Aquilonis ab axe reductis,
Quæ freta Sicaniæ concludit litore curvo.
Insula sed Cyrnos propriis pulsatur ab undis [2],
Inter Sardoum pelagus Celtumque refusis.
Inde salis tumidus Tyrrheni volvitur æstus,
Ad partes vergens australes : excipit istum
Sicaniæ gurges, solis deflexus ad ortus;
Qui procul effusus Pachyni distenditur oris,
Ad Cretæ summam, quæ prominet æquore, rupem;
Qua Gortyna potens, mediis qua Phæstus in arvis.
Arietis hanc rupem simulantem vertice frontem,
Pro merito Graii Criu dixere metopon.
Hoc mare Gargani concludit Iapygis ora [3].
Illinc incipiens extenditur Adria vastus,
Ad Boream penetrans pelago, solemque cadentem;
Ionius pariter sinus hic perhibetur ab orbe,
Dividit et geminas diversis partibus oras,
Quas tamen extremas conjungit terminus unus.
Ad dextram partem protenditur Illyris alma;
Post hanc Dalmatiæ populorum Martia tellus.
At lævam Ausoniæ porrectus continet isthmos,
Quem tria circumdant maria undique litore curvo;
Tyrrhenum, Siculum, nec non simul Adria vastus.
Finibus at propriis exceptant singula ventos;
Tyrrhenum Zephyro, Siculum sed tunditur Austro,
Adria succurrens Eoo frangitur Euro.
At post Sicaniam tractu diffunditur alto
Ad Syrtin pelagus, Libycis quæ cingitur oris,
Majorem : post quam minor excipit æquora longe,
Atque sinu gemino resonantiá litora pulsant.
Finibus a Siculis Cretæum tenditur æquor,
Ad solis veniens ortus, Salmonida poscens,
Dicitur Eous qui Cretæ terminus esse.

boréales, s'avancent jusqu'à Leucopétra, où la rive en se recourbant resserre le détroit de Sicile. Mais l'île de Cyrnus est baignée par des eaux qui prennent son nom et se répandent entre la mer de Sardaigne et la mer Celtique. Ensuite la mer Tyrrhénienne roule ses vagues houleuses qui se dirigent vers les régions australes : elle entre dans la mer de Sicile, qui se détourne vers l'Orient, et, s'étendant au loin, mouille les côtes de Pachynum, et se déploie jusqu'au roc escarpé de la Crète, qui domine l'Océan, jusqu'aux lieux où la puissante Gortyne, où Phestus s'élèvent au milieu des plaines. Ce rocher, dont la cime représente la tête d'un bélier, a reçu des Grecs à juste titre le nom de *Criu metopon*. La mer de Sicile s'arrête aux côtes de l'Iapygie, où se dresse le Garganus.

Là commence le cours de la vaste Adriatique, dont les flots pénètrent vers le Borée et vers le soleil couchant. Là aussi le golfe Ionien, célèbre dans l'univers, divise en deux parties deux contrées différentes, réunies pourtant sur un même point à leurs extrémités. A droite, se déploie la féconde Illyrie, puis la Dalmatie, qui nourrit des peuplades guerrières. A gauche, s'avance l'isthme de l'Ausonie, dont trois mers enserrent de toutes parts les rives recourbées : la mer Tyrrhénienne, la mer de Sicile et la vaste Adriatique. Sur ces mers, dans les limites où chacune se renferme, règnent trois vents : le Zéphire fouette la mer Tyrrhénienne, et l'Auster la mer de Sicile; l'Eurus oriental brise les flots de l'Adriatique qui glissent sous les rafales. En quittant la Sicile, la mer promène ses vagues soulevées jusqu'à la grande Syrte, qu'environnent les bords de la Libye; puis les pousse au loin jusqu'à la petite Syrte, et ses lames, entre ces deux écueils, se heurtent aux brisants qui mugissent.

Des confins de la Sicile, la mer de Crète se dirige vers le soleil levant, et gagne Salmonis, qui est regardée comme la limite orientale de la Crète. De Salmonis

Post hanc est geminum mare, vastum fluctibus atris,
Flatibus Ismarici Boreæ quod tunditur acris,
Qui ruit adversus celsæ de partibus Arcti.
Quod prius est, Pharium perhibent, hoc litora tangit
Præcipitis Casii montis : post unda secunda
Sidonium est pelagus; penetrat qua gurgite pontus
Issicus, Arctoas ad partes æquore vergens,
Non longe rectus; Cilicum nam frangitur oris.
Hinc Zephyros poscens, veluti draco flectitur undis,
Qui juga montivagus vastat, silvasque fatigat.
Partibus extremis Pamphylia clauditur isto;
Atque Chelidoniæ rupes cinguntur eodem.
At procul hunc Zephyrus finit Patareide summa.
Post hæc Arctoas ad partes adspice rursus
Ægæum, superat qui fluctibus æquora cuncta;
Dispersas vasto qui gurgite Cycladas ambit.
Terminat hunc Imbros pariter Tenedosque coercens,
Angusta trahitur qua fauce Propontidis unda :
Asia quam supra populis distenditur amplis
Ad Notiam partem, qua latus ducitur isthmos.
Threicius sequitur post Bosporus, ostia Ponti :
Hoc nullum perhibent terras angustius orbis
Esse fretum dirimens : hic sunt Symplegades arctæ.
Panditur hinc Ponti pelagus Titanis ad ortus;
Quod petit obliquo Boream solemque meatu.
Hinc atque hinc medio procurrunt æquore colles :
Unus, qui veniens Asiæ de parte Carambis
Dicitur, australis; sed contra finibus alter
Prominet Europæ, hunc Criu dixere metopon.
Ergo conveniunt adversi, gurgite tanto
Distantes, quantum ternis transire diebus
Evaleat navis : bimarem sic æquore Pontum

partent deux mers, immenses, aux flots noirâtres : descendu de l'Ismarus, Borée les bat de sa froide haleine, en se précipitant de front sur elles des hautes régions de l'Arctos. La première, appelée mer de Pharos, baigne les flancs abaissés du mont Casius; la seconde est la mer de Sidon, qui se mêle au golfe d'Issus : ce golfe, qui s'étend vers les régions arctiques, ne suit pas longtemps une ligne droite; il se brise aux rivages des Ciliciens, tourne vers les Zéphires, et forme mille replis, comme un dragon qui glisse entre les rochers, arrachant les forêts, dévastant les montagnes. Il enferme les confins de la Pamphylie, environne les roches Chélidoniennes, et s'arrête au loin, du côté du Zéphire, devant les hauteurs de Patara. Regarde de nouveau vers les régions arctiques, et vois la mer Égée, dont les vagues bondissent au-dessus de toutes les vagues, et dont les vastes abîmes entourent les Cyclades éparses. Elle a pour limites Imbros et Ténédos, près de cette gorge étroite où se traîne l'eau de la Propontide, dominée par les plaines larges et populeuses de l'Asie, de cet isthme immense qui s'étend et se prolonge vers le Notus.

Vient ensuite le Bosphore de Thrace, l'embouchure du Pont. On dit qu'il n'y a pas dans l'univers un détroit plus resserré. Là sont les étroites Symplégades. De là se déploient à l'orient les ondes du Pont, qui dirigent leur marche oblique vers Borée et vers le soleil. De chaque côté des collines s'avancent au milieu des eaux; l'une, qui vient de l'Asie et des régions australes, se nomme Carambis; l'autre, qui se projette du côté opposé et des confins de l'Europe, s'appelle *Criu metopon*. Elles se correspondent, se font face, séparées par un abîme si étendu, qu'un navire ne pourrait le franchir qu'en trois jours. C'est ainsi que le Pont semble aux yeux une double mer, et qu'il imite la courbe d'un arc dont la corde est roide et tendue : sa droite représente la corde, car elle se

Adspicias, similem cornu quo flectitur arcus
Nervo curvatus distento : dextera nervum
Assimilat : recto trahitur nam linea ductu,
Extra quam, Boream quod scandit, sola Carambis :
Sed formam cornu geminatis flexibus edit
Litus, quod Pontum cingit sub parte sinistra.
In quam Mæotis penetrans Aquilonis ad axes,
Quam Scythiæ gentes circumdant undique ripis,
Et matrem Ponti perhibent Mæotidis undam :
Scilicet hinc Ponti vis exit gurgite multo
Cimmerium torrens per Bosporon ; hic ubi Taurum
Cimmerii gelidis habitant sub finibus imum.
Hæc maris est species, splendens hæc forma profundi.
Nunc tibi telluris regiones carmine pandam,
Ut cernas animo non visas lumine terras,
Atque docens alios lauderis pectore docto.

Incipiens Libye, tenuisque a Tethyos undis,
Oceanus Tyrias qua pulsat gurgite Gades,
Tenditur ad Notias partes et solis ad ortus;
Et mensæ formam reddit mensoribus artis,
Quam tradunt terræ non æqua margine cinctam.
Terminat hæc fines Rubri prope litora ponti;
Latos Æthiopum populos quos possidet alter [4];
Quem calidis juxta terris pascuntur Erembi.
Has pelli similes pardi dixere priores;
Namque solum squalens urbes distinguit opacas [5].
Hac sitis, hac humor latos variatur in agros.
Sed summam Libyen habitant ad Tethyos undas,
Alcidæ qua sunt statuæ, Maurusia plebes.
Post hos immensæ Nomadum de semine gentes,
Atque Masæsylii, nec non Massylia proles.

prolonge en suivant une ligne directe que Carambis dépasse seule en montant vers le Borée ; et le rivage qui enserre le Pont à gauche, décrivant deux fois un demi-cercle, dessine la courbure de l'arc. Dans cette mer, vers l'axe de l'Aquilon, se jette le Palus-Méotide, enfermé de toutes parts entre les rives des nations Scythes, qui appellent l'onde du Méotide la mère du Pont. C'est qu'en effet de cette source s'échappent ces vagues abondantes et impétueuses que le Pont roule à travers le Bosphore Cimmérien, dans ces régions glacées que les Cimmériens habitent au pied du Taurus. Telle est l'image de la mer, telle est la ligne brillante que trace l'Océan.

Je vais maintenant te décrire dans mes vers les régions de la terre, afin que tu découvres par la pensée ces contrées que ton œil ne peut apercevoir, et que, si tu les enseignes à d'autres, on vante les lumières de ton enseignement.

La Libye, à son commencement, rétrécie en pointe par les eaux de Téthys à l'endroit où l'Océan bat de ses flots Gadès la Tyrienne, s'étend vers les régions du Notus et le soleil levant : elle présente la forme d'une table aux savants qui l'ont mesurée, et qui nous apprennent que ses bords décrivent des contours inégaux. Ses frontières ont leurs limites près des rivages de la mer Rouge, larges frontières occupées par de noires peuplades d'Éthiopiens, voisines de ces chaudes contrées qui nourrissent les Érembes et que les anciens ont comparées à la peau d'un léopard : car leur sol poudreux est tacheté de sombres cités, et la sécheresse et l'humidité varient çà et là l'uniformité de leur surface immense. A l'extrémité de la Libye, au bord de l'Océan, sur ces côtes où s'élèvent les colonnes d'Hercule, habitent les peuples Mauritaniens. Après eux, se ré-

Saltibus hos duris asper silvisque vagantes
Victus alit sæva quæsitus cæde ferarum;
Scilicet ignaros terras proscindere aratris,
Agricolasque boves plaustris domitare sonoris :
Namque errant nemorum per dumos more ferarum.
Quos prope tenduntur fines Carthaginis altæ,
Perpetuas Tyriis celebrat quæ condita laudes;
Qua regnans felix Dido per sæcula vivit,
Atque pudicitiam non perdit carmine ficto.
Hanc minor insequitur Syrtis, majorque secunda;
Qua tumor immensus Tyrrheni pellitur æstus,
Accessusque furit siccisque recessus arenis.
Ast inter Syrtes urbs est, quam nomine dicunt
Esse Nean polin : hanc supra justissima fertur
Hospitiis gaudens gens degere Lotophagorum.
Hos licet ad fines desertas cernere terras,
Exstinctis populis Nasamonum Marte Latino.
Asbystæ post hos terrarum rura tenentes
In medio : summus Libycis et gentibus Ammon :
Nec non Cyrene clarorum mater equorum,
Urbis Amyclææ populus quam condidit olim.
Marmaridæ post hos Ægypti ad flumina vertunt,
Gætulique super sunt, vicinique Nigretes.
Continuo post hos sequitur Phaurusia tellus.
Hanc habitant juxta Garamantes Debride clari,
Quæ superat cunctas urbs miro munere fontis;
Frigore qui noctis fervet calefactus et umbris,
At solis friget radiis glacialis et igni.
Omnibus extrema populis clauduntur in ora
Æthiopes; Libyes ubi finit litora Cerne,
Oceanum nimio quæ pulsat sole calentem.
Nec longe fervent Blemyorum collibus agri.

pandent au loin les populations de la race Numide, et les Masésyliens, et la nation des Massyles. Ces peuples, parcourant les forêts et les plaines arides, vivent d'une âpre nourriture cruellement achetée par le meurtre des bêtes féroces : car ils ne savent pas creuser la terre avec la charrue, et dompter le bœuf laboureur au joug du chariot sonore ; et ils errent comme la brute par les bois et les halliers. Près de là s'étend le territoire de l'altière Carthage, dont l'origine assure une gloire éternelle aux Tyriens ; là régnait l'heureuse Didon, qui vit dans la mémoire des âges, et qui n'a point perdu l'honneur malgré les fictions d'un poëte. Après Carthage vient la petite Syrte, puis la grande : chassées contre ces écueils, les vagues immenses et bouillonnantes de la mer Tyrrhénienne s'amoncèlent en furie, et se retirent en laissant la grève à sec. Entre les Syrtes, est une ville qu'on nomme Néapolis ; au-dessus de cette ville existe, dit-on, l'hospitalière et bienfaisante nation des Lotophages. De ces lieux on peut voir les terres aujourd'hui désertes des Nasamons, exterminés par les armes latines. Après ces peuples, les Asbystes, qui occupent des plaines au milieu des terres ; puis Ammon, divinité suprême des peuplades libyennes ; puis Cyrène, mère d'illustres coursiers, fondée autrefois par les habitants de la ville d'Amyclées. Ensuite, les Marmarides, qui se rapprochent des fleuves de l'Égypte ; au-dessus, les Gétules, et leurs voisins des bords du Niger. A la suite s'étendent les terres Phaurusiennes ; près de là, les Garamantes, qui habitent Débris, ville célèbre, supérieure à toutes les cités, grâce aux propriétés d'une source merveilleuse dont l'eau s'échauffe et bout pendant la fraîcheur et l'ombre de la nuit, mais se refroidit et se glace sous les rayons et les feux du soleil. Après tous ces peuples et les derniers sur l'extrême frontière, les Éthiopiens s'avancent jusqu'aux limites des rivages

Hinc fluvii pinguis descendunt flumina Nili
Partibus a Libycis; qui, currens solis ad ortus,
Siris ab Æthiopum populis cognomine fertur :
Versum cultores Nilum dixere Syenes.
Hinc Boreæ currens ad partes flumine pingui,
Fertilis Ægypti terras fecundat opimas,
Septenoque ferit Pellæum gurgite pontum.
Non alius tantum fluviorum ditat arenas,
Atque trahens limum complectitur ubere campos.
Hic latis Libyen Asiæ disterminat oris;
Hæc ortus cernit, videt Austros illa calentes.
Hunc habitant juxta sapientum corda virorum;
Disposuere vias qui vitæ mente potenti;
Et primi dederant sulcos et semina terris,
Obliquos solis tractantes pectore cursus.

Horum telluris fines nunc carmine dicam,
Et formam, celebrat quam gloria magna per orbem.
Hæc igitur latis diffusa patescit in arvis
Fertilis, et superans alias pinguedine glebæ.
Marginibus laterum formatur at undique ternis :
Lata quidem Boreæ sub litore tenditur oris;
Ast ortus angusta petit summamque Syenem,
Qua celsi mediam montes utrimque coercent,
Irrigui per quam descendunt flumina Nili.
Hanc habitant homines multi, pariterque opulenti;
Qui veteris claræque colunt sub mœnia Thebes,
Quam perhibent centum portas habuisse priores,
Filius Auroræ Memnon qua regna tenebat.
Hic sunt et septem mediis in finibus urbes;
Quas celebrat totum discurrens fama per orbem :

de la Libye, jusqu'à Cerné, où se brisent les vagues de la mer embrasée par un soleil ardent. Non loin sont les Blémyes et le sol brûlant de leurs collines. De cette contrée descendent les eaux du Nil, fleuve nourricier, qui, s'élançant de la Libye vers le soleil levant, reçoit des Éthiopiens le surnom de Siris, tourne ensuite vers Syène, dont les habitants l'appellent Nil, roule de là vers les régions boréales ses ondes limoneuses, féconde les grasses campagnes de la fertile Égypte, et par sept embouchures refoule la mer d'Alexandrie. Nul autre fleuve n'enrichit les sables autant que lui ; nul autre, chargé de limon, n'engraisse autant les plaines qu'il embrasse. Il sépare la Libye des vastes plages de l'Asie, et leur sert de limite, à celle-ci du côté de l'orient, à celle-là du côté de l'Auster embrasé. Sur ses bords habitent ces hommes, ces sages esprits dont l'intelligence puissante sut tracer aux mortels le chemin de la vie, qui les premiers donnèrent au sol les sillons et la semence, et mesurèrent par la pensée la marche oblique du soleil.

Je vais décrire à présent dans mes vers les limites et l'aspect de cette contrée qui jouit d'une grande et glorieuse célébrité dans le monde. Sur la vaste étendue de sa surface s'étalent au loin de fertiles campagnes, car pour la richesse du sol elle surpasse les autres contrées. L'aspect de l'Égypte entière présente trois faces : ses larges rivages s'allongent vers les régions boréales ; mais le pays se rétrécit en pointe à l'orient en remontant vers Syène, vers le centre partout resserré par de hautes montagnes, d'où descendent pour l'arroser les ondes du Nil. Cette partie est habitée par une nombreuse et riche population : ici, les peuples qui cultivent la terre sous les remparts de Thèbes, vieille et illustre cité, qui, suivant les récits des anciens, avait cent portes, et eut pour roi Memnon, fils de l'Aurore : là, et toujours au milieu des terres, les sept villes que la renommée en

Et quicumque maris vivunt prope litora vasti,
Qua lacus est ingens liquidæ Serbonidis undæ.
Ad cujus Zephyrum Macetum sunt mœnia regis;
Et Pharos Idothees scopuli Pallenidis alti.
Post urbs sub Casio Pelusi vergit ad ortum;
Navigiis populus duris quam possidet aptus.
Non tamen est Libyes ponendus finibus iste :
Scilicet Eoas Nili qui continet oras;
Nili, quem circum floret mirabilis arbor,
Exstinguitque sitim pomo, cui nomen adipsos.

Hæc facies Libyes : hic claudit terminus illam.
Sunt tamen huic aliæ gentes, quæ litore summo
Tethyos, aut mediis habitant telluris in arvis,
Et gratas circum ripas Tritonidis undæ.
Hic lapis, heeliotropius qui nomine vero
Dicitur, est; vertit radios nam solis, in unda
Si quis eum fusa labris immergat ahenis,
Sanguineique rubens resplendet luce coloris;
Purior at soli renitet nudatus ab undis.

Si placet Europes quoque me tibi dicere formam,
Haud taceam : similis Libyæ est; sed vergit ad Arctos;
Finibus et pariter distentis pergit ad ortus.
Linea namque Asiæ similis disjungit utramque :
Hæc Notias spectat partes, Aquilonis at illa.
Ast ambas unam si terras esse putemus,
Adsimulent conum laterum compagibus æquis,
Cujus ad occasus est summum, lata sub ortu.
Sic Europa tibi facili dignoscitur arte.
Ad cujus summum, prope metas Herculis alti,
Magnanimæ gentes, dederat queis nomen Iberus,
Ad spatium multum terrarum rura colentes,

parcourant le monde a rendues célèbres : plus loin, toutes ces peuplades qui vivent près des bords de la vaste mer, là où les ondes limpides du Serbonis forment un lac immense. A l'ouest de ce lac sont les remparts du roi macédonien, et Pharos, et le roc élevé où repose Idothéa de Pallène. Ensuite, vers l'orient, au pied du Casius, est la ville de Péluse occupée par un peuple exercé aux fatigues de la navigation. Cependant il ne faut pas renfermer ce peuple dans les confins de la Libye, car il possède aussi la rive orientale du Nil, du Nil au bord duquel fleurit cet arbre merveilleux dont les fruits étanchent la soif et qu'on nomme *adipsos*.

Telle est la configuration de la Libye : cette contrée est la limite qui l'enferme. Cependant elle nourrit encore d'autres nations : les unes habitent les rivages élevés de l'Océan ou l'intérieur des terres, les autres les rives délicieuses du lac Tritonis. C'est là qu'on trouve cette pierre nommée à juste titre *héliotrope;* car si on la plonge dans un vase d'airain rempli d'eau, elle change le reflet des rayons du soleil, et brille d'une lueur rouge couleur de sang; à nu et sortie de l'eau, son éclat plus pur réfléchit fidèlement le soleil.

Si tu veux que je t'apprenne aussi quelle est la forme de l'Europe, je vais te le dire. Elle est semblable à la Libye, mais elle incline vers le nord. Ses confins s'étendent de même et s'allongent vers l'orient. La même ligne les sépare de l'Asie l'une et l'autre : l'une regarde le Notus, et l'autre l'Aquilon. Mais si nous supposons que ces deux régions n'en font qu'une, leurs flancs ainsi réunis donneront exactement l'image d'un cône dont le sommet est à l'occident et la base à l'orient. Ainsi tu peux facilement reconnaître l'Europe. A son extrémité, près des hautes bornes d'Hercule, des peuples magnanimes, auxquels l'Ibérus a donné son nom, cultivent la plaine sur un espace immense, et touchent à l'Océan que durcit

Oceanum Boreo contingunt frigore durum;
Scrutanturque decus pulchrum sapientibus auri,
Quos tamen haud maculat præsens, nec dejicit absens.
Qua sunt Germani bellaces atque Britanni,
Saltibus Hercyniis Germania subjacet atrox.
Hæc tergo similis taurino dicitur esse,
Et pascit volucres, mirum, fulgentibus alis,
Queis ducibus noctu cernuntur flexa viarum.
Pyrrhenes sequitur mons; post hunc Celtica tellus,
Eridani fontis contingens rauca fluenta.
Hic Phaethonta suum caræ luxere sorores:
Hic electra legunt alnis stillantia Celtæ,
Succina quæ memorant, mellis vinive colore:
Quæ paleas rapiunt tractu frondesque caducas.

Post hos Tyrrheni, quos juxta solis ab ortu
Incipiunt Alpes; quibus exit gurgite vasto
Oceani rumpens glacialis litora Rhenus.
Hunc prope consurgit fons Istri flumine longo;
Qui poscens ortus Euxini pervenit undas,
Irriguam Peucen amplexus gurgite quino:
Cujus ad Arctoas est partes barbara tellus,
Innumeras gentes gremio complexa reducto,
Cui finem faciunt Mæotidis ostia vastæ.
Hinc sunt Germanique truces, et Sarmata bellax,
Atque Getæ, nec non Bastarnæ semina gentis,
Dacorumque manus, et Martia pectora Alani,
Atque Dromon Tauri retinentes fortis Achilli
Angustum et longum, Mæotidis ostia juxta.
Hos equites supra celeres funduntur Agavi;
Atque Melanchlænum populus metuendus in arcu.
Post Hippemolgi sunt, Hippopodesque potentes,
Atque Gelonus, cum Neuris, pictique Agathyrsi:

la bise boréale. Ils déterrent cet or qui procure une si noble gloire aux sages, car il ne peut les déshonorer s'il leur arrive, ni les abattre s'il leur manque. D'un côté sont les Germains guerriers et les Bretons. Au pied des forêts Hercyniennes s'étend la farouche Germanie, qui ressemble, dit-on, à la peau d'un taureau. Elle nourrit des oiseaux merveilleux dont les ailes lumineuses guident le voyageur, durant la nuit, à travers les détours des chemins qu'elles éclairent. Ensuite est le mont de Pyrrhène; puis le territoire des Celtes, qui touche aux ondes bruyantes du fleuve Éridan. C'est là que des sœurs bien aimées pleurèrent leur Phaéthon; c'est là que les Celtes recueillent l'électrum que distillent les aunes : ils le nomment succin; il a la couleur du miel ou du vin; il entraîne et attire à lui les pailles et les feuilles qui tombent.

Après eux, les Tyrrhéniens, près desquels à l'orient commencent les Alpes, d'où s'élance un torrent immense, le Rhin, qui déchire les rivages de l'Océan glacial. Près de lui jaillit la source de l'Ister, qui, dirigeant le long cours de ses eaux vers l'orient, se jette dans le Pont-Euxin, après avoir enveloppé de ses cinq bras l'île de Peucé qu'il arrose. Au nord de ce fleuve est une terre barbare qui renferme en son sein d'innombrables nations : elle a pour bornes les bouches du vaste Méotide. Là sont les Germains farouches, le Sarmate belliqueux, et les Gètes, et les rejetons de la race Bastarne, et les bataillons des Daces, et les Alains à l'âme guerrière, et les peuples de la Tauride, qui possèdent le Dromos du valeureux Achille, île étroite et longue près des bouches du Méotide. Au-dessus d'eux s'étendent les Agaves, cavaliers agiles; et la nation des Mélanchlènes aux flèches redoutables. Ensuite les Hippémolges, et les puissants Hippopodes, et le Gélon, et les Neures, et les Agathyrses bariolés, au milieu desquels s'avance

Hic ubi descendit porrecta Borysthenis unda,
Euxinumque subit Criu prope tracta metopon.
E regione jacet locus hic Symplegados arctæ.
Hic sunt Aldesci quoque, Panticapique fluenta :
Dividui currunt Riphæis montibus ambo.
Immiscent qua se Ponti glacialibus undis,
Nascitur electrum præfulgens luce nitenti,
Mense solet primo qualis splendescere luna.
Hos adamanta legunt juxta fortes Agathyrsi.
Tot dirimit gentes Aquilonis partibus Ister.
Hujus ad australes terras, Gerrhæque feroces,
Noriciique colunt bellaces, Pannoniique,
Et Mysi Thracum Boreis in finibus orti;
In quorum terris, quas ponti præfluit unda,
Ignipotens oleo commixto gignitur herba,
Medica cui nomen; cujus compescere flammas
Si quis aqua cupiat, plus ignem pascit in illa :
Pulveris hunc jactus potis est exstinguere solus.
Thraces arant post hos latissima rura tenentes :
Quæ torrens stringit finitque Propontidis unda,
Atque Hellesponti fauces, Ægæus et altus.
Nascitur hic scopulis Pallenæ gemma refulgens,
Asterium perhibent : stellis certare putatur;
Et flammæ similis splendenti lumine lychnis.
Hi ripas Istri porrectas undique cingunt.

Europæ reliquas nunc partes adspice ternas,
Phœbeos vergens quibus eminet illa sub ortus.
Prima est, Hispanum quæ frangit litore pontum;
Altera, Tyrrhenum quæ pulsat molibus æquor;
Tertia, quæ Graios circumflua gurgite pascit.
Sed tamen Oceanum contingit Iberica tellus

et descend l'onde du Borysthène, qui se précipite dans le Pont-Euxin près de *Criu metopon*, en face et dans la direction de l'étroite Symplégade. Là aussi coulent l'Aldescus et le Panticapus, qui, sortis tous deux des monts Riphées, se frayent un courant divers. A l'endroit où ils se mêlent aux ondes glacées du Pont, naît l'électrum qui brille d'un éclat lumineux, pareil aux premières clartés de la lune nouvelle. Ce diamant est recueilli par les peuples voisins, les courageux Agathyrses. Telles sont les nations que laisse au nord le cours de l'Ister. Au midi de ce fleuve, habitent les Gerrhes féroces, et les belliqueux Noriciens, et les Pannoniens, et les Mysiens sortis des régions boréales de la Thrace : sur leur territoire, que baigne l'eau de la mer, pousse une herbe qui, grâce à l'huile qu'elle renferme, a la puissance du feu : on la nomme *médique;* si on veut, quand elle s'allume, l'éteindre avec de l'eau, on alimente encore l'activité de sa flamme ; la poussière, jetée dessus, peut seule étouffer ses feux. Après ces peuples, les Thraces laboureurs occupent des campagnes immenses, que rasent en roulant les flots de la Propontide qui leur servent de limites, ainsi que les gorges de l'Hellespont et les abîmes de la mer Égée. Là, sur les côtes de Pallène, naît une pierre resplendissante qu'on nomme *astérie* : on dit qu'elle rivalise avec les étoiles, ainsi que la *lychnis*, dont les rayons éclatants ressemblent à la flamme. Ces peuples bordent dans toute sa longueur les rives de l'Ister.

Jette maintenant les yeux sur les trois autres parties de l'Europe, qui apparaissent du côté où cette région se détourne vers le lever du soleil. La première est celle dont les rivages brisent les vagues de la mer d'Espagne ; la seconde, celle dont les côtes refoulent la mer Tyrrhénienne ; la troisième enfin, autour de laquelle la mer se promène en mille détours, nourrit les Grecs. La

Occiduum : Calpen qua summam sustinet unam
Herculis e statuis; quam supra dives et alta
Tartessus, Cempsique, sedent qui collibus imis
Pyrrhenes, cœlum qui tangit vertice summo.

Ast ambas inter tellus jacet Ausonidarum,
Limite quam recto mediam secat Apenninus :
Qui mons, incipiens Boreis ex Alpibus altus,
In freta Sicaniæ porrectas terminat oras.
Hunc urbes circum, populi, gentesque frequentant,
Quos breviter retegam nostro tibi carmine cunctos.
Tyrrheni primum fortes; juxtaque Pelasgi,
Cyllenes quondam propria qui sede relicta
Tyrrhenas sociis petierunt navibus arces.
Hos prope sunt omni superantes laude Latini;
Quorum per terras discurrit in æquora Tibris
Regius, irriguo dirimit qui gurgite Romam,
Romam, quæ genitrix regum dominatur in orbem.
Post hos pingue solum sequitur, Campania dives.
Hic tibi Parthenopes domus est castissima, frugum
Fertilis : hanc pontus propriis exceperat undis.
Ad Noton est, longe supra Sirenida rupem,
Picentis Silari gurges, spectabile flumen.
Hunc habitant prope Lucani, Brettique coloni,
Ad Leucen Petram longissima rura tenentes.
Hinc est ad Boream Zephyri quæ summa vocatur;
Sub qua sunt Locri celeres, qui tempore prisco
Istuc reginam propriam venere sequuti;
Ausoniamque tenent, qua currit flumen Alecis.
Mœnia cernuntur Metaponti deinde, Crotonque,
Quam pulcher gratam præterfluit Æsarus urbem.
Ulterius pergens hinc templa Lacinia cernes.
Post hæc est Sybaris, periit quæ numinis ira,

terre d'Ibérie touche à l'Océan occidental, aux lieux où se dresse Calpé, une des colonnes d'Hercule; au-dessus de Calpé, la riche et haute Tartessus, et les Cempses couchés au pied des monts Pyrénéens, dont la cime superbe atteint le ciel.

Mais entre les deux autres parties de l'Europe s'étend la terre d'Ausonie, que l'Apennin coupe en ligne droite par le milieu. Cette montagne, qui commence à s'élever dans la partie septentrionale des Alpes, se prolonge jusqu'au détroit de Sicile et ne se termine qu'au rivage. Le long de ses deux versants, se pressent en foule des villes, des peuples et des nations : je te les signalerai tous en peu de mots dans mes vers. D'abord les valeureux Tyrrhéniens; auprès, les Pélasges, qui, abandonnant jadis le séjour de Cyllène, leur patrie, gagnèrent de compagnie sur leurs navires les remparts tyrrhéniens. Non loin sont les Latins, qui excellent en toutes les gloires : à travers leur territoire descend vers la mer le Tibre royal, dont le cours partage Rome qu'il arrose, Rome, mère des rois et souveraine du monde. On arrive ensuite aux terres fertiles de la riche Campanie. Tu trouves là cette plage féconde en moissons, chaste asile de Parthénope, que l'Océan lui-même avait recueillie sur ses ondes. Vers le Notus, et bien loin au delà du rocher des Sirènes, coule l'onde picentine du Silarus, fleuve considérable. Dans son voisinage habitent les Lucaniens, et les colons du Bruttium, qui occupent jusqu'à Leucopétra des champs d'une longue étendue. Ensuite vers Borée s'élève le promontoire de Zéphire, au pied duquel sont les Locriens agiles : aux anciens jours, ils abordèrent en ces lieux à la suite de leur reine, et ils occupent la partie de l'Ausonie où roule le fleuve Alex. On découvre ensuite les remparts de Métaponte, et Crotone, ville agréable que baigne le beau fleuve Ésarus. Avance encore, et tu verras le temple de Lacinium. Ensuite est Sybaris, ruinée par une divinité

Præponens hominum tumulos cœlestibus aris;
Poscere qui Pisis ausi certamina soli.
Samnites medio complectitur Itala tellus
In gremio, Marsosque simul; tunc deinde Tarentum
Tangitur æquoribus, quod munivere Lacones.
Continuo Calabræ telluris rura sequuntur.
Usque Hyrii summam sed tendit Iapygis ora;
Qua salis Adriaci trahitur vastissimus æstus,
Atque sinum penetrans Aquileium, colligit undas.
Alta Tegestræon postremæ mœnia terræ,
Qua sinus Ionius finitur gurgite lasso.
Hi sunt Ausoniæ populi gentesque potentes.

Flexilis hinc pontus convertens vergit ad ortus,
Atque Liburnorum terras, Hyllesque feroces,
Bulimeon pariter præstringens litora currit,
Et venit Illyrias late porrectus ad arces,
Qua tollunt montes excelsa Ceraunia summos.
Cernitur hic tumulus, qui Cadmi dicitur esse
Harmoniæque simul: namque hic serpentibus illi
Corpora post longum tempus mutasse feruntur,
In senio, postquam patriam Thebasque relinquunt.
Hic illos aliud posuerunt numina monstrum:
Namque duo tumuli concurrunt peste futura,
Significant quoties sævissima damna colonis.
Hæc regio fontem mirandæ concipit undæ,
Quem merito veteres dixerunt nomine Sacrum.
Nam gelidus superat cunctarum frigus aquarum,
Accensasque faces si quis prope duxerit undam,
Exstinguit flammas; recipit sed rursus easdem,
Admoveat dextra quum exstinctam lampada fonti.
Sed supra Thracen, nec non Epiron, ad Austros,
Principium terræ doctissima Græcia sumit,

vengeresse pour avoir préféré le tombeau d'un mortel aux autels célestes, et osé follement usurper les solennités de Pise. Au centre et au cœur de l'Italie, sont renfermés les Samnites, ainsi que les Marses; au bord de la mer, Tarente, forte cité bâtie par les Lacons. Ensuite se déploient les champs de la Calabre. La terre d'Iapygie s'étend jusqu'au promontoire d'Hyrium, jusqu'aux lieux où l'Adriatique ramasse les larges plis de ses ondes, et pénètre dans le golfe d'Aquilée en resserrant son cours. Les hautes murailles de Tegestre sont les limites de la contrée, là où s'arrêtent fatiguées les eaux du golfe Ionien. Tels sont les peuples et les puissantes nations de l'Ausonie.

La mer se détourne ensuite et se dirige vers l'orient : elle rase en courant les terres des Liburnes, des Hylles farouches, les rivages des Bulmiens, et s'avance au loin jusque sur les côtes de l'Illyrie, où les pics Cérauniens dressent leurs cimes escarpées. On voit là un tombeau qu'on dit être celui de Cadmus et d'Harmonia : car c'est là, suivant la tradition, qu'ils furent changés en serpents, dans leur vieillesse, longtemps après avoir quitté Thèbes et leur patrie. Les dieux ont placé là encore un autre prodige. Aux approches de la peste, ces deux tombeaux se heurtent, et annoncent ainsi chaque fois aux habitants les calamités les plus cruelles. Cette contrée produit une source vraiment merveilleuse, et que les anciens ont à juste titre nommée *la Source sacrée*. Son onde est plus froide que celle des autres fontaines : si on approche de cette eau des torches allumées, elle en éteint la flamme; elle rallume, au contraire, les flambeaux éteints qu'on lui présente.

Au-dessus de la Thrace et de l'Épire, vers l'Auster, commence le territoire de la docte Grèce. Ses côtes,

Adscendens multum, geminoque sub æquore cincta
Ægæo Siculoque, movent quæ flamine venti
Diverso; Siculum Zephyrus tenet, Eurus at altum
Ægæum. Sequitur Pelopis post insula lata,
Consimilis platani folio, quod muris acutam
Æquiparat caudam; cujus jacet isthmos imago,
Hellados ad Boream sibimet confinia jungens :
Latior at tellus, folium ceu flexile, circum
Cingitur æquoribus. Zephyrum Triphyllidis arva
Excipiunt; per quam descendit flumine pulchro
Alpheus, qui Messeni discinditur undis
Eurotæ : terris ambo nascuntur Aseis;
Hic tamen Eleos, et dividit ille Laconas.
Hic mediis habitant late telluris in arvis
Arcades Apidanei sub scopulis Erymanthi :
Qua Melas atque Crathis fluvii, qua currit Iaon,
Tenditur atque vetus qua longo gurgite Ladon.
Hic merulas perhibent albas, mirabile dictu;
Hic nasci lapidem, qui tacto accensus ab igni
Exstingui nequitur; quem Graii nomine vero
Asbestum memorant : ferri nitet ille colore.
Juxta est Argivum tellus, pariterque Laconum :
Ortus Argivi, verguntque Lacones ad Austros.
Æquoribus geminis isthmos pulsatur utrimque :
Hoc Ephyren contra Zephyrus, sed verberat illud
Eurus; in immensum quæ mergitur unda profundum,
Nomine quam Danai dixere Saronida prisco.
Attica sed tellus post isthmon solis ad ortum est.
Hinc Orithyiam Boreas rapuisse puellam
Traditur; hic Ilissus aquis devolvitur amnis.
Boeotum sequitur finis; quo dicitur unda
Esse potestatis diversæ : namque duobus

très-élevées, sont bordées par deux mers, la mer Égée et la mer de Sicile, agitées par deux vents contraires : le Zéphire souffle sur la mer de Sicile, et l'Eurus soulève la mer Égée. Bientôt paraît l'île de Pélops; île large et semblable à la feuille du platane, elle s'allonge en pointe comme la queue d'un rat figurée par cet isthme qui la rattache vers le Borée aux confins de la Hellade; mais ailleurs elle s'élargit comme une souple feuille : elle a partout les flots pour ceinture. Vers le Zéphire s'ouvrent les champs de la Triphylis à travers lesquels descend un beau fleuve, l'Alphée, qui coule à l'opposé du cours messénien de l'Eurotas; quoiqu'ils naissent tous deux sur le territoire d'Aséa, le premier traverse l'Élide, et l'autre la Laconie. Au centre, et sur un large espace, habitent les Arcadiens Apidanées au pied des rocs de l'Érymanthe, aux lieux où le Mélas, le Crathis et l'Iaon promènent leurs eaux, où l'antique Ladon développe les longs replis de son cours. Là se rencontrent, dit-on, des merles blancs, rare merveille; là aussi naît cette pierre qui s'allume en touchant le feu et ne peut plus s'éteindre : les Grecs lui donnent à juste titre le nom d'*asbestos;* elle a la couleur du fer.

Auprès, est la terre des Argiens et celle des Lacons. Les Argiens sont tournés vers l'orient, et les Lacons vers l'Auster. Deux mers battent de chaque côté les flancs de l'isthme : sur l'une, à l'opposé d'Éphyré, souffle le Zéphire; l'autre, fouettée par l'Eurus, et dont les eaux s'enfoncent à une immense profondeur, a reçu des Grecs l'antique nom de Saronis. Au bout de cet isthme, le territoire de l'Attique s'étend vers le lever du soleil. C'est de là que Borée enleva, dit-on, la jeune Orithyie; c'est là que le fleuve Ilissus déroule ses ondes.

La contrée voisine est la Béotie. Deux fleuves de ce pays ont, dit-on, des vertus toutes contraires. Leur

Fluminibus vertit vervecum lana colorem;
Hoc fuscat niveas, hoc albat gurgite nigras.
Locridis inde solum sequitur regionis et ora
Thessalis, et tellus Macetum cum mœnibus altis;
Sub cujus scopulos tangentes vertice cœlum
Speluncæ veteris servant insignia cladis:
Finibus in mediis terrarum namque videntur
Ostrea muricibus siccata latentibus esse;
Diluvium latebras dederat quod piscibus illas.
Concipit et parit hic naturæ munere gemma,
Quam pæaniten perhibent: prægnantibus ista
Auxilium confert, facilis relevamine partus.

Cernitur hinc, niveas attollens vertice rupes,
Hæmus Threicius; quem contra tenditur agris
Ad Zephyrum regio Dodones læta feracis:
Ad cujus Notias partes, sub rupe Aracynthi,
Ætolæ gentis sunt belli laude potentis
Campi, quos medios Acheloia persecat unda,
Et mare Trinacrium perrumpit Echinadas inter.
Regna Cephallenæ prope sunt sapientis Ulyssi.
Ista galactiten ripis ostendit in altis:
Uberibus prodest, nec non infantibus idem;
Et si quis terat hunc, albescit lacte liquescens.
Hunc fluvium juxta, præclaros solis ad ortus,
Phocis ad Arctoos ventos extenditur ingens,
Donec contingat calida ostia Thermopylarum,
Sub juga Parnassi; Cephissos gurgite magno
Quam mediam dirimit, descendens murmure vasto;
Qua templum Phœbi memorabile, Delphica sedes.
Nunc magno nobis sunt insulæ ore canendæ,
Quas homines toto dispersas æquore cernunt.

Est igitur ponto tellus circumflua prima,

eau change la couleur de la laine des moutons; l'un noircit les toisons blanches, l'autre blanchit les toisons noires. A la suite paraissent la Locride, les côtes de la Thessalie, et la terre des Macédoniens avec ses hauts remparts : là, et sous des rochers dont la cime touche le ciel, des cavernes conservent encore les traces d'un ancien bouleversement; car on voit dans l'intérieur des terres des huîtres desséchées dans leurs coquilles, cachées au fond de ces retraites ouvertes aux poissons par le déluge. Là aussi se trouve une pierre qui a reçu de la nature le don de concevoir et d'enfanter; on la nomme *péanitès* : elle donne aide et soulagement aux femmes enceintes, et facilite leur délivrance.

On aperçoit de là l'Hémus, qui élève au sein de la Thrace les rochers de son front couvert de neige : auprès, s'étend vers le Zéphire la riante contrée de la fertile Dodone. Du côté du Notus, au pied des roches de l'Aracynthe, est la nation des Étoliens, dont on vante la puissance guerrière : le fleuve Achéloüs coupe par le milieu ses campagnes, et la mer de Sicile se perce un chemin entre les Échinades. Près de là est Céphalénie, où régna le prudent Ulysse. Sur les rives élevées de l'Achéloüs on découvre la galactite, si utile aux mamelles et aux nourrissons : écrasée, elle rend une liqueur blanche comme le lait. Auprès de ce fleuve, et vers le brillant lever du soleil, la Phocide immense se prolonge du côté de l'Arctos jusqu'à ce qu'elle atteigne les chauds défilés des Thermopyles et les cimes du Parnasse : le vaste courant du Céphise, descendant à grand bruit, partage en deux cette contrée, qui renferme le temple renommé d'Apollon, les murs de Delphes.

Maintenant nous allons, d'une voix soutenue, chanter les îles qui se présentent aux regards de l'homme, éparses sur toutes les mers.

La première de ces terres que partout les flots envi-

Cui nomen Gadis : statuas hæc Herculis inter
A Tyriis colitur, Cotinusa vocata vetustis.
Continuoque jacent Gymnesiæ; has Baleares
Romani memorant : hinc frangitur æquor Ebuso.
Sardiniæ post quam pelago circumflua tellus
Fontibus e liquidis præbet miracula mundo :
Quod sanant oculis ægros, damnantque nefando
Perjuros furto, quos tacto flumine cæcant.
Post quam non longe cernuntur litora Cyrni,
Corsida quam pariter, geminato nomine, dicunt.
Hanc solam perhibent catochiten gignere terram;
Corporibus lapis hic, ceu glutine tactus, adhæret :
Nulla tamen tellus altissima robora silvæ
Sic alibi generat. Dehinc rupes Æolidarum,
Quas septem numero perhibent, cognomine Plotas :
Quippe viam ratibus pelago dant undique vasto.

Trinacriæ post has moles distenditur ampla :
Cardinibus ternis laterum quam terminat actus,
Procurrens Pachyno longe, claustrisque Pelori,
Exterrensque rates Lilybæi cautibus aspris.
Eminet ad Zephyrum Lilybe, Pachynusque sub ortum
Adspicit Ausoniam, Boreæque Pelorus ad axes.
Qua mare vix superant haud æquum mille periclis,
Angustum, rapido quod frangit gurgite saxa.
Traditur hic pelagi diruptas viribus olim
Excepisse fretum terras, cogente ruina.
Plurima sunt isthic totum memoranda per orbem.
Dianas fons est, Camerina gignitur unda :
Quem si quis manibus non castis hauserit unquam,
Lætifico tristis non miscet pocula Baccho.
Hæc eadem montem mirandum sustinet Ætnam :

ronnent, se nomme Gadès : placée entre les colonnes d'Hercule, elle est habitée par des Tyriens ; les anciens l'appelaient Cotinusa. Auprès d'elle sont couchées les Gymnésies, que les Romains nomment les Baléares ; tout à côté la mer se brise sur les grèves d'Ébusos. Ensuite, la terre de Sardaigne, que les flots entourent aussi de toutes parts, a des sources dont l'eau présente au monde une merveille singulière. Elle guérit les yeux malades ; mais si elle touche l'œil d'un parjure, coupable d'un vol infâme, elle le condamne en l'aveuglant. Non loin de cette île on découvre les rivages de Cyrnos, appelée aussi la Corse, car elle a deux noms. On dit que cette terre produit seule la catochite ; c'est une pierre qui s'attache aux corps comme à la glu. Du reste, nul autre sol ne porte des forêts plus hautes et plus vigoureuses. Ensuite, les îles Éoliennes sont au nombre de sept ; on les nomme *Plotées*, parce qu'elles laissent partout entre elles un libre passage aux vaisseaux sur leur large mer.

Après elles, se déploie la vaste étendue de la Trinacrie, dont les flancs, à leurs angles, se terminent par trois promontoires : Pachynum, qui se projette au loin ; Pélore et son détroit ; Lilybée, dont les âpres rochers sont la terreur des navires. Lilybée se dresse du côté du Zéphire, Pachynum à l'orient regarde l'Ausonie, et Pélore les régions boréales. La mer offre là mille dangers difficiles à vaincre ; car elle est resserrée entre des rochers qu'elle brise de ses lames rapides. On dit que, détachées autrefois par la violence des eaux, ces terres s'ouvrirent de force devant les vagues envahissantes. Il y a là plusieurs merveilles célèbres dans l'univers entier. Là coule la fontaine Dianas, qui sort du marais de Camérina. Celui qui puise à cette fontaine avec des mains impures, aura la douleur de ne pouvoir mêler à cette eau le joyeux breuvage de Bacchus. Cette même terre

Vertice qui summo rigida nive temperat ignem,
Nec superant flammæ frigus, nec frigora flammas.
At salis hic Acragas miracula possidet unus,
Naturas in quo proprias mutare videntur
Ignis et unda : salem namque illum solvere flammæ,
Unda solet crepitus illi conjuncta movere.
Hic et Halesinus fons est, mitissimus undis;
Tibia quem extollit : cantu saltare putatur
Musicus, et ripis lætans excurrere plenis.
Cernitur egregius lapis hic, cui nomen achates :
Hoc dederat fluvius, cujus generatur ad undas;
Hanc simulacra vides venis ostendere gemmam.

Æquoris at Siculi, quod vastis funditur undis,
Ad Noton, est pontus Libyæ, Syrtisque vadosa
Major; at ulterius si pergas, cerne minorem
Occiduam : juxta quam Meninx insula fulget,
Et Cercinna simul, Libyca statione patentes.
Adria qua penetrat, venias si parte sinistra,
Atque legas Calabrum litus, tunc insula magni
Ostendit sese Diomedis nomine dicta;
Quo profugus quondam victor concesserat ille,
Conjugis incestæ per fraudes Ægialeæ.
Ionium pergens Absyrtidas æquor ad ortus
Circuit : has olim Colchi tenuere feroces,
Lassi dum frustra Medeæ furta sequuntur.
Continuo post hasce Liburnidas adspicis altas
Ad Notias partes : hinc sæva Ceraunia nautis :
Insulæ Ambraciæ contra cernuntur in alto,
Et Corcyra potens, Ithaces atque aspera tellus;
Et quas oblimat rivis Acheloius amnis,

porte l'Etna, étonnante montagne dont la cime altière entretient en même temps et des flammes et des neiges durcies, sans que jamais les flammes puissent vaincre la glace, ou la glace les flammes. Là aussi, Acragas produit seul un sel merveilleux sur lequel le feu et l'eau semblent opérer des effets contraires à leur nature; car la flamme le délaye, et si on le jette dans l'eau, il y pétille. Là encore est la fontaine d'Halésa, dont l'onde, toujours calme, ne se soulève qu'au son de la flûte : on dirait que, sensible à l'harmonie, elle bondit en cadence, et s'élance avec joie de ses rives débordées. On y voit aussi une pierre remarquable qu'on nomme *agate* : on la trouve sur les bords d'un fleuve où elle se forme; les veines de cette pierre présentent des dessins qui charment tes regards.

Au sud de la mer de Sicile, qui répand au loin ses vastes ondes, est la mer de Libye, et la grande Syrte avec son banc de sable : si tu t'avances encore, tu vois la petite Syrte au couchant : auprès, brillent les îles Meninx et Cercinna, deux ports de la Libye.

Si tu pénètres dans l'Adriatique, si, tournant à gauche, tu côtoyes les rivages de la Calabre, à tes yeux se montre alors l'île qui a reçu le nom du grand Diomède : c'est là qu'autrefois ce prince victorieux s'était retiré pour fuir les trahisons d'Égialée, son infidèle épouse. La mer Ionienne, en se dirigeant vers l'orient, enveloppe les Absyrtides : c'est dans ces îles que s'arrêtèrent jadis les farouches enfants de la Colchide, las de poursuivre vainement les traces furtives de Médée. Aussitôt après, tu aperçois les hautes Liburnides, du côté du Notus; puis les rocs Cérauniens funestes aux nautoniers. Non loin de là, on découvre au large les îles d'Ambracie, et la puissante Corcyre, et l'âpre terre d'Ithaque, et toutes ces îles que forme de son limon le fleuve Ache-

Flumine torrenti præcelsam Chalcida linquens.
Sed multæ Amnisi Boreæ sub parte videntur,
Ægylaque, inde Cythera, Calauria dura colonis :
Ad radios vergit sed Carpathus : hanc prope Crete
Pinguis, et umbrosis extendens collibus Iden,
Ante ortus solis perhibent quam fulgere sole.
Gignitur hic alimos : quam si quis mordeat herbam,
Compescit damnumque famis rabiemque diurnam.

At Rhodos Ægyptum contra jacet, insula dives,
Suniados contra quoque summum rupis, ad ortus,
Nubila qua nunquam vetuerunt lumina solis;
Nam purus caræ potitur telluris. Abantas
Supra, sunt Salamis, nec non Ægina : sed ortus
Cernentem Cyprum pontus Pamphylius ambit.
Post hæc sunt ternæ, citra Patareida summam,
Fama Chelidonias celebrat quas nomine terras.
Nec procul est Arados, Phœnices æquore cincta.
Ægæi vero diversis partibus alti,
Ad fauces arctas multæ sunt insulæ Abydi,
Confines Asiæ dextræ, Europesque sinistræ :
Ad Boream tamen hæ pertendunt ordine longo.
Europes Macris contingit Abantias oram,
Et celsa Scyrus, Peparethus, sacraque Lemnos,
Fertilis atque Thasos, simul Imbros, post Corybantum
Mœnibus antiquis Samothracia cernitur alta.
Ast Asiæ partem quæ tangunt æquore primam,
Delon circumdant : has dicunt Cycladas esse.
Continuo Sporadas ceu stellas adspicis albas,
Ioniasque simul : quas inter Caunus, et altæ
Sunt Samos atque Chios celebratæ nomine claro;
Æolicæ post, et Lesbus Tenedusque sequuntur,
Et sinus inde Melas Helles prorumpit in æquor.

loüs, dont les flots précipités descendent des hauteurs de Chalcis. Au nord de l'Amnisus, on en voit plusieurs autres, Égyle, Cythère, Calaurie qui fatigue le bras du laboureur, puis Carpathos, située à l'orient : près d'elle, la Crète fertile, où s'élèvent les collines ombreuses de l'Ida, qui, dit-on, voit luire le soleil avant qu'il se lève. Là pousse l'alimos ; en mordant cette plante, on calme pour tout le jour les souffrances et la rage de la faim.

En face de l'Égypte est assise Rhodes, île riche, qui fait face aussi aux rochers du cap Sunium, à l'orient. Jamais les nuages n'ont dérobé à cette île la lumière du soleil, car l'astre caresse de son plus pur éclat cette terre bien-aimée. Au-dessus des Abantes, est Salamine, ainsi qu'Égine; mais Cypre, qui regarde l'orient, a pour ceinture la mer de Pamphylie. Ensuite, et en avant de la pointe de Patara, sont trois îles que la renommée célèbre sous le nom de terres Chélidoniennes. Non loin est Arados, au milieu des eaux de la Phénicie.

Sur diverses parties de la mer Égée, jusqu'à l'étroit canal d'Abydos, s'élèvent plusieurs îles, confinant, celles de droite à l'Asie, celles de gauche à l'Europe; toutes cependant se dirigent sur une longue file vers le Borée. Macris Abantias est voisine des côtes d'Europe, ainsi que la haute Scyros, et Péparéthos, et l'île sacrée de Lemnos, et la fertile Thasos, Imbros aussi, puis l'altière Samothrace, où l'on distingue le temple antique des Corybantes. Celles qui les premières touchent par un bras de mer à l'Asie, environnent Délos : on les nomme Cyclades. Aussitôt tu aperçois, comme de blanches étoiles, les Sporades, et en même temps les îles Ioniennes, parmi lesquelles Caunus et les côtes élevées de Samos et de Chios, îles célèbres et renommées : deux colonies des Éoliens, Lesbos et Ténédos leur succèdent; puis les eaux du golfe Mélas se jettent dans la mer de Hellé. Là s'ouvre

Panditur hinc pelagus, tumidaque Propontide fervet
Ad Boream; saxisque riget Proconesus in illa.
Est etiam lævis Euxini partibus una,
Quam Leucen perhibent, adversa Borysthenis amni,
Pascit aves quoniam multas candore nivali.
Hic animas perhibent heroum laude potentes
Degere securas, virtutis munere pulchro.
Cimmerium recta sed si quis Bosporon ibit,
Cernitur huic dextra vastæ Mæotidis unda,
Insula mole gravi stans, Alopecea lata [6]:
Post quam Phænagoren Hermonassamque nepotes
Egregiæ quondam coluerunt gentis Ionum.
Insulæ hæ celebres pelagi sunt nomine claro.
Ast alias refluum circumdat Tethyos æquor,
Quarum demonstrem positum regionis, et auras.
Æthiopes habitant Erythiam [7] pectore justi,
Atlantem juxta, longævi: finibus olim
Venit Hyperboreis [8] quæ gens, post fata perempti
Geryonis, domuit quem virtus Herculis ingens.
Sed summam contra Sacram cognomine, dicunt
Quam caput Europæ, sunt stanni pondere plenæ
Hesperides: populus tenuit quas fortis Iberi.
Ast aliæ Oceani juxta Boreotidas actas
Sunt geminæ; Rhenique Britannides ostia cernunt:
Hic etenim lasso perrumpit Tethya cursu.
Has tamen haud habeat spatio superare per orbem
Insula: perfulget nigro splendore gagates
Hic lapis, ardescens haustu perfusus aquarum;
Ast oleo perdens flammas, mirabile visu;
Attritus rapit hic teneras, ceu succina, frondes.
Nec spatio distant Nesidum litora longe;
In quibus uxores Amnitum Bacchica sacra

une autre mer : vers le Borée bouillonnent les vagues houleuses de la Propontide, où surgit Proconèse, hérissée de marbres. Dans la partie gauche du Pont-Euxin, en face de l'embouchure du Borysthène, est une autre île qu'on nomme Leucé, parce qu'elle nourrit une foule d'oiseaux blancs comme la neige. C'est là, dit-on, que les âmes des héros couverts de gloire coulent une vie paisible, heureux privilége de la vertu. Mais si on traverse le Bosphore Cimmérien, on verra sur la droite, au sein des vastes eaux du Palus-Méotide, se dresser la lourde masse d'une île immense, d'Alopécéa; puis ensuite Phénagoré, Hermonassa, occupées autrefois par les descendants de la noble race ionienne. Telles sont les îles célèbres et renommées de la mer intérieure.

Mais les vagues repliées de Téthys enveloppent d'autres îles, dont je vais indiquer la position, le pays et le vent. Les Éthiopiens, qui aiment la justice et vivent de longs jours, habitent Érythia, près de l'Atlas : ils sont venus là autrefois des régions hyperboréennes, après le trépas de Géryon, dompté par le grand courage d'Hercule. Près de cette pointe, surnommée le promontoire Sacré, et regardée comme la tête de l'Europe, sont les Hespérides, pleines de mines d'étain et soumises à la valeureuse nation des Ibères. Près des rives de l'Océan boréal, il en est deux autres, les îles Britanniques, qui font face à l'embouchure du Rhin : car c'est là que ce fleuve, fatigué d'un long cours, perce le sein de Téthys. Nulle autre île dans l'univers ne les surpasse en étendue : là naît le gagatès, cette pierre qui brille d'un éclat noirâtre, qui s'enflamme en buvant l'eau dont on l'arrose, mais qui, chose surprenante, s'éteint dans l'huile! Si on la frotte, elle attire, comme le succin, les feuilles légères. A peu de distance sont les bords des Petites Iles, où les femmes des Amnètes célèbrent les mystères de Bacchus, couvertes des feuilles et des fruits du lierre. Traversant

Concelebrant, hederæ foliis tectæque corymbis.
Oceani tranans hinc navibus æquor apertum,
Ad Thulen venies; quæ nocte dieque relucet
Titanis radiis, quum curru scandit ad axes
Signiferi, Boreas succendens lampade partes.
At navem pelago flectenti Aquilonis ab oris
Ad solem calido referentem lumen ab ortu,
Aurea spectetur tibi pinguibus insula glebis.
Hinc tepidos proram convertens navis ad Austros,
Taprobanen venies, generat quæ magna elephantes
Per fines Asiæ; jacet hæc sub sidere Cancri:
Litoribus cujus saliunt densissima cete,
Quæ pascit vastum mare Rubrum, montibus æqua:
Tenditur horribilis quorum per terga, per armos,
Spina ferens cladem, fatumque sub ore feroci;
Quippe solent pariter navem sorbere, virosque:
Nam mala tam pelagus, quam terra merentibus offert.
Ulterius pergas si post Carmanida summam,
Ogyris occurrat, qua dicitur esse sepulcrum
Regis Erythræi, dederat qui nomina ponto.
Persicus inde sinus penetratur, et Icaron offert;
Insula quæ fertur nimium placare Dianam.

Tot sunt ingentes, quas cingit Tethyos unda,
Insulæ; ast aliæ diversis partibus orbis
Dispersæ: plures famam latuere minores,
Duris difficiles nautis, vel portubus aptæ,
Quarum non facile est mihi promere nomina versu.

Ast Asiæ fines ambarum linea monstrat
Et formam, contra positarum in imagine coni.
Paullatim trahitur tamen hæc Orientis ad oras,
Oceanus statuas Bacchi qua tangere fertur,

ensuite la plaine que l'Océan ouvre à ton navire, tu arriveras à Thulé, où luisent nuit et jour les rayons du soleil, quand Titan sur son char monte vers l'axe du ciel, éclairant de son flambeau les régions boréales. Mais si ton vaisseau, quittant les plages du nord, te porte aux lieux où le soleil renaissant ramène ses chaudes clartés, tes yeux verront alors l'île d'Or aux entrailles fécondes. De là, tournant la proue de ton navire vers les tièdes Austers, tu arriveras à Taprobane : cette île immense engendre des éléphants qui se répandent par toute l'Asie; elle est placée sous le signe du Cancer : sur ses rivages bondissent ces énormes cétacés nourris dans les profondeurs de la mer Rouge, et pareils à des montagnes. Le long de leur dos et de leurs épaules s'étend une horrible épine, qui porte avec elle le carnage et la mort, car leur gueule féroce engloutit d'ordinaire le navire et les passagers tout ensemble : tant il est vrai que l'Océan, comme la terre, a des supplices pour ceux qui les méritent! Si tu avances encore, si tu dépasses le promontoire de Carmanie, tu rencontreras Ogyris, qui renferme, dit-on, le tombeau du roi Érythrée, lequel donna son nom à la mer Érythréenne. On entre ensuite dans le golfe Persique, où se trouve Icaros, cette île qui, selon la tradition, a le secret de fléchir Diane.

Telles sont les grandes îles que l'onde de Téthys environne : il y en a d'autres encore dispersées dans les diverses parties du monde; plusieurs sont restées ignorées à cause de leur faible étendue : les unes sont d'un difficile accès aux durs nautoniers, les autres ont des ports commodes; mais il ne me serait pas aisé de publier tous leurs noms dans mes vers.

La même ligne qui donne à l'Europe et à la Libye, en les rapprochant, l'image d'un cône, détermine aussi les limites de l'Asie. L'Asie se rétrécit peu à peu à mesure qu'elle avance vers les régions orientales, où l'Océan

Finibus Indorum postremis; gurgite torrens
Qua Ganges liquido Nyssæos irrigat agros.
Non tamen est spatio similis telluris apertæ :
Scilicet ambabus penetrabilis unus in illis
Funditur Oceani sinus et disterminat ambas.
Ast Asiæ gremio triplex mare confugit undis :
Hyrcanum pariter, Parthum simul, atque Sabæum;
Hæc Noton, at Boreos Hyrcanum vergit ad axes,
Gurgitis Euxini vicinum, multa virorum
Millia quod circum degunt, per litora Ponti.
Amborum medius campis distenditur isthmos.
Ast Asiam qui mons excelsus dividit omnem,
Incipit a mediis terræ Pamphylidis oris,
Et longis sese spatiis producit ad Indos;
Nunc obliqua means, nunc recto limite currens :
Vertice quem torvo perhibent cognomine Taurum.
Cornua nam summus scopulis imitatur acutis,
Multifidusque suos colles huc spargit et illuc.
Ex hoc innumeri descendunt fontibus amnes,
In partes Euri, Zephyri, Boreæque vel Austri.
Quis memorare queat fluviorum nomina cuncta?
Non tamen est unum montis cognomen ubique,
Sed varii flexus variantur nomine multo,
Singula sed propriis sunt nomina nota colonis.
Nunc igitur gentes illum populosque tenentes,
Qui celebres, memorem; sed felix, numen, adesto.

Mæotæ primi tangunt Mæotidis undas,
Sauromatæque truces, gens aspera Martis in armis;
Sanguis Amazonidum fortis quos protulit olim,
Sauromatis mixtæ quæ, Thermodonte relicto,
Ingentes genuere viros, belloque potentes;

baigne, dit-on, les colonnes de Bacchus, aux extrêmes confins des Indes, aux lieux où le Gange rapide arrose de ses vagues impétueuses les champs de Nyssa. Cependant elle n'est pas coupée dans son étendue comme les deux autres contrées ; car un seul bras de mer les ouvre toutes deux, pénètre et glisse entre elles, et toutes deux les sépare. Mais une triple mer enfonce ses eaux dans le sein de l'Asie : la mer d'Hyrcanie, la mer des Parthes et la mer des Arabes ; ces deux dernières coulent vers le Notus ; l'Hyrcanienne se dirige vers l'axe boréal : elle est voisine de l'Euxin, près duquel vivent plusieurs milliers de peuples répandus sur les rivages du Pont. Entre deux de ces mers un isthme étend ses campagnes. Mais une haute montagne divise l'Asie entière : elle commence au milieu des terres de la Pamphylie, et se prolonge à travers de vastes espaces jusqu'aux Indes, tantôt suivant une route oblique, tantôt courant en droite ligne : on l'a surnommée le Taurus, parce que les rocs pointus de son front menaçant et les pics aigus dont sa crête hachée çà et là se hérisse, figurent les cornes d'un taureau. De cette chaîne descendent des fleuves sans nombre et de tous les côtés, de l'Eurus, du Zéphire, du Borée, de l'Auster. Qui pourrait rappeler les noms de tous ces fleuves? La montagne elle-même n'a pas partout le même nom : à chacun de ses détours variés, son nom varie, et chacun de ses différents peuples la désigne sous une dénomination particulière. Maintenant donc je vais dire les plus célèbres des nations et des peuplades qui l'habitent. Dieu propice, inspire-moi.

Les premiers sont les Méotes, qui touchent aux eaux du Méotide ; puis les farouches Sarmates, race ardente aux travaux de Mars, issue autrefois du sang généreux des Amazones. Unies aux Sarmates, après avoir quitté le Thermodon, ces héroïnes engendrèrent de robustes hommes, puissants dans les batailles : ils occupent aujour-

Innumeras habitant qui silvas, gurgite vasto
Inter quas Tanais Mæotidis intima pulsat,
Europen fluvio dirimens Asiamque reflexo :
Europen Zephyris, Asiam sub partibus ortus.
Caucasiis exit cujus fons montibus altis,
Murmure cum vasto Scythiæ per plana refusus.
Hunc tamen, immenso torrentem flumine, vertit
In glaciem Boreas horrendo flamine sævus.
Heu! miseros homines, habitant qui finibus illis,
Aere damnati tristi nimioque rigore,
Quo pereunt pecudes pariter populique virorum,
Ni propere linquant sua rura furentibus Euris.
Hi Tanain habitant fluvium prope Sauromatarum;
Cui sunt vicini Sindi quoque, Cimmeriique.
Post hos Cercetii, juxta quos Axenus altis
Fluctuat æquoribus : nec non Oretæque feroces;
Et qui Trojanæ post prœlia gentis Achæi,
Ascalaphi regis victricia signa sequentes,
Dispulsi ventis istas venere sub oras.
Post hos Heniochi, genuit quos Græcia tellus;
Et Zygii juxta vivunt regione sub una.
Intima sed Ponti, post fines Tyndaridarum,
Ægypto missi Colchi tenuere coloni,
Caucasii montis prope collem, et Caspia ponti
Litora; qua celeres descendunt Phasidis undæ,
Circæosque secant campos atque æquora Ponti,
Nascitur Armenii fluvius qui vertice montis.
Ad cujus partes Boreas, et solis ad ortus,
Euxinum dirimens et Caspia litora late,
Diffusus spatium per longum panditur isthmos.
Quem juxta terras habitant Orientis Iberes,
Pyrrhenes quondam celso qui monte relicto,

d'hui des forêts immenses à travers lesquelles roule le Tanaïs, qui refoule du vaste affluent de ses eaux les abîmes du Méotide. Ce fleuve sépare de ses replis l'Asie et l'Europe : l'Europe du côté du Zéphire, et l'Asie à l'orient. Sa source jaillit des hautes montagnes du Caucase, et se répand à grand bruit dans les plaines de la Scythie. Malgré l'impétuosité de son cours immense, son eau pourtant se glace sous le souffle inclément de l'horrible Borée. Bien malheureux, hélas! sont les mortels qui habitent ces contrées, condamnées à un ciel sombre, à des froids rigoureux qui tuent les troupeaux et les hommes tout ensemble, s'ils n'abandonnent à la hâte leurs campagnes aux Eurus en furie! Ces peuples, placés sur les bords du Tanaïs et près des Sarmates, ont aussi pour voisins les Sindes et les Cimmériens.

Après eux, les Cercétiens, près desquels bouillonnent les flots soulevés du Pont-Euxin; puis les farouches Orètes; puis les Achéens, qui suivirent, après la guerre de Troie, les enseignes victorieuses du roi Ascalaphus, et, dispersés par les vents, abordèrent sur ces côtes. Ensuite les Hénioches, enfants de la Grèce, et les Zygiens, vivent rapprochés sur le même territoire. Sur les bords reculés du Pont, au delà des frontières des Tyndarides, vinrent se fixer des colons envoyés d'Égypte; ils occupent la Colchide, près des hauteurs du mont Caucase et des rives de la mer Caspienne, aux lieux où descendent les eaux rapides du Phase qui coupent les champs de Circé et se jettent dans le Pont après avoir pris naissance au sommet d'une montagne d'Arménie. Au nord de ce fleuve et vers le lever du soleil, entre l'Euxin et les rivages éloignés de la mer Caspienne, on découvre un isthme qui s'étend sur un vaste espace. Le territoire voisin est habité par les Ibères d'Orient, qui, délaissant autrefois les hautes montagnes de Pyrrhène, vinrent en ce pays apporter la guerre aux Hyrcaniens. Là, sont les

Huc advenerunt Hyrcanis bella ferentes.
Hic Camaritarum gens est, carissima Baccho :
Fluctibus hanc propter persævit Caspius æstus,
Undique quem tereti concludit margine tellus.
Sed mare non valeat tribus illud mensibus ulla,
Scilicet immensum, navis transire profundo.
Hoc tamen exacuit pars una sub axibus æquor,
Qua tractum refugæ miscetur Tethyos undæ.
Multa quidem generat vivis miracula rerum;
Sed tamen egregio crystalli pondere gemmam,
Atque, malos lemures quod pellit munus, iaspin;
Nocturni manes fugitant quam membra tuentem.
Hoc igitur pelagus quæ gentes undique cingunt,
Incipiens numerem primis Aquilonis ab oris,
Quæ vergunt Zephyro, quas Caspia litora claudunt.
Primi sunt Scythiæ populi, Saturnia juxta
Æquora viventes, Hyrcanique ostia ponti.
Quos supra gryphes ditissima rura smaragdo,
Qualem non alius terrarum possidet orbis,
Atque aurum sibimet defendunt pondere puro.
Omnia sed duri superans audacia lucri,
Adversus volucres, heu! commovet arma virorum :
Prœlia nam faciunt Arimaspi gryphibus hostes.
Hic et crystalli perlucet maxima moles.
Hinc Unnus sequitur : post fortis Caspia proles.
Hinc sunt Albani bellaces Marte feroci,
Unde canes nati superant genus omne ferarum.
Magnus Alexander missum sibi viderat inde
Victorem barrique canem, rabidique leonis.
Post hos Cadusi durissima rura colentes,
Et prope sunt Mardi, sequiturque Hyrcania plebes.
Hinc Apyri, per quos Mardus devolvitur amnis :

Camarites, peuple cher à Bacchus; près d'eux s'agitent avec furie les flots de la mer Caspienne que la terre enferme partout de ses contours arrondis. Il n'est pas de vaisseau qui puisse en trois mois traverser l'immense largeur de cette mer. Cependant elle se rétrécit d'un côté, vers le nord, en s'allongeant pour se mêler aux vagues refoulées de Téthys. Elle produit plusieurs objets qui émerveillent les humains : je citerai surtout le cristal, pierre lourde et précieuse, et le jaspe, qui a le don de chasser les esprits malfaisants; les mânes nocturnes fuient cette pierre, qui protége nos membres. Je vais énumérer les peuples qui environnent partout les rives de cette mer : je commencerai par les plages du nord, qui tournent vers le Zéphire et sont bornées par la mer Caspienne.

Les premiers sont les peuples de la Scythie, qui vivent près de la mer Saturnienne et de l'embouchure de la mer d'Hyrcanie. Au-dessus d'eux, de riches campagnes renferment des émeraudes telles que nulle autre contrée du monde n'en possède de pareilles, et des masses d'or pur. Des griffons défendent ces richesses, dont ils sont les maîtres. Mais l'indomptable amour du gain, qui ose tout braver, dirige contre des oiseaux, hélas! les armes des mortels, et les Arimaspes livrent bataille à ces griffons comme à des ennemis. Là aussi brille une très-grande quantité de cristal. Les Huns viennent ensuite, puis les robustes riverains de la mer Caspienne, puis les Albaniens, ardents et farouches guerriers; la race des chiens de ce pays l'emporte sur toute autre espèce d'animaux : Alexandre le Grand vit un de ces chiens, qu'on lui avait envoyé, vaincre un éléphant et un lion en furie. Après eux, les Caduses cultivent d'âpres campagnes; auprès, sont les Mardes, et ensuite les peuples Hyrcaniens; puis les Apyres : là, roule le fleuve Mardus; le Dercébien et

Dercebius bibit hunc præter Bactrusque fluentem,
Per quos Hyrcanum currens descendit in æquor.
Sed Bactri mediis habitant telluris in arvis,
Parnessum [9] late prope montem rura tenentes :
Dercebii vero sub Caspia litora vergunt.
Post hos Massagetæ trans flumen Araxis, ad ortum,
Hospitibus sævi cunctis, belloque feroces :
Non Bacchi donum, Cereris nec munera norunt;
Sed lac commixtum potant cum sanguine equino.
Hos juxta Boream vergit Chorasmia proles.
Sugdias hanc sequitur; rapidus quam dividit Oxus,
Emodum montem qui linquens Caspida rumpit.
Inde Sacæ nimium certis gens mira sagittis,
Flumen Iaxartem juxta quibus arva colunt;
Et Tochari Phrurique, et plurima millia Serum.
Illis nulla boum, pecoris nec pascua curæ :
Vestibus utuntur, texunt quas floribus ipsis,
Quos tenuant lectos desertis finibus ipsi.
Ast alia Scythiæ gens est extrema per arva,
Quos prope sunt tristes ventis et frigore terræ;
Namque nives semper pulsant has grandine mixtæ.
Caspius his populis lustratur pontus et oris.

Adspice post Colchos nunc et post Phasidis undas,
Occasum versus, populos in litore ponti
Euxini densos usque ad Chalcedonis arva,
Bosporus angustat scopulis quæ Thracius urgens.
Byzeres primi, quos juxta terra Vechirum.
Macrones post hos pariter, Philyresque sequuntur :
Mossynique, domos præbent queis lignea tecta,
Turribus arboreis habitantes, unde vocantur.

le Bactrien s'abreuvent de ses eaux qui courent à travers leurs plaines pour se jeter dans la mer d'Hyrcanie. Les Bactriens habitent dans l'intérieur des terres ; ils occupent au loin des campagnes voisines du mont Paropamise ; mais les Dercébiens se rapprochent des bords de la mer Caspienne. Après eux, les Massagètes, au delà du fleuve Araxe, vers l'orient : redoutables pour leur hospitalité meurtrière et leur férocité dans les combats, ils ne connaissent ni les dons de Bacchus ni les présents de Cérès ; ils boivent du lait mêlé au sang de leurs chevaux. Près de là, vers le Borée, les Chorasmes, suivis des peuples de la Sogdiane, coupée en deux par l'Oxus rapide, qui, descendu du mont Emodus, se précipite dans la mer Caspienne. Ensuite les Saces, doués d'une adresse merveilleuse à lancer la flèche, cultivent les campagnes voisines du fleuve Iaxartès. Après eux, les Tochares, les Phrures, et les Sères au nombre de plusieurs mille. Ces derniers n'ont aucun souci des troupeaux de bœufs ou des pâturages : ils se servent de vêtements tissés par eux du fil délié qu'ils tirent de certaines fleurs cueillies dans leurs plaines désertes. Enfin, à l'extrémité de la contrée, existe encore une autre peuplade scythe, près de ces régions attristées par les vents et la froidure, et toujours battues par des ouragans de neige mêlée de grêle. Tels sont les peuples et les pays qui entourent la mer Caspienne.

Maintenant regarde au delà de la Colchide et de l'onde du Phase, vers l'occident, tu verras des populations pressées sur le rivage du Pont-Euxin jusqu'aux champs de Chalcédoine que le Bosphore de Thrace étreint et serre entre des rochers. Les premiers sont les Byzères ; auprès, le pays des Véchires ; les Macrons viennent ensuite, ainsi que les Philyres ; puis les Mossyns, qui ont pour demeures des toits de bois, car ils habitent des tours en planches : de là leur nom. Après eux, les Tibarènes, si

Hinc pecorum dives nimium gens est Tibarenum :
Hanc prope sunt Chalybes, durissima rura colentes,
Quos labor exercet sævus, ferrique metalla.
Vicinos istis campos terramque patentem
Assyrii complent populi : qua gurgite vasto
Inter Amazonidas Thermodon, Martius amnis,
Armenium linquens montem, descendit in æquor.
Huc Asiæ quondam devenit alumna Sinope :
Ex qua cognomen ceperunt mœnia clara.
Illius fluvii rigidas prope frigore ripas,
Invenies lapidem crystalli, pondere puro,
Consimilemque gelu, nec non splendore nitentem :
Gemma micans illic perlucet iaspidis albæ.
Iris continuo liquidus decurrit in æquor.
Post Halys est fluvius, Boreæ qui currit in ortus,
Atque Carambidis irrumpit prope litora Pontum,
Armeniis primas qui montibus accipit undas.
Paphlagones post hos, Mariandynique sequuntur,
Bithynique viri, pinguissima rura colentes :
Qua Rhebas pulcher gratissima flumina volvit,
Rhebas, qui rapidi decurrit ad ostia Ponti.
Tot populi terras habitant per litora Ponti :
Nam prius exposita Scythiæ sunt semina gentis.

Nunc Asiæ regio contingens litora nobis
Dicatur; partes calidas quæ currit ad Austri,
Atque Hellespontum transit, Syriæque recessus
Poscit et Arrabiam, qua florent ubere terræ.
Sunt Chalcedonii primi, post ostia Ponti,
Mœnia Byzantis qui cernunt optima contra,
Romanisque pie regnis dominantia mundo.
Bebrycii post hos, et Mysia montibus alta,
Qua Cius egregia decurrens murmurat unda;

riches en troupeaux; à côté, les Chalybes, qui cultivent d'ingrates campagnes, et s'exercent au dur labeur de travailler le fer. Les champs et le territoire qu'on découvre dans le voisinage sont occupés par les peuples Assyriens; c'est là que les larges eaux du Thermodon, fleuve chéri de Mars, traversent en quittant leur montagne d'Arménie les terres des Amazones pour descendre à la mer. En ces lieux s'arrêta jadis, fille adoptive de l'Asie, Sinopé, qui donna son nom aux remparts d'une cité fameuse. Près des rives de ce fleuve, durcies par le froid, tu trouveras des masses de pur cristal, de cette pierre qui ressemble à la glace et ne brille pas d'un moindre éclat. Là resplendit encore une autre pierre, le jaspe aux reflets blanchâtres. Auprès, coule l'Iris en courant à la mer. Ensuite est le fleuve Halys, qui se dirige vers les lieux où se lève Borée, et se jette dans le Pont près des rivages de Carambis : il reçoit ses premières eaux des montagnes d'Arménie. Viennent ensuite les Paphlagoniens, les Mariandyns, et les enfants de la Bithynie qui cultivent de grasses campagnes, à travers lesquelles l'aimable Rhébas roule de si belles ondes, le Rhébas qui se précipite vers l'embouchure du Pont rapide. Tels sont les peuples qui habitent les rivages du Pont-Euxin : nous avons désigné plus haut les autres peuplades de race scythique.

Décrivons maintenant les contrées de l'Asie qui touchent à la mer, s'avancent vers les brûlantes régions de l'Auster, dépassent l'Hellespont, et s'étendent jusqu'aux rives reculées de la Syrie, jusqu'à l'Arabie, où fleurit un sol fertile. La première ville, après l'embouchure du Pont, est Chalcédoine, qui fait face aux augustes remparts de Byzance, légitime souveraine de l'empire de Rome et du monde. Après elle, la Bébrycie; puis la Mysie et ses hautes montagnes. Là, coulent en murmurant les nobles ondes du Cius; là, fut ravi, dit-on, par les

Qua Nymphas comitem perhibent rapuisse potentis
Alcidæ puerum, tristissima fata gementis.
Hinc Hellespontum pertenditur angulus ingens,
Qua brevior Phrygiæ pars est; nam latior intus
Sangarii ripis fluvii vicina rapacis.
Tenditur hæc positu Titanis pinguis ad ortus :
Altera ad occasus, altæ sub montibus Idæ,
Altaque qua cecidit præclaro nomine Troja,
Ad Xanthi liquidas nec non Simoentis ad undas.
Post hæc Æoliæ tellus prætenditur oræ,
Fluctibus Ægæi primis quæ tunditur alti.
Inde tenet terras, pelagus prope, sanguis Ionum;
Per quas Mæander pinguis descendit in æquor,
Inter Miletum currens latamque Prienen.
Ad latus istorum Boreum sunt mœnia clara;
Urbs Ephesus, claudit quam grato litore pontus.
Post has Mæoniæ tellus, quæ vergit ad ortus :
Et Tmoli colles, fluvius quibus aurifer exit
Pactolus : cujus prope ripas tempore verno
Si sedeas, dulci capiaris pectora cantu
Cycnorum, pascunt quos herbæ flumina circum :
Nam florent Asiæ per campos plurima prata;
Sed magis ad fluvium Mæandri, gurgite miti
Quem juxta volvens se murmurat unda Caystri.
Post hos sunt Lycii, quos Xanthus dividit amnis,
Ad mare vergentes, qui Tauri cornua cernunt,
Usque ad Pamphylos, perhibent quem nomine Cragum.
Illic adspicies Aspendum, mœnia cujus
Eurymedon amnis radit vicina profundo.
Continuoque jacent aliæ Pamphylides urbes,
Corycus, Pergeque calens, et celsa Phaselis.
Has supra mediis habitant telluris in arvis,

Nymphes cet enfant, ce compagnon du puissant Hercule qui pleura longtemps sa triste destinée. Un large coude s'avance ensuite dans l'Hellespont, c'est la petite Phrygie; la grande est à l'intérieur des terres et voisine du fleuve Sangarius qui l'envahit de ses eaux: elle étend ses plaines fécondes vers le soleil levant. La petite est à l'occident, au pied des hauts sommets de l'Ida, aux lieux où tomba Troie, avec son grand nom et sa gloire, près des ondes du Xanthe et du Simoïs. Plus loin, le long du rivage, s'étend la terre d'Éolie, battue la première des vagues houleuses de la mer Égée. Près des flots encore, est le territoire des enfants de l'Ionie : c'est par là que descend à la mer le Méandre limoneux qui passe entre Milet et la vaste Priène Au nord de ces peuples sont les illustres remparts de la cité d'Éphèse, que la mer entoure d'agréables rivages. On voit ensuite la terre de Méonie qui tourne vers l'orient; puis les hauteurs du Tmolus d'où s'échappe un fleuve qui roule de l'or, le Pactole. Si, au printemps, tu t'assois sur ses rives, tes sens seront charmés du doux chant des cygnes que nourrit l'herbe des bords du fleuve : car plusieurs prairies fleurissent dans les champs de l'Asie, mais surtout dans le voisinage du Méandre, près duquel roule mollement l'onde murmurante du Caïstre. Ensuite est la Lycie, que traversent les eaux du Xanthe; elle s'abaisse vers la mer, et contemple jusqu'à la Pamphylie les cornes du Taurus qu'elle appelle Cragus. Là, tu verras Aspendus, dont le fleuve Eurymédon rase les murailles, voisines de la mer. Tout auprès, sont assises les autres villes de la Pamphylie, Corycus, la chaude Pergé et la haute Phasélis. Au-dessus de ces villes, habitent au milieu des terres, vers l'orient, les Lycaoniens, race endurcie au métier des armes. Plus loin, les Pisidiens cultivent de grasses campagnes où s'élèvent Telmissus. Lyrbé, et la célèbre Selgé, une des plus belles cités fondées jadis par la race Amycléenne. Ensuite est le long

Ad partes ortus, gens dura Lycaones armis.
Post hos Pisidum pinguissima rura coluntur :
Telmissus, Lyrbe, nec non clarissima Selge,
Gentis Amyclææ pulcherrima mœnia quondam.
Hinc sinus est longus Cilicum, qui vergit ad ortus,
Euxini penetrans vicinas æquoris undas.
Hunc Asiæ perhibent angustis partibus esse :
Cui tamen immenso fluvii se gurgite miscent,
Per longum Pyramus spatium, Pinarusque voluti,
Flexilis et Cydnus, dirimit qui flumine Tarson.
Hinc aliæ Cilicum sunt celsis mœnibus urbes :
Lyrnessus, Mallosque simul vicina profundo,
Atque Soli medio terrarum fine locati.
Commagena dehinc regio, Syriæque sequuntur
Urbes, dispositæ per longi litora flexus ;
Nam Casii montis qua prominet ora per æquor,
Vergit in occasus diffusis tractibus unda.
Nunc reliquas Asiæ partes tibi carmine pandam,
Quadrati lateris qua clauditur undique forma,
Et spatiis campos longis protendit in ortum.
Scis etenim memorasse tibi, quod collibus altis
Per totam mediis mons ingens tenditur oris,
Qui fines Asiæ nigros producit ad Indos ;
Hoc esto laterum Boreum tibi : Nilus ad oras
Hesperias finit ; sed Tethys solis ab ortu
Indica concludit : Rubrum mare terminat Austrum.

Adspice nunc igitur, dum finem versibus ortus
Pervenio, retegens tibi veris omnia rebus,
Incipiens Syriæ terris, qua parte reliqui.
Quæ, pelagus supra, sub solem, vergit ad Austros,
Urbibus et multis habitatur ; nomine prisco
Quæ Cava vulgatur, mediam quia collibus altis

golfe de Cilicie, qui tourne à l'est, et, pénétrant dans les terres, se rapproche des eaux du Pont-Euxin. Il se trouve ainsi dans la partie la plus étroite de l'Asie. Néanmoins des fleuves immenses viennent se mêler à ses ondes : le Pyramus et le Pinarus qui roulent sur de vastes espaces, et le Cydnus tortueux dont les eaux traversent Tarsos. Là s'élèvent les remparts des autres villes de la Cilicie, Lyrnessus, et Mallos voisine de la mer, et Soles placée au milieu des terres. On découvre ensuite le pays de Commagène, et les villes de Syrie rangées sur les longs replis du rivage. Car aux lieux où la cime du mont Casius se projette sur les flots, la mer tourne vers l'occident, refoulée par les plages qui se développent successivement devant elle.

Je vais te décrire à présent dans mes vers la dernière partie de l'Asie, celle qui forme le dernier côté de sa surface carrée, et prolonge la vaste étendue de son territoire vers l'orient. Je t'ai dit, tu le sais, qu'une haute montagne déroule sa chaîne immense à travers toute la contrée, et recule les limites de l'Asie jusqu'aux noirs Indiens : cette chaîne occupe le côté du nord ; le côté du couchant est borné par le Nil ; celui du levant par la mer des Indes ; le côté de l'Auster a la mer Rouge pour limite.

Maintenant donc, et pour que je mette fin à ce poëme qui s'avance, à ces leçons qui ne t'apprennent que des faits et des vérités, jette les yeux de ce côté, sur la Syrie d'abord, sur cette partie de l'Asie où j'en suis resté. Située à l'orient, au-dessus de la mer, elle tourne vers l'Auster, et renferme plusieurs villes. Anciennement elle était connue sous le nom de Syrie *creuse*, parce qu'elle est au centre

Atque humilem Libanus claudit protentus in ortum,
Occasumque petens Casius; multisque virorum
Incolitur populis locupletibus alma diremptis:
Namque alii mediis habitant telluris in arvis,
Hosque Syros proprie perhibent; sed litora juxta
Phœnices vivunt, veteri cognomine dicti:
Quos misit quondam mare Rubrum laudibus auctos,
Chaldæo nimium decoratam sanguine gentem,
Arcanisque Dei celebratam legibus unam.
Qui pelagus primi tentantes navibus altis,
Disjunctas gentes docuerunt jungere mercem;
Et primi stellis numeros nomenque dedere,
Atque oculis, mirum, voces sentire figuris.
Hi muros Iopes, Gazam, quoque Elaida complent,
Antiquamque Tyrum, Beryti et mœnia gratæ,
Vicinamque mari Byblum, Sidonaque pulchram,
Quam juxta liquido Bostrenus gurgite currit,
Et pinguem Tripolin, nec non Orthosida sacram,
Laodicen pariter positam prope litus amœnum,
Et Posidi turres, et Daphnes optima tempe.
Terrarum mediis Apameæ mœnia claræ,
Ad cujus partes Eoas currit Orontes,
Antiochi medius dirimit qui gurgite regna.
Hæc omnis pingui tellus est ubere læta,
Arboribus pariter pecorique et commoda viti.
Ad cujus fines veniens, quos terminat Auster,
Arrabii cernes extremi litora ponti,
Qui Syriam medius disterminat Arrabiamque,
Et tangit, vergens Orientem versus, Elanos.
Dives Arabs post quos latissima possidet arva,
Quæ protenta diu cinguntur ab æquore Partho,
Arrabioque, ferit Zephyrus quod flamine sævo;

de hautes montagnes, et que son sol bas se trouve enfermé entre le Liban qui s'étend à l'est, et le Casius qui se dirige à l'ouest. Cette vallée nourricière est cultivée par plusieurs peuples riches, mais isolés : les uns habitent l'intérieur des terres, et ce sont là proprement les Syriens; ceux qui vivent près du rivage portent l'antique surnom de Phéniciens : venue là autrefois des bords de la mer Rouge, cette nation glorieuse, qui s'honore de son noble sang chaldéen, est la seule que Dieu ait instruite de ses lois mystérieuses. La première, elle essaya la mer sur de hauts navires, elle apprit aux peuples dispersés à se rapprocher par le commerce; la première, elle donna le nombre et le nom des étoiles, et, par des signes merveilleux, sut peindre aux yeux la parole. Les Phéniciens occupent les murs d'Iopé, Gaza, Elaïs, l'antique Tyr, et les remparts de l'agréable Béryte, et Byblos voisine de la mer, et la belle Sidon, près de laquelle courent les flots limpides du Bostrenus, et la grasse Tripolis, Orthosis la ville sacrée, Laodicé placée sur un charmant rivage, et les tours de Posidium, et les délicieux vallons de Daphné. Au milieu des terres s'élèvent les murailles de l'illustre Apamée, à l'orient de laquelle roule l'Oronte, dont le cours divise par la moitié la ville d'Antiochus. Tout ce riant territoire, au sein fertile, est également convenable aux forêts, aux troupeaux, à la vigne. Arrivé aux confins de cette contrée qui se termine vers l'Auster, tu verras l'extrémité des rivages du golfe Arabique, qui passe entre la Syrie et l'Arabie auxquelles il sert de limite, et, tournant vers l'orient, atteint le pays des Élanes. Après ces peuples, l'Arabe opulent possède des champs immenses, qui, s'étendant au loin, sont bornés par le golfe Persique, et par le golfe Arabique que fouette le souffle orageux du Zéphire; car c'est l'Eurus qui, de son haleine, agite le golfe Persique. Mais la partie qui de l'Auster s'avance à l'orient est de tout côté battue par

Persica nam flatus Euroi litora turbant.
Ora sed hæc Austro tendit subjecta per ortus,
Fluctibus Oceani pulsatur et undique Rubri.
Hanc quoque describam tenui ratione recensens :
Nam populos pascit felices divite terra,
Floribus et variis miracula præbet odoris;
Namque thyo, myrrhaque viget, cum turis honore;
Et casia, nec non et cannæ dulcis odore.
Cinnama præterea jucundæ naribus auræ
Fertilis hæc generat tellus, aurique metalla;
Vestibus auratis quare gens utitur illa.
His, pueros servans, molochites splendet arenis,
Androdamasque lapis compescens pectoris iras.
Sed Libani montis sunt post declivia primi,
Felices opibus, Nabathæi nomine dicti.
Chaulasii post hos, atque Agrees; inde propinquat
Chatramis, atque Macæ contra sunt Persidis æquor;
Minnæique maris prope Rubri litora vivunt;
Atque Sabæ post hos, nec non habitant Cletabeni.
Arrabiæ populi celebres hi nomine claro.
Sunt tamen et plures alii : nam maxima tellus.
Trans istam, Zephyri sub partes, degit Erembum
Speluncis genus infelix, et rebus egenum :
Qui solis radiis nigrescunt corpus adusti,
Dispersique dolent lustrantes more ferarum;
Non Arabis similes opulentis : scilicet æqua
Omnibus esse potest nunquam fortuna bonorum.
Post Libani montes populi sunt, solis ad ortus,
Alterius Syriæ, quæ tendit ad usque Sinopen.
Cappadoces mediis habitant in finibus hujus :
Terminus Assyrios sed claudit Ponticus, ille
Thermodon pelagi qua pulsat gurgite fluctus.

les flots de la mer Rouge. Je décrirai aussi cette contrée, j'en tracerai une légère esquisse. C'est un sol riche qui nourrit des peuplades heureuses, et qui produit des fleurs variées d'une senteur merveilleuse : l'ambre, la myrrhe et l'encens font sa gloire, ainsi que la cannelle, et les suaves parfums de la canne odorante. Cette terre féconde engendre encore le cinname si doux à respirer, et des mines d'or; aussi ses habitants se couvrent de vêtements dorés. Dans ses sables brille la molochite qui sauve les enfants, et une autre pierre, l'androdamas, qui apaise les transports de la colère. Au bas du versant du mont Liban, les premiers peuples qu'on rencontre sont les Nabathéens, qui ont la richesse et le bonheur. Après eux, les Chaulasiens, et les Agréens; puis, dans le voisinage, la Chatramide, et les Maces en regard du golfe Persique; et les Minnéens qui vivent près des bords de la mer Rouge; puis les Sabes et les Clétabènes. Tels sont les peuples de l'Arabie dont les noms sont bien connus; mais il y en a beaucoup d'autres, car la contrée est très-grande.

Au delà de ce pays, du côté du Zéphire, la race misérable et pauvre des Érembes végète au fond des cavernes : le corps noirci et brûlé des rayons du soleil, ils errent çà et là comme les bêtes, souffrants et dispersés, et bien différents des riches Arabes; mais la fortune ne peut donner à tous une part égale de bonheur.

Derrière les crêtes du Liban, vers le lever du soleil, sont les peuples de la seconde Syrie qui s'étend jusqu'à Sinope. Là, dans l'intérieur des terres, habitent les Cappadociens, et les Assyriens qui ont le Pont-Euxin pour limite aux lieux où le Thermodon refoule de ses flots les vagues de cette mer. A l'est de ce fleuve, l'Eu-

Cujus ab Eoo decurrit limite vastis
Viribus Euphrates, descendens montibus aspris
Armeniæ, longusque Noton pertendit, et inde
Ad solem flexus, Babylonis dividit urbem :
Litora deinde ruens perrumpit Persidis undæ,
Extrema fluvii sub parte Teredona radens.
Hujus ad Auroram ripis devolvitur altis
Tigris, aqua superant quem flumina nulla rapaci.
Sed tantum distat, quantum vix septimus ortus
Conficiat pedibus spatii properantibus ire,
Atque lacum medius Thonitidis intrat, et exit;
Nec violatur aqua, quamvis penetrabilis illa,
Ocior atque vadis emergens cedit amaris.
Hoc tamen omne solum, fluvius quod cingit uterque,
Indigenæ populi pro re dixere Medamnam,
Quod medias amnes has terras flumine cingunt,
Agricolis pariter pastoribus atque feracem;
Ubere nam læto florent ibi semina cuncta,
Herbarumque toris et gramine læta virescunt,
Et variis rami complentur fructibus alti.
Gens quoque præfulget claris in laudibus illa :
Nam peperit multos celsa virtute potentes,
Atque Deo similes, licet ut mortalibus esse.
Armenii juxta quam sunt Aquilonis ad axes,
Cominus et fortes quos sentit Mars Matieni;
Quos prope concludunt Euphratem collibus altis
Montes, divitiis pariter belloque potentes.
Ad partes Austri Babylon, quam mœnibus olim
Mirandis posuit firmisque Semiramis urbem;
Cujus in arce domum splendentem fecerat auro,
Quam simul argentum varie decoravit, eburque.
Hoc quoque pingue solum palmarum divite silva,

phrate précipite la vaste masse de ses eaux; descendu des âpres montagnes de l'Arménie, il se fraye un long chemin vers le Notus; puis, tournant à l'orient, traverse la ville de Babylone, et se jette enfin, en perçant le rivage, au sein du golfe Persique, après avoir rasé de ses dernières vagues les murs de Térédon. A l'est de l'Euphrate roule le Tigre entre ses hautes rives : nul autre fleuve ne surpasse sa marche rapide. L'intervalle qui le sépare de l'Euphrate est tel qu'en sept jours à peine un pied agile le pourrait parcourir. Il entre au milieu du lac Thonitis, et il en sort sans se corrompre de ses eaux qui le pénètrent; plus impétueux qu'elles, il s'échappe de ces ondes amères et poursuit sa course. Tout le sol enfermé entre les deux fleuves a reçu des peuples du pays le nom de Médamne, à cause de sa position au milieu de ces fleuves qui l'entourent. Il rapporte également au pâtre et au laboureur; car, sur le sein riant de cette terre, fleurissent toutes les semences : les lits de gazons et les prairies charment par leur verdure, et les grands arbres sont chargés de fruits de toute espèce. La nation brille aussi d'une gloire éclatante : car plusieurs de ses enfants, grâce au pouvoir d'une science sublime, sont semblables à Dieu, autant du moins que des mortels peuvent l'être. Non loin, sont les Arméniens, du côté de l'Aquilon; et, près d'eux, les Matiènes dont Mars connaît le courage : de hautes montagnes enferment, dans le voisinage de l'Euphrate, ces peuples non moins puissants par la richesse que par les armes. Vers les régions australes, s'élève Babylone, cette cité dont Sémiramis fonda jadis les admirables et solides remparts : dans la citadelle elle avait construit un palais tout resplendissant d'or, et paré d'ornements variés d'argent et d'ivoire. Le fertile territoire de cette ville, outre ses riches forêts de palmiers, produit le béryl, trésor plus précieux que l'or, le béryl, pierre diaphane et d'un

Quod fert berylli munus, pretiosius auro,
Berylli lapidem liquidum glaucique coloris,
Per loca quæ tendunt Asianæ ad mœnia petræ [10].
At supra Babylona vides, ad flamina vasta,
Cissos, Messabatasque, Chalonitasque feroces.
Armenios montes si linquens ibis ad ortus,
Medica noscetur tibi tellus, cujus ad axes
Geli sunt, Mardique, viri simul Atropateni.
Ad Noton inde habitant Medorum rura tenentes :
Medea huc fugiens dederat cognomina terræ.
Hinc Medi varios usus novere veneni ;
Quorum per multas spatium diffunditur oras.
Hæc generat narcissiten Oriente sub ipso,
Qui lapis est fuscus : complent hanc undique silvæ,
Inter quas homines pecuaria ditia pascunt,
Caspiadas tangunt portas qui solis ab ortu.
Rupibus hæc celsis Asiæ sunt claustra potentis,
Qua via sub Boream duplex se scindit et Austrum;
Hæc regit ad Persas, Hyrcanos ducit at illa
Sub colles imos habitant, post Caspia claustra,
Martia gens Parthi, telis arcuque potentes,
Vivere qui spoliis gaudent, raptuque nefando :
Quapropter bellis homines vexantur in orbe,
Atque optata perit multo pax sanguine mundi.

Post hos est Persis, circumdata montibus altis,
Assiduis florens regnis et divite censu,
Ex quo perdomuit Lydorum mœnia Sardes.
Cingitur excelsis hæc undique collibus omnis,
Advergens Austros, post Caspia claustra, petensque
Quod proprio pelagus celebrat cognomine latum;
Atque tripartitis habitatur finibus illa :
Namque colunt alii, rigidæ sub partibus Arcti,

vert bleuâtre qu'on trouve aux lieux qui conduisent aux rochers de marbre asiatique. Au-dessus de Babylone, vers le point d'où souffle la tempête, tu vois les Cisses, les Messabates et les farouches Chalonites. Si tu laisses les montagnes d'Arménie pour aller vers l'orient, tu apercevras la terre des Mèdes, au nord de laquelle sont les Gèles, les Mardes et les Atropatènes. Vers le Notus sont les campagnes occupées par les Mèdes : réfugiée dans cette contrée, Médée lui donna son nom ; et c'est d'elle que les Mèdes ont appris les différents emplois du poison. L'étendue de leur territoire se divise en plusieurs parties : l'une à l'orient, produit la narcissite, qui est une pierre brune : une autre est partout couverte de forêts au sein desquelles les habitants font paître de riches troupeaux : elle atteint, vers le soleil levant, les portes Caspiennes. Ces roches élevées sont les barrières de la puissante Asie ; de là, une double route se dirige vers le Borée et vers l'Auster : celle-ci mène chez les Perses, celle-là conduit en Hyrcanie.

Au pied des montagnes, derrière les portes Caspiennes, habite la belliqueuse nation des Parthes : la flèche et l'arc font sa force ; elle aime à vivre de pillage et d'infâmes rapines. Voilà pourquoi sur terre la guerre agite les mortels, pourquoi la paix si désirée expire dans des flots de sang humain.

Ensuite est la Perse, entourée de hautes montagnes : la longue suite de ses rois et la richesse de ses revenus l'ont rendue florissante et maîtresse de Sardes, la cité Lydienne. Des pics élevés l'environnent de toutes parts. Elle tourne vers l'Auster, et, s'éloignant des portes Caspiennes, s'étend vers cette large mer qu'elle glorifie de son nom. Elle est habitée par trois peuples : l'un, vers les froides régions de l'Arctos, cultive un sol qu'ombragent les forêts montagneuses de la Médie ;

Terras quas Medi nemorosis montibus umbrant;
Ast alii mediæ vivunt regionis in arvis;
Litora postremi tangunt australia Persæ.
Prima parte Sabæ, mediusque Pasargada; post hunc
Tascorum telis habitat gens fortis et arcu;
Quique tenent populi divisos Persidis agros.
Amnibus hæc multis recreatur, et ubere pingui:
Hinc Coros immensus profunditur; inde Choaspis
Fonte cadens Indo, qui stringit gurgite Susa;
In cujus ripis præclarus fulget achates,
Pondere consimilis, volvit quos unda, cylindris.
Fertilis hæc tellus fecundis pascitur auris;
Nam ventis semper florescunt rura secundis.
Hæc eadem gemmis nimium decoratur honestis,
Quarum quis varias vires, quis nomina dicat?
Tecolithum memorem, justo cognomine dictum,
Qui lapides renum tritus potusque resolvit;
Myrrhitenque [11], bonum nardi quum reddat odorem?
Hic aetites est, sonitum cui spiritus addit
Arcanum crepitans, prægnantibus utilis ægris:
Nec non pyrites, digitos qui strictus adurit;
Gemmaque, quæ radios emittit candida, solis;
Atque selenites, lunaris imagine lucis,
Qui decus et minuit proprii splendoris, et auget.

Respice nunc reliquas Asiæ sub finibus oras.
Persidis ad pontum Carmani, solis ab ortu,
Litora pars habitant, mediæ pars limina terræ.
Gedrosi post hos tendunt Orientis ad ignes,
Oceanum juxta: radiis propioribus inde
Est Scythiæ tellus australis, flumen ad Indum,
Qui ponto rapidus Rubro contrarius exit;
Gurgite nam celeri rectus decurrit ad Austrum,

un autre vit au centre de la contrée; le troisième touche au rivage, du côté de l'Auster. Le premier est le Sabe, au centre le Pasargade, et près de lui le Tasce, dont l'arc et les flèches sont redoutables. Tels sont les peuples qui occupent le territoire ainsi divisé de la Perse. Plusieurs fleuves embellissent ses grasses campagnes. D'un côté se répand le Coros immense; de l'autre, le Choaspis, qui découle d'une source indienne, et effleure Suse de ses eaux. Sur ses rives brille l'agate éclatante, égale en pesanteur aux pierres cylindriques que roulent ses ondes. Des brises fécondes entretiennent la fertilité de cette contrée, et ses plaines sont toujours en fleur, grâce au souffle des vents favorables. De riches pierreries font aussi sa parure; mais qui pourrait dire leurs vertus diverses et leurs noms? Citerai-je la técolithe, qui, broyée et délayée en breuvage, dissout les calculs des reins, et justifie ainsi son nom; de même que la myrrhite, qui exhale les doux parfums du nard? Là est l'aétite, qui rend un son bruyant, produit par l'air qu'elle renferme; elle soulage les souffrances des femmes en couches : puis la pyrite, qui brûle les doigts qui la touchent; et la blanche pierre du soleil, qui jette, comme lui, des rayons; la sélénite enfin, qui réfléchit l'image de la lune, et dont l'éclat augmente de même et diminue tour à tour.

Regarde maintenant les dernières contrées des plages de l'Asie. Près du golfe Persique, au soleil levant, les Carmanes habitent, les uns sur les rivages, les autres au milieu des terres. Après eux, les Gédroses s'étendent vers les feux de l'Aurore, au bord de l'Océan : plus près des rayons du jour, est la Scythie méridionale, voisine du fleuve Indus, qui s'élance avec vitesse au-devant de la mer Érythrée, car ses eaux rapides courent en droite ligne vers l'Auster. Il prend

Caucasiis oriens primum de montibus altis,
Dividua cujus Patalene cingitur unda :
Separat innumeras et vasto gurgite gentes,
Ad partem, rapidi qua vergunt lumina solis,
Oritas, Aribasque simul, linique Arachotas
Utentes lænis, et Satraidas simul omnes,
Parpanei montis sub celsa rupe, Arienos
Nomine communi, qui terras ubere nullo
Florentes habitant, squalent nam sentibus aspris;
Curalii lapidem qui rubrum litore carpunt,
Sapphirique decus nigri flavique coloris
Saxorum cædunt venis, hac merce beati.
Indorum terras hinc Tethyos æquora claudunt,
Quas primo Titan adscendens lumine cernit.
Unde color populis niger est flagrantibus ortu,
Atque gerunt similes hyacintho fronte capillos.
Effodiunt alii terras, aurique metallum;
Ast alii texunt tenuissima tegmina lini,
Vel dentes stringunt elephantis ab ore revulsos :
Scrutantur ripis alii torrentibus imbri
Berylli gemmas glauci, nitidumque adamanta;
Atque aura viridi, legitur, quæ splendet iaspis,
Curaliique decus liquidi, gratique topazi,
Purpureoque amethystos inest suffusa colore.
Divitias magnas sic tellus illa ministrat :
Assiduisque rigant hanc totam fontibus amnes;
Arboribusque viget variis, milioque frequenti,
Et pretio rubræ perfloret arundinis illa [12].
Hic alii superant procero corpore tantum,
Insiliant equitum faciles ut more elephantos :
Ast alii vivunt sapienti pectore nudi,
Luminibusque vident rectis, mirabile, solem,

sa source dans les hautes montagnes du Caucase; son cours, qui se divise, entoure Patalène : ses vastes replis séparent des peuples sans nombre vers le point où les feux du soleil s'abaissent à leur déclin, les Orites, les Aribes, les Arachotes couverts de manteaux de lin, les Satraïdes, et toutes ces nations qui, sous le nom commun d'Ariènes, habitent, au pied des rocs escarpés du mont Paropamise, des terres dont le sein, hérissé d'âpres broussailles, ne s'est jamais paré de fleurs : elles ramassent sur les rivages la rouge pierre du corail, elles coupent les veines des rochers qui recèlent le brillant saphir aux teintes bleues et dorées : c'est une ressource qui fait leur bonheur.

Plus loin, le territoire de l'Inde est borné par les eaux de Téthys. Titan, à son lever, jette sur cette contrée ses premiers regards. Brûlés de ces feux naissants, les peuples de l'Inde ont le teint basané, et sur leur front leur chevelure ressemble à l'hyacinthe. Les uns creusent le sol et les mines d'or; d'autres tissent de lin des vêtements légers, ou polissent les dents arrachées de la bouche des éléphants; ceux-là cherchent au bord des torrents grossis par l'orage la verte pierre du béryl, et le diamant qui étincelle, ou recueillent le jaspe qui resplendit de reflets verdâtres, et le corail qui brille de fraîcheur, et la topaze séduisante, et l'améthyste inondée de teintes purpurines : car ce pays produit de grandes richesses; une longue suite de fleuves l'arrosent dans toute son étendue. Là poussent des arbres de mille espèces, et des moissons de millet; là, fleurit partout la tige précieuse de la canne érythréenne. Quelques-uns de ses habitants ont la taille si élevée, qu'ils montent des éléphants aussi facilement que des coursiers; d'autres vivent nus : ce sont des sages qui ont le don merveilleux de contempler le soleil d'un œil fixe; leur regard, leur divine intelligence pénètrent ses rayons,

Et radios oculis et sacra mente retractant,
Signaque concipiunt arcana luce futuri.
Psittacus hic viridis, decoratus torque rubenti,
Nascitur, humanæ simulat qui verbera linguæ.
Nunc age, te fluvios, montes, formamque docebo
Ipsius terræ, populos, gentesque beatas.
Marginibus ternis [13] tellus hæc clauditur omnis,
Obliquatque latus per cunctas linea partes.
Hesperios fines immanis terminat Indus;
At Notios pelagus concludit gurgite Rubrum;
Sed Ganges ortus, et Caucasus excipit Arctum.
Hanc homines habitant multi ditesque colendam,
Nominibus variis discreti et finibus amplis.
Dardanei ripas contingunt fluminis Indi,
Hic ubi præcipitem scopuli fundunt Acesinem,
Hancque capax classis venientem volvit Hydaspes.
Tertius hos sequitur splendenti gurgite Cophes;
Taxilus inter quos habitat, cum gente Sabarum.
Hinc Scodri post hos sunt, Peucaleique feroces,
Gargaridæque truces: auri qua pondus honestum
Devolvens Hypanisque vehit, rapidusque Magarsus;
Quos capit Emodo missos Gangetica monte
Tellus, porrigitur quæ ad terræ Colidis Austros,
Oceani tangens pelagus sub collibus altis,
Quos volucres metuunt celeri contingere penna:
Unde locis Graii posuerunt nomen Aornin.
Hic via, quam celebrat nomen, Dionysia, Bacchi,
Cui statuas dederat victoria finibus illis.
Hic Tylos est, superans vastæ miracula terræ,
Insula: namque viret cunctis in partibus anni,
Nec foliis nudat ramos autumnus in illa,
Assidueque tenet flores genus arboris omne.

et leur esprit éclairé découvre les secrets de l'avenir. Là naît aussi le vert perroquet, paré de son collier de pourpre, et dont la langue imite les éclats de la parole humaine.

Je vais à présent te faire connaître les fleuves, les montagnes, la forme de cette contrée, ses habitants, ses peuplades heureuses. Sa surface entière est comprise entre trois côtés qui l'enferment, et toutes ses faces latérales présentent une ligne oblique. L'Indus gigantesque la borne à l'occident; au midi, elle a pour limite les flots de la mer Rouge, le Gange au levant, et le Caucase vers le nord. Des peuples nombreux et riches l'habitent et la cultivent, séparés par la différence de leurs noms et l'étendue de leur territoire. Les Dardanéens touchent aux rives du fleuve Indus, aux lieux où l'Acésine, échappée du flanc des rochers, se précipite et roule au sein de l'Hydaspe qui porterait une flotte. Vient ensuite un troisième fleuve, le Cophès aux ondes claires. Entre ces fleuves habitent le Taxile et le peuple Sabe. Après eux sont les Scodres, et les farouches Peucaléens, et les féroces Gargarides. Là coulent et l'Hypanis et le rapide Magarsus, qui roulent de beaux sables d'or; sortis du mont Emodus, ils entrent sur le territoire du Gange, qui se prolonge vers l'Auster jusqu'à la terre de Colis, dont les montagnes, baignant leurs pieds dans l'Océan, élèvent si haut leur cime, que l'aile agile des oiseaux n'ose l'atteindre : c'est pour cela que les Grecs donnent à ces lieux le nom d'*Aornis*. Là est la voie Dionysienne, qui rappelle le nom de Bacchus, auquel la victoire a dressé des colonnes en cette contrée. Là aussi est l'île de Tylos, où sont surpassées toutes les merveilles de ce vaste univers : car elle garde en toute saison sa verdure; l'automne n'y dépouille jamais les branches de leurs feuilles, et les arbres de toute espèce y conservent

Hic adamas fulget lymphantia pectora sanans,
Et prohibens miseris occulti damna veneni:
Quem minime valeat ferrum superare, nec ignis;
Frangitur hircino maceratus sanguine tantum,
Sed tepido, fractis multis incudibus ante.
Hic juxta positus magnetem viribus arcet
Occultis ferri raptu; vel tractibus ante
Admotum retrahit, defendens robore miro.
Hic lychnis lucem simulat splendore lucernæ:
Hinc meruit nomen præclaro lumine dignum.

Tot sunt per terras vulgatæ nomine gentes.
Nam reliquas quæ mens valeat mortalis in orbe
Dispersas numerare tibi sine numine magno,
Quod bene disposuit terras pontique profundum,
Sideribus variis decorans cœlestia templa,
Et multis recreans gratisque coloribus arva,
Munera per populos tribuens diversa virorum?

Sed vos, terrarum tractus, gaudete per ævum,
Et quæcumque mari circumdatur insula vasto,
Oceanusque simul, nec non penetrabilis unda,
Quam gremio tellus sinuoso suscipit alma;
Et fluvii, montesque, lacus quos continet orbis:
Nam pelagi partes percurri carmine vastas,
Et terræ pariter regiones finibus amplis:
Omnipotens pro quo genitor mihi præmia donet.

éternellement leur parure. Là brille le diamant, qui guérit les esprits du délire, qui délivre les malheureux des ravages cachés du poison : le fer ni le feu ne peuvent le vaincre ; il suffit pourtant qu'on le trempe dans du sang de bouc, mais du sang tiède, pour qu'il se brise, après avoir brisé d'abord plus d'une enclume. Placé près de l'aimant, il l'empêche d'enlever le fer par sa vertu secrète ; ou si, attiré d'avance, le fer est pris à l'aimant, il l'en arrache et l'en défend avec une puissance merveilleuse. Là se trouve aussi la lychnis, dont l'éclat ressemble au feu d'une lampe : cette pierre a mérité par sa belle clarté ce nom dont elle est digne.

Tels sont les peuples dont le nom est connu dans l'univers. Quant aux autres, épars sur sa surface, quel mortel aurait le pouvoir de t'en dire le nombre, sans l'assistance du Dieu suprême qui a si bien mis en leur place et la terre et les abîmes des mers, qui a paré les célestes lambris de tant d'astres divers, qui a nuancé les campagnes de l'éclat varié d'innombrables couleurs, et qui, chez tous les peuples, a dispensé aux hommes ses bienfaits sous tant de formes ?

Mais vous, réjouissez-vous à jamais, espaces de la terre, îles que la vaste mer environne, océan, golfes dont la terre hospitalière accueille en ses flancs sinueux les vagues envahissantes, fleuves, montagnes et lacs, enfermés dans l'univers ! car j'ai parcouru dans mes chants la vaste étendue des mers et la surface immense des régions de la terre. Que le père tout-puissant m'accorde ses dons pour récompense !

NOTES

SUR LA PÉRIÉGÈSE.

1. — *Hinc atque hinc statuæ sunt* (v. 77). C'est une locution familière à Priscien, qui désigne partout, dans le cours de ce poëme, les colonnes d'Hercule (v. 175, 335 et 462) ou celles de Bacchus (v. 617 et 1058) par le mot *statuæ*, sans doute à cause de l'étymologie, *stare* ou *statuere*.

2. — *Cyrnus propriis pulsatur ab undis* (v. 84). Wernsdorf veut que *propriis undis* signifie les eaux de la mer Ligustique, nommée plus haut; mais la construction de la phrase et le sens du mot *propriis* ne permettent guère d'approuver cette conjecture. Si les géographes anciens ne mentionnent pas une *mer de Corse*, Priscien a pu cependant employer cette dénomination à l'exemple des poëtes. Ovide (*Fastes*, liv. VI, v. 194) a dit :

> Quum pæne est *Corsis* obruta classis *aquis;*

et l'auteur de l'*Octavie* attribuée à Sénèque (acte II, sc. I, v. 6) :

> Remotus inter *Corsici* rupes *maris.*

3. — *Hoc mare Gargani concludit Iapygis ora* (v. 94). *Voir* sur les limites données, à différentes époques, à la mer Ionienne, à la mer Adriatique et à la mer Tyrrhénienne, les *Aperçus chronologiques* de M. Letronne dans ses *Recherches géographiques et critiques sur le livre* De Mensura orbis terræ *de Dicuil*, p. 170 et suiv.

4. — *Æthiopum populos quos possidet alter* (v. 169). Je lis *Æthiopum populus quos possidet ater.*

5. — *Urbes distinguit opacas* (v. 172 et suiv.). Wernsdorf, dans un *Excursus*, fait remarquer que Priscien a mal compris ou mal lu le texte de Denys, et qu'il attribue au pays des Erembes ce que l'auteur grec disait du sol des Éthiopiens. Mais comme je traduisais Priscien, j'ai dû traduire aussi le contre-sens.

6. — *Alopecea lata, Post quam, etc.* (v. 564). Priscien a fait ici

une double erreur, entrevue par Wernsdorf, et expliquée ainsi par M. Letronne (*Recherches, etc.*, p. 155) : « Ce vers (*Insula.... Alopecea latu*) est la traduction de celui-ci :

Ἄλλη ἀπειρεσίη νῆσος πέλει, ἣ ῥά τε λίμνης,

où il n'est aucunement question de l'île d'Alopèce ; Denys le Périégète a voulu désigner l'île de Tasman à l'embouchure du Kouban. De plus, Priscien a traduit ἧς ἔπι par *post quam ;* ce qui est un contre-sens manifeste : car on sait que ἔπι, suivi d'un génitif avec un verbe de repos, signifie très-souvent *in*, en vers comme en prose ; Priscien en pouvait trouver des exemples dans plusieurs vers de Denys, et il suffit d'ouvrir les auteurs grecs pour en rencontrer d'autres en foule.

« D'après ces deux remarques, il est évident que Priscien a commis deux énormes fautes, l'une contre la géographie, l'autre contre la grammaire ; celle-ci est vraiment étonnante de la part d'un grammairien aussi instruit, et elle ne peut guère être excusée qu'en supposant que le manuscrit de Denys sur lequel Priscien traduisait, altéré en cet endroit, portait ἄλλη Ἀλωπεκίη νῆσος (au lieu de ἄλλη ἀπειρεσίη νῆσος), altération d'autant plus probable que, paléographiquement parlant, il n'y a pas grande différence entre les deux mots ; de sorte qu'un des premiers copistes ayant mal lu ἀπειρεσίη, et sachant d'ailleurs qu'il y avait dans le Palus-Méotides une île d'*Alopèce*, a écrit ἀλωπεκίη ; la construction est même très-grecque. D'un autre côté, Priscien, qui savait probablement que *Hermonassa* et *Phénagora* ne pouvaient être dans l'île d'Alopèce, a cru que ἧς ἔπι était une faute, et a traduit comme s'il y avait eu ἧ δ'ἔπι ou τῇ δ'ἔπι, mots qui signifient, en effet, *post-quam*, et qui commencent plusieurs vers de Denys. Telle est, je crois, la cause de ces deux erreurs. »

7. — *Erythiam* (v. 570). M. Letronne (*Recherches, etc.*, p. 124) préfère *Erytheam*. « Au reste, dit-il, il s'agit ici, non de l'*Erythia* qui était une des îles de Gades, maintenant réunie à la partie septentrionale de l'île de Léon, mais de l'*Erythia* de Ptolémée, placée par ce géographe à 6° 55′ au S. du cap Cotes, et que M. Gosselin croit être l'île de Mogador, à 118 l. S. du cap Spartel. »

8. — *Hyperboreis* (v. 572). Camers et Wernsdorf rejettent ce mot et le remplacent par *Erythræis*, d'après Pline (*Hist. Nat.*, liv. IV, ch. 36) et Solin (*Polyhist.*, c. XXIII), guides ordinaires de Priscien.

9. — *Parnessum.... montem* (v. 716). Saumaise (*Plin. Exercit.*,

p. 554) lit *Parnissum*, du grec Παρνισὸς, abrégé de Παρπανισὸς, pour Παροπανισός. C'est le mont Paropamise, que Priscien appelle plus loin (v. 1005) *Parpaneus mons*.

10. — *Asianæ ad mœnia petræ* (v. 937). Cette pierre ou ce marbre asiatique, c'est l'ophite qui renferme le béryl. Au lieu d'*Asianæ*, Saumaise (*Plin. Exercit.*, p. 241) veut qu'on lise *Ophianæ*, et il fait remarquer l'erreur des deux traducteurs de Denys, Avienus et Priscien, qui ont rendu la phrase grecque, ἐν προβολῆς ὀφιήτιδος ἔνδοθι πέτρης, l'un par *internis Ophietidis arcis in arvis*, l'autre par *per loca quæ tendunt Ophianæ ad mœnia petræ*. Selon lui, προβολαὶ désigne ici les *éminences* ou *proéminences* formées par les rochers d'où on tire l'ophite. Wernsdorf, sans désapprouver l'explication de Saumaise, trouve un moyen ingénieux de justifier Avienus et Priscien. Il fait observer que les mots *arx* et *mœnia* sont souvent employés en poésie pour désigner une cime ou une chaîne de hautes montagnes. Ainsi Manilius (liv. IV, v. 673) a dit : *In cœlum surgentis mœnia Tauri;* et Gratius (*Cynég.*, v. 431) : *Circum atræ mœnia silvæ Alta premunt*. J'ai traduit d'après cette complaisante interprétation, mais je crois qu'Avienus et Priscien n'y songeaient guère.

11. — *Myrrhitenque* (v. 984). Un manuscrit de Leyde, collationné par P. Bondam (*Var. Lect.*, lib. II, c. 13), porte : *Myrrhitemne*, et plus loin (v. 986), *utilis ille*.

12. — *Et pretio rubræ perfloret arundinis* (v. 1026). C'est la canne à sucre, originaire de l'Inde; Lucain en parle quand il dit (liv. III, v. 237) :

> Quique bibunt tenera dulces ab arundine succos,
>
> « Qui boivent les doux sucs que le roseau distille; »

Varron* l'avait décrite avant lui dans ces vers conservés par Isidore de Séville (*Orig.*, liv. XVII, ch. 7) :

> Indica non magna minus arbore crescit arundo :
> Illius e lentis premitur radicibus humor,
> Dulci qui nequeat succo concedere mellis.
>
> « La canne de l'Inde élève une tige non moins haute : de ses tendres racines s'exprime une liqueur qui ne le cède en rien au doux suc du miel. »

« Il est à croire, dit M. Poiret (*Histoire philosophique, littéraire*,

* Varron Atacinus, selon Is. Vossius (*Observ. ad Pomp. Melam*, p. 270), et Wernsdorf (*Poet. Lat. min.*, t. IV, p. 579, éd. Lemaire), qui pense que ces

économique des plantes, t. II, p. 388), que, de temps immémorial, les peuples de l'Inde ont su profiter du riche présent que leur a fait la nature dans la canne à sucre; mais ils se sont longtemps bornés au sirop mielleux qu'elle leur fournissait, ainsi que quelques autres plantes, telles que le bambou, etc. On ignore le temps où cette plante a été introduite en Europe; ce qui paraît certain, c'est que les anciens, au rapport de Théophraste, Pline, Dioscoride, Galien, etc., en connaissaient les produits. Ce *miel concret*, ce *saccharon* de Dioscoride, que Théophraste nommait aussi *miel de roseau*, leur arrivait de l'Inde et de l'Arabie Heureuse, soit en extrait, soit renfermé dans les tiges; mais comme ils ne nous ont laissé aucune description de la plante qui le fournit, il est à croire qu'elle leur était inconnue : ils la regardaient seulement, avec assez de raison, et probablement d'après l'inspection des tiges, comme une sorte de roseau. Je ne vois pas sur quoi fondés, la plupart des auteurs ont prétendu que ce *saccharon* des anciens était le produit d'un bambou. »

13. — *Marginibus ternis* (v. 1037). Il fallait *quaternis*. Priscien lui-même décrit dans les vers suivants les quatre côtés de l'Inde.

vers faisaient partie de la *Chorographie* de ce poëte. Je les cite d'après ses corrections, qui se rapprochent plus du texte des manuscrits que les leçons de Saumaise (*Plin. Exercit.*, p. 716) et de Vossius.

Les critiques sont partagés sur le sens du surnom *Atacinus*, qui désigne le lieu de naissance de cet écrivain. Il n'est peut-être pas hors de propos de rapporter ici l'opinion d'un de nos savants les plus distingués sur cette question de géographie et d'histoire littéraire. La *Chronique* d'Eusèbe (*ad ann.* III *olymp.* CLXXIV) porte : *P. Terentius Varro vico Atace in provincia Narbonensi nascitur.* Or, ce lieu nommé *Atax* ou *Atacinus vicus* devait être, selon M. Walckenaer, la capitale des *Atacini*, avant Narbonne, et au temps de Varron. « M. d'Anville et les autres géographes qui ont traité de la Gaule ancienne, n'ont pas fait attention à ce passage de l'ouvrage d'Eusèbe, ou ne l'ont pas connu, puisqu'ils disent à tort, d'après Porphyrion, l'ancien commentateur d'Horace, que Varron a été nommé *Atacinus* d'après le fleuve *Atax*. Il me semble que, faute d'indication plus précise qu'une légère ressemblance dans les noms, on pourrait placer l'*Atacinus vicus* à Aussière, non loin d'un ruisseau nommé Ausson, qui se rend dans l'*Atax*, l'Aude, à moins de six mille toises, ou trois lieues, de Narbonne, vers le midi. En effet, puisque Varron, né dans l'*Atacinus vicus*, était aussi nommé *Narbonensis*, ce lieu ne doit pas être éloigné de Narbonne, et peut-être trouvera-t-on qu'un petit lieu nommé *Narbonesse*, à quatorze cents toises à l'ouest d'Aussière, sert encore à appuyer cette conjecture. » (M. WALCKENAER, *Géographie ancienne des Gaules*, part. Ire, ch. 6, t. Ier, p. 140.)

PRISCIANI

CARMEN

DE PONDERIBUS ET MENSURIS.

PONDERA Pæoniis veterum memorata libellis
Nosse juvat. Pondus rebus natura locavit
Corporeis : elementa suum regit omnia pondus.
Pondere terra manet : vacuus quoque[1] ponderis æther
Indefessa rapit volventis sidera mundi[2].
Ordiar a minimis, post hæc majora sequentur :
Nam majus nihil est aliud, quam multa minuta.

SEMIOBOLI duplum est obolus[3], quem pondere duplo
Gramma vocant, scriplum nostri dixere priores.
Semina sex alii siliquis[4] latitantia curvis
Attribuunt scriplo, lentis vel grana bis octo,
Aut totidem speltas numerant, tristesve lupinos
Bis duo; sed si par generatim his pondus inesset,
Servarent eadem diversæ pondera gentes.
Nunc variant : etenim cuncta hæc non fœdere certo
Naturæ, sed lege valent hominumque repertis.
Scripla tria drachmam vocitant, quo pondere doctis
Argenti facilis signatur nummus Athenis;
Holceque a drachma non re, sed nomine differt.

PRISCIEN.

POËME

SUR LES POIDS ET MESURES.

Il est bon de connaître les poids dont il est parlé dans les livres des médecins de l'antiquité. La nature a donné un poids à tous les corps; chaque élément a son poids qui le gouverne. Le poids de la terre la retient immobile; l'air même, quoique dénué de pesanteur, entraîne dans leur infatigable révolution, les astres qui roulent avec le ciel. Je commencerai par les moindres poids : les gros viendront ensuite; car un gros poids n'est autre chose que la réunion de plusieurs petits.

L'obole est le double de la demi-obole; le double de l'obole se nomme un gramme, nos ancêtres disaient un scrupule. D'autres donnent au scrupule le poids de six des graines renfermées dans le creux de la silique du caroubier, ou de seize lentilles, ou d'autant de graines d'épeautre, ou de quatre maigres lupins. Si ces fruits avaient dans tous les climats un poids égal, les différentes nations auraient partout les mêmes poids; mais ce poids varie : car tous ces végétaux ne sont point assujettis par la nature à des règles immuables : ils changent selon les lois de la culture et les découvertes de l'homme. Trois scrupules forment une drachme : ce poids désigne une monnaie d'argent d'un usage courant dans la docte Athènes.

Drachmam si gemines, erit is, quem dicier audis,
Siciliquus : drachmæ scriplum si adjecero, fiet
Sextula quæ fertur; nam sex his uncia constat.
Sextula quum dupla est, veteres dixere duellam.
Uncia fit drachmis bis quatuor : unde putandum
Grammata dicta[5], quod hæc viginti quatuor in se
Uncia habet : tot enim formis vox nostra notatur,
Horis quot mundus peragit noctemque diemque;
Unciaque in libra pars est, quæ mensis in anno.
Hæc magno Latio libra est, gentique togatæ;
Attica nam minor est : ter quinque hanc denique drachmis
Et ter vicenis tradunt explerier unam.
Accipe præterea, parvo quam nomine Graii
Mnam vocitant, nostrique minam dixere priores :
Centum hæ sunt drachmæ : quod si decerpseris illis
Quatuor, efficies hanc nostram denique libram;
Attica quæ fiet, si quartam dempseris e mna[6].
Cecropium superest post hæc docuisse talentum,
Sexaginta minas, seu vis, sex millia drachmas,
Quod summum doctis perhibetur pondus Athenis;
Nam nihil his obolove minus, majusve talento.
Nunc dicam, solidæ quæ sit divisio libræ,
Sive assis : nam sic legum dixere periti.
Ex quo[7], quod soli capimus, perhibemur habere,
Dicimur aut partis domini pro partibus hujus.
Uncia si libræ desit, dixere deuncem;
At si sextantem retrahas, erit ille decuncis.
Sed nullum reliquo nomen semuncia certum
Dempta dabit, nec quæ est hujus sescuncia triplex.
Dodrantem reliquum vocitant quadrante retracto;
Quumque triens desit, bessem dixere priores.
Idem septuncem dempto quincunce vocarunt.

La holcé diffère de la drachme de nom seulement, et non de valeur. Double la drachme, et tu auras ce que tu entends appeler un sicilique. Si j'ajoute un scrupule à la drachme, j'obtiens ce qu'on nomme une sextule, parce que six sextules font une once. Quand la sextule est double, les anciens l'appelaient une duelle. L'once se compose de deux fois quatre drachmes; et c'est de là, on peut le croire, qu'on donna aux scrupules le nom de *grammes,* parce que l'once en contient vingt-quatre : or ce nombre est celui des lettres [γράμματα] qui peignent aux yeux la parole humaine, comme il est celui des heures qui composent sur la terre la durée du jour et de la nuit. L'once est à la livre ce que le mois est à l'année. Je parle de la livre en usage dans le grand Latium et chez le peuple qui porte la toge : car la livre attique est moins forte; il suffit de soixante-quinze drachmes, dit-on, pour qu'elle soit au complet. Apprends en outre la valeur de ce poids que les Grecs désignent par un petit mot, *mna,* et que nos ancêtres appelaient *mina.* Cette mine est de cent drachmes; ôtes-en quatre, tu auras notre livre romaine; retranche le quart des cent drachmes de la mine, tu auras la livre athénienne. Il me reste à te faire connaître le talent de l'Attique, composé de soixante mines, ou, si tu veux, de six mille drachmes : il passe pour le plus grand des poids de la docte Athènes; elle n'en a pas de plus faible que l'obole, de plus fort que le talent. Maintenant je vais dire comment se divise la livre entière, ou l'as, pour parler le langage de la jurisprudence; car si nous avons droit à recueillir seuls l'hérédité entière, on nous reconnaît héritiers pour un as; et si nous ne sommes institués que pour une partie, on nous déclare héritiers pour certaines parties de l'as. S'il manque une once à la livre, le surplus s'appelle un déunx; si l'on retranche un sextans, ce n'est plus qu'un décunx. Il n'y a pas de nom pour désigner ce qui reste après la sup-

Post hæc semissis solidi pars maxima fertur :
Nam quæ dimidium superat, pars esse negatur,
Ut docuit tenui scribens in pulvere Musa [8].
Cetera dicta prius quibus est semuncia major.

Hæc de ponderibus : superest pars altera nobis,
Humida metiri, seu frugum semina mavis,
Cujus principio nobis pandetur origo.
Pes longo in spatio, latoque altoque notetur :
Angulus ut par sit, quem claudit linea triplex,
Quatuor et medium quadris cingatur inane :
Amphora fit cubus, quam ne violare liceret,
Sacravere Jovi Tarpeio in monte Quirites.
Hujus dimidium fert urna, ut et ipsa medimni
Amphora, terque capit modium : sextarius istum
Sedecies haurit, quot solvitur in digitos pes,
At cotylas, quas, si placeat, dixisse licebit
Heminas, recipit geminas sextarius unus,
Qui quater adsumptus fit Graio nomine chœnix.
Adde duos, ehus fit, vulgo qui est congius idem,
A quo sextari nomen fecisse priores
Crediderim, quod eos capiat sex congius unus.
At cotyle cyathos bis ternos una receptat :
Sed cyatho nobis pondus quoque sæpe notatur.
Bis quinæ hunc faciunt drachmæ, si adpendere malis :
Oxybaphon fiet, si quinque addantur ad istas.
At mystrum cyathi quarta est; sed tertia mystri,

pression d'une demi-once, ou d'une sesconce, qui est le triple de la demi-once. Quand on enlève un quadrans, le surplus s'appelle un dodrans ; si l'on retranche un triens, le reste est un bès, comme disaient les anciens, qui nommaient septunx ce qui reste après la soustraction d'un quincunx. Vient ensuite le sémis, qu'on regarde comme la plus grande fraction de l'entier ; car tout ce qui passe la moitié de l'as n'est pas considéré comme une fraction, ainsi que l'a enseigné Musa, qui traçait des lignes sur la fine poussière. J'ai désigné plus haut les poids qui sont inférieurs à la demi-once.

Voilà pour les poids. Il nous reste un autre sujet à traiter, c'est-à-dire les mesures de capacité pour les liquides, ou pour les grains, si tu l'aimes mieux. J'en décrirai le principe et la base. Trace un pied en longueur, en largeur et en hauteur, de manière que les angles formés par ces trois lignes soient égaux, et que les quatre côtés enferment carrément l'espace vide au milieu : tu auras l'amphore qui sert de cubature ; pour la défendre de toute altération, les Romains l'ont consacrée à Jupiter sur le mont Tarpéien. L'urne est la moitié de l'amphore, comme l'amphore elle-même est la moitié du médimne, et contient trois modius : on trouve seize setiers dans un modius, autant qu'il y a de doigts dans la division du pied. Il faut deux cotyles (on peut dire, si l'on veut, deux hémines) pour emplir un setier ; quatre setiers font ce qu'on nomme en grec une chénice ; deux setiers de plus font un chus, c'est-à-dire un conge : et je croirais assez que c'est de là que le setier a pris son nom ; les anciens l'ont appelé ainsi parce qu'il en entre six dans un conge. Une cotyle contient deux fois trois cyathes. Mais le cyathe souvent aussi nous désigne un poids : il vaut deux fois cinq drachmes, si tu le pèses ; il faut cinq drachmes de plus pour faire un oxybaphe. Le mystre est le quart du cyathe ; la chême est le tiers du mystre,

Quam vocitant chemen, capit hæc cochlearia bina.
Quod si mensuræ pondus componere fas est,
Sextari cyathus pars est, quæ est uncia libræ :
Nec non oxybaphi similis sescuncia fiet :
Siciliquumque tibi mystro simulare licebit.
Cochlear extremum est, scriplique imitabitur instar.
Attica præterea dicenda est amphora nobis,
Seu cadus : hanc facies, nostræ si adjeceris urnam.
Est et, bis decies quem conficit amphora nostra,
Culleus : hac major nulla est mensura liquoris.
Est etiam terris, quas advena Nilus inundat,
Artaba, cui superat modii pars tertia, post tres,
Namque decem modiis explebitur artaba triplex.
Illud præterea veteres perhibere memento,
Finitum pondus varios servare liquores.
Nam libræ, ut memorant, bessem sextarius addet,
Seu puros pendas latices, seu dona Lyæi[9].
Addunt semissem libræ labentis olivi,
Selibramque ferunt mellis superesse bilibri.
Hæc tamen adsensu facili sunt credita nobis :
Namque nec errantes undis labentibus amnes,
Nec mersi puteis latices, aut fonte perenni
Manantes, par pondus habent; non denique vina,
Quæ campi aut colles nuperve aut ante tulere :
Quod tibi mechanica promptum est deprendere Musa.
Ducitur argenti, tenuive ex ære cylindrus[10],
Quantum inter nodos fragilis producit arundo,
Cui cono interius modico pars ima gravatur[11],
Ne totus sedeat, totusve supernatet undis.
Lineaque a summo tenuis descendit ad imam
Ducta superficiem, totque æqua in frusta secatur,
Quot scriplis gravis est argenti ærisve cylindrus.

et contient deux cochléars. S'il est permis de comparer les poids aux capacités, le cyathe est au setier ce que l'once est à la livre : la sesconce représentera l'oxybaphe, le sicilique pourra te donner une idée du mystre; enfin le scrupule est à peu près l'équivalent du cochléar. Nous avons encore à parler de l'amphore attique, ou cadus : elle contient une urne de plus que la nôtre. Il y a encore le culléus, qui vaut vingt fois notre amphore; on ne connaît pas de plus grande mesure pour les liquides. Enfin, aux lieux qu'inonde le Nil échappé de ses rives, il est une autre mesure, l'artaba, qui contient trois modius et un tiers, car dix modius emplissent trois artabas.

Souviens-toi, en outre, d'un fait observé par les anciens, c'est que les différents liquides ont chacun une pesanteur déterminée. Ainsi, disent-ils, un setier rempli d'une onde pure ou des dons de Lyéus pèse une livre et un bès; ils ajoutent qu'un setier d'huile limpide pèse une livre et un sémis, et un setier de miel deux livres et demie. Et la justesse de cette remarque est facile à comprendre; car l'eau que roulent les fleuves voyageurs, l'eau qui dort au fond des puits, l'eau qui jaillit d'une source intarissable, n'ont pas le même poids : même différence entre le vin de la plaine et le vin des coteaux, entre les vins nouveaux et les vins vieux. La muse de la science pourra t'en convaincre à l'aide d'un instrument bien simple. On prend un cylindre d'argent ou de bronze, de peu d'épaisseur et de la longueur des entre-nœuds du roseau fragile; on le ferme en dedans par un petit bouchon de forme conique qui alourdit sa base, et le soutient droit sur l'eau, de sorte qu'il ne peut ni s'enfoncer tout entier ni tout entier flotter à la surface. On trace à l'extérieur une ligne légère qui descend de haut en bas, et qu'on partage horizontalement en autant de sections

Hoc cujusque potes pondus spectare liquoris.
Nam si tenuis erit[12], major pars mergitur, unda :
Sin gravior, plures modulos superesse notabis;
Aut si tantumdem laticis sumatur utrimque,
Pondere præstabit gravior; si pondera secum
Convenient, tunc major erit, quæ tenuior unda est.
Quod si ter septem numeros texisse cylindri[13]
Hos videas latices, illos cepisse ter octo,
His drachma gravius fatearis pondus inesse;
Sed refert æqui tantum conferre liquoris[14],
Ut gravior superet drachma, quantum expulit undæ
Illius aut hujus, teretis pars mersa cylindri.

Hæc de mensuris, quarum si signa requires[15],
Ex ipsis veterum poteris cognoscere chartis.
Nunc aliud partum ingenio trademus eodem[16].
Argentum fulvo si quis permisceat auro,
Quantum id sit, quove id possis deprendere pacto,
Prima Syracosii mens prodidit alta magistri[17].
Regem namque ferunt Siculum, quam voverat olim
Cœlicolum regi, ex auro statuisse coronam :
Compertoque dehinc furto (nam parte retenta,
Argenti tantumdem opifex immiscuit auro),
Orasse ingenium civis, qui mente sagaci,
Quis modus argenti fulvo latitaret in auro,
Repperit, illæso, quod Dis erat ante dicatum.
Quod te quale siet, paucis, adverte, docebo.
Lancibus æquatis[18], quibus hæc perpendere mos est,
Argenti atque auri, quod edax purgaverit ignis,
Impones libras, neutra ut præponderet; hasque

égales que le cylindre d'argent ou de bronze pèse de scrupules. Avec cet instrument, tu peux connaître le poids spécifique de toute espèce de liquide. Si le liquide est léger, une plus grande partie du cylindre s'enfoncera dans l'eau ; s'il est lourd, tu verras rester hors de l'eau un plus grand nombre des degrés marqués au cylindre. Qu'on prenne un égal volume de deux liqueurs différentes, la plus dense pèsera davantage : pour que leur poids s'accorde, il faudra un plus fort volume de la plus légère de ces deux liqueurs. Si le cylindre s'enfonce de vingt et un degrés dans un liquide, et de vingt-quatre dans un autre, tu reconnaîtras que le premier liquide pèse une drachme (trois degrés) de plus que le second. Mais pour rétablir l'équilibre, pour que le liquide le plus dense remonte de ces trois degrés, il faut rapporter une quantité de liquide égale à celle que le long cylindre, en plongeant dans l'un ou dans l'autre, en a fait sortir.

Voilà pour les mesures : si tu veux en connaître les signes, tu pourras les trouver dans les écrits des anciens.

Maintenant nous allons révéler une autre conquête de l'esprit humain. Si quelqu'un allie de l'argent à l'or pur, le moyen t'est donné de trouver les proportions de cet alliage, et c'est le génie du maître de Syracuse qui s'éleva le premier à cette belle découverte. On rapporte, en effet, qu'un roi de Sicile ayant un jour fait fabriquer une couronne d'or qu'il avait vouée au roi des dieux, reconnut bientôt qu'il avait été trompé, et que l'ouvrier, gardant une partie de l'or, l'avait remplacée par une pareille masse d'argent. Il eut recours au génie d'un citoyen, dont l'esprit pénétrant sut découvrir la quantité d'argent mêlée à l'or pur, sans endommager cette couronne, qui avait été consacrée aux dieux avant l'expérience. Par quel moyen ? Écoute, et je vais te l'apprendre en peu de mots. Sur les plateaux égaux d'une balance employée d'ordinaire à peser ces métaux, tu places une livre d'or

Submittes in aquam : quas pura ut ceperit unda,
Protinus inclinat pars hæc, quæ sustinet aurum[19];
Densius hoc namque est, simul aurum et crassius unda[20].
At tu siste jugum[21], mediique e cardine centri
Intervalla nota, quantum discesserit illinc,
Quotque notis distet suspenso pondere filum.
Fac drachmis distare tribus. Cognoscimus ergo
Argenti atque auri discrimina : denique libram
Libra tribus drachmis superat[22], quum mergitur unda.
Sume dehinc aurum, cui pars argentea mixta est,
Argentique meri par pondus, itemque sub unda
Lancibus impositum specta : propensior auri
Materies; subsistet enim, furtumque docebit.
Nam si ter senis superabitur altera drachmis,
Sex solas libras auri dicemus inesse,
Argenti reliquum : quia nil in pondere differt
Argentum argento, liquidis quum mergitur undis.
Hæc eadem puro deprendere possumus auro,
Si par corrupti pondus pars altera gestet.
Nam quoties ternis pars illibata gravarit
Corruptum drachmis sub aquam, totidem esse notabis
Argenti libras, quas fraus permiscuit auro.
Pars etiam libræ quævis si forte supersit,
Hæc quoque drachmarum simili tibi parte notetur.

Nec non et sine aquis[23] eadem deprendere furtum
Ars docuit, quam tu mecum experiare licebit.
Ex auro fingis librili pondere formam,
Parque ex argento moles siet; ergo duobus
Dispar erit pondus paribus, quia densior auro est.
Post hæc ad lancem rediges, pondusque requires

et une livre d'argent, purifiées d'avance par le feu rongeur, et d'un poids exactement semblable : tu poses la balance sur un vase d'eau; aussitôt qu'elle touche à l'onde pure, le plateau qui porte l'or s'enfonce; car l'or est plus lourd que l'argent et plus dense que l'onde. Toi, retiens le fléau, et remarque la distance qui sépare du point central le fil auquel le bassin qui plonge est suspendu, et le nombre de degrés compris dans cet intervalle. Évaluons ce nombre à trois drachmes. Nous connaissons dès lors la différence du poids de l'or et de l'argent, puisque la livre d'or l'emporte de trois drachmes sur la livre d'argent quand on les plonge dans l'eau. Prends ensuite une masse d'or mêlée d'une partie d'argent, et un poids égal d'argent pur; place-les de même sur des plateaux, et plonge-les dans l'eau. La masse d'or penchera plus que l'autre, mais elle s'arrêtera bientôt, et c'est ce qui trahira la fraude. Car si elle l'emporte de trois fois six drachmes sur la masse d'argent pur, nous dirons qu'elle ne contient que six livres d'or : le reste est de l'argent, parce qu'en effet l'argent ne pèse pas plus que l'argent quand on le plonge dans l'eau. Nous pouvons arriver au même résultat avec une masse d'or pur balancée par une masse d'or mêlé d'alliage, et d'un poids égal. Si la masse d'or pur pèse dans l'eau trois drachmes de plus que la masse d'alliage, tu peux être sûr que la fraude a mêlé à l'or dans cette dernière autant de livres d'argent. Si elle pèse en plus une fraction quelconque de la livre, cette fraction te représente un pareil nombre de drachmes.

La science nous apprend aussi à découvrir cette fraude sans le secours de l'eau : tu peux avec moi essayer cette expérience. Tu fais un lingot d'or du poids d'une livre, et un lingot d'argent de même volume : semblables de forme, ces deux lingots n'auront pas le même poids, car l'or est plus dense. Tu les mettras dans la balance, pour

Argenti, nam jam notum est, quod diximus, auro;
Fac et id argento gravius sextante repertum.
Tunc auro, cujus vitium furtumque requiris,
Finge parem argenti formam pondusque notato;
Altera quo præstat leviorque est altera moles
Sit semissis onus; potes ex hoc dicere quantum
Argenti fulvo mixtum celetur in auro.
Nam quia semissem triplum sextantis habemus,
Tres inerunt auri libræ, quodque amplius hoc est,
Quantumcumque siet, fraus id permiscuit auro.
Causa, id cur ita sit[24], prompta est, si discere verum
Non pigeat, veterumque animos intendere chartis.
Nam si disparibus numeris accesserit idem,
Servat inæquales itidem, tantumque manebit
Discrimen, quantum fuerat prius, idque notabis
Sive in temporibus quæras, seu pondera rerum
Seu moles spectare velis spatiumque locorum.
Quare diversis argenti aurique metallis,
Queis forma ac moles eadem est, par addito pondus,
Argento solum id crescit, nihil additur auro.
Sextantes igitur quos tu superesse videbis,
In totidem dices aurum consistere libris,
Parsque itidem libræ sextantis parte notetur.
Quod si forte parem corrupto fingere formam
Argento nequeas, at mollem sumito ceram[25].
Atque brevis facilisque tibi formetur imago,
Sive cybi, seu semiglobi teretisve cylindri,
Parque ex argento simuletur forma nitenti,
Quarum pondus item nosces. Fac denique drachmas
Bis sex argenti, ceræ tres esse repertas[26];
Ergo in ponderibus ceræ argentique liquebit,
Si par forma siet, quadrupli discrimen inesse.

connaître le poids de l'argent; car nous venons de dire le poids du lingot d'or. Admettons qu'il pèse un sextans de plus que le lingot d'argent. Tu fais ensuite un lingot d'argent égal en grosseur à la masse d'or qui renferme la fraude et l'alliage que tu veux découvrir. Tu prends le poids de ce lingot; il pèsera moins, et l'autre pèsera plus. Évaluons cette différence à un sémis : tu peux dès lors dire la quantité d'argent mêlée à l'or pur. Car, puisque nous avons un sémis qui est le triple du sextans, il n'y a que trois livres d'or dans la masse; tout le surplus, quel qu'il soit, est un alliage frauduleux. Et la raison en est facile à saisir, si tu ne refuses pas de connaître la vérité et de prêter attention aux écrits des anciens. En effet, si à deux nombres inégaux vient s'ajouter de part et d'autre un même nombre, l'inégalité subsiste toujours et la différence reste ce qu'elle était auparavant, et ce résultat se présentera toujours à tes recherches, soit dans le calcul des années, soit dans l'examen du poids des corps, soit dans la mesure de l'étendue. Ainsi, à deux masses d'or et d'argent, différentes par la nature du métal, mais pareilles de poids et de forme, ajoute une même quantité de matière; tu fais croître le poids de l'argent, mais tu n'augmentes pas celui de l'or : autant donc tu trouveras de sextans en plus, autant tu pourras compter de livres d'or, et chaque fraction de sextans équivaudra à une égale fraction de livre. Si tu n'as pas d'or pour composer un lingot d'alliage, prends de la cire : cette substance molle recevra sous tes doigts en peu de temps et sans peine la forme d'un cube, d'un hémisphère ou d'un cylindre allongé. Façonne une masse pareille d'argent pur, et assure-toi de leurs poids. Soient, douze drachmes pour l'argent, et trois drachmes pour la cire : il est donc clair que le rapport des poids entre l'argent et la cire, à volumes égaux, est celui de quatre à un. Façonne alors, toujours en cire, une masse égale

Tum par effigies cera simuletur eadem
Corruptæ, cujus fraudem cognoscere curas.
Sic justum pondus, quod lance inveneris æqua,
In quadruplum duces; quadrupli nam ponderis esset,
Si foret argenti moles, quæ cerea nunc sit.
Cetera jam puto nota tibi; nam diximus ante,
Quo pacto furtum sine aquis deprendere possis.
Hæc eadem in reliquis poteris spectare metallis.

au lingot d'or mêlé d'argent dont tu veux connaître la quantité d'alliage. Pèse-la avec soin, et le poids que t'en aura donné une balance exacte, porte-le au quadruple; car cette masse, qui est de cire, pèserait quatre fois autant, si elle était d'argent. Le reste, je crois, t'est connu; car nous t'avons expliqué plus haut le moyen de découvrir l'alliage sans le secours de l'eau. Tu peux soumettre les autres métaux à la même épreuve.

NOTES

SUR LES POIDS ET MESURES.

1. — *Vacuus quoque ponderis æther* (v. 4). Césarius et Rivinus écrivent *vacuus neque ponderis*, et la pensée de l'auteur, selon Wernsdorf, semble exiger cette correction. Mais *vacuus quoque* est la leçon de tous les manuscrits : je l'ai conservée, comme M. Endlicher. M. Bary, qui l'appuie et la justifie par des exemples, en donne l'explication suivante :

Vacuus quoque ponderis æther ne signifierait-il pas : « L'air même, quoique dénué de pesanteur, etc. ? » Car les anciens paraissent avoir nié la pesanteur de l'air, surtout celle de l'air des hautes régions (*æther*, qu'ils confondaient souvent avec *ignis*, τὸ πῦρ ἀβαρές). Ovide (*Métam.*, liv. I, v. 67) :

> Hæc super imposuit liquidum et gravitate carentem
> Æthera;

> Τούτοις ἐπέθηκε τὸν διαφανῆ καὶ βάρους ἔρημον αἰθέρα.
> (Trad. de Planude.)

Lucrèce (liv. v, v. 501) :

> .....Et liquidissimus æther
> Atque levissimus aerias super influit auras.

La pesanteur de l'air a été découverte par Galilée, et confirmée par Toricelli et par Blaise Pascal. Je n'admettrais pas la correction *vacuus* neque *ponderis æther*. (E. Bary.)

2. — *Indefessa rapit volventis sidera mundi* (v. 5). Priscien attribue à l'air le pouvoir d'entraîner les astres. Mais, malgré Priscien, ces grands corps se meuvent dans le vide, ou du moins dans un fluide subtil et impondérable dont l'existence fort hypothétique est admise par quelques astronomes qui l'appellent *éther* ou *fluide éthéré*. Si ce fluide existe, il doit opposer une très-faible résistance au mouvement des astres qui le traversent, et non pas favoriser ce mouvement. Ce qui fait mouvoir les astres, c'est une attraction qui les porte sans cesse vers un astre central, et qui se

combine avec une vitesse d'impulsion qu'ils paraissent avoir reçue dans l'origine. C'est ainsi que l'on explique, d'après Newton et Laplace, la révolution de la terre autour du soleil, et celle de la lune autour de la terre. (E. Bary.)

3. — *Semioboli duplum est obolus* (v. 8). Ici Priscien se défie un peu de l'intelligence de ses lecteurs. Plus loin il pèche par l'excès contraire. Sa méthode est d'un fréquent usage dans nos cours publics, où la plupart des professeurs de sciences dissertent longuement sur les choses faciles et passent sur les sujets difficiles comme sur des charbons ardents. (E. Bary.)

4. — *Semina sex alii siliquis, etc.* (v. 10 et suiv.). Je m'étonne que l'auteur, ne fût-ce que pour orner son sujet, n'ait pas exposé plus complétement l'origine des mesures et des poids. Il ne parle que des poids tirés des graines de quelques végétaux ; mais c'est surtout dans leur propre corps et dans ceux des animaux domestiques, que les hommes durent choisir d'abord des termes de comparaison pour y rapporter toutes les grandeurs. Ils comparèrent les longueurs à celles de leurs bras et de leurs pieds, les épaisseurs à celle de leurs doigts, les surfaces à celles des peaux de bœuf et de mouton*, les poids à celui de leur corps, les prix à la valeur d'un bœuf**, etc., etc. Toutes les langues conservent des traces de ces unités primitives. L'intervention des lois devint ensuite nécessaire pour fixer définitivement ces unités, qui étaient très-variables, et pour en régler les subdivisions. Mais cette fixation légale, ayant quelque chose d'arbitraire, ne fut pas la même dans les différents pays. De là une confusion déplorable, dont on n'est pas encore sorti, malgré les efforts des réformateurs modernes. (E. Bary.)

5. — *Unde putandum Grammata dicta* (v. 25). On sait que notre *gramme* est le poids d'un centimètre cube d'eau distillée, prise à quatre degrés centésimaux, température de son maximum de densité. Nos subdivisions étant *décimales* et non *duodécimales*, notre

* Virgile (*Æneid.* lib. I, v. 367) :

> Mercatique solum, facti de nomine Byrsam,
> Taurino quantum possent circumdare tergo.

Pour les mesures agraires, on adopta comme unité l'étendue de terrain que deux bœufs peuvent labourer en un jour.

** Homère (*Iliade*, liv. XXIII, v. 885) :

> . . . . Δέκητ' ἄπυρον, βοὸς ἄξιον, ἀιθομένοιο.
> . . . . . Un vase riche et beau,
> Respecté par la flamme, et du prix d'un taureau.
> (Trad. de M. A. Bignan.)

gramme n'est le vingt-quatrième d'aucun de nos poids, en sorte que ce mot de *gramme*, qui avait un sens chez les anciens, n'en a pas chez nous. C'est donc un nom mal choisi, comme tant d'autres termes scientifiques, qui ont la prétention d'être tirés du grec, et que l'on comprend d'autant moins que l'on est meilleur hellénisté. (E. Bary.)

6. — *Dempseris e mna* (v. 36). Toutes les éditions, et même celle de M. Endlicher, portent *dempseris hinc mna*. La correction que j'ai introduite me semble justifiée et par le sens et par la leçon des manuscrits qui donnent *emnam* ou *enam*.

7. — *Ex quo, etc.* (v. 43). « Un usage tiré du système de mesures des Romains faisait communément distribuer douze parts, et par conséquent diviser l'hérédité en douzièmes. En effet, on considérait l'hérédité, par forme de comparaison, comme un *as*, c'est-à-dire comme un entier, comme une unité quelconque, à peser et à distribuer par poids entre les héritiers. La distribution des parts entre les héritiers était, pour ainsi dire, une pesée à faire (*pondius*) de l'hérédité. Or, comme l'unité de poids se composait chez les Romains de douze onces, on était censé peser, partager l'hérédité par onces : à celui-ci deux, à celui-là quatre, cinq, jusqu'à concurrence de douze ordinairement, et chaque once (*uncia*) valait alors un douzième. » (*Explication historique des Instituts de Justinien*, par M. Ortolan, t. 1er, p. 423, 2e édit.)

8. — *Scribens in pulvere Musa* (v. 54). Peut-être le célèbre Antonius Musa, affranchi et médecin d'Auguste. Les anciens, pour faire les calculs, se servaient d'*abaques* ou tables couvertes d'une poussière préparée sur laquelle ils traçaient leurs démonstrations. *Voir* Cicéron (*de Nat. deor.*, lib. II, c. 18), Perse (sat. I, v. 131), et S. Augustin (*Confess.* lib. IV, c. 16).

9. — *Seu puros pendas latices seu dona Lyæi* (v. 94). Klügel compare ici les poids donnés par Priscien aux résultats fournis par les expériences modernes. « Pondus sextarii aquæ puræ hic perhibetur 1 $\frac{2}{3}$ libræ, et olei olivarum 1 $\frac{1}{2}$ libræ. Ratio ergo gravitatum specificarum aquæ et olei est 10 : 9. Hæc satis exacte convenit cum ea quam Musschenbroeckius adsignat in *Philosoph. natur.*, t. II; nempe 1000 : 913. Pondus sextarii mellis hic dicitur esse 2 $\frac{1}{2}$ librarum. Itaque ratio gravitatum specificarum seu densitatis aquæ et mellis est 1 $\frac{2}{3}$: 2 $\frac{1}{2}$, sive 2 : 3, sive 10 : 15; Musschenbroeckius hanc rationem tradit 1000 : 1500, vel etiam 1000 : 1450, quarum prior exacte eadem est quæ auctori nostro. » C'est vrai; seulement on admet aujourd'hui que le poids spécifique de

l'huile d'olive est à celui de l'eau pure (eau de pluie, ou mieux eau distillée) comme 915 est à 1000, au lieu du rapport donné par Musschenbroeck, de 913 à 1000. Mais on peut dire qu'approximativement le poids spécifique de cette huile est à celui de l'eau comme 9 est à 10.

Les vins les plus spiritueux sont les moins denses. Exemples : Densité (ou poids spécifique) du vin de Bordeaux = 0,994 (c'est-à-dire les neuf cent quatre-vingt-quatorze millièmes de celle de l'eau). Densité du vin de Bourgogne = 0,991 (c'est-à-dire les neuf cent quatre-vingt-onze millièmes de celle de l'eau).

Un vin en vieillissant, le vin de Malaga, par exemple, peut éprouver un faible accroissement de densité par la transformation d'une partie de son alcool en sucre.

L'eau de puits, qui est souvent chargée (ou *saturée*) de sulfate de chaux (ou *sélénite*), est peut-être un peu plus dense que l'eau de rivière; celle-ci, qui tient quelques sels en dissolution, tels que le chlorure de sodium (sel marin) et le sulfate de soude (sel purgatif de Glauber), est un peu plus dense que l'eau distillée. C'est l'eau de mer qui est la plus dense; elle contient des chlorures de sodium, de calcium, de magnesium, du sulfate de soude, etc., etc.

La densité moyenne de l'eau de mer est 1,026, c'est-à-dire qu'elle est à celle de l'eau distillée comme 1026 est à 1000; ou autrement, comme 1 litre d'eau distillée pèse 1000 grammes (ou 1 kilogr.), 1 litre d'eau de mer pèsera 1026 grammes.

La différence de densité entre un vin et un autre, entre l'eau de puits et l'eau de rivière, est trop faible, pour que les anciens pussent la constater par des expériences directes. Il n'en est pas de même pour l'eau d'un fleuve et l'eau de la mer. Ausone indique sur ce point une bonne épreuve (*Technopægn., per interrog. et resp.*, v. 13) :

Quid fluitat pelago, quod non natat in fluvio? Pix.

Je n'ai pas vérifié le fait pour la poix; mais il y a certains corps pour lesquels il aurait lieu nécessairement. (E. Bary.)

10. — *Ducitur argenti, tenuive ex æra cylindrus* (v. 103). L'auteur décrit ici un de ces instruments que les modernes nomment *aréomètres* (ἀραιὸς, μέτρον). On les fait aujourd'hui en cuivre, en fer-blanc, en verre, très-rarement en argent. Quelques auteurs attribuent l'invention des aréomètres à la célèbre et malheureuse Hypatia, fille de Théon, qui fut massacrée à Alexandrie, en mars 415. Cependant Synésius, dans une lettre où il demande à Hypa-

tia un aréomètre, lui décrit cet instrument avec des détails qui sembleraient superflus, s'il s'adressait à l'inventeur même*. Un physicien du siècle dernier qui aurait prié Franklin par écrit de lui envoyer un paratonnerre, lui eût fait grâce de la description de l'appareil préservateur. (E. Bary.)

11. — *Cui cono interius modico pars ima gravatur* (v. 105). C'est ce qu'on appelle *lester* un aréomètre. (E. Bary.)

12. — *Nam si tenuis erit, etc.* (v. 111). Klügel dit avec raison que les densités des divers liquides sont réciproquement (ou inversement) proportionnelles aux portions du cylindre immergées dans ces liquides. Cela résulte de ce que le poids total d'un corps flottant est égal au poids du volume de liquide qu'il déplace. (E. Bary.)

13. — *Quod si ter septem, etc.* (v. 116 et suiv.). Ici l'auteur latin paraît ne pas se faire une idée nette de ce que l'on doit entendre par les poids spécifiques des liquides; il n'interprète pas

* Synesii *Epist.* xv. On a longtemps ignoré quel était l'instrument décrit dans cette lettre. Le P. Petau lui-même, dernier éditeur des œuvres complètes de Synésius, avoue qu'il ne la comprend pas bien. Pierre de Fermat est le premier qui en trouva la véritable explication. Il en fit part à Saporta, qui la publia à la suite de sa traduction du traité italien de Benedetto Castelli, *de la Mesure des eaux courantes* (Castres, 1664, in-4°, p. 84); elle a été insérée, depuis, parmi les pièces préliminaires du recueil intitulé *Varia opera mathematica D. Petri de Fermat, senatoris Tolosani, etc.*; Tolosæ, 1679, in-fol. Cette description de Synésius mérite d'être rapprochée de celle de Priscien. Le disciple, malade, demande, à celle qu'il nomme *la philosophe* (τῇ φιλοσόφῳ), un hydroscope pour comparer les poids des différentes eaux; car, dit Fermat, les médecins s'accordent à penser que les plus légères sont les meilleures. Voici la lettre entière, avec la traduction qu'en a donnée Saporta, d'après les explications de Fermat :

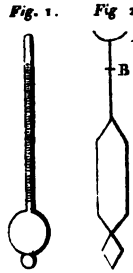
Οὕτω πάνυ πίπραγα πονήρως, ὥστε ὑδροσκοπίου μοι δεῖ. Ἐπίταξον αὐτὸ χαλκευθῆναί τε καὶ συνωνηθῆναι. Σωλήν ἐστι κυλινδρικὸς, αὐλοῦ καὶ σχῆμα καὶ μέγεθος ἔχων. Οὗτος ἐπί τινος εὐθείας δέχεται τὰς κατατομὰς, αἷς τῶν ὑδάτων τὴν ῥοπὴν ἐξετάζομεν. Ἐπιπωματίζει γὰρ αὐτὸν ἐκ θατέρου κῶνος κατὰ θέσιν ἴσην ἐγκείμενος, ὡς εἶναι κοινὴν κάσιν ἀμφοῖν τοῦ κώνου τὴ καὶ τοῦ σωλῆνος. Αὐτὸ δὴ τοῦτό ἐστι τὸ βαρύλλιον. Ὅταν οὖν εἰς ὕδωρ καθῇς τὸν αὐλὸν, ὀρθὸς ἑστήξει, καὶ παρίξει σοὶ τὰς κατατομὰς ἀριθμεῖν. Αἱ δὲ τῆς ῥοπῆς εἰσὶ γνωρίσματα.

Je me trouve si mal, que j'ai besoin d'un hydroscope : je vous prie d'en faire faire un de cuivre, et de me l'acheter. C'est un tuyau en forme de cylindre, qui a la figure et la grandeur d'une flûte; sur sa longueur, il porte une ligne droite, qui est coupée en travers par de petites lignes, par lesquelles nous jugeons du poids des eaux. L'un des bouts est couvert d'un cône, qui est posé également dessus, en telle sorte que le tuyau et le cône ont une même base. L'on appelle cet instrument *baryllion*. Si on le met dans l'eau par la pointe, il y demeurera debout, et l'on peut aisément compter les sections qui coupent la ligne droite, et par là l'on connaît le poids de l'eau.

bien les indications de son instrument. Ce sont des rapports, des *quotients*, et non des *différences* que l'on doit chercher entre les poids des liquides pris à volume égal. Il devrait dire qu'à égalité de volume, le poids de l'un des deux liquides serait au poids de l'autre comme 24 est à 21 ($\frac{24}{21}$ ou $\frac{8}{7}$), et non pas que l'*excès* du poids de l'un sur le poids de l'autre serait 24 moins 21, c'est-à-dire 3. Car cet excès varie avec la grandeur du volume égal sous lequel on pèse les deux liquides, tandis que le quotient de l'un des poids divisé par l'autre est constant, quel que soit le volume (supposé égal) que les deux liquides occupent. Peut-être cette faute était-elle commise par tous les contemporains de Priscien; l'aréométrie était encore dans son enfance : cependant Archimède devait avoir sur ce point des notions moins confuses que ses successeurs, qui le copiaient en ne le comprenant qu'à demi. (E. Bary.)

14. — *Sed refert æqui tantum conferre liquoris* (v. 119 et suiv.). Ce passage me paraît obscur, et l'explication qu'en donne Klügel n'est pas conforme, je crois, à l'histoire de la science. On distingue aujourd'hui deux espèces d'aréomètres : 1° les aréomètres *à poids constant* (fig. 1), qui sont gradués dans leur partie cylindrique, et qui, par la quantité variable de leur immersion dans des liquides différents, indiquent les densités relatives de ces liquides; c'étaient sans doute les aréomètres des anciens; 2° les aréomètres *à volume constant* (fig. 2), que l'on surcharge de poids additionnels posés sur la cuvette A, et choisis de manière que dans chaque liquide ils s'enfoncent jusqu'en un point B gravé sur la tige (*point d'affleurement*). Le plus simple de ces instruments, qui ne sert que pour les densités des liquides, est appelé aréomètre de Fahrenheit, du nom d'un physicien de Dantzick qui vivait au commencement du siècle dernier, et qui passe pour l'inventeur. Il n'est pas probable que Priscien ait eu en vue cette surcharge de l'instrument, qui est sans doute une idée moderne, suggérée par les progrès que l'hydrostatique devait à Galilée. (E. Bary.)

Fig. 1. *Fig.* 2.



15. — *Quarum si signa requires* (v. 122). Ces signes ont été conservés et expliqués par plusieurs auteurs que Denis Godefroy a réunis dans son recueil intitulé *Auctores Latinæ linguæ in unum redacti corpus, etc.*, col. 1453 et seq. (*S. Gervasii*, 1602, in-4°).

16. — *Nunc aliud partum ingenio, etc.* (v. 124 et suiv.). Aujourd'hui, comme nous possédons des *tables de poids spécifiques* qui

embrassent tous les corps usuels, la solution du problème serait beaucoup plus simple. Il suffirait de déterminer, par des pesées faites dans l'air et dans l'eau, la densité de l'alliage proposé; puis, connaissant déjà les densités des deux métaux constituants, on trouverait, par un calcul élémentaire, le rapport des poids de ces métaux. Toutefois, pour que notre solution ou celle des anciens fût rigoureuse, il faudrait que les deux métaux fussent seulement *plaqués* l'un sur l'autre, et non pas alliés par la fusion. Car, dans ce dernier cas, la combinaison qui s'opère entre les métaux modifie les intervalles de leurs particules, et, suivant la nature de ces corps, le volume du composé est un peu plus grand ou un peu plus petit que la somme des volumes des composants; en d'autres termes, il y a tantôt *raréfaction*, tantôt *condensation*. Les proportions données par la balance s'appliquent donc à des mélanges ou assemblages, ou *systèmes*, plutôt qu'à de véritables *alliages*. Quand il s'agit d'un alliage obtenu dans un creuset, il n'est pas inutile de consulter d'abord la balance; mais il faut ensuite recourir à l'analyse chimique. (E. Bary.)

17. — *Syracosii mens prodidit alta magistri* (v. 127). L'histoire de cette découverte d'Archimède et de son expérience sur la couronne d'Hiéron, a été racontée par Vitruve (liv. IX, ch. 3). Voici ce récit, avec la traduction de Claude Perrault :

Archimedis vero quum multa miranda inventa et varia fuerint, ex omnibus etiam infinita solertia, id quod exponam, videtur esse expressum nimium. Hiero enim Syracusis auctus regia potestate, rebus bene gestis, quum auream coronam votivam diis immortalibus in quodam fano constituisset ponendam, immani pretio locavit faciendam, et aurum ad sacoma appendit redemptori. Is ad tempus opus manufactum subtiliter regi approbavit, et ad sacoma pondus coronæ visus est præstitisse. Posteaquam indicium est factum, dempto auro tantumdem argenti in id coro-

Entre les inventions merveilleuses d'Archimède, qui sont en grand nombre, celle dont je vais parler me semble marquer une subtilité d'esprit presque incroyable. Lorsqu'Hiéron régnait à Syracuse, ce prince étant heureusement sorti de quelque affaire d'importance, et ayant à offrir dans un certain temple une couronne d'or qu'il avait vouée aux dieux, il convint avec un ouvrier d'une grande somme d'argent pour la façon, et lui donna l'or au poids. Cet artisan livra sa besogne au jour qu'il avait promis au roi, qui la trouva fort bien faite, et la couronne ayant été pesée parut être du poids de l'or qui avait été donné; mais lorsqu'on éprouva l'or par la pierre de touche*, on reconnut

* Cette traduction de Perrault n'est pas exacte, car pour conserver sa couleur l'or avait dû être *appliqué* sur l'argent, et non *allié à l'argent par la fusion*; or, une parcelle de ce placage, de ce *masque* d'or pur, détachée et posée sur une pierre de touche, n'aurait pas trahi le fripon. Il est plus naturel de penser que la fraude fut découverte, ou par suite d'une *dénonciation* (*indicium*), ou sur quelque *soupçon* causé au roi par le trop grand volume de la couronne.

narium opus admixtum esse, indignatus Hiero se contemptum, neque inveniens qua ratione id furtum reprehenderet, rogavit Archimedem ut in se sumeret sibi de eo cogitationem. Tunc is, quum haberet ejus rei curam, casu venit in balneum, ibique quum in solium descenderet, animadvertit quantum corporis sui in eo insideret, tantum aquæ extra solium effluere. Itaque quum ejus rei rationem explicationis offendisset, non est moratus, sed exsilivit gaudio motus de solio, et nudus vadens domum versus, significabat clara voce invenisse quod quæreret : nam currens identidem Græce clamabat : Εὕρηκα, εὕρηκα. Tum vero ex eo inventionis ingressu, duas dicitur fecisse massas æquo pondere, quo etiam fuerat corona, unam ex auro, alteram ex argento. Quum id fecisset, vas amplum ad summa labra implevit aqua, in qua demisit argenteam massam, cujus quanta magnitudo in vase depressa est, tantum aquæ effluxit : ita exempta massa, quanto minus factum fuerat, refudit sextario mensus, ut eodem modo, quo prius fuerat, ad labra æquaretur. Ita ex eo invenit, quantum ad certum pondus argenti, certa aquæ mensura responderet. Quum id expertus esset, tum auream massam similiter pleno vase demisit, et ea exempta, eadem ratione mensura addita, invenit ex aqua non tantum defluxisse, sed tantum minus, quanto minus magno corpore eodem pondere auri massa esset, quam argenti. Postea vero repleto vase in eadem aqua ipsa corona demissa, invenit plus aquæ defluxisse in coronam, quam in auream eodem pondere massam : et ita ex eo, quod plus defluxerat aquæ in corona, quam in massa, ratiocinatus, deprehendit argenti in auro mixtionem, et manifestum furtum redemptoris.

que l'ouvrier avait ôté une partie de l'or pour y mettre autant d'argent en la place. Le roi étant offensé de cette tromperie, et ne pouvant trouver de moyen pour convaincre l'ouvrier du vol qu'il avait fait, pria Archimède d'en chercher quelqu'un dans son esprit. Un jour qu'Archimède se mettant au bain rêvait à cette affaire, il s'aperçut par hasard qu'à mesure qu'il s'enfonçait dans le bain, l'eau s'en allait par-dessus les bords. Cela lui ayant découvert la raison qu'il cherchait, sans tarder davantage, la joie le fit promptement sortir du bain, de sorte qu'il s'en alla tout nu courant en sa maison, et se mit à crier qu'il avait trouvé ce qu'il cherchait, disant en grec : *Eureca*, *eureca* (je l'ai trouvé). Et l'on raconte qu'en conséquence de cette première découverte, il fit faire deux masses du même poids qu'était la couronne, l'une d'or et l'autre d'argent : qu'il plongea dans un vaisseau plein d'eau la masse d'argent, laquelle, à mesure qu'elle s'enfonçait, faisait sortir autant d'eau qu'elle était grande : qu'ensuite l'ayant ôtée, il remit dans le vaisseau autant d'eau qu'il en était sorti, le remplissant jusqu'aux bords comme devant, et qu'ayant mesuré l'eau qui était sortie, il connut quelle quantité d'eau répond à une masse d'argent d'un certain poids : qu'après cette expérience, il plongea de même la masse d'or dans le vaisseau plein d'eau, et que l'ayant retirée il mesura l'eau comme devant, et trouva que la masse d'or n'avait pas tant fait sortir d'eau, et que sa quantité était d'autant moindre que l'or a moins de volume que l'argent qui est de même poids : qu'ensuite il remplit encore le vase et y plongea la couronne, qui fit sortir plus d'eau que la masse d'or qui était de même poids n'en avait fait sortir ; et raisonnant sur la quantité de l'eau que la couronne avait fait sortir, qui était plus grande que celle que la masse d'or avait aussi fait sortir, il connut combien il y avait d'argent mêlé parmi l'or, et fit voir clairement ce que l'ouvrier en avait dérobé.

18. — *Lancibus æquatis, etc.* (v. 136 et suiv.). Ici Priscien complique un peu l'expérience dont il s'agit : aujourd'hui on attacherait les lingots d'or et d'argent par des fils très-minces ou des crins (dont on peut négliger le poids) *sous* chacun des bassins, dont les faces inférieures sont munies de crochets (la balance ainsi disposée est appelée *balance hydrostatique*), et l'on plongerait les lingots ou l'un d'eux dans l'eau, sans immerger en même temps le bassin. (E. Bary.)

19. — *Protinus inclinat pars hæc quæ sustinet aurum* (v. 140). Un corps plongé dans un fluide (air ou eau) y perd une partie de son poids égale au poids du volume de fluide qu'il déplace. Tel est l'énoncé connu sous le nom de *principe d'Archimède*. Des poids égaux (ou masses égales) d'or et d'argent plongés dans un liquide, y éprouveront des pertes de poids inégales. La perte sera la plus grande pour l'argent, qui, à poids égal, a plus de volume, et partant déplace plus de liquide. La densité de l'or vaut un peu plus de 19 fois celle de l'eau (19,3). Celle de l'argent est 10 fois et demie celle de l'eau ; de sorte qu'à égalité de volume le poids de l'or est à celui de l'argent comme 19,3 est à 10,5, ou comme 193 est à 105. (E. Bary.)

20. — *Simul aurum et* (ou *est*) *crassius unda* (v. 141). Je hasarde cette correction qui me paraît plus claire que la leçon du manuscrit de Bobbio, *simul aere crassior unda*, et que celle des autres manuscrits et des éditions, *simulare*, ou *simulari*, ou *similari crassius*, qui, malgré l'explication de Wernsdorf, n'étaient pas très-intelligibles.

21. — *At tu siste jugum* (v. 142). De nos jours, comme on ne fait plonger dans l'eau aucun des plateaux en même temps que le corps qu'il supporte, on rétablirait l'équilibre en posant des poids convenables sur le plateau soulevé ; cela vaudrait beaucoup mieux. (E. Bary.)

22. — *Denique libram Libra tribus drachmis superat* (v. 146 et 147). La note de Klügel est juste quant au fond des idées; mais je n'admets guère ses nombres, empruntés à des expériences faites par Musschenbroek vers le milieu du siècle dernier. Aujourd'hui l'on connaît plus exactement les densités des métaux, parce que l'on sait mieux les affiner, parce que l'on construit des balances plus sensibles, et que l'on fait les pesées avec beaucoup plus de soin. La densité de l'eau étant prise pour unité, la densité de l'or est 19,3 et celle de l'argent 10,5. Cela posé, si deux lingots, l'un d'or, l'autre d'argent, pesant chacun une livre, sont attachés par

des fils sous les plateaux d'une balance, et qu'en cet état on les plonge tous deux dans l'eau, le fléau de la balance s'abaissera du côté de l'or, et, pour rétablir l'équilibre, il faudra mettre $\frac{1}{23}$ de livre environ sur le plateau qui supporte l'argent; c'est ce que je trouve par un calcul simple*. Si 1 livre = 96 drachmes, $\frac{1}{23}$ de livre = 4 drachmes + $\frac{4}{23}$ de drachme; et si 1 scrupule est le tiers de 1 drachme, ces $\frac{4}{23}$ de drachme feront à peu près un demi-scrupule. Ainsi l'on rétablirait l'équilibre avec 4 drachmes et $\frac{1}{2}$ scrupule, ce qui s'éloigne un peu des 3 drachmes indiquées par Priscien. (E. Bary.)

23. — *Nec non et sine aquis* (v. 163). Ici finit le texte de toutes les éditions antérieures à celle de M. Endlicher. Les quarante-cinq vers et demi qui suivent ont été retrouvés par Mich. Denis et M. Endlicher sur le manuscrit de Bobbio. *Voir* la *Notice*, p. 9 et 10.

24. — *Causa, id cur ita sit* (v. 179). Correction de Mich. Denis. Le manuscrit de Bobbio et l'édition de M. Endlicher portent *causa, cur ita sit.* On pourrait lire aussi *causaque, cur ita sit.*

25. — *At mollem sumito ceram* (v. 193). Il y aurait plus de simplicité et d'exactitude à couler successivement dans le même moule de l'argent en fusion et de la cire pareillement fondue. Au reste, l'emploi de l'eau est bien préférable à celui de la cire, qui est tout à fait rejeté par les physiciens modernes. (E. Bary.)

26. — *Fac denique drachmas Bis sex argenti, etc.* (v. 197). Priscien n'est pas heureux dans le choix de ses nombres : la densité de la cire est 0,96 (les quatre-vingt-seize centièmes de celle de l'eau); celle de l'argent est 10,5; en sorte que les densités de l'argent et de la cire sont entre elles comme 1050 est à 96, ou comme 175 est à 16, ou à peu près comme 11 est à 1. L'argent est donc presque 11 fois aussi dense que la cire, et Priscien le suppose seulement 4 fois aussi dense. On voit qu'il n'avait pas répété lui-même l'expérience qu'il conseille à son lecteur. (E. Bary.)

* $1 - \frac{1}{19,3} = 1 - \frac{1}{10,5} + x$; x poids à mettre sur le plateau à l'argent; d'où $x = \frac{1}{10,5} - \frac{1}{19,3} = \frac{8,8}{10,5 \times 19,3} = \frac{176}{4053} = \frac{1}{23}$ environ.

PRISCIANI

DE LAUDE IMPERATORIS ANASTASII

CARMEN.

PRÆFATIO.

Summi poetæ quæ solent in versibus,
Quos imperatorum modulantur laudibus,
Proferre, cœlum quum petunt et sidera,
Adversa naturæ sequentes impie,
Tibi sciens quod displicent nimis pio,
Nihil nefandum, nil nisi verum loquar;
Nam qui tribuit mortalibus cœlestia,
Sapientium damnatur arbitrio pari;
Et si qua vere prædicat, non creditur,
Quum falsa ceperit canens exordia.
Quare, precor, libenter audias tua,
Quæ cuncta non ego potero producere,
Non mille dentur si mihi linguæ, simul
Fons ingeni si carmen effundens novum;
Sed parte ferre qua valeo pro viribus,
Decerpta lucem conferat quæ cantibus :
Quod more miro fit; solent nam carmina

PRISCIEN.

ÉLOGE DE L'EMPEREUR ANASTASE

POËME.

PRÉFACE.

Les grands poëtes, dans les vers qu'ils modulent à la louange des empereurs, ont coutume d'exagérer l'éloge; ils montent jusqu'au ciel, jusqu'aux astres, et suivent, dans leur vol impie, une route qui n'est pas tracée par la nature. Cela déplaît, je le sais, à ton âme pieuse, et je ne dirai rien qui ne se doive dire, rien que la vérité. Car celui qui attribue à des mortels des vertus célestes, est condamné au juste tribunal des sages ; et si parfois ce qu'il avance est vrai, on ne le croit plus après les préludes trompeurs et les chants mensongers de son exorde. Ainsi, ne refuse pas, je t'en conjure, d'entendre tes louanges; je ne pourrais les proclamer toutes, quand on me donnerait à la fois mille langues et une source de génie d'où s'épancheraient les flots d'une poésie nouvelle : mais je choisirai la partie qui convient le mieux à la portée de mes forces, celle qui seule peut prêter de l'éclat à mes vers; ce qui n'a lieu que par un merveilleux privilége, car d'ordinaire les vers ajoutent du relief au sujet plutôt qu'ils n'en reçoivent. Ainsi, avec

Addere decus rebus magis quam sumere.
Deo favente, jam subibo pondera
Laudis, serenus quæ relevat vultus mihi,
Præsens ubique cernitur qui sensibus,
Arcana nudans principis mitissimi.

IMPERATORIS ANASTASII LAUDES.

Accipe Romanum clementi pectore carmen,
Accipe, quod soleo cœlesti reddere regi,
Munere pro vitæ, pro pulchro lumine solis :
Namque Deum sentis placari carmine tantum[1],
Quem sequeris, princeps, animo, justissime, recto,
Qui tibi regna dedit, cui debes omnia soli
Prospera, quæ bellis pariter vel pace tulisti;
Audax nam venio præconia dicere vestra,
Quæ finit cœlum, quibus omnis cingitur orbis.

Nec mirum tales, ex tanta stirpe creatos
Pompeii, proprio quem culmine Roma locavit,
Cujus quis merito valeat numerare triumphos,
Quos vidit Titan linquens repetensque profundum,
Quos medio veniens steterat miratus Olympo.
Sed tamen egregio, Pompei, cede nepoti[2];
Namque genus[3], quod tu, terrarum victor ubique,
Indomitum Tauri linquebas collibus altis,
Hic domuit, penitus convellens semina belli,
Quod, celso positum fortunæ vertice nuper,
Et nullum finem credens felicibus esse,
Impia condebat terris monumenta doloris,
Vexatis domibus, raptu stuprique furore,

l'aide de Dieu, je chanterai ton éloge : je suis bien faible pour un pareil fardeau, mais je me sens allégé par la sérénité de ce visage, qui, partout présente aux yeux et à la pensée, révèle les secrètes bontés du plus clément des princes.

ÉLOGE DE L'EMPEREUR ANASTASE.

Reçois avec indulgence ce chant romain, reçois un hommage que je rends d'ordinaire au roi du ciel pour prix du bienfait de la vie et de la douce lumière du jour : car, tu le sais, les vers fléchissent ce Dieu puissant, dont tu suis si bien les préceptes, dans la droiture de ton âme, ô le plus juste des princes; ce Dieu qui t'a donné l'empire, à qui seul tu dois tous les succès que tu as remportés pendant la guerre et pendant la paix. Pardonne donc à mon audace si je viens chanter vos louanges, qui ne finissent qu'au ciel, et qui s'étendent par l'univers entier.

Il ne faut pas s'étonner que de tels princes soient issus de la grande famille de ce Pompée, que Rome plaça elle-même à sa tête, et dont personne ne pourrait dignement compter les triomphes, si nombreux, que Titan les contemplait en quittant comme en regagnant les mers, et qu'il les admirait encore arrêté dans l'Olympe, au milieu de son cours. Et pourtant, à ton illustre descendant tu le cèdes, ô Pompée; car ces peuples que, partout vainqueur dans l'univers, tu laissas indomptés sur les hautes collines du Taurus, il a su les dompter en déracinant les derniers germes de la guerre. Placés naguère au faîte du bonheur, et croyant que la prospérité n'a pas de bornes, ils fondaient sur terre d'impies monuments de douleur; ils désolaient les familles par le rapt et la fureur du viol;

Quum similes omnes ad pessima damna putabant,
Non honor aut ætas potuit defendere quemquam,
Legibus eversis, certo munimine rerum,
Vique potestatem telluris sola tenente[4].
Tunc pravi scelerum capiebant præmia læti,
Judiciis nimium justos damnare coactis;
Nam vanum nomen retinebant inrita jura,
Umbraque justitiæ rebus restabat inanis.
Paupertas nulli tenuis prodesse valebat,
Quæ solet esse salus raptorum tempore regum[5];
Namque dabat pœnas, ut non præsentia ferret,
Et stupuit sese damnis majoribus esse,
Quam plenos opibus largis gravibusque metallis:
Corpora nam, spolii si copia nulla dabatur,
Vexabant vinclis, vexabant stipite duro.
Cladibus his tandem cœli rex liberat orbem,
Quum dominum (melius sed patrem dicere possum)
Præbet Anastasium, tanta pietate vigentem,
In cujus vita virtutes cernimus omnes:
Est justus, sapiens, castus, fortisque, piusque
Est clemens, stabilis, moderatus, mitis, honestus,
Et, loquar ut breviter quod sentio corde sub imo,
Possidet hic veterum quidquid laudatur in ullo:
Antoninum hujus pietas, sapientia Marcum,
Et mitem Nervam lenissima pectora vincunt,
Promeruitque Titus non tantum mente benigna,
Gloria magnanimi Trajani cesserat isti.
Nam quis tot domuit simul uno Marte tyrannos,
Rupibus adverso quos duxit Isauria fato,
Quos bonitas domini placidissima cedere jussit
Mœnibus ex urbis, voluit nec lædere prorsus,
Quamvis supplicium debentes solvere mundo.

tous leur semblaient égaux pour les pires outrages; les dignités ni l'âge n'en purent défendre personne; les lois, le plus ferme appui des empires, étaient renversées; la violence régnait seule au monde. Alors ces pervers recueillaient joyeux le prix de leurs crimes : des jugements, arrachés par la contrainte, condamnaient les justes; car le bon droit, sans puissance, ne conservait qu'un nom stérile; il ne restait plus dans l'empire qu'une vaine ombre d'équité. L'humble pauvreté même ne pouvait profiter à personne; la pauvreté, qui toujours est une sauvegarde au temps des rois ravisseurs, on la punissait de ne pouvoir satisfaire à ces rapacités de chaque jour : elle se vit avec effroi exposée à de plus graves périls que l'opulence, riche de ses larges trésors et de ses lourds métaux : car le corps qui n'avait pas une dépouille à leur laisser, ils le torturaient dans les fers, ils le torturaient durement sous le bâton.

De ces calamités enfin le roi du ciel délivre l'univers, en lui donnant pour maître, je puis mieux dire, en lui donnant pour père, Anastasius, animé d'une piété si fervente et dont la vie nous offre le tableau de toutes les vertus : justice, sagesse, chasteté, bravoure, piété, clémence, fermeté, modération, bonté, candeur; bref, pour dire en un mot ce que je sens au fond du cœur, il possède toutes les qualités qu'on vante chez les anciens. Il surpasse en piété Antoninus, en sagesse Marcus, en bonté le clément Nerva. L'âme bienveillante de Titus a répandu moins de bienfaits, et la gloire du magnanime Trajan cède à la sienne. En effet, qui dompta tant de tyrans à la fois dans une seule guerre? La fortune ennemie les avait amenés des rocs de l'Isaurie. Avec une douceur pleine de calme, notre maître leur commanda de sortir des murs de la ville, sans vouloir autrement les punir, bien que leur supplice fût une expiation qu'ils devaient au monde. Mais le père suprême, dont le bras soutient l'univers, et dont la balance égale pèse et

Sed non ille pater, qui sustinet omnia dextra,
Atque pari libra justi monumenta repensat,
Adnuit impune sceleratam linquere gentem;
Nam furor immissus commovit Marte nefando,
Et Romæ[6] cæcos rapiendas traxit ad arces,
Vindicta ut pereant merita lucemque relinquant.
Tristia nam rursus cupientes damna referre,
Et Latiis multo regnis pejora minantes,
Principis invicti felix exercitus armis,
Ductoresque fide nec non virtute potentes,
Omnibus adficiunt cæsos profugosque ruinis,
Cum ducibus sceleris ducentibus improba signa.
Ut leo, qui regnans silva dominatur in alta,
Per Libyæ saltus, nisi nobilis ira lacessat,
Non movet arma, suas stimulat nec verbere vires;
At si commoveat clamor, si turba coronæ,
Infremit horrendum simul, et distendit hiatus,
Sanguineis torquens ardentia lumina flammis,
Et ruit in medium, prosternens arma virosque,
Nec vis ulla potest venienti obsistere contra :
Impetus hos frangit pulsos, hos emetit unguis,
Pars lacerata jacent inimici dentibus oris,
Hos metus exanimat pereuntes vulnere nullo :
Viribus Augustus sic sævos perculit hostes,
Per varios sternens casus non fanda furentes.
Græcia jam taceat jactans mihi Bellerophonten,
Qui vicit Solymos[7], ut rursus bella moverent :
At semel hos dominus noster felicibus armis
Sic domuit, posthæc ne possint esse rebelles;
Quod nec ductorum Servilius optimus olim,
Pro merito laudum cui nomen Isauricus illo
Marte datum fuerat, potuit præstare Latinis.

récompense les œuvres du juste, ne permit pas à ces sujets forcenés de s'éloigner impunément. Il leur inspira des mouvements de rage, les entraîna dans une lutte impie, et les poussa, en les aveuglant, à s'emparer des citadelles de Rome, pour qu'une vengeance méritée les exterminât et leur arrachât la vie. En effet, brûlant de nous rapporter encore la désolation et la misère, ils menaçaient de plus terribles maux l'empire du Latium. Mais l'armée toujours heureuse du prince invincible, ses généraux puissants par leur fidélité et par leur courage, après les avoir battus et mis en fuite, les affligèrent des plus cruels désastres, et, avec eux, les chefs qui dirigeaient les étendards maudits de la révolte.

Le lion, qui domine en roi dans les profondeurs des forêts de la Libye, si un noble courroux ne l'irrite, ne lève point les armes et ne fouette point ses flancs pour aiguillonner sa vigueur : mais si les cris des chasseurs le réveillent, si leur troupe l'environne, il pousse des rugissements horribles, il ouvre sa large gueule, il lance des regards rouges de feu et de sang : il se précipite dans la mêlée, renverse les armes et les combattants, et nulle puissance ne peut résister à ses assauts. Son élan heurte et brise les uns, sa griffe moissonne les autres; ceux-ci tombent déchirés sous ses dents acharnées ; ceux-là, tués par la peur, périssent sans blessures. Tel Auguste frappe d'un bras vigoureux ses cruels ennemis, et terrasse, en variant leur chute, ces forcenés en délire. Que la Grèce ne nous vante plus son Bellérophon, qui vainquit les Solymes pour les laisser encore recommencer la guerre. D'un seul coup notre maître les dompta si bien de ses armes heureuses, que la rébellion leur est désormais impossible. C'est là un avantage que Servilius, le meilleur des chefs, qui mérita jadis, pour ses exploits glorieux contre ces peuples, le nom d'Isauricus, ne put assurer lui-même aux Latins. Ni l'or, ni la force ou le

Non illos aurum, non vis, non copia ferri,
Nec castella quidem, præruptis ardua saxis,
Nec tantæ validis munitæ mœnibus urbes,
Quantas non ullus victorum ceperat ante,
Exitiis rapiunt dignis et principis ira;
Et qui spe fluxa frustrati cuncta tenebant,
Nil satis esse sibi credentes, tela movendo,
Cautibus angustis conclusi fata trahebant,
Pejoremque famem crudeli morte tulerunt,
Quæ plus corrupit quam cetera funera victos,
Et mentes avidas orbis consumpsit egestas.

Principe pro justo taceat quis fulminis ictus?
Nam quos non valuit robur corrumpere Martis,
Nec tot ductorum circumdata mœnia vallo,
Dejicit hos summi genitoris dextera flagrans,
Injustos contra præsenti numine pugnans.
O pietas præstans, toto memorabilis ævo,
Pro qua cum ventis sociantur prœlia nimbis,
Ignibus et rapidis armantur fulgura bello,
Percutiuntque sono concussa tonitrua montes!
Quid tempestates memorabo fluctibus ortas,
Atque hostis Lyciæ projectas litore classes,
Quum vice Romani functæ sunt militis undæ,
Sceptrifer et cepit pelago pugnante triumphum?
Omnia sic habuit virtus elementa saluti!
Quis repetat totiens acies stragesque peractas,
Æquatasque solo sublimi tegmine turres,
Agminibus domitis cum parte cadentibus omni,
Flumina torrebant fluviis mutata cruoris,
Et prope corporibus raptis sunt ostia clausa;
Tunc mare confuso rutilavit sanguine victum,
Et saturi pisces tempsere cadavera plura.

nombre des armes, ni les châteaux élevés sur des rocs escarpés, ni les cités munies de murailles si solides que nul vainqueur n'avait pu les prendre encore, rien ne les sauve du trépas qu'ils méritent et de la colère du prince. Trompés dans leurs vaines espérances, ils occupaient toutes les places fortes, ils ne trouvaient jamais de retraite assez sûre, et, brandissant leurs javelots du haut des rochers où ils s'étaient étroitement renfermés, ils prolongeaient leurs destinées : mais la faim qu'ils endurèrent, pire que la mort la plus cruelle, fit plus de ravages que les autres fléaux parmi ces vaincus, et ces cœurs, avides du monde entier, périrent anéantis par la famine.

Qui pourrait taire les coups frappés par la foudre en faveur d'un prince équitable? Ceux que n'avaient pu réduire la puissance de Mars ni tant de chefs rassemblés autour de leurs remparts, le bras enflammé du père suprême les renverse, et Dieu signale sa présence pour combattre ces pervers. O piété incomparable, digne de vivre à jamais dans la mémoire des âges! Pour elle, les vents unis aux nuages livrent bataille; les éclairs, de leurs feux rapides, se font une arme de guerre, et les tonnerres frappent avec fracas les montagnes ébranlées. Rappellerai-je ces tempêtes soulevées sur les mers, et les flottes ennemies brisées sur les rivages de la Lycie, alors que l'onde fit l'œuvre du soldat romain, et que l'Océan lutta pour donner la victoire à l'empereur? Ainsi tous les éléments conspirèrent pour sauver la vertu! Qui dira les batailles et les massacres tant de fois renouvelés, les tours au faîte sublime abattues au niveau du sol; et, quand ces cohortes domptées tombaient de toute part, les fleuves décolorés roulant des flots de sang, et leurs embouchures presque comblées par les monceaux de corps entraînés sous les vagues? Alors la mer vaincue se rougit d'une écume sanglante, et les poissons rassasiés ne purent dévorer tous les cadavres. Ainsi, ceux qui espé-

Sic qui sperabant captivas ducere matres,
Atque frui spoliis urbis sacrique palati,
Et reges iterum, infandum! se reddere nobis,
Lumine cum cœli terræ caruere sepulcris.
At reliqui patrias ædes urbesque relinquunt,
Orbati natis, lugentes pignora cara,
Mœnia subvertunt, quæcumque reliquerat ignis,
Et vix ætherio pœnas sensere Tonanti
Reddere se justas contempto mille per annos;
Ultoremque Deum post clades esse fatentur,
Atque sui casus se causam scire fuisse.
Sed tamen Augusti superat clementia cuncta,
Qui stratos relevat, domuit quos Marte superbos,
Hostibus et pacis concedit munera pacis;
Gaudens nunc proceres securos fidere vita,
Imperiumque suum vivendi ponere fructum.
Insidias nemo diras metuitque venenum
Linguæ[8], quo multi ceciderunt crimine ficto.
Perdita res populi fuerat sub tempore diro,
Restituit tamen hanc domini prudentia mira,
Perficiens firmum, quod cepit debile, regnum.

Multa simul vario concurrunt ordine rerum,
Diversosque trahunt angusto pectore sensus;
Ac veluti Delphis Phœbas, quum, numine plena,
Omnia quæ fuerant, quæ sunt, pariterque futura
Conspicit, et cupiens prohibetur prodere luci;
Sic ego concipiens tua, princeps, plurima facta,
Quæ tibi debentur diversis partibus orbis,
Non possum verbis animo proferre parata:
Quocirca laudum relego fastigia summa.
Nunc hominum generi lætissima sæcula currunt,

raient emmener nos mères captives, s'enrichir des dépouilles de la ville et du sacré palais, ceux qui voulaient, les infâmes! régner encore sur nous, furent privés à la fois de la lumière du ciel et des sépultures de la terre. Les autres abandonnent les villes et les toits de leur patrie. Ils ont perdu leurs enfants, ils pleurent ces têtes si chères, ils renversent les murs que la flamme avait épargnés; et c'est à peine s'ils ont compris, après tant de malheurs, qu'ils devaient cette juste expiation au maître du ciel et du tonnerre, par eux méprisé depuis des milliers d'années; c'est à peine s'ils reconnaissent dans ces calamités le Dieu vengeur, et s'ils savent qu'ils furent eux-mêmes la cause de leur ruine. Cependant la clémence d'Auguste est au-dessus de tous les outrages. Il relève de leur abaissement ces superbes qu'il a domptés dans les batailles : à ces ennemis de la paix il accorde le bienfait de la paix, heureux d'assurer l'existence et la sécurité de sa noblesse, et de garantir à chacun le libre usage de la vie dans son empire. Personne n'a plus à redouter ces piéges cruels et ces langues envenimées qui perdirent tant de citoyens par des accusations mensongères. L'État, qui s'était délabré dans ces jours désastreux, se rétablit pourtant, grâce à la merveilleuse sagesse du maître, qui sait raffermir ce royaume, remis si faible entre ses mains!

Mille sujets divers se présentent en foule, et dans mon esprit trop étroit se partagent et divisent mes pensées. Telle la prêtresse de Delphes, qui, pleine du dieu qui l'inspire, voit tout ensemble le passé, le présent et l'avenir, et ne peut, malgré ses désirs, les révéler à la lumière; ainsi, prince, quand j'embrasse d'un coup d'œil tes actions sans nombre, et ces bienfaits qui te sont dûs dans les diverses parties du monde, ma parole ne peut exprimer les sentiments de mon cœur : c'est pour cela que je n'effleure que les traits saillants de ton éloge. Maintenant des siècles d'allégresse sont assurés au genre

Quos inopes dudum faciebant jussa nefanda ;
Quæ propter multi sedes fugere parentum,
Quæ pater et dominus terræ delevit in ævum :
Argenti relevans atque auri pondere mundum[9],
Perpetuoque parans sibi maxima præmia cœli ;
Divitias temnit, quo prodest omnibus unus.
Namque cibum poterant qui vix adquirere vitæ,
Oblato miseri thesauris munere flebant,
Munere cum gemitu tristi lacrymisque coacto ;
Quippe dabat causas violentia[10] lucra parandi,
Et mala, quæ plures pridem dixere, canentes
Romano vestras vel Graio carmine laudes[11].
Et quo spectra loco[12] dederat tibi rector Olympi,
Quo caput ipse tuum primo diademate cinxit,
Hic sibi donari librorum vidit acervos,
Censibus infestos, servantes scripta dolorum ;
Munera suscipiens flammis æterna beatis,
Ad quas accessit placidus magis omnibus aris :
Aspexit vestros radiis sol aureus ignes,
Et placuere diem violantia lumina fumo,
Quæ pura fulgens accendis mente serenus.
Ipse locus vobis ostendit jure tropæa,
Obtulit et vinctos oculis domitosque tyrannos,
Ante pedes vestros mediis circensibus actos.
Æmilius quondam Paulus, fortissimus ille,
Sic regem Persen, populo spectante Latino,
Curribus invectus, Tarpeiam traxit ad arcem,
Placavitque Jovem Capitolia templa tenentem :
Omnipotens sed te Superum conspexit ab arce,
Numina placantem cœlestia templa tenentis.

Auspiciis gaude, princeps, felicibus aulæ !
Cui Deus omniparens renovandum credidit orbem,

humain, à ces peuples appauvris naguère par des édits cruels qui forcèrent tant d'infortunés à fuir la patrie de leurs ancêtres : le père et le maître de l'univers abolit pour toujours ces édits, et délivra le monde de ces lourds impôts d'or et d'argent; il veut mériter à jamais les sublimes récompenses du ciel, il méprise les richesses, et fait ainsi à lui seul le bonheur de tous. En effet, des malheureux qui pouvaient à peine gagner leur pain et leur vie s'en allaient en pleurant porter une offrande au trésor public, une offrande qu'on leur arrachait malgré leurs tristes gémissements et leurs larmes : car la violence trouvait un prétexte à ces exactions, à ces calamités que déjà plusieurs poëtes ont décrites, quand leur muse grecque ou romaine chanta vos louanges. Et le souverain de l'Olympe, sur cette place même où il t'avait remis le sceptre, où le premier il ceignit lui-même ton front du diadème, t'a vu lui offrir en sacrifice des monceaux de livres, cruels instruments du fisc, témoignages écrits des douleurs publiques : il accepta ces offrandes sanctifiées à jamais par des flammes secourables, qui, mieux que tous les autels, surent attirer ses regards propices. Le soleil, de ses rayons d'or, se plut à caresser ces feux et ces brasiers dont la fumée voilait la clarté du jour, mais que tu allumais avec la brillante sérénité d'une âme pure. Ce lieu vous présenta aussi de justes trophées, et offrit à vos yeux des tyrans enchaînés et vaincus, poussés devant vos pieds au milieu du cirque. Ainsi jadis Paul Émile, ce héros, traîna du haut de son char, aux yeux du peuple latin, le roi Persée jusqu'à la citadelle Tarpéienne, et apaisa Jupiter qui régnait aux temples du Capitole. Mais toi, c'est le Tout-Puissant, qui, de la citadelle des bienheureux, t'a vu apaiser sa divinité qui règne aux temples célestes.

Jouis, ô prince, de l'heureuse destinée que t'assure le trône. C'est à toi que le Dieu créateur de toutes choses a

Justitiamque jubet descendere rursus ab axe;
Et faciles precibus populorum præbuit aures,
Quorum prostratas recreasti funditus urbes
Portibus et muris, undarum et tractibus altis[13].
Nunc tuto nautæ repetunt hic ostia velis,
Qui dubio quondam pejora pericula ponto
Jam patrias oras tolerabant nave tenentes,
Naufragium ratibus[14] fessis statione minante,
Disjectis claustris, quibus æquor frangitur altum:
Sed nunc vota Deo servati pectore toto,
Pro pietate tua, qua respicis omnia, fundunt.
Agricolas miserans, dispendia sæva relaxas,
Curia perversis nam cessat moribus omnis[15];
Nec licet injustis solito contemnere leges:
Nunc equites horrent rectorum jussa vehentes,
Nec lucri causa commiscent sacra profanis.
Judicis ipse sedens judex cœlestis imago,
Per te respondes populis oracula sancta,
Projicis et nullos, nisi qui non justa reposcunt.
Aurum non adhibes[16], moderantes ante solebant
Quod dare, ne liceat socios evertere furtis,
Exemploque doces quæstum contemnere turpem.
Tirones forti numeros nunc milite complent,
Veraque non pretio, sed robore signa merentur.
Quid quod dispensas cerealia munera vitæ,
Luxurie prohibens urbes cautusque futuri?
Nec sensum populis cœli penuria præbet,
Si desint imbres, nec linquit copia victus;
Consiliisque tuis servamur sæpe paternis.
Ægyptum septem sic servat Josephus annos
Ille, pudicitiæ meruit qui sidera fama,
Cujus placavit sapientia numinis iras,

confié le soin de renouveler la face du monde; il veut que la justice encore descende d'en haut, il a prêté une oreille facile aux prières des peuples; car tu as relevé de fond en comble leurs villes abattues, tu leur as rendu leurs ports, et leurs remparts, et leurs traînées d'eau suspendues dans les airs. Les matelots aujourd'hui ramènent sans crainte leurs voiles au port, eux qui jadis avaient à courir des dangers pires que les hasards des mers, alors surtout que leurs nefs occupaient déjà les rivages de leur patrie; car les vaisseaux fatigués étaient menacés de sombrer au sein de la rade elle-même, dont les barrières renversées ne pouvaient plus briser les assauts des vagues. Aujourd'hui que tu les préserves de ces dangers, ils adressent du fond du cœur des prières à Dieu pour ta piété, qui veille ainsi sur toutes choses. Ta compassion décharge le laboureur d'une dépense onéreuse, car toutes les curies ont renoncé à leurs usages pervers; l'injustice n'a plus la liberté, comme naguère, de mépriser les lois; les courriers ont horreur de porter des ordres tyranniques; et, par amour du lucre, on ne mêle plus le sacré au profane. Tu veux toi-même, image du juge céleste, siéger en juge; tu rends toi-même aux peuples tes réponses sacrées, et tu ne repousses d'autres requêtes, que les requêtes injustes. Tu ne reçois point l'or que les magistrats avaient coutume de donner; il n'est plus permis de supplanter par fraude un ami; et tu enseignes par ton exemple à dédaigner de honteux profits. De jeunes recrues emplissent aujourd'hui de soldats vigoureux les rangs de ton armée, et ce n'est plus à prix d'argent, mais à force de vrai courage, que nos enseignes achètent la victoire. Que dirai-je encore? Tu dispenses aux cités les trésors de Cérès, tu leur donnes la vie; mais tu leur défends le luxe, car tu prévois l'avenir. Le besoin ne force plus les peuples à se tourner vers le ciel; si la pluie manque, les vivres pour cela ne leur font point faute : ta paternelle prudence est

Memphitæ regis solvens insomnia mira.
Horrea nam primus Nili construxerat oris,
Luxurie prohibens urbes cautusque futuri,
Atque famem potuit divina vincere cura.

Per te seditio [17] penitus deletur ab urbe,
Innocuos spolians, sub terras sole retracto;
Nam cives mediis cædebant mœnibus ense,
Bacchantes stimulis vini, plausuque frementes,
Et spoliis pacis gaudentes nocte paratis,
Ipse vetas ludos [18], animarum damna, nefandos,
Atque voluptates prohibes a sanguine sumi,
Corporis et causa pascendi perdere vitam,
Humanos arcens lacerari dentibus artus,
Dentibus, armatur rabies quibus atra ferarum.
Et superans omnes mentis novitate benignæ,
Sufficis haud animo cupienti commoda cunctis
Largiri [19]; quamvis numerum vincentia donas,
Ingenuos relevans, occulte munera præstans,
Namque cupis Superi te cerni lumine solo;
Corrupitque tuum non ulla superbia pectus,
Affectusque bonos minime fortuna novavit;
Et quicumque, prius caperes quam sceptra rogatus,
Offendit propriæ temeratus crimine culpæ,
Felicis domini fruitur nunc tempore læto,
Præmia pro pœnis speratis sumere mirans.
Omnia sed superat, princeps, præconia vestra
Propositum sapiens, quo fidos eligis aulæ
Custodes [20], per quos Romana potentia crescat:
Et quo, Roma vetus misit quoscumque, benigne

souvent là pour nous sauver. C'est ainsi que pendant sept ans Joseph sauva l'Égypte, lui que sa glorieuse pudicité plaça dans le ciel, lui dont la sagesse sut fléchir les colères de Dieu, et expliquer au roi de Memphis les merveilles de ses rêves. Car Joseph avait le premier construit des greniers sur les plages du Nil : il avait défendu le luxe aux cités et prévu l'avenir, et il put ainsi vaincre la famine par sa divine sollicitude.

Grâce à toi, disparurent tout à fait de la ville ces séditions qui dépouillaient l'innocent à l'heure où le soleil était rentré sous terre : car, au sein des remparts, des forcenés en délire, aiguillonnés par l'ivresse et le fracas des applaudissements, frappaient du glaive leurs concitoyens, et jouissaient de ces dépouilles pacifiques arrachées pendant la nuit. C'est toi qui prohibas ces infâmes spectacles, la perte des âmes ; tu ne veux plus qu'on prenne plaisir à voir couler le sang, ni qu'on risque sa vie pour nourrir son corps ; tu ne souffres plus que des membres humains soient déchirés sous les dents, sous ces dents meurtrières dont s'arme la rage des bêtes féroces. Supérieur à tous par un esprit nouveau de bienveillance, tu trouves dans ton cœur exempt d'avarice des ressources suffisantes pour répandre partout l'aisance : la qualité de tes dons l'emporte sur leur nombre : tu relèves les humbles, tu dispenses tes bienfaits dans l'ombre, car tu ne veux être vu que de l'œil du Très-Haut, et jamais la vanité n'a corrompu ton âme. Ce n'est point ta nouvelle fortune qui te donna ces sentiments de bonté, et quiconque avait pu t'offenser avant que tu ne prisses le sceptre à la demande du peuple entier, goûte aujourd'hui, malgré la souillure de sa faute qui ne flétrit que lui seul, des jours sereins que lui accorde la clémence du maître, et s'étonne de recevoir des récompenses au lieu du châtiment qu'il attendait. Mais ce qui met le comble à toutes tes louanges,

Sustentas, omni penitus ratione fovendo,
Provehis et gradibus præclaris lætus honorum,
Ne damni patriæ sensus fiantve dolores;
Fortunam quare tibi debent atque salutem,
Votaque suscipiunt pro te noctesque diesque.
Nec non eloquio decoratos, maxime princeps,
Quos doctrina potens et sudor musicus auget,
Quorum Romanas munit sapientia leges,
Adsumis socios justo moderamine rerum;
Et solus doctis das præmia digna labore,
Muneribus ditans et pascens mente benigna.
Hæc propter celsi dominator maximus axis
Infestos vestris avertit ab arcibus hostes[21],
Quos furor injustus violato fœdere movit,
Euphratis vasti prope maxima flumina raptim
Ex improviso, latronum more, ruentes.
Sed Deus in propriam cladem converterat illos,
Consiliisque tuis justissima damna tulerunt.
Hæc eadem cunctos, bello quicumque lacessunt
Imperii columen vestri pacemque, manebunt,
Ut sol Oceano tollens mergensque jugales,
Cernat Anastasii florere per omnia nomen:
Utraque Roma tibi nam spero pareat uni,
Auxilio summi, qui conspicit omnia, patris,
Quem placas omni stabilis pietate per orbem,
Templa novans renovansque Deo fulgentia semper,
Lucraque vera putans aurum consumere juste.

Experti nuper sumus ergo, sceptrifer, omnes

ô prince, c'est cette sagesse de vues qui te fit élire de fidèles gardiens de ton palais, afin d'accroître encore la puissance impériale; qui te fit accueillir avec bonté tous les citoyens que t'envoya la vieille Rome : tu mis en œuvre toutes les ressources pour les secourir, tu pris plaisir à leur faire monter les brillants degrés des honneurs, pour épargner à leur patrie le sentiment de sa ruine et de ses douleurs : aussi, ils te doivent leur bonheur et leur salut, et nuit et jour ils forment des vœux pour toi. Enfin, les hommes qui brillent par l'éloquence, ô le plus grand des princes, ceux qui s'élèvent par la puissance du savoir et le labeur de la poésie, ceux dont la sagesse ajoute tant de force aux lois romaines, tu les associes dans ta justice au gouvernement de l'empire : seul tu donnes aux savants la digne récompense de leurs travaux, tu les enrichis de tes présents, tu les nourris de tes bienfaits. C'est pour cela que le souverain maître des régions éthérées éloigne de vos forteresses les attaques de ces ennemis qu'une injuste fureur entraîne à rompre les traités. Sur les larges rives de l'Euphrate au vaste cours, ils se ruaient furtivement et à l'improviste comme des pirates; mais Dieu tourna leurs efforts contre eux-mêmes, et, grâce à tes habiles manœuvres, ils essuyèrent des pertes bien méritées. Tel sera le sort de tous ceux dont les armes portent atteinte à la puissance et à la paix de votre empire, afin que le soleil, soit qu'il s'élève de l'océan, soit qu'il plonge ses coursiers dans l'onde, voie partout fleurir le nom d'Anastasius; car, à toi seul toujours obéira, je l'espère, l'une et l'autre Rome, avec l'aide du père suprême, qui voit tout, et que tu fléchis par ces œuvres d'une piété solide répandues dans tout l'univers, par ces temples resplendissants que tu construis et reconstruis sans cesse au Seigneur, ne trouvant de profit véritable que dans un légitime emploi de l'or.

Aussi naguère, empereur, nous avons vu tous avec

Quanta tuum pectus servat præsentia regis
Cœlestis, propria bonitate pericula pellens.
Nam quum mole nova supra te navis iniqua[22]
Sese cum ventis veheret velisque nefandis,
Atque salus dubiæ penderet maxima vitæ,
Vitæ qua leges Latiæ, qua cuncta tenentur,
Ipse Deus pelago præsens exhausit ab alto,
Quantus adest pro te ostendens discrimine magno,
Non aliter summum solitus monstrare favorem.
Sancta pios homines testantur scripta per ævum,
In quibus historiæ tales sunt mille bonorum,
Quorum sic virtus præfulserat omnibus annis,
Dextra quod eripuit divina e casibus illos,
Nec prius enituit pietas quam tecta salute
Ex insperato dederat quam numen Olympi.
Hoc rex omnipotens in vobis ipse probavit,
Qui peperit mundum, qui lumine cuncta tuetur,
Quem recolens animo veneraris tempus in omne,
Pignoribus dignis decoratus sanguinis apti.
Nam quid commemorem Pauli[23] mitissima corda,
Quem tibi conjungit, munimen laudis, honestas,
Non solum generis venerandi vincula sacra;
Nam mores sequitur mediocres pectore casto?
Ore canam quonam pietatis culmina tantæ,
Qua fratris natos[24] animo complecteris æquo,
Non patrui tantum, sed patris more colendo,
Indole quos nutris dignos et stirpe parentum?
Hypatii vestri[25] referam fortissima facta,
Qui Scythicas gentes ripis depellit ab Histri,
Quem vidit validum Parthus, sensitque timendum?
Quas laudes meritas Augustæ[26] dicere possim,
Auctor quæ fuerat tantorum et causa bonorum,

quelle tendresse veille sur tes jours la providence du roi des cieux, dont la bonté présente te sauva du péril. En effet, quand ce navire neuf s'élança par-dessus ta tête de tout le poids de sa lourde masse entraînée par les vents, par ses voiles maudites, et livra aux chances des hasards une vie si précieuse, une vie au salut de laquelle sont attachées les destinées des lois du Latium et de tout l'empire, Dieu lui-même apparut pour t'arracher du sein des flots; montrant ainsi pour toi, dans la grandeur du péril, toute la grandeur de sa sollicitude : car ce n'est jamais autrement qu'il aime à manifester sa faveur suprême. Il y a de saints livres où la mémoire des hommes pieux se conserve à jamais : on y trouve mille histoires semblables de vénérables personnages dont la vertu brilla tout le reste de leur vie, parce que la main du Seigneur les avait arrachés du danger; et leur piété ne resplendit dans tout son éclat que lorsqu'elle eut été ainsi affermie et consacrée par ce salut inespéré qu'ils avaient reçu du dieu de l'Olympe. Ce témoignage d'une protection divine vous a été donné par le roi tout-puissant qui créa le monde et dont le regard s'étend sur la nature entière, parce que tu lui as voué un culte en ton âme, et que tu l'adores à toute heure, entouré de ces dignes rejetons de ta noble race qui font ta gloire. Comment ne pas parler, en effet, de Paulus, de la clémence de son cœur, et de cette candeur, rare et puissant mérite qui le rattache à toi non moins que les liens sacrés d'une vénérable origine, car son âme pure pratique les vertus modestes? Ma bouche pourra-t-elle chanter ces trésors d'amour dont tu combles les fils de ton frère, et que tu leur partages également avec la tendresse, non d'un oncle seulement, mais d'un père? nourrissons dignes de toi, dignes du génie et du sang de leur famille! Rappellerai-je la bravoure et les exploits de votre Hypatius, qui chasse les hordes scythiques des rives de l'Ister, et qui fit

Dum patrium munit tam firmo principe regnum,
Permittitque viro mundum seseque tuendam?
Ex omni sensus invicta cupidine prava,
Cujus fama piæ vulgatur in omnibus oris,
Plus fecit quam quod sexus concesserat illi,
Provida quum tantum Romano profuit orbi.
Numen quod cœlum, terram pontumque revisit,
Ausoniis servet regnis hæc munera semper,
Barbariæque feræ capiant juga vera subactæ,
Votaque firmentur populi sanctique senatus.

voir aux Parthes la force de son bras, et leur apprit à trembler devant elle? Pourrais-je dire toutes les louanges que mérite ton auguste épouse, qui fut pour nous la source et la cause de tant de biens, quand elle fortifia de l'appui d'un si puissant prince l'empire de son père, et qu'elle confia à un tel homme la tutelle du monde et la sienne même? Jamais les mauvais désirs des sens n'ont su la vaincre; le bruit de sa piété s'est répandu chez tous les peuples, et elle a fait plus que son sexe ne lui permettait de faire, quand sa prévoyance rendit un si profitable service à l'univers romain. Puisse le Dieu qui veille au ciel, sur la terre et sur les mers, conserver à jamais de tels bienfaits aux royaumes d'Ausonie! puissent les monstres barbares, vraiment domptés, plier sous le joug, et s'accomplir enfin les vœux du peuple et du sénat sacré!

NOTES

DE L'ÉLOGE D'ANASTASE.

1. — *Deum sentis placari carmine* (v. 4). Souvenir d'Horace (*Epist.* lib. II, ep. I, v. 138) : *Carmine Di superi placantur.*

2. — *Pompei, cede nepoti* (v. 15). Un poëte grec de la même époque, Christodore, fait aussi d'Anastase un descendant du grand Pompée (*Anthol. grecque*, éd. de Bossch, liv. v, tit. I, épigr. 71). Selon M. Endlicher, le nom de Pompée qui se trouvait dans la famille d'Anastase et la victoire remportée par cet empereur sur les Isauriens, ont pu donner matière à cette flatterie. Peut-être aussi, dit M. de Saint-Martin dans ses notes sur l'*Histoire du Bas-Empire* de Le Beau, cet empereur descendait-il réellement d'un client ou d'un affranchi de Pompée.

3. — *Namque genus* (v. 16). Les Isauriens. Tout-puissants sous Zénon, prédécesseur d'Anastase, ils s'étaient signalés par des cruautés et des exactions sans nombre. Chassés de Constantinople en 492 par Anastase, ils prirent les armes contre lui, et, après six ans de guerre, furent complétement vaincus en 497.

4. — *Vique.... sola tenente* (v. 26). C'est la leçon du manuscrit, mais elle est contraire à la mesure. M. Endlicher propose :

> Visque potestatem telluris sola tenebat ;

mais je crois qu'ainsi corrigé ce vers serait mieux placé après le vingt-troisième : *Quum similes omnes, etc.*

5. — *Raptorum tempore regum* (v. 32). M. Endlicher propose : *Ruptarum tempore legum.* Mais ce changement ne me paraît pas nécessaire ; la phrase se comprend sans cela : ces rois ravisseurs sont les rois barbares qui depuis un siècle avaient envahi l'empire, à moins qu'on n'aime mieux prendre le mot *reges* dans son acception républicaine, quand il désignait les grands, les patriciens, comme plus loin au v. 121.

6. — *Et Romæ* (v. 59). Il est presque inutile de dire que Rome ici c'est Byzance, de même que plus loin (v. 62 et 310) l'empire de Byzance est désigné par les mots *Latia* ou *Ausonia regna*. Quand ils parlent de Rome, les écrivains byzantins disent *Roma vetus*, comme Priscien au v. 242 de ce poëme.

7. — *Solymos* (v. 81). Les Solymes étaient voisins des Isauriens : les différentes peuplades qui habitaient le faîte et les versants du Taurus ont été souvent confondues.

8. — *Venenum linguæ* (v. 135). Anastase avait chassé les délateurs.

9. — *Argenti relevans atque auri pondere mundum* (v. 153). L'impôt du chrysargyre fut aboli par Anastase en 501.

10. — *Violentia* (v. 159). L'édition de M. Endlicher porte *violentis ;* mais la phrase n'est plus intelligible.

11. — *Canentes Romano vestras vel Graio carmine laudes* (v. 160). M. Endlicher pense que Priscien désigne ici, entre autres, le grammairien Timothée de Gaza, qui avait, au rapport de Suidas et de Cédrénus, adressé à Anastase une tragédie sur le chrysargyre. Il y peignait si bien les désastreux effets de cet impôt, que ce fut, selon Cédrénus, la lecture de cette tragédie qui décida l'empereur à supprimer cette odieuse contribution.

12. — *Et quo sceptra loco dederat* (v. 162). Anastase fut couronné dans le Cirque, le 11 ou le 14 avril 491 : il avait soixante ans.

13. — *Portibus et muris, undarum et tractibus altis* (v. 185). Anastase avait construit un aqueduc à Hiéropolis, élevé une longue muraille en Thrace pour arrêter les invasions des Barbares, restauré le phare d'Alexandrie, le port de Césarée et celui de Constantinople.

14. — *Naufragium ratibus* (v. 189). L'édition de M. Endlicher porte *navibus*, qui brise la mesure : *nave* d'ailleurs se trouve au vers précédent.

15. — *Agricolas miserans, dispendia sæva relaxas, etc.* (v. 193). Selon M. Endlicher, le poëte semble faire ici allusion à un changement introduit par Anastase dans la perception de l'impôt. Priscien fait un mérite à l'empereur de cette action, que d'autres lui reprochent comme une faute. « Évagre, qui lui est d'ailleurs assez favorable, reconnaît néanmoins qu'il fit une action indigne d'un prince, d'exiger en argent, et encore à un très-haut prix, ce que

les peuples avaient accoutumé de fournir en nature pour l'entretien des soldats, au lieu que les autres princes défendaient rigoureusement ces estimations en argent, parce qu'elles foulaient beaucoup les peuples. Il le blâme encore d'avoir commis à des receveurs (*vindicibus*) qu'il mettait dans toutes les villes, le soin de la levée des impôts, en l'ôtant aux corps des villes, qui subsistaient, par ce moyen, avec splendeur, en sorte que ceux qui étaient dans ces corps étaient regardés comme autant de sénateurs : au lieu que ce droit leur étant ôté, ils se ruinèrent bientôt, et on ne put plus même lever autant d'impôts qu'auparavant, n'y ayant plus de personnes accommodées et riches pour les payer. » (Tillemont, *Histoire des Empereurs*, t. vi, p. 535.) Évagre peut avoir raison, mais Priscien peut n'avoir pas tort. Car il paraît que ces corps des villes ou curies abusaient de leur privilége ; et si la mesure prise par Anastase ruinait les villes, elle soulageait les campagnes.

16. — *Aurum non adhibes* (v. 201). Il paraît qu'Anastase avait supprimé la vénalité des emplois : c'était faire preuve d'un beau désintéressement ; car jusque-là les empereurs avaient profité de ce trafic. Voici comment les choses se passaient : lorsque l'empereur conférait une charge, le préfet du prétoire la rachetait pour la revendre plus cher à un autre, et il partageait avec le prince les bénéfices de l'affaire.

17. — *Per te seditio* (v. 218). Les séditions excitées par les factions du Cirque.

18. — *Ipse vetas ludos* (v. 223). Les combats des hommes contre les animaux furent supprimés des spectacles publics vers 502.

19. — *Sufficis.... commoda cunctis Largiri* (v. 229). Anastase, dit Tillemont (*Histoire des Empereurs*, t. vi, p. 537), « conserva toujours la réputation de faire beaucoup d'aumônes. Car S. Avite, en lui écrivant, l'an 516, au nom de Sigismond, roi de Bourgogne, loue beaucoup sa libéralité, et assure que tout ce qui venait entre ses mains passait de là en celles des pauvres (Alcimi Aviti *Epist.* lxxxiv). Ceux même qui le blâment, reconnaissent ses aumônes ; mais ils prétendent qu'il ne faisait que donner d'une main ce qu'il pillait de l'autre. »

20. — *Aulæ custodes* (v. 240). Les Curopalates.

21. — *Infestos hostes* (v. 255). Les Arabes ou Sarrasins Scénites, vaincus près de Bithrapse en 498.

22. — *Nam quum mole nova supra te navis iniqua* (v. 273).

Anastase, avant d'être empereur, en 482, selon Tillemont, avait fait une fois naufrage et s'était sauvé nu à Alexandrie, où il avait été recueilli par Jean Talaia, évêque de cette ville. Mais il ne paraît pas que ce soit à cet événement, déjà ancien quand Priscien écrivait ces vers, que ce grammairien veuille faire allusion. — *Mole nova*. Je ne sais si j'ai adopté le vrai sens de ces mots, qui peuvent signifier aussi un *môle neuf*, une *digue neuve*, et s'entendre de quelque port restauré par Anastase. *Voir*, plus haut, la note 13.

23. — *Pauli* (v. 290). Ce Paulus était un des frères d'Anastase, qui le fit consul en 496.

24. — *Fratris natos* (v. 295). Il désigne, selon M. Endlicher, les fils de Flavius Hypatius, autre frère d'Anastase C'étaient Flavius Pompeius, qui fut consul en 501, et Flavius Probus, consul en 502, 513 et 525.

25. — *Hypatii vestri* (v. 298). Cet Hypatius, fils de Secundinus et de Magna, sœur d'Anastase, par conséquent neveu de l'empereur, avait été consul en 500. Priscien exagère beaucoup ici ses hauts faits d'armes, qui se bornent à une victoire remportée en 503, près d'Amid en Mésopotamie, contre une avant-garde de l'armée de Cabad, roi des Perses, qui ne tarda pas à prendre une sanglante revanche. Envoyé, en 514, contre Vitalien, chef scythe, Hypatius fut pris et enfermé dans une cage de fer. M. Endlicher pense que ce panégyrique de Priscien fut composé à cette époque, au commencement de cette guerre contre les Scythes, et avant que la nouvelle de la honteuse défaite d'Hypatius fût parvenue à Constantinople.

26. — *Augustæ* (v. 301). Ariadne, fille de Léon le Grand et veuve de Zénon. Ce fut elle qui choisit Anastase, le revêtit de la pourpre, le proclama empereur, et l'épousa ensuite, quarante jours après la mort de son premier mari.

FIN.

TABLE

DES POÉSIES DE PRISCIEN.

Pages

NOTICE SUR PRISCIEN 5

LA PÉRIÉGÈSE, traduite de Denys 15

Notes 82

POËME SUR LES POIDS ET MESURES 87

Notes 102

ÉLOGE DE L'EMPEREUR ANASTASE 113

Notes 136

SECONDE SÉRIE

DE LA

BIBLIOTHÈQUE

LATINE-FRANÇAISE

DEPUIS ADRIEN JUSQU'A GRÉGOIRE DE TOURS

publiée

PAR C. L. F. PANCKOUCKE

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

IMPRIMERIE PANCKOUCKE,
rue des Poitevins, 14.

PRÉCEPTES MÉDICAUX

DE

SERENUS SAMMONICUS

TRADUITS POUR LA PREMIÈRE FOIS
EN FRANÇAIS

PAR M. LOUIS BAUDET, called Baude.
Professeur.

PARIS
C. L. F. PANCKOUCKE, ÉDITEUR
OFFICIER DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION D'HONNEUR
RUE DES POITEVINS, 14

1845

NOTICE

SUR SERENUS SAMMONICUS.

Les écrivains de l'antiquité font mention de deux Sammonicus, le père et le fils, tous deux célèbres par leur savoir au commencement du IIIe siècle de l'ère chrétienne. Le père fut tué dans un festin par ordre de Caracalla. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages scientifiques, dédiés à ce prince, et possédait une bibliothèque de soixante-deux mille volumes[1]. Le fils hérita de cette bibliothèque, et la légua en mourant à Gordien le Jeune, dont il avait été précepteur[2]. C'est tout ce que l'histoire nous apprend de ce dernier; et l'on ne peut douter que le père ne soit l'auteur du poëme *de Medicina*, qui nous est parvenu sous le nom de Q. Serenus Sammonicus, d'autant que Lampride le cite au nombre des poëtes dont Alexandre Sévère faisait sa lecture habituelle[3]. Du reste, on ne lit nulle part qu'il ait, à proprement parler, exercé l'art de guérir, et il paraît probable qu'à l'exemple de tant d'autres poëtes didactiques, il a consacré ses loisirs à composer un poëme sur la médecine sans pratiquer la science qu'il avait choisie pour objet de ses chants. Macrobe, qui l'a cité dans ses *Saturnales*[4], dit seulement que c'était un homme savant pour son siècle : *vir sæculo suo doctus.*

[1] Occisique nonnulli etiam cœnantes : inter quos etiam Sammonicus Serenus, cujus libri plurimi ad doctrinam exstant. (Ælius Spartianus, *Caracalli vita*, c. IV.) — Sereni Sammonici libros familiarissimos habuit, quos ille ad Antoninum scripsit. (Id., *Getæ vita*, c. V.)

[2] Sereno Sammonico, qui patri ejus amicissimus, sibi autem præceptor fuit, nimis acceptus, et carus usque adeo, ut omnes libros Sereni Sammonici patris sui, qui censebantur ad sexaginta et duo millia, Gordiano minori moriens ille relinqueret. (Julius Capitolinus, *Gordiani vita*, c. XVII.)

[3] Latina quum legeret, non alia magis legebat, quam *de Officiis* Ciceronis et *de Republica* : nonnunquam et oratores, et poetas, in queis Serenum Sammonicum, quem ipse noverat et dilexerat, et Horatium. (Ælius Lampridius, *Alexandri Severi vita*, c. XXX.)

[4] Liv. III, ch. 9, 16 et 17.

Enfin, pour ne rien omettre de ce qui peut jeter quelque jour sur la personne de Sammonicus, disons qu'Arnobe[1] invoque son témoignage et celui de plusieurs autres *auteurs* (c'est le mot dont il se sert) à l'appui d'une particularité peu importante. Cette citation nous explique pourquoi Vossius, qui voyait partout des historiens, l'a mis dans sa nomenclature.

En résumé, Sammonicus est pour nous un poëte-médecin. Comme écrivain, il ouvre la liste des poëtes du IIIe siècle; comme médecin, il nous fait connaître l'état de l'art médical à la même époque. Son poëme est composé de onze cent dix vers et divisé en soixante-cinq chapitres. La versification en est assez soignée, quoiqu'elle ne laisse pas de se ressentir un peu de la décadence des lettres. Sous le rapport de la science, il est certain qu'il y a plus à profiter pour la curiosité et l'érudition que pour l'art de guérir. Son livre est semé de fables et d'idées superstitieuses; mais en cela il partage une erreur commune à toute l'antiquité. Toutefois il blâme, en général, l'emploi des moyens cabalistiques. Il se donne comme le médecin des pauvres; et, selon lui, les remèdes les plus simples sont aussi les plus salutaires. Au surplus, le poëme de Sammonicus appartient moins à la science qu'à l'histoire de la science : c'est un de ces ouvrages qui veulent être jugés au point de vue du temps où ils ont été composés. En jetant un coup d'œil sur les différents âges de la médecine, on pourra se faire une idée de ce que devait être cet art au commencement du troisième siècle.

L'histoire de la médecine, par une singularité remarquable, a toujours été alliée à celle de la philosophie, et ces deux sciences ont subi les mêmes destinées. Originaire de l'Égypte, où les prêtres l'exerçaient comme une science secrète, elle passa de là en Grèce, et y devint la propriété héréditaire des Asclépiades ou descendants d'Esculape. C'est de cette famille qu'était Hippocrate. Il fit de la médecine une science d'observation, une science libre, et, à ce titre, il en fut le véritable fondateur. La doctrine d'Hippocrate se confondit dans la suite avec la philosophie de Platon à Alexandrie, où l'on voit s'élever successivement l'école empirique, l'école méthodique, l'école pneumatique, et enfin l'école éclectique, que le nom de Galien a rendue célèbre. Lorsque Galien passa d'Alexandrie à Rome, Celse avait déjà initié les Romains aux connaissances des Grecs en médecine. Mais ce ne fut guère, on le sait, que dans la science

[1] *Adversus Gentes*, lib. VI.

du droit que les Romains se sont montrés véritablement créateurs. Ajoutez à cela que l'alliance étroite de la médecine avec la philophie païenne, rivale du christianisme naissant, la fit tomber dans la théurgie. On n'alla donc pas plus loin que Galien; on ne fit plus que compiler et apprendre sans méthode ce qui était écrit; si quelqu'un y ajoutait, ce n'étaient que des conjectures ou des superstitions.

Le système de Galien, qui se soutint pendant toute la durée du moyen âge, reçut des Arabes, vers le xe siècle, un notable perfectionnement. A la même époque commença l'école de Salerne, fameuse dans l'histoire moderne de la médecine. L'établissement de cette école doit son origine aux moines du mont Cassin. Saint Benoît avait imposé à ses moines l'obligation de soigner les malades et de les guérir par la prière et l'exorcisme. Les disciples se conformèrent aux prescriptions du maître; mais, outre la prière, ils ne laissèrent pas d'avoir recours aux moyens offerts par la nature. Le mont Cassin devint surtout célèbre dans le xie siècle par le séjour qu'y fit Constantin l'Africain, né à Carthage, qui, après avoir fréquenté pendant près de quarante ans les écoles des Arabes à Bagdad, fut regardé dans son pays comme un sorcier. Il s'était d'abord réfugié auprès de Robert Guiscard, premier duc de la Pouille, qui le nomma son secrétaire; plus tard, il se retira dans le couvent du mont Cassin, et y passa les dernières années de sa vie, occupé à traduire en latin les ouvrages arabes qu'il avait recueillis dans ses voyages. Cependant les bénédictins avaient fondé dans le royaume de Naples divers autres monastères, dont le plus illustre fut celui de Salerne. Les moines de ce couvent surpassèrent ceux du mont Cassin, et leurs travaux jetèrent les fondements de la science moderne. A partir du xvie siècle, l'histoire de la médecine devint celle de toutes les autres connaissances humaines, et l'art médical entra, comme toutes les sciences naturelles, dans la voie du progrès, guidé par le flambeau de la véritable philosophie.

L. BAUDET.

SERENI SAMMONICI

DE MEDICINA

PRÆCEPTA.

PROOEMIUM.

Membrorum series certo deducta tenore
Ut stet, et assimilis medicinæ defluat ordo,
Principio celsa de corporis arce loquamur.

Phœbe, salutiferum, quod pangimus[1], assere carmen,
Inventumque tuum prompto comitare favore.
Tuque potens artis[2], reducem qui tradere vitam
Nosti, atque in cœlum manes revocare sepultos,
Qui colis Æginam[3], qui Pergama, quique Epidaurum,
Qui quondam placidi tectus sub pelle draconis,
Tarpeias arces[4] atque indita templa petisti,
Depellens tetros præsenti numine morbos,
Huc ades, et quidquid cupide mihi sæpe roganti
Firmasti, nunc tu teneris expone papyris[5].

I. Capiti medendo.

Balsama si geminis instillans auribus indas,
Tum poteris alacrem capitis reparare vigorem :

PRÉCEPTES MÉDICAUX

DE

SERENUS SAMMONICUS.

AVANT-PROPOS.

Pour suivre un ordre méthodique dans l'indication des remèdes applicables aux diverses maladies qui attaquent la santé de l'homme, je commencerai par ceux qui regardent les affections de la partie la plus éminente du corps, c'est-à-dire de la tête.

O Phébus ! c'est pour le bonheur des humains que j'entreprends ce poëme ; daigne soutenir mes chants, accorde ta protection à un art que tu as inventé. Et toi, digne héritier de l'art paternel, toi qui peux rappeler les mânes du tombeau et rendre la vie et la lumière à un corps mortel, dieu d'Égine, de Pergame et d'Épidaure, qui, jadis, sous la forme d'un serpent inoffensif, vins fixer ton séjour dans le temple que la reconnaissance des Romains t'éleva sur la roche Tarpéienne et d'où tu protéges la vie des hommes contre les tristes fléaux du corps, inspire-moi, et tous les secrets que, cédant à mes instances, tu m'as si souvent dévoilés, permets-moi en ce jour de les confier au léger papyrus.

I. Des remèdes contre les affections de la tête.

Le mal de tête cède à plusieurs remèdes : il suffit tantôt d'épancher dans les oreilles quelques gouttes de

Vel quæ septenis censentur gramina nodis[6],
Utiliter nectes, vel corno ex arbore sertum :
Pulegiumve potens una super aure locabis,
Aut illud mixto recoquens clementer aceto,
Cauta nare trahes : seu visco splenia nexo
Induces fronti, seu tritæ gramina menthæ.
Spongia cum tepidis annexa liquoribus imbris
Profuit, aut hedera ex oleo decocta vetusto.
Profuit et cochleis frontem tractare minutis.
Si nocuit cerebro violentia solis aperto,
Sæpe chelidonia ex acido perducta liquore
Sanavit : prosunt et amica papavera somno,
Si prius in lento madefacta coquantur olivo.

II. Hemicranio medendo[7].

Portió si capitis morbo tentetur acuto,
Allia diversam, lana contecta, per aurem[8]
Inducta prosunt, et eodem balsama pacto.
Allia vel ternis piperis terna addita granis[9].
Trita lines : certam dabit hæc tibi cura salutem.

III. Porrigini depellendæ.

Est insensibilis morbus, sed noxia formæ[10],
Quum caput immensa pexum porrigine ningit,
Copia farris uti frangentibus edita saxis[11].
Hanc poterit malvæ radix decocta levare,
Aut tu fœniculum, nitrumque, et sulphura viva
Contere; deinde caput permixtis obline cunctis :
Furfuribusve novis durum miscebis acetum,
Ut varios crines[12] tali des unguine puros.
Prodest et tarda demptus testudine sanguis,
Et prodest cedro demissus ab arbore succus.

baume; tantôt de se couronner la tête avec des feuilles de cornouiller, ou de cette espèce de plante dont la tige se divise en sept articulations. Appliqué sur une oreille, le pouliot n'est pas moins efficace; on peut aussi le faire bouillir avec du vinaigre sur un feu modéré, et aspirer doucement cette décoction par les narines. Un cataplasme de gui ou de menthe, appliqué sur le front, a la même vertu. L'expérience recommande encore l'application d'une éponge imbibée d'eau de pluie tiède, ou un cataplasme de lierre bouilli avec de l'huile vieille. Il est également bon de se frotter le front avec des limaçons broyés. La chélidoine trempée de vinaigre a souvent guéri les maux de tête causés par l'ardeur du soleil; le pavot soporifique, bouilli avec de l'huile, a la même efficacité.

II. Contre la migraine.

Enveloppé dans un flocon de laine et introduit dans l'oreille opposée à celle où est le mal, l'ail ou le baume est un remède efficace contre cette douleur aiguë qui affecte une partie de la tête. On obtient aussi le même effet par des frictions faites avec trois gousses d'ail et trois grains de poivre broyés ensemble.

III. Contre la crasse de la tête.

La tête est sujette à une affection qui n'altère point la santé, mais qui choque la vue par un air de malpropreté : je veux parler de cette neige de crasse qui tombe des cheveux quand on les peigne, et qui ressemble à la farine qui blanchit la pierre sous laquelle on broie le blé. Une décoction de racine de mauve a la vertu de la dissiper. On peut encore se frotter les cheveux avec du fenouil, du nitre et du soufre vif broyés ensemble. Le vinaigre mêlé avec du son frais a une âcreté qui fait disparaître ces mouchetures qui les déparent. On peut se servir aussi du sang de la lente tortue ou du suc que le cèdre distille. Grâce à ce

Desinet interea glomerari farrea nubes,
Cessabitque gravis crebræ porriginis imber.

IV. Capillo tingendo.

Quos pudet ætatis longæ, quos sancta senectus
Offendit, cupiunt properos abscondere canos,
Et nigrum crinem fuco simulare doloso,
His prodest acri contrita cupressus aceto,
Vel frons lentisci, vel tristia poma sabuci [13] :
Lumbrici quoque terrestres miscentur olivo,
Et juvenem præstant redivivo flore capillum.
Præterea niveum poterit depellere crinem,
Resina ex facili cera viscoque coacta.
Ad rutilam speciem nigros flavescere crines,
Unguento cineris prædixit Plinius auctor [14].
Si prægnans artus captivi soricis edit [15],
Dicuntur fœtus nigrantia lumina fingi.

V. Phthiriasi arcendæ.

Noxia corporibus quædam de corpore nostro
Progenuit natura, volens abrumpere somnos,
Sensibus admonitis vigiles incendere curas.
Sed quis non paveat Pherecydis fata tragœdi [16],
Qui nimio sudore fluens animalia tetra
Eduxit, turpi miserum quæ morte tulerunt.
Sylla quoque infelix [17] tali languore peresus
Corruit, et fœdo se vidit ab agmine vinci.
Sæpius ergo decet mordax haurire sinapi,
Vel nitro ac sale permixtis, acidoque liquore
Laxatis (ut sint simul allia) tangere corpus,

remède, on n'aura plus à craindre de voir une nuée farineuse s'amonceler sur sa tête, et se résoudre en une pluie lourde et serrée de crasse.

IV. De la teinture des cheveux.

Il y a des personnes qui rougissent et s'affligent de vieillir, et qui, lorsque leurs cheveux commencent à grisonner, voudraient déguiser sous un dehors trompeur les signes trop précoces, suivant eux, de la vénérable vieillesse. Le cyprès, la feuille du lentisque, la graine amère de l'hièble broyée dans du vinaigre, donnent une teinture très-propre à noircir les cheveux. En se frottant avec de l'huile où l'on a broyé des vers de terre, on peut encore rappeler sur son front la fleur de la jeunesse. La résine pétrie avec de la cire et de la glu donne un onguent qui dissimule la blancheur des cheveux. Suivant Pline, la cendre a la vertu de rendre blonds les cheveux noirs. On dit que, si, pendant sa grossesse, une femme se décide à manger une souris, son enfant naît avec des yeux noirs.

V. Contre la maladie pédiculaire.

La nature semble avoir suscité à l'homme un ennemi dans son propre corps, en faisant naître de sa chair des insectes dévorants qui changent le repos des nuits en longues et cruelles insomnies : témoin la fin tragique de Phérécyde, qui périt dans des flots de sueur où fourmillait une vermine immonde; témoin le malheureux Sylla, qui devint la pâture d'une multitude d'insectes hideux dont il ne put se défendre. Pour remédier à cette affreuse maladie, il faut recourir à des substances mordantes et boire souvent des infusions de sénevé, ou se frotter le corps avec du vinaigre où l'on a broyé du nitre, du sel et de l'ail. On peut également employer en fomenta-

Aut lacrymis hederæ, aut succo perducere cedri.
Quin etiam furfur mixto medicatur aceto.
Unda maris lendes capiti deducit iniquas,
Et quidquid crebri defendit silva capilli.

VI. Prurigini, papulis, ac scabiei arcendis.

Illotus sudor, vel inopia nobilis escæ [18]
Sæpe gravi scabie correptos asperat artus.
Ergo lutum prodest membris adhibere fricatis,
Quod facit ex asino saccatus corporis humor [19].
Nec pudeat tractare fimum, quem bucula fudit
Stercoris ex porco cinerem confundito lymphis,
Sic scabidum corpus, dextra parcente, foveto.
Proderit ex oleo pulvis, quem congerit alte
Dulcibus ex latebris patiens formica laborum.
Convenit hinc tepido lita tradere corpora soli.
Ferventes papulas oleo curato liquenti,
Aut acido Baccho miscebis farra lupini,
Atque hinc in calido percurres membra lavacro.
Pruritus autem salsos levat humor aceti,
Sive maris rabidi sudor, cochleæque minutæ,
Quarum contactu perimetur acerba libido.

VII. Phrenesi, et capiti purgando.

Ex vitio cerebri phrenesis furiosa movetur,
Amissasque refert frendens amentia vires.
Sive calens febris jactatos exedit artus,
Sive meri gustus, seu frigoris efficit aura,
Conveniet calidis pecudum ex pulmonibus apte
Tempora languentis medica redimire corona.
Illotis etiam lanis suffire memento.
Cerritum sæpe horrendi medicantur odores,
Atque ideo insanos etiam curarier est par.

tion du suc de lierre ou de cèdre, ou bien du son mélangé avec du vinaigre. L'eau de mer a aussi la vertu de débarrasser la tête des lentes et de toute autre vermine qu'engendre et entretient une épaisse chevelure.

VI. Contre les démangeaisons, les papules et la grattelle.

Souvent le sédiment de la sueur ou le défaut de bonne nourriture fait naître sur la peau une grattelle maligne. Si vous voulez la faire disparaître, ne répugnez pas à vous frictionner avec de l'urine d'âne ou de la bouse de vache. Vous pouvez aussi vous fomenter légèrement avec du fumier de porc réduit en cendres et délayé dans l'eau. La poussière que la fourmi laborieuse amoncelle dans sa retraite chérie est encore, mêlée avec de l'huile, un bon spécifique. N'oubliez pas de soumettre ensuite le corps ainsi frictionné à l'action d'un soleil tempéré. — L'huile a une vertu adoucissante qui éteint l'inflammation des papules. On peut aussi pétrir de la farine de lupin avec du vinaigre, et s'en frotter le corps dans un bain chaud. — Les démangeaisons qui dévorent la peau cèdent à l'âcreté du vinaigre ou de l'écume de mer; l'humeur visqueuse qui sort des limaçons broyés produit le même effet.

VII. Contre la frénésie et les embarras de la tête.

La frénésie a pour cause une altération du cerveau, et se manifeste par des transports furieux qui donnent au malade des forces extraordinaires, mais factices et passagères. Soit qu'elle ait été provoquée par l'ardeur d'une fièvre violente, ou par les fumées du vin, ou par le souffle pénétrant d'un vent glacial, on peut y remédier par l'application du poumon palpitant d'une brebis sur la tête du malade. La chaleur de la laine non lavée a la même vertu. Les odeurs fortes et repoussantes sont aussi d'un puissant effet contre la frénésie : on peut même s'en

Purgatur cerebrum mansa radice pyrethri,
Ungitur et succis, dederit quos parva sabucus,
Expressusque hederæ mandatur naribus humor.
Aut mixtum rutæ cerebro instillatur acetum.
Non semper præsens dolor est sanabilis[20] : ergo
Cura magis prodest venturis obvia morbis.

VIII. De fluore capillorum, et maculis capitis tollendis.

Defluit expulsus morbo latitante capillus,
Si raro eluitur, seu vis epota veneni,
Seu salamandra[21] potens nullisque obnoxia flammis
Eximium capitis tactu dejecit honorem.
Nonnunquam variant maculæ, parvisque parumper
Orbibus aspersum ducit nova vulnera tempus :
Vipereæ pellis cineres his addito morbis,
Roboreasve pilas ursino jungito sevo :
Vel testudineo mala permulceto cruore.

IX. Humoribus, et perfrictionibus medendis.

Sæpe ita pervadit vis frigoris ac tenet artus,
Ut vix quæsito medicamine pulsa recedat.
Si ranam ex oleo decoxeris, abjice carnem,
Membra fove : parili sanat ratione rigorem
Urticæ semen, perceptaque frigora vincit.
Et cervina potest mulcere medulla rigorem.
Decoctum raphani semen cum melle vorabis,
Sive fel ursinum tepefacta dilue lympha :

servir pour conjurer la folie. La racine de pyrèthre mâchée purifie le cerveau. Le suc d'hièble employé en fomentation, et le suc de lierre aspiré par le nez sont également salutaires. Le vinaigre imprégné de rue a aussi une vertu qui agit favorablement sur le cerveau. Il n'est pas toujours aisé de guérir le mal quand une fois il est venu : aussi la prudence veut-elle qu'on se tienne en garde contre celui qui peut nous assaillir.

VIII. Contre la chute des cheveux et les taches de la tête.

Il n'est pas rare de voir les cheveux, frappés d'une maladie qui se dérobe à nos recherches, perdre leur sève et tomber. Cette maladie, qui prive la tête de son plus bel ornement, peut provenir ou de la malpropreté, ou de l'action funeste d'un breuvage empoisonné, ou du contact de ce reptile sur lequel les flammes n'ont pas de prise, et qu'on appelle salamandre. Quelquefois aussi le front se couvre de petites taches rondes, qui bientôt se changent en des affections nouvelles. Contre cette maladie, il faut employer en fomentation de la cendre de peau de vipère mêlée avec de la graisse d'ours et du gland; on peut aussi se fomenter la tête ou le front avec du sang de tortue.

IX. Contre le coryza et le refroidissement.

Souvent le froid pénètre et saisit si fortement les membres, qu'il est très-difficile d'y rappeler la chaleur. Faites bouillir alors dans de l'huile une grenouille, que vous retirerez quand elle sera cuite; puis frottez-vous le corps avec l'huile ainsi préparée. La graine d'ortie peut avantageusement remplacer la grenouille et guérit infailliblement les maladies causées par le refroidissement. Des frictions faites avec de la moelle de cerf peuvent aussi remédier à la roideur des membres. L'expérience

Proderit hoc fotu : seu cassis ostrea testis
Usta dabunt cinerem, qui pro sale sumptus in escis
Discutiet gelidum calefacto vertice virus.
Nonnullus liquidum sumit, mulsum atque sinapi,
Atque palato agitat retinensque movensque.
Allia nonnulli mandunt, oleive liquore
Perfundunt calido cerebrum, nasique latebras.
Quidam lactucæ credunt prodesse sapores:
Curandi modus hic et suavis et utilis idem est.

X. Elephantiasi propellendæ.

Est elephas morbus[22] tristi quoque nomine dirus,
Non solum turpans infandis ora papillis,
Sed cita præcipitans funesto fata veneno.
Huic erit adversus cedri de cortice succus,
Mustellæque cinis, vel fusus sanguis ab illa.
Nonnulli dixere serum prodesse bibendo.
Mentastri folium potu apposituque salubre est.
Nec frustra bulbos et sulphura jungis aceto.
Præterea nitrum debes cum melle jugatum
Spargere lacte bovis, varias sic ungere frontes.
Cerussam, et chartam, quam gens Ægyptia mittit[23],
Tunde simul, misceque oleum quod flore rosarum
Conditum est : line sic faciem, et sic redde salutem.

XI. Cutis et faciei vitiis propellendis.

Invida si maculet faciem lentigo decoram,
Nec prodesse valent naturæ dona benignæ,
Erucam atque acidum laticem simul illine malis.
Proderit et bulbus mellis dulcedine victus,
Crudave dulcacido miscebis rapa liquori.

conseille encore de boire une décoction de miel et de graine de raifort, ou d'employer en fomentation du fiel d'ours délayé dans de l'eau tiède. La cendre de coquille d'huître, employée en guise de sel dans les aliments, a la vertu de guérir le coryza en ramenant la chaleur à la tête. Il y en a qui se gargarisent avec un mélange de vin miellé et de moutarde, d'autres mâchent de l'ail, ou se frottent le front et l'intérieur des narines avec de l'huile tiède. La laitue est aussi regardée comme un bon spécifique : c'est un remède efficace et agréable en même temps.

X. Contre l'éléphantiasis.

Il est une maladie dont le nom même est terrible : c'est l'éléphantiasis. Elle se manifeste par d'horribles pustules sur le visage, et emporte en peu de temps le malheureux qui en est atteint. Cependant on peut en arrêter les funestes ravages en prenant du suc d'écorce de cèdre, de la cendre de belette ou du sang chaud de cet animal. Le petit-lait passe encore pour un breuvage salutaire. La feuille de menthe sauvage, employée soit en boisson, soit en fomentation, n'est pas sans efficacité. On peut aussi se servir d'une combinaison de vinaigre d'oignons et de soufre. Fomentez encore le visage ulcéré du malade avec du nitre, du miel et du lait de vache mêlés ensemble. Enfin, broyez de la céruse avec des feuilles de papyrus, plante qui nous vient d'Égypte, et mêlez-y de l'huile de rose : cette mixtion, employée de la même manière, a une vertu dont vous pouvez bien espérer.

XI. Contre les affections de la peau et du visage.

Le visage est quelquefois marqué de taches de rousseur, qui semblent lui envier les dons de la bienveillante nature, et rendent la beauté en quelque sorte inutile. On peut y remédier en se frottant les joues avec du vinaigre où l'on a broyé de la roquette. L'âcreté de

Sanguine vel leporis morbus delebitur oris.
Frons salicis cum flore suo contrita medetur.
Sepiolæ cineres ex ossibus omnia tollunt.
Cycneos adipes hilari misceto Lyæo,
Omne malum propere maculoso ex ore fugabis.
Horrebit si livor atrox, aut nigra cicatrix,
Attrito sapone genas purgare memento,
Rugarum sulcos lentisci mastiche tendens.
Si vero vitium est quod ducit ab impete nomen [24].
Hoc matutina poteris cohibere saliva,
Seu folio platani, quod mansum mane vorabis.
Fœda fluunt curvi quæ purgamenta cameli
Urentur, cineremque dabunt, jungentur aceto
Mascula thura [25] simul, divinaque cura valebit [26].

XII. Aurium vitiis succurrendis.

Quum sævus teneras dolor alte sauciat aures,
Fraxinea in flammis fundit quem talea succum
Instilles, sive obscenos ex virgine rores [27],
Aut succum ex folio, dederit quem populus alba :
Sæpe chelidoniæ rapidum sociatur acetum,
Adjunctoque nitro procedit cura salubris.
Mentastri liquor expressus conducere fertur.
Infectum violis oleum bene consulit auri.
Annosa rubros si legeris arbore vermes,
Ex oleo tere, sic tepidos infunde dolenti.
Si vero obtusa sensus remoretur in aure,
Lumbricos terræ, sevumque ex anserе rauco
Excoque : sic veterem poteris depellere morbum.

l'oignon tempérée par la douceur du miel, ou le jus d'une rave crue, mêlé à de l'oxymel, peut aussi faire disparaître ces taches. Le sang du lièvre a une vertu semblable. La feuille et la fleur du saule, broyées ensemble, sont également efficaces. La cendre des os du poisson qu'on appelle sèche guérit toutes les affections de la peau; et la graisse de cygne, combinée avec la liqueur réjouissante de Bacchus, rend incontinent au visage sa fraîcheur première. — S'agit-il de ranimer un teint livide ou de faire disparaître de noires meurtrissures, il faut se frotter les joues avec du savon broyé, et remplir de suc de lentisque les sillons formés par les rides. Si le visage est ulcéré par des dartres, la salive, au matin, est une fomentation salutaire. Mangez encore, à jeun, des feuilles de platane; ou bien brûlez les excréments du chameau au dos recourbé, et mêlez-en la cendre avec du vinaigre et de l'encens : cette mixtion appliquée sur la peau est d'une merveilleuse efficacité.

XII. Contre les maux d'oreilles.

Pour apaiser ces douleurs cruelles qui affectent l'organe si sensible de l'ouïe, il est bon d'épancher dans l'oreille soit du suc que distille un rameau de frêne exposé à l'action du feu, soit de l'urine d'une jeune fille encore vierge, soit enfin du suc de la feuille du peuplier blanc. Le vinaigre mordant mêlé avec de la chélidoine et du nitre n'est pas moins salutaire. Le jus de la menthe sauvage passe aussi pour un bon spécifique. L'huile imprégnée de violette est un calmant qu'il ne faut pas oublier. Si vous pouvez vous procurer de ces vers rouges qu'on trouve sur les vieux arbres, broyez-en quelques-uns dans de l'huile tiède; puis, introduisez-les dans l'oreille malade. — Le sens de l'ouïe devient quelquefois dur et obtus. Pour remédier à cette surdité, que le temps

Felque bovis surdis etiam prodesse loquuntur,
Si jungas olidæ grave quod minxere capellæ.
Si vero incautas animal penetraverit aures,
Proderit admixto pavidi fel muris aceto.
At si lympha nocens pervaserit, anseris aptus
Immittetur adeps, ceparum non sine succo :
Qui gravis est oculis, sensum tamen auribus auget.
Vis et Phœbigenæ [28] divinam discere curam,
Si qua vel annosis confecta doloribus auris,
Allia tum septem numero, septemque lupinos
Cretaceam dabis in testam : tum Delphica frondis
Addatur, mixto totum ut fervescat aceto,
Doctus eris tepidos illinc immittere rores.

XIII. Oculorum dolori mitigando.

Summa boni est alacres homini contingere visus,
Quos quasi custodes, defensoresque pericli
Prospiciens summa natura locavit in arce :
Sic tamen ut nullos paterentur desuper ictus,
Atque supercilio pavidi tegerentur opaco.
Sed dolor immeritum lumen [29] si forte lacessit,
Lana madens oleo noctu connectitur apte,
Viventisve nepæ [30] lumen gestatur amicum.
Ex folio caulis cineres, confractaque thura
Et laticem Bacchi fœtæ cum lacte capellæ
Desuper induces, atque una nocte probabis.
Hyblæi mellis succi cum felle caprino
Subveniunt oculis dira caligine pressis.
Vettonicæ mansus siccabit lumina succus.
Si tenebras oculis obducit pigra senectus,
Expressæ marathro guttæ cum melle liquenti

ne fait qu'accroître, on peut employer des vers de terre cuits dans la graisse de l'oie au chant rauque. Le fiel de bœuf, mêlé avec de l'urine de chèvre, est un remède, dit-on, non moins salutaire. — Un animal s'est-il furtivement glissé dans l'oreille, le fiel du rat peureux, mêlé avec du vinaigre, dissipera la douleur. S'y est-il introduit un liquide nuisible, on se trouvera bien d'enduire le conduit auditif de graisse d'oie, mêlée au suc d'oignon : car ce bulbe, si nuisible à la vue, donne à l'ouïe plus de finesse. — L'art divin d'Esculape enseigne encore un remède fort efficace contre les douleurs chroniques de l'oreille. Prenez sept gousses d'ail et autant de lupins, que vous mettrez dans un vase de terre cuite avec des feuilles de laurier; puis, faites bouillir le tout dans du vinaigre, et versez dans l'oreille quelques gouttes de cette décoction.

XIII. Contre les maux d'yeux.

Le don le plus précieux que la nature puisse faire à l'homme est une bonne vue. Les yeux ont été placés, comme sentinelles du corps, dans un lieu éminent, pour voir de haut et au loin, à l'abri de toute surprise, sous la sauvegarde d'un épais sourcil. Si cependant cet organe sacré vient à recevoir quelque atteinte, appliquez-y pendant la nuit un flocon de laine imbibé d'huile, ou les yeux arrachés à une écrevisse vivante. Vous pouvez encore vous servir de cendre de feuilles de chou et d'encens broyé dans du vin et du lait d'une chèvre qui vient de mettre bas. Le miel d'Hybla, mêlé avec du fiel de chèvre, dissipe les tristes ténèbres des yeux. La bétoine mâchée donne un suc qui en sèche les humeurs. L'obscurcissement causé par le grand âge cède à des fomentations faites avec du suc de fenouil mêlé de miel pur, ou avec du fiel de vautour noir, dans lequel on a broyé de la graine de chélidoine. Ce remède sera aussi efficace dans les affections

Detergere malum poterunt, vel vulturis atri
Fella, chelidoniæ fuerint queis gramina mixta,
Hæc etiam annosis poterunt succurrere morbis.
Fel quoque de gallo mollitum simplice lympha
Exacuet puros, dempta caligine, visus :
Sive columbarum fimus admiscetur aceto,
Seu fel perdicis parili cum pondere mellis.
Vina chelidoniæ simili ratione jugantur,
Efficiuntque suo præclaros unguine visus.
Aspera quin etiam mulcent et rupta reducunt.
Si genus est morbi, miserum quod lumen adurit,
Hic calor infuso mitescit lacte canino.
Anguibus ereptos adipes ærugine misce,
Hi poterunt ruptas oculorum jungere partes.
Si vero horrendum ducunt glaucomata plumbum,
Spiritus alterius prodest, qui granâ cumini [31]
Pallentis mandens visus exhalat in ipsos.
Si tumor insolitus typho se tollat inani,
Turgentes oculos vili circumline cœno.

XIV. Dentium vitio, et oris fœtori medendo.

Haud facile est acrem dentis tolerare dolorem,
Quo magis est æquum medicam pernoscere curam.
Quum Baccho violas decoxeris, ore teneto.
Mansus item prodest succis oleaster acerbis :
Hinc oscedo fugit, linguæ quoque vulnera cedunt.
Cum vino piper et nitro tepidum inde dolenti.
Sæpe chelidoniæ succo vel lacte capellæ
Sanescunt dentes, aut tauri felle juvantur.
Aut acidi latices clauso volvuntur in ore.
Manditur apta rubus gingivis et bona labris.
Lentiscus myrtusque emendant oris odorem.

chroniques des yeux. Le fiel de coq délayé dans de l'eau pure a de même la vertu de donner à la vue plus de puissance après l'avoir débarrassée des brouillards. On peut encore employer un mélange de fiente de la colombe et de vinaigre, ou le fiel de la perdrix combiné avec une égale dose de miel. Le vin imprégné de suc de chélidoine, et employé en fomentation, n'est pas moins efficace ; il calme même les douleurs et cicatrise les plaies de cet organe. — Le lait de chienne, injecté dans les yeux affectés d'inflammation, calme la cuisson causée par la chaleur qui les brûle. La graisse de serpent mêlée avec de la rouille de cuivre a la vertu de cicatriser les blessures de l'œil. Si l'organe de la vue est atteint de cette maladie où l'humeur cristalline de l'œil devient livide et plombée, rien n'est plus efficace que l'haleine d'une personne qui a mâché de cette plante qui rend pâle et qu'on nomme cumin. S'il s'agit de remédier à quelque tumeur, un peu de vile boue appliquée sur l'œil malade la fera disparaître.

XIV. Contre les affections des dents et la mauvaise haleine.

Il y a peu de maux plus insupportables que le mal de dents, et, s'il est un remède intéressant à connaître, c'est celui qui peut y mettre un terme. Gargarisez-vous donc avec une décoction de violettes dans le vin. Le suc acerbe de l'olivier sauvage est aussi un bon remède : il arrête les bâillements et cicatrise les plaies de la langue. On peut encore mettre sur la partie douloureuse du vin assaisonné de nitre et de poivre à la saveur brûlante. Le suc de chélidoine, le lait de chèvre, le fiel de taureau, sont également d'excellents spécifiques contre les maux de dents, aussi bien que les gargarismes de vinaigre. La ronce mâchée est bonne pour les gencives et pour les lèvres. Le lentisque

Quod vero assumpsit nomen de dente fricando,
Cervino ex cornu cinis est, aut ungula porcæ
Torrida, vel cinis ex ovis, sed non sine vino,
Muricis aut tosti, vel bulbi exstincta favilla.
Ambitiosa putas, sunt ista salubria cunctis [32].
Exesos autem dentes si forte quereris,
Ure fimum muris, patulis et hiatibus adde,
Vel cinerem dentis cervini exstinguere aceto
Convenit, atque cavis immittere partibus apte.
Prodest et pulvis lumbrici corpore tosto.
Ora ambusta cibo sanabis lacte canino.
Sæpe etiam gelida gingivas collue lympha,
Dentibus ut firmum possis servare vigorem.
Si vero infandum proserpit ad intima vulnus,
Permisceto salem parili cum pondere thuris,
Hinc tractato locum, miram experiere medelam.
Aut tu sume pilam quæ caudis hæret ovinis,
Hæc siccata dabit molles et fracta farinas;
Hujus et attactu tetrum mulcebitur ulcus.

XV. Uvæ, faucibus, collo medendis.

Ægrescunt teneræ fauces, quum frigoris atri
Vis subiit, vel quum ventis agitabilis aer
Verritur, atque ipsas flatus gravis inficit auras,
Vel rabidus clamor facto quum forte sonore
Planum radit iter; sic est Hortensius [33] olim
Absumptus : causis etenim confectus agendis
Obticuit, quum vox domino vivente periret,
Et nondum exstincti moreretur lingua diserti.
Ergo autem studio quæres inhibere dolorem.

et le myrte purifient l'haleine. La poudre connue sous le nom de poudre dentifrice, et ainsi appelée parce qu'elle sert à frotter les dents, se fait avec de la cendre de corne de cerf, ou des pieds de truie brûlés, ou de la cendre de coquilles d'œufs délayée dans un peu de vin. On la fait encore avec du murex calciné ou de l'oignon brûlé. On croit qu'on ne peut se guérir qu'à prix d'argent; mais les remèdes les plus simples, comme ceux que j'indique, sont en même temps les plus efficaces contre toutes sortes d'affections. — Si l'on veut arrêter la carie, il faut introduire dans le creux de la dent gâtée de la cendre de fiente de rat. On peut se servir encore de la cendre de dent de cerf refroidie dans du vinaigre, ou de la poudre qui résulte de la combustion des vers de terre. Le lait de chienne a la vertu de cicatriser les brûlures de la bouche causées par des aliments trop chauds. — Ayez soin de vous laver souvent les gencives avec de l'eau froide : c'est le moyen de conserver vos dents en bon état. — Si la dent est atteinte jusque dans sa racine, traitez la partie malade avec du sel mêlé à une égale quantité d'encens, et vous éprouverez à l'instant un soulagement merveilleux. Prenez encore un de ces globules fangeux qui se forment à la queue des brebis; desséchée et réduite en poudre, cette matière apaisera, par son contact, l'inflammation de la plaie.

XV. Contre les affections de la luette, du gosier et du cou.

Les parois délicates du gosier peuvent être altérées, ou par le froid, ou par le grand vent, ou par quelque vapeur pestilentielle. La voix peut aussi, par des efforts immodérés, occasionner des lésions dans la partie si délicate du larynx. C'est ce qui est arrivé à Hortensius : à force de plaider, il fut réduit au silence; sa voix s'éteignit, et l'orateur mourut avant l'homme. Vous qui cherchez, qui demandez un remède, apprenez ce que l'art enseigne en pareil cas. Faites bouillir un peu de miel, ce présent

Simplicibus lymphis confunditur aerium mel[34],
Additur excussus nivea similagine furfur,
Decocta hæc clauso simul exercentur in ore.
Præterea fauces extrinsecus ungere prodest
Ursino et tauri sevo, cerisque liquatis,
Omnia quæ geminis æquabis lancibus ante.
Disce etiam miram ex vili medicamine curam.
Actiaco melli jungas agreste papaver,
Decoctumque simul mandes, mansumque vorabis.
Crinitæ porri radices quinque coquantur,
Hinc aqua non fervens volvatur fauce sonora,
Nec tamen in stomachum descendat gutta patentem.
Si vero afflictam languor dejecerit uvam,
Tunc horas aliquot pronus recubare memento :
Aut illam pulvis tosti relevabit anethi,
Aut cinis ex cochlea, vel torrida brassica flammis.
Verum angina sibi mixtum sale poscit acetum,
Quod refert clauso versatum agitare palato.

XVI. De rigore cervicis.

At si cervices, durataque colla rigebunt
(Mira loquar), geminus mulcebitur unguine poples,
Hinc longum per iter nervos medicina sequetur[35].
Anseris aut pingui torpentia colla fovebis.
Illinitur valido multum lens cocta in aceto,
Aut capræ fimus et bulbi, aut cervina medulla :
Hoc etiam immotos flectes medicamine nervos.
Quos autem vocitant tolles[36], attingere dextra
Debebis, qua grillus erit pressante peremptus[37].

XVII. Tussi, et choleribus medendis.

Noxia si penitus cholerum sævire venena

de l'air, et de son de froment; puis gargarisez-vous avec cette décoction. En outre, oignez-vous extérieurement le gosier avec de la graisse d'ours et de taureau et de la cire liquéfiée, le tout mêlé ensemble à doses égales. Voici encore un remède fort simple, mais d'une merveilleuse efficacité. Faites bouillir du miel de l'Attique avec des pavots sauvages; puis, avalez cette mixtion après l'avoir bien mâchée. Faites cuire encore cinq racines chevelues de poireau, et gargarisez-vous avec de l'eau attiédie dans laquelle aura bouilli le poireau, en prenant garde toutefois d'en laisser pénétrer la moindre goutte dans l'estomac. — Si vous voulez remédier à la chute de la luette, tenez-vous couché sur le ventre pendant quelques heures. La cendre d'aneth, ou de coquilles de limaçon, ou de chou, sera un remède non moins efficace. L'inflammation du gosier, qu'on appelle angine, cède à un gargarisme de vinaigre dans lequel on a fait dissoudre du sel.

XVI. Contre le torticolis.

Pour remédier au torticolis, il faut (le remède paraîtra étrange) se frotter les jarrets avec de la graisse. L'effet salutaire de cette friction remontera jusqu'au siége du mal. On peut aussi se frotter la partie malade avec de la graisse d'oie. La roideur du cou cède également à une fomentation faite avec des lentilles bien cuites dans du fort vinaigre, ou avec du fumier de chèvre et des oignons, ou encore avec de la moelle de cerf. Ce dernier remède sera également bon pour rendre aux muscles paralysés leur ancienne souplesse. Il sera bon enfin de toucher les amygdales avec les doigts mêmes dont on vient d'écraser un grillon.

XVII. Contre les glaires et la toux.

La feuille de laitue cuite a une vertu purgative à la-

Perspicies, cocta lactucæ fronde levabis :
Proderit et caules assumere sæpe madentes.
Interdum fauces tussi quatiuntur atroci,
Allia tum sumes decocta, et melle peruncta,
Semine vel raphani permixto dulcia mella.
Aut si fraxinea semen de fronde revellis,
Interiora vora veritus contingere dente [38].
Ovum melle teres domitum ferventibus undis,
Marrubiumve potens, hæc faucibus optima sumes,
Frenabisque gravem facili medicamine tussim.

XVIII. Digestioni, et stomacho medendo.

Qui stomachum regem totius corporis esse
Contendunt, vera niti ratione videntur.
Hujus enim validus firmat tenor omnia membra :
At contra ejusdem franguntur cuncta dolore.
Quin etiam (nisi cura juvat) vitiare cerebrum
Fertur, et integros illinc avertere sensus.
Lactucæ semen nigræ quod lignea pila
Triverit, admixto jejunus sumito melle,
Sed cochlear trinum gustu tibi sufficit uno.
Aut tritum semen raphani mulsumque juvabit :
Sive duæ partes absinthi, et tertia rutæ
Decoctis potantur aquis, siliquæque madentes [39],
Semina vel marathri fœtæ cum lacte capellæ.
Pulegium quoque decoctum curabit amice.
Et potu et fotu stomacho conducit acetum.
Seu cochleas undis calefactas ac prope victas
Suppositis torre prunis, vinoque garoque
Perfusas cape ; sed prodest magis esse marinas.
At male digestis si crapula sæviet escis,
Ex pipere, et calida florem de rore marino
Ebibe : seu salibus piper adde [40], et tenue cuminum [41],

quelle doivent recourir les personnes qui sont tourmentées par les glaires. Elles se trouveront bien aussi de manger souvent du chou bouilli. — Si vous êtes atteint d'une toux violente, prenez une décoction d'ail et de miel. Tâchez encore de vous procurer des baies de frêne, que vous avalerez sans les mâcher. Pétrissez un œuf dur, ou du marrube, que ses propriétés médicales ont rendu célèbre, avec du miel, et vous obtiendrez un médicament très-bon pour le gosier, et la toux la plus grave cèdera à ce remède facile.

XVIII. Contre les digestions difficiles, et autres affections de l'estomac.

C'est avec raison qu'on a dit que l'estomac est le roi de tout le corps. A son état de santé semble, en effet, se rattacher celui de tous les membres; s'il est malade, au contraire, tout languit avec lui. Sa défaillance, si l'on n'y remédie, se communique même au cerveau et aux facultés intellectuelles. Broyez dans un mortier de bois de la graine de laitue noire, mêlez-y du miel, et prenez cette mixtion à jeun, mais sans excéder trois cuillerées. La graine de raifort broyée dans du vin miellé est aussi un bon spécifique. Faites encore bouillir dans l'eau deux parties d'absinthe avec une de rue, et vous obtiendrez une décoction très-salutaire. Le fenugrec ou la graine de fenouil bouillie dans le lait d'une chèvre qui vient de mettre bas est également efficace. Une décoction de pouliot n'est pas moins bonne. Le vinaigre, soit en boisson, soit en fomentation, est favorable à l'estomac. Faites aussi bouillir dans l'eau, jusqu'à cuisson presque parfaite, des limaçons, que vous placerez ensuite sur des charbons ardents; puis avalez-en la cendre, imbibée de vin et de saumure de garus. Les limaçons de mer sont les plus efficaces. — Si l'estomac souffre d'une indigestion, il faut boire de l'écume de mer mêlée avec de l'eau chaude et du poivre. Vous pouvez encore com-

Quæ coctis tinges epulis et rapta vorabis[42].
Aut cubitum pergens succum cape tristis aceti.
Ventriculis mergi raptus sal tostus et ustus
Tosto pane super, piperis quoque pulvere multo
Miscetur, capies divinum munus in istis.
Proderit hoc stomacho, victas et concoquet escas,
Grana peregrini piperis[43] diffindito quinque,
Nicolao molli[44] quæ mane inserta capesses.

XIX. Felli et phthisi arcendis.

Lutea si crescunt, et cunctis noxia fella,
Allia parva novem, piperis tot permole grana,
Quæ cyatho diluta gari mandesque bibesque :
Hæc iterum septena capis, post denique quina.
Præterea caules, frondet si parva sabucus[45],
Decoctos sale permisces, ac jungis olivo :
Tunc capis, ac tali auxilio fella horrida purgas.
Prosunt et pelagi latices, quos pondere justo
Dulcibus associas lymphis, mellique liquenti.
Et niveus prodest ex ubere succus asellæ,
Si tepido vinum infundas, ac mella piperque.
At vomitum radix narcissi pota movebit[46].
Si vero phthisis annoso sedet improba morbo,
Intritas vino cochleas hausisse juvabit.
Proderit et veteris sevi pila sumpta suilli.
Carne asinæ sevoque capræ medicina salubris.

XX. Mammis sanandis, vel stringendis.

Ubera fecundo multum lactantia succo
Sæpe sibi noxæ nimium manando fuerunt :
Fæce igitur valida duri reprimentur aceti.

biner l'écume de mer avec du poivre et du cumin, puis avaler le tout, après l'avoir versé dans quelque aliment cuit. Il n'est pas inutile, non plus, avant de se mettre au lit, de boire un peu de fort vinaigre. Si vous pouvez vous procurer du sel que contient le ventre du plongeon, faites-le brûler sur du pain rôti, mêlez-y une forte quantité de poivre pulvérisé, et vous obtiendrez un remède d'une efficacité merveilleuse. Un autre moyen de faciliter la digestion, c'est de manger, le matin, une datte où l'on a introduit cinq grains de poivre fendus.

XIX. Contre la bile et la phthisie.

Pour chasser la bile noire, ce poison intérieur qui altère la santé chez tous les hommes, broyez neuf petites gousses d'ail et autant de grains de poivre, que vous délayerez ensuite dans une tasse de saumure de garus; puis avalez le tout, après l'avoir mâché. Prenez encore deux doses de ce médicament, en réduisant à sept, puis à cinq, le nombre des gousses d'ail et des grains de poivre. Une décoction de tiges d'hièble, d'huile et de sel, est encore un excellent spécifique contre la bile. Le miel délayé dans de l'eau de mer mêlée avec partie égale d'eau douce n'est pas moins efficace. Vous vous trouverez bien encore de l'emploi du lait de chèvre, mêlé, tiède encore, avec du vin, du miel et du poivre. La racine de narcisse provoque les vomissements. — Si l'on veut remédier à une phthisie invétérée, on fera bien de boire du vin où l'on aura broyé des limaçons, ou d'avaler une boule de vieille graisse de porc. La chair d'ânesse et la graisse des chèvres sont aussi très-efficaces.

XX. Contre les affections et l'affaissement des mamelles.

Souvent la surabondance du lait donne aux mamelles un développement pernicieux; mais le sédiment du vinaigre a une force astringente qui réprime cette exubérance.

Post partum tumidas injuste assurgere mammas
Interdum aspicies : harum mala commemoratur
Murinus fimus ex pluvio sedare liquore.
Sin autem clausas penitus dolor angit acerbus,
Lumbricis terræ turgentes unge corymbos.
Si castigatas studium est præstare mamillas,
Ex hedera sertis ambas redimire memento,
Protinus et raptas fumis mandare coronas [47] :
Anseris aut sevum pariter cum lacte tepenti,
Aut ovum illinito tulerit quod garrula perdix.
Præterea pluvio decocta papavera rore
Hærescant, multis post dissolvenda diebus.
Vis et Phœbigenæ cœlestia sumere dona,
Ubera quum tetris laniata doloribus urgent?
Navis ramentum [48], et quæ nomine prassion herba est,
Et quæ vulgari sermone insana vocatur,
Græcos hyoscyamon [49] propria scito dicere lingua,
Nec non et calami radix, lapathique legumen
Mixta dabunt miras, experto crede, medelas.

XXI. Rejectioni cibi, aut sanguinis restringendæ.

Si stomachus nondum concoctas exspuit escas,
Et magis atque magis vitium revomendo valescit,
Allia cædemus, tetrumque trahemus odorem.
Sin etiam rutilus fertur de pectore sanguis,
Sorbitio menthæ, raphanus vel cocta juvabit.
Sæpe lapis teritur (specularem nomine dicunt [50])
Et mixtis hauritur aquis, sistitque cruorem.
Uritur interdum raptus de robore cortex,
Et cinis ex calido prodest epota Lyæo,
Ovorum cinis, aut cochlearum, aut denique melis;

Après l'accouchement, les mamelles se gonflent quelquefois d'une manière extraordinaire : l'eau de pluie où l'on a délayé de la fiente de rat, passe, en pareil cas, pour un bon spécifique. S'il s'agit de remédier à ces douleurs aiguës que cause intérieurement l'obstruction des mamelles, il faut frotter les mamelons avec des vers de terre. Les femmes qui tiennent à avoir le sein bien proportionné devront s'entourer les mamelles de guirlandes de lierre, qu'elles jetteront ensuite au feu sitôt qu'elles les auront retirées, ou se frotter soit avec de la graisse d'oie mêlée à du lait tiède, soit avec un œuf de perdrix, cet oiseau au bruyant caquetage. Elles peuvent s'appliquer sur le sein des pavots cuits dans de l'eau de pluie, qu'elles y laisseront pendant plusieurs jours, jusqu'à ce qu'ils soient en quelque sorte fondus. — Voulez-vous suivre les conseils divins du fils d'Apollon et employer les remèdes qu'il enseigne contre les douleurs aiguës du sein ? prenez de la raclure de navire, des feuilles de prasium, et de cette plante vulgairement connue sous le nom d'herbe folle, mais que les Grecs nomment hyoscyamon, de la racine de roseau, et de l'oseille : mêlez le tout ensemble, et vous aurez un spécifique dont l'usage m'a prouvé l'efficacité.

XXI. Contre les vomissements où l'on rend, soit les aliments, soit le sang.

Si l'estomac ne peut supporter les aliments, et qu'à force de vomir il devienne de plus en plus incapable de digérer, il faut couper une gousse d'ail et en aspirer l'odeur âcre et pénétrante. Si c'est le sang qu'on vomit, on devra boire de la menthe ou manger du raifort cuit. On parvient encore à arrêter l'hémorragie en buvant de l'eau dans laquelle on a mis du talc préalablement broyé. L'expérience a découvert la même vertu dans la cendre d'écorce de chêne délayée dans du vin tiède, ainsi que dans les œufs, les limaçons, ou enfin le blaireau brûlé. On prétend aussi qu'il est bon de manger des baies de saule,

Aut mansus salicum fructus prodesse putatur,
Aut platani pilulas acri infundemus aceto :
Nullus erit sanguis, quem non cibus iste moretur.

XXII. Jecoris, et lateris vitiis medendis.

Si molles jecoris fibras dolor hauriet acer,
Protinus ex mulsa potanda elelisphacus herba est :
Sumitur et semen, quod fraxinus alta profudit,
Vulturis atque jecur, vel jus perdicis apricæ[51].
Præterea simili drachma pix dura, piperque
Franguntur, sic in mollito pulvere juncta
Egelidis miscentur aquis, recreantque bibentem.
Absinthi quoque decocti potabitur humor.
Si latus immeritum morbo tentatur acuto,
Accensum tinges lapidem stridentibus undis,
Hinc bibis : aut aceris radicem tundis, et una
Cum vino capis : hoc præsens medicamen habetur.
Quid referam multis composta philonia rebus[52]?
Quid loquar antidotum variis? quis ista requirat?
At nos pauperibus præcepta feramus amica.
Nec non et jecoris quæretur fibra lupini,
Jungenturque simul costum, foliumque, piperque[53],
Quæ diluta mero dantur potanda Lyæo.
Est et vis morbi, quod telum commemoratur[54],
Quum subito dolor insanus furit incitus ictu :
Persicon huic potum e nuce traditur interiore,
Quæ mihi cura satis casu monstrante probata est.

XXIII. Spleni curando.

Quando lien tumido circumligat ilia vinclo,
Et plenum splenem demonstrant membra rigore,
Mollibus ex hederæ tornentur pocula lignis[55],
Hinc trahet assuetos æger quoscumque liquores :

ou de boire du vinaigre où l'on a infusé des baies de platane; il n'est pas d'hémorragie qui ne cède à la vertu de ces remèdes.

XXII. Contre les affections du foie et du côté.

Pour remédier aux douleurs du foie, douleurs d'autant plus aiguës qu'elles ont pour siége une partie du corps tendre et délicate, il faut boire du vin miellé où l'on a infusé de la sauge. On peut aussi faire usage des baies de frêne, de foie de vautour, et du jus de la perdrix, amie du soleil. En broyant une drachme de poix dure avec égale quantité de poivre, dont vous délayerez ensuite la poudre dans de l'eau froide, vous obtiendrez encore une boisson très-efficace. Une décoction d'absinthe n'est pas moins salutaire. — Si le côté est le siége d'une douleur que rien ne semble avoir provoquée, l'expérience conseille de boire de l'eau où l'on a plongé et fait refroidir une pierre rougie au feu, ou du vin dans lequel on a broyé de la racine d'érable. Je ne parlerai pas de ces médicaments recherchés, et qui se composent d'une infinité d'ingrédients, comme celui qu'on appelle *philonia :* qui pourrait y recourir? mes conseils s'adressent aux pauvres dont j'ambitionne l'amitié. Je conseillerai donc simplement de faire cuire du foie de loup avec du costus, du folium et du poivre, et de boire ensuite ce mélange délayé dans du vin pur. — Le côté est aussi sujet à une affection soudaine et très-violente qu'on appelle *trait :* l'amande du noyau de pêche donne une boisson qui est très-bonne contre cette maladie, comme l'expérience me l'a démontré.

XXIII. Contre les affections de la rate.

Quelquefois la rate se gonfle, et cette enflure se manifeste par la tension des parties voisines. Il faut alors se servir, à table, d'une coupe faite avec du bois de lierre, ou boire l'eau verdâtre d'une décoction de légumes. On

Aut viridis coctorum olerum potabitur unda.
Proderit exsucto fluvialis hirudo cruore,
Sive myrica potens, seu ros cum pane marinus;
Aut hederæ succus potu appositique juvabit.
Nec non intactam ferro quam videris alnum,
Huic liber eripitur ferro sine, decoquiturque,
Donec victarum pars tertia subsit aquarum.
Hinc medico potu pulsus dolor omnis abibit.
Nonnulli memorant consumi posse lienem,
Ervum si semper jejuno sumpseris ore.
Arida ficus item fervente domatur aceto,
Et trita illinitur, vel splen apponitur hædi.
Marrubium in vino potum prodesse loquuntur,
Præterea piper, ac nepetæ cum flore et anethum,
Capparis atque apium buglossaque jungitur una :
Horum decoctos latices potare salubre est.
Pulegium, abrotonum nitida cum mastiche coctum
Ac thymbræ speciem, quam commemorant cephaloten,
Prædixit spleni Deus Idæ[56] posse mederi.
Dulcia, Plautus ait[57], grandi minus apta lieni.
Splen tumidus nocet, et risum tamen addit ineptum,
Ut mihi Sardois videatur proximus herbis[58],
Irrita quæ miseris permiscent gaudia fatis.
Dicitur exsectus fáciles auferre cachinnos,
Perpetuoque ævo frontem præstare severam.

XXIV. Præcordiis sanandis.

Languida si duro turgent præcordia morbo,
Miscetur mulsæ farris sextarius unus,
Necnon et lini tunsum, siliquæque legumen[59].

peut encore s'appliquer sur le côté ou une sangsue, pour débarrasser la rate du sang qui l'engorge, ou du tamarin à la sève puissante, ou du pain imbibé d'eau de mer. Le jus de lierre, soit en boisson, soit en fomentation, est salutaire. Le liber, arraché, sans le secours du fer, à un aune que la cognée du bûcheron n'a jamais touché, donne une boisson singulièrement efficace; mais il faut avoir soin de la faire bouillir jusqu'à ce que l'eau soit réduite au tiers. On prétend que l'ers mangé à jeun est également propre à dissiper le gonflement de la rate. On fera bien aussi de se fomenter avec une figue sèche qu'on a fait bouillir dans du vinaigre, ou avec de la rate de chevreau. Le vin imprégné de marrube est une boisson qui passe pour avoir quelque efficacité. On conseille aussi comme une boisson salutaire une décoction de poivre, de fleur de pouliot sauvage, d'aneth, de câpres, d'ache et de buglose. Suivant l'oracle du dieu de l'Ida, le pouliot, l'aurone, le suc luisant du lentisque, et cette espèce de thym qu'on appelle céphalote, donnent une décoction qui remédie particulièrement aux affections de la rate. Plaute prétend que les substances douces ont peu d'efficacité contre les affections de cette partie du corps. Le gonflement de la rate, malgré la douleur qu'il cause, provoque un rire stupide, semblable à celui auquel s'abandonnent, lorsqu'ils auraient plutôt sujet de pleurer, ceux qui ont goûté du persil sauvage. On dit que les personnes à qui on a enlevé la rate perdent la faculté de rire et contractent un air sérieux pour tout le reste de leur vie.

XXIV. Contre les affections du diaphragme.

Le diaphragme est, comme la rate, sujet à se gonfler. Pour remédier à cette enflure, délayez dans du vin miellé un setier de farine, joignez-y du chaume de chanvre et

Hæc decocta simul, nondumque tepentia nectes.
Aut quæ poma Cydon Creteis misit ab oris[60]
Cocta lines, durum ut possis mollire tumorem.
Ocima præterea bulbive linuntur amari.
Proderit et lymphis corpus mersare marinis.
Quin etiam catulum lactentem apponere membris
Convenit : omne malum transcurrere fertur in illum :
Cui tamen exstincto munus debetur humandi[61].
Humanos quoque contactus mala tanta sequuntur,
Et junctus vitium ducit de conjuge conjux.
Quod superest thridaci[62] junges ramenta carinæ,
Quodque decem ex rebus confit simul atque vocatur,
Mastichis addentur fractæ jam mollia farra.
Talibus auxiliis præcordia tuta resident.

XXV. Lumbis, et renibus sanandis.

Quum sævit penitis hærens injuria lumbis,
Igne lapis candens datur exsultantibus undis,
Hoc poteris potu tristem superare dolorem :
Aut cum melle picem, nitrum sulphurque et acetum
Succida lana rapit contacta calentibus iisdem,
Proderit hanc ægris crebro perducere membris.
Aut caput asparagi cum vino sume vetusto,
Seu mavis appone : modus conducit uterque.
Aut adipi mixtum lumbis inducito sulphur.
Sæpe chelidoniam cum succo Palladis[63] addes,
Farraque, quæ tremulis prosunt sudantia flammis[64].
Fertur amygdalinæ succus nucis esse bibendus :
Pinsitur, ac tepidis sorbebitur addita lymphis.
Aut tres ex vino cochleas fervescere coges,

du fenugree, faites bouillir le tout, et appliquez cette mixtion encore chaude sur la partie malade. Le fruit originaire de Cydon, et qui doit son nom à cette ville de Crète, devient, quand il est cuit, un émollient très-efficace. On a reconnu la même vertu dans le basilic et dans le suc piquant de l'oignon. Un bain d'eau de mer produit aussi de bons effets. On dit que si l'on applique sur le ventre du malade un petit chien qui tette encore, le mal passe du corps de l'homme dans celui de l'animal. Il faut toutefois tuer ensuite le chien et l'enterrer. Cette transmission de maladies a lieu aussi entre les hommes; et l'on voit souvent un des époux communiquer à l'autre le mal dont il est atteint. Enfin, vous pouvez encore vous servir de raclure de navire mêlée avec de la mandragore, ou de ce médicament qui doit son nom aux dix ingrédients dont il est composé, en y joignant du suc de lentisque broyé. Grâce à ces remèdes, l'enflure du diaphragme disparaîtra.

XXV. Contre les affections des lombes et des reins.

Entre autres remèdes propres à calmer les douleurs profondes et tenaces des lombes, les médecins conseillent de faire boire au malade de l'eau où l'on a plongé et fait refroidir une pierre rougie au feu, ou de lui frictionner souvent le dos avec un flocon de laine grasse trempé dans une décoction brûlante de poix, de miel, de nitre, de soufre et d'aneth. Broyez encore une tête d'asperge dans du vin vieux; et, soit en boisson, soit en fomentation, ce vin ainsi préparé devient un bon spécifique. Des frictions faites avec de la graisse mêlée de soufre ne sont pas moins efficaces. J'en dirai autant du suc de l'arbre consacré à Pallas, mêlé avec de la chélidoine et du blé qu'on a fait cuire sur un feu ardent. On prétend que l'amande broyée dans de l'eau tiède donne une boisson fort salutaire. Faites bouillir dans du vin

Cumque suis domibus franges, piperis quoque grana
Ter quinque adjicies, potuque juvaberis illo.
Furfur item parca fuerit quum fervidus unda,
Post oleo madidus saccis immittitur aptis,
Quos vix passuris urentes addito membris.
Prodest cervinæ clemens natura medullæ.
Nec nocuit ciceris cocti potasse liquorem :
Aut mixtam teneris malvam contundito porris,
Contritumque simul cum mastiche confer anethum,
Quodque decem rebus componi ex nomine clarum est[65];
His continge locum : Deus hæc mihi certa probavit

XXVI. Ventris dolori mitigando.

Si dolor insanus tota desævit in alvo,
Heminis tribus in lymphæ tu decoque tritum
In vino prius hyssopum, validam quoque rutam,
Atque apium, donec pars duplex desit aquarum.
Potus erit medicus non detrectante palato.
Præterea nivei sterilis testa uritur ovi,
Quæ postquam in tenuem fuerit conversa farinam,
Ex calidis potatur aquis, et pota medetur.
Nec non jungenda est utero nova virga myricæ,
Illæsa hæc ferro, terraque intacta, feratur.
Aut medio ventris prodest aspergere terram,
Quam signaverunt vestigia pressa rotarum.
Proderit et pulvis facili sub cardine raptus.
Quin etiam ex lymphis tritum potare cuminum
Conveniet, quod jam nobis documenta probarunt.
Mentha quoque hoc pacto medicos dabit hausta sapores.
Cœliacos autem recreabis pane salubri,

trois limaçons broyés avec leurs coquilles, mêlez-y quinze grains de poivre, et vous aurez un breuvage d'une grande vertu contre les affections des reins. Faites bouillir aussi du son dans un peu d'eau; puis, après l'avoir imbibé d'huile, mettez-le dans un petit sac que vous appliquerez ensuite sur les reins du malade, aussi chaud qu'il le pourra supporter. La moelle de cerf est très-adoucissante, et l'eau où l'on a fait cuire des pois chiches devient un breuvage qui n'est pas sans efficacité. Ou bien encore, broyez ensemble de la mauve avec des poireaux; mêlez-y du suc de lentisque, de l'aneth, et de ce médicament qui doit son nom aux dix ingrédients dont il est composé; puis, fomentez avec cette mixtion la partie douloureuse : Esculape m'est garant de la bonté de ce remède.

XXVI. Pour calmer les douleurs de ventre.

Si vous êtes en proie à de violentes douleurs d'entrailles, broyez de l'hysope, de la rue et de l'ache dans du vin; puis, faites cuire le tout dans trois hémines d'eau, jusqu'à ce que celle-ci soit réduite de moitié : vous obtiendrez un breuvage efficace et agréable. La blanche coquille d'un œuf sans germe, réduite en poudre et délayée dans de l'eau chaude, n'est pas moins salutaire. On peut aussi s'appliquer sur le ventre une branche fraîche de tamarin, arrachée sans le secours du fer et qui n'ait point touché la terre; ou bien encore faire usage de la terre fangeuse des ornières, ou de la poussière recueillie sur les gonds d'une porte mobile. Le cumin broyé dans l'eau donne un breuvage dont l'expérience m'a démontré l'efficacité. Une semblable infusion de menthe a la même vertu. Le pain fait avec de la farine et des œufs dont on a d'abord fait dissoudre la coquille dans du vinaigre, est aussi un aliment très-bon contre les douleurs d'entrailles. Enfin, on peut

Quem mâdido farre efficies, ac mollibus ovis,
Quorum testa fero prius evanescet aceto.
Refert et teretes bulbos mollire terendo,
Cumque his Lenæi durum potare fluentum.

XXVII. Hydropisi depellendæ.

Corrupti jecoris vitio, vel splenis acervo
Crescit hydrops, aut quum siccatæ febre medullæ,
Atque avidæ fauces gelidum traxere liquorem,
Tum lympha interius, vitio gliscente, tumescit,
Secernens miseram proprio de viscere pellem.
Conveniet teneræ radix decocta sabuci
In geminis calidi cyathis potanda Lyæi.
Nec non et tepidis convolves corpus arenis:
Appositique leves nepetæ gustuque juvabunt.
Helleboro quoque purgatur lymphaticus humor,
Aut hujus vice quod fert semen lenta genista
Miscetur mulsis, ac haustis ducitur undis.
Sæpe et scillitico[66] pelluntur noxia Baccho.
Est qui prævalidum frixo sale miscet acetum,
Atque olei succo refricat turgentia membra.
Fraxineum semen cum Bacchi rore bibendum est.
Nec non apposito curantur dropace[67] membra,
Aut calido filicis radicem mollis Iaccho,
Qui subito raptos ventos succosque revellit
Unguine, quo frangit vires languoris aquosi.

XXVIII. Ventri molliendo.

Sæpe cibi specie, vitio vel corporis ipso,
Potibus aut duris quum adstricta morabitur alvus,
Vincetur talis mora gramine mercurialis,

boire avec confiance du vinaigre où l'on aura broyé des oignons au bulbe arrondi.

XXVII. Contre l'hydropisie.

L'hydropisie peut provenir ou de l'altération du foie, ou du gonflement de la rate, ou des ravages d'une fièvre ardente qui a desséché la moelle des os, ou enfin de ce que, pour étancher une soif brûlante, on a eu l'imprudence de boire un breuvage glacé. Alors tout se change en eau intérieurement, et la peau boursouflée se détache de la chair et des muscles. Il est bon, entre autres remèdes, de boire deux tasses de vin chaud où l'on aura fait bouillir la racine de la tendre hièble. On fera bien encore de se rouler dans le sable chaud. La feuille légère de pouliot sauvage, soit en fomentation, soit en boisson, n'est pas sans efficacité. L'ellébore aussi a la vertu de dissiper l'hydropisie. On pourra, au lieu d'ellébore, se servir de la graine du flexible genêt, qu'on mettra dans du vin miellé, et qu'on avalera avec de l'eau. L'oignon marin communique au vin une vertu également salutaire. Il y en a qui se servent de fort vinaigre mêlé avec du sel frit, ou qui frictionnent les membres gonflés du malade avec de l'huile. On peut boire aussi du vin où l'on a broyé des baies de frêne, ou se frotter le corps avec du dropax. Des fomentations faites avec de la racine de bruyère détrempée dans du vin chaud, sont également bonnes contre l'hydropisie : elles dissipent incontinent la boursouflure et les sérosités du corps.

XXVIII. Contre la constipation.

La constipation a pour cause ou la qualité des aliments, ou un vice naturel du corps, ou l'âpreté de quelque breuvage astringent. On peut y remédier avec

Cujus aquam cocti minimo cum melle bibemus.
Prunaque conveniunt, quæ mittit clara Damascus[68].
Multos præterea medici componere succos
Assuerunt : pretiosa tamen quum veneris emptum
Falleris, frustraque immensa numismata fundes.
Quin age, et in tenui certam cognosce salutem.
Aut igitur tectum lana supponis alumen,
Aut edis in patinis teneræ decocta sabuci,
Vel salsum mulsum capræ cum lacte capessis.
Crede tamen potum meliorem lactis equini :
Dicitur hic validos asinæ pervincere succos.
Silvestris fici lacrymam[69] prodesse loquuntur.
Quodque satis melius verbis dicemus Horati[70],
Mugilis et viles pellent obstantia conchæ.
Sed cochleas prius est urtica aut furfure pasci ;
Purior hinc gustus noxa sine moverit alvum.
Sæpe thalassomeli[71] adjecto cumulavimus imbri :
Hæc purgant, parili fuerint si pondere mixta.

XXIX. Solutioni ventris, et dysenteriæ compescendæ.

Tam varii casus mortalia secla fatigant,
Ut sint diversis obnoxia corpora morbis.
Sæpe etenim nimio cursu fluit impetus alvi :
Frenat commixto quum fervet brassica vino :
Aut cerasi victum longo jam tempore pomum.
Succus aminææ vitis[72] cum pane medetur :
Vel bene permixtum calida potatur acetum.
Vile quidem facili facto, tamen utile opinor,
Si lentent medica data purgatoria dextra,

de la mercuriale qu'on a fait bouillir dans l'eau avec un peu de miel. On se trouvera bien de manger des prunes qui nous viennent de la célèbre Damas. Les médecins conseillent une infinité de remèdes composés d'une multitude d'ingrédients; mais les médicaments recherchés ne sont pas toujours ceux qui sont les plus salutaires, et l'on peut se ruiner en remèdes sans recouvrer la santé. Sans chercher si loin la guérison, vous la trouverez dans cette triple prescription : prenez de l'alun que vous envelopperez dans un flocon de laine, et appliquez-vous ce spécifique sur le ventre, ou contentez-vous de manger de l'hièble cuite; ou bien encore, buvez du lait de chèvre combiné avec du vin miellé et du sel. Cependant le lait de cavale est préférable; il passe même pour avoir plus de force que le lait d'ânesse. On attribue aussi une vertu particulière aux larmes qui découlent de la figue sauvage, et, pour me servir des expressions mêmes d'Horace, le muge et les coquillages communs délivrent le ventre de tout embarras. Toutefois, il faut avoir la précaution de nourrir les coquillages avec de l'ortie ou du son. Ils deviennent alors plus salutaires et provoquent sans danger l'évacuation du ventre. J'ai eu souvent occasion de reconnaître l'efficacité de l'eau de pluie et du thalassomel mélangés à doses égales.

XXIX. Contre la diarrhée et la dyssenterie.

L'humanité est sujette à tant d'accidents divers, qu'il ne faut pas s'étonner de rencontrer dans l'homme les maladies les plus opposées. Nous venons de parler de la constipation : cette maladie a son contraire, la diarrhée, qui est un flux de ventre très-violent. On peut l'arrêter avec une décoction de chou dans du vin. Des cerises cuites et presque desséchées, du pain imbibé de vin aminéen, de l'eau chaude et du vinaigre mélangés, tout cela est bon contre la diarrhée. S'il y a lieu de hâter l'effet trop lent d'une médecine purgative, il faut boire de l'eau

Adjecto piperis medicatur pulvere calda.
Sin autem longo decurrent intima fluxu,
Atque immane malum multo jam tempore gliscit,
Torridus ex vino cortex potabitur ovi.
Ramentum nivei credunt prodesse elephantis.
Arbore Pyramea [73] cortex direpta coquetur
Axe sub æthereo : sic nigro mixta Lyæo
Immensum poterit potu retinere fluorem.
Numinis aut jussu cedrum cum mastiche misces,
Mollitamque picem, et rasum de navibus unguen:
Languida quo fidens medicamine membra fovebis.
Proderit et pueris quos dentis origo fatigat,
Castaneas coxisse nuces et sorba vetusta,
Atque apium caulesque, rubus quos fundit acuta :
Potio quæ fluidam quum sumpta morabitur alvum.

XXX. Lumbricis et tæniis purgandis.

Quid non adversum miseris mortalibus addit
Natura? interno quum viscere tænia serpens
Et lumbricus edax vivant inimica creanti :
Quod genus assiduo laniat præcordia morsu.
Sæpe etiam scandens oppletis faucibus hæret,
Obsessasque vias vitæ concludit anhelæ.
Ergo cinis cornu cervini proderit haustus,
Vel nepetæ tritum ex vino vel lacte capellæ :
Nec non et succus medici potatur aceti.
Prodest præterea cum Baccho Persica frons, et
Democritus [74] memorat menthæ conducere potum.
Sumitur abrotonum, nec non et vile melanthum.
Allia per sese sanant, aut jus coriandri.
Quin et marrubium decoctum haustumque juvabit,
Pulegiumve potens, et agreste jungatur anethum :
Synthesis hæc prodest unda mollita calenti.

chaude où l'on a broyé du poivre : remède bien simple, mais très-efficace. Si la diarrhée est violente et invétérée, on y peut remédier en buvant du vin où l'on a délayé une coquille d'œuf brûlée. La raclure d'ivoire passe aussi pour un bon spécifique. L'écorce de l'arbre de Pyrame cuite en plein air et mêlée avec du vin noir donne un breuvage qui arrête les diarrhées les plus fortes. Esculape recommande comme une bonne fomentation une mixtion composée de cèdre, de suc de lentisque, de poix liquéfiée et de raclure de navire. Il est bon de faire boire aux enfants, à l'époque critique de la dentition, des décoctions de châtaignes, de vieilles cormes, d'ache et de choux de chardon. Il est rare que la diarrhée ne cède point à ce remède.

XXX. Contre les ascarides lombricoïdes et les ténias.

En quoi la nature ne semble-t-elle pas conspirer contre les malheureux mortels ? Au sein des entrailles de l'homme, à lui-même funeste, il se forme de sa propre substance des vers rongeurs, tels que les ténias et les ascarides lombricoïdes, qui mordent, qui déchirent sans relâche les parois de l'estomac, qui montent quelquefois jusqu'au gosier, et obstruent les voies de la respiration. Pour les détruire, il faut boire de la cendre de corne de cerf. Le pouliot sauvage, broyé dans du vin ou du lait de chèvre, donne aussi une boisson qui n'est pas moins bonne. Le vinaigre se recommande également par sa vertu anthelmintique. La feuille de pêcher communique au vin une vertu très-efficace. Démocrite recommande particulièrement la menthe. L'aurone et la nielle parasite sont également salutaires. On peut encore se servir d'ail ou de jus de coriandre. Le marrube, le pouliot que ses propriétés médicales ont rendu célèbre, et l'aneth sauvage, bouillis dans l'eau, donnent une boisson dont on se trouvera bien.

XXXI. Colo sedando.

Quum colum, invisum morbi genus, intima carpit,
Mande galeritam volucrem quam nomine dicunt,
Aut pavidi leporis madefacta coagula pota.
Sive apio nepetam tereti cum mastiche junges,
Nec non et species ambas redolentis anethi,
Quarum decoctos patiens haurito liquores.

XXXII. Vesicæ, et calculo purgando, et urinæ provocandæ.

Si cui vesicæ tardus cunctabitur humor,
Hæc mora rumpetur vino pervicta vetusto.
Prodest ex parvis acinos potare sabucis,
Aut hederæ succum, aut lacrymosi intrita sinapis.
Nec non resinas ex Oricia terebintho [75]
In speciem erviliæ parvos glomerabis in orbes,
Quos ternos tepida mixtos hausisse medela est.
Quondam etiam nimio præceps urina fluento
Irrigat exuvias, obscenoque inficit imbri:
Ergo cinis cornu cervini proderit haustus
Vel nepetæ ex vino intritum vel lacte capellæ.
Tum leporis cerebrum ex vino potare juvabit.
Si dolor internam vesicæ concoquit alvum,
Subveniet radix frondosæ epota cupressi;
Pulegiumve potens domitum ferventibus undis.
Si vero in lapides densus convertitur humor,
Qui retinet cursus, gemitumque dolore frequentat,
Saxifragam, seu fontigenam [76] succurrere credunt.
Præterea semen myrti silvestris Iaccho,
Atque oleo mixtum bibitur, nec desit acetum,
Vinaque sumantur fricto condita cumino:
Sive palumborum capitur fimus aeriorum
Dulcacidis sparsum succis, trituque solutus:

XXXI. Contre la colique.

Pour se délivrer des douleurs de la colique, une des maladies que nos yeux ne peuvent saisir, il est bon de manger du cochevis ou de boire sur la présure détrempée du lièvre peureux. Une décoction d'ache, de pouliot sauvage, de suc de lentisque, et des deux espèces de l'aneth odorant, est également très-efficace contre ce mal.

XXXII. Contre les affections de la vessie; contre le calcul et la rétention d'urine.

Si la vessie est embarrassée, on peut remédier à cette obstruction en buvant du vin vieux. Le basilic sauvage mêlé avec de l'hièble, le suc de lierre, la moutarde piquante, la gomme de térébinthe, réduite en petites boules de la grosseur d'une cicérole, au nombre de trois, et détrempée dans de l'eau tiède, peuvent aussi servir à composer des breuvages dont l'expérience a confirmé la vertu diurétique. — Pour remédier à la maladie opposée, c'est-à-dire à l'incontinence d'urine, on fera bien de boire de la cendre de corne de cerf. On peut, dans le même cas, faire usage du pouliot sauvage mêlé avec du vin ou du lait de chèvre, ou de la cervelle de lièvre délayée dans du vin. — Si l'on ressent des douleurs dans l'intérieur de la vessie, il sera bon de boire une décoction faite avec la racine du cyprès touffu, ou du pouliot, cette herbe si efficace, qu'on aura laissée bouillir jusqu'à réduction en bouillie. — Si l'urine condensée se convertit en pierre, et obstrue les uretères, entre autres plantes propres à remédier à cette maladie cruelle, il y a la saxifrage et la scolopendre qui croît au bord des fontaines. Les baies de myrte sauvage mêlées avec du vin, de l'huile et du vinaigre, le cumin frit détrempé dans du vin, la fiente du ramier au vol élevé broyée et arrosée d'oxymel, sont autant de remèdes également regardés comme très-salutaires. Enfin on attribue

Nec non obscenus capræ potabitur humor:
Obruit hic morbum, labefactaque saxa remittit.

XXXIII. Conceptioni et partui.

Irrita conjugii sterilis si munera languent,
Et sobolis spes est multos jam vana per annos,
Femineo fiat vitio res, necne, silebo:
Hoc poterit quartus magni monstrare Lucreti [77].
Sed natura tamen medicamine victa potenti
Sæpe dedit fœtus, studio curante, paratos.
Aut igitur leporis consumit femina vulvam,
Aut ovis in stabulis carptas quum ruminat herbas,
Pendentem spumam molli deducit ab ore,
Atque illam meminit mixto potare Falerno.
Mercurialis item capitur communiter herba:
Sic cubitum noctu conjux festinat uterque.
Atque ubi jam certum spondet prægnatio fœtum,
Ut facili vigeat servata puerpera partu,
Dictamnum bibit, et cochleæ manduntur edules:
Aut quum olim menses minus octo moratus in alvo [78],
Erumpit thalamis, et nexus solvit inertes,
Pulegii quoque purgati tunc convenit imber,
Cujus opem veram casus mihi sæpe probarunt.
Quin etiam stercus supponunt vulturis atri,
Sentiat ut minime partus quam proximus urget:
Ova etiam rutæ et fragili miscentur anetho,
Quæ diluta simul vino, atque exhausta medentur.

XXXIV. Profluvio cujusque sanguinis, et matrici subveniendæ.

Si modicus pleno manat de corpore sanguis,

à l'urine de chèvre une vertu dissolvante qui liquéfie la pierre et dégage entièrement la vessie.

XXXIII. De la conception et de l'enfantement.

Il n'est pas rare que plusieurs années s'écoulent sans que le vœu le plus cher des époux se réalise. Quelles sont les causes de la sterilité du mariage? à quoi peut-on reconnaître si elle vient de la femme ou du mari? Sur ce point, je renvoie le lecteur au quatrième livre du grand poëte Lucrèce. J'indiquerai seulement les principaux remèdes qui peuvent triompher de la nature. La femme stérile peut espérer de devenir mère en mangeant une vulve de hase de lièvre. La salive qui découle des lèvres de la brebis, pendant qu'elle rumine, peut aussi, mêlée avec du falerne, remédier à la stérilité; une décoction de mercuriale est encore un breuvage auquel on a communément recours; mais, après avoir usé de ces remèdes, les époux ne doivent pas laisser passer la nuit sans se livrer à de doux épanchements. Si la conception a lieu, la femme fera bien, pour se procurer un accouchement facile et sans suites fâcheuses, de boire une infusion de dictamne, et de manger des escargots. — Quand la femme est menacée d'un accouchement prématuré, et sent, avant le huitième mois, la matrice se relâcher sous le poids du fœtus, il convient de lui faire boire une décoction de pouliot soigneusement nettoyé. J'ai pu souvent me convaincre de l'efficacité de ce remède. — Au terme de sa grossesse, pour faciliter son accouchement, la femme devra se fomenter les parties sexuelles avec de la fiente de vautour noir, et boire du vin contenant un mélange d'œufs, de rue et d'aneth à la tige fragile.

XXXIV. Contre toute espèce de flux de sang et les diverses affections de la matrice.

La perte du sang, quand elle est faible, est souvent

Subvenit; at nimius cum vita funditur ipsa.
Quapropter multo naris completa cruore
Quum fluit, attritus cimex conducit odore.
Lana oleo madefit, sed nondum lauta, rosato :
Hæc datur in nares, vel claudit densior aures.
Contritis prodest cochleis perducere frontem :
Aut galli cerebro, vel sanguine tinge columbæ.
Quod nisi supprimitur sanguis, potandus et ipse est.
Præterea Phariis caput emetire papyris,
Detrahe quod superest, illo genitalia necte[79].
Feminceas prodest illinc vincire mamillas,
Menstruus immenso si profluit impete sanguis.
Succida lana malos remoratur subdita cursus,
Mortua quin etiam producit corpora partu.
Sed quacumque fluit vis immoderata cruoris,
Subereus cortex calidis potatur in undis,
Ante minutatim studio vincente terendus.
Pulegii calido purgatur femina potu;
Sed si forte cruor clausa cunctabitur alvo,
Aut molles nepetæ, aut rutæ quæcumque bibentur.
At si puniceos fundit vesica liquores,
Marrubium ex passo tritum perfunditur undis :
Hi poterunt haustus rutilum purgare liquorem.
Relliquias partus dictamni detrahit herba.
Quod si feminei properabit sanguinis imber,
Est qui frusta molæ percussu decutit uno,
Quorum aliquod lanis tectum ad præcordia nectit,
Hæc simul incantans[80], sisti debere cruorem,
Ut lapis ille viæ solito jam destitit orbe.

un soulagement pour le corps; mais si elle est excessive, elle peut occasionner la mort. Si donc le sang vient à couler du nez avec abondance, on peut y remédier, soit en respirant l'odeur d'une punaise écrasée, soit en introduisant dans les narines ou dans les oreilles un flocon de laine qui n'a pas encore été lavée, imbibé d'huile rosat. On peut aussi se frotter le front avec des limaçons broyés, ou de la cervelle de coq, ou du sang de colombe. Si l'hémorragie ne s'arrête pas, il faut boire le sang même qu'on perd. Il sera bon encore de se couronner la tête de papyrus d'Égypte; et d'employer l'excédant à se couvrir les parties sexuelles. — Appliqué sur les mamelles d'une femme dont les règles sont trop abondantes, cet arbrisseau aura la même efficacité. Un flocon de laine grasse, placé dans le vagin, suffit encore pour arrêter le sang, et même, si l'enfant meurt avant d'avoir vu le jour, pour le faire sortir de sein maternel. Mais, de quelque cause que provienne la perte du sang, une décoction de liége préalablement coupé par petits morceaux pour le mieux détremper, est en pareil cas un des meilleurs spécifiques. Le pouliot donne une boisson qui, prise bien chaude, facilite l'écoulement des règles. Cependant, si le sang ne vient pas, il faut boire une infusion de molle cataire ou de rue de l'une ou de l'autre espèce. — Si l'urine est rougeâtre, le moyen de la purifier est de boire du vin fait avec des raisins séchés au soleil dans lequel on a broyé du marrube : cette préparation doit être étendue d'une certaine quantité d'eau. Le dictamne accélère la sortie de l'arrière-faix. Quelques personnes, pour arrêter la ménorragie, enveloppent de laine un des fragments de meule de moulin qu'on a détachés en la frappant d'un seul coup, puis l'appliquent sur le ventre de la femme, en prononçant ces paroles magiques : Sang, arrête-toi, de même que cette pierre s'est arrêtée et a cessé de tourner.

XXXV. Internecandis quæ oculos lædunt aut impediunt.

Mollis et hirsutas horret lascivia setas,
Et gaudet rapto nudari flore pilorum.
Sed bona nonnunquam vellendi causa videtur,
Corpora quum relevat ratio manifesta salutis.
Namque oculos infesta pilorum tela lacessunt,
Quodque illis dederat vallum natura tuendis,
Inde inimica seges proprios desævit in orbes.
Ergo locum crinis vulsi contingo cruore,
Quem dat avis tremulis simulat quæ pellibus alas[81].
Præterea quascumque voles avertere setas,
Atque in perpetuum rediviva occludere tela,
Corporibus vulsis saniem perducito ranæ,
Sed quæ parva situ est[82], et rauco garrula questu.
Nec non quæ stagnis cessantibus hæsit hirudo
Sumitur, et vivens Samia torretur in olla[83],
Hæc acidis jungit permixta liquoribus artus,
Avulsamque vetat rursus percrescere silvam.

XXXVI. Omnibus obscenis medendis.

Dicendum et quæ sit membris medicina pudendis,
Languidus antiquo purgatur penis Iaccho,
Ac super illinitur fecundæ felle capellæ.
Mane novo myrti frondes commandere prodest
Cui dolet, atque illas in vulnus despuere ipsum.
Fæce etiam vini genitalia lauta levantur,
Et tumidos testes Nereia lympha[84] coercet,
Vel bulbi ex mulso, vel cera immixta cupresso;
Aut faba quum tepuit Bacchi decocta fluentis.
Ramicis immensum fertur cohibere tumorem
Far madidum lympha, et feralis fronde cupressi,
Unde etiam ex fotu frons hæc memoratur amica.

XXXV. Contre ce qui blesse ou embarrasse la vue.

Il y a des personnes dont la délicatesse efféminée a horreur de ce qui est velu, et qui prennent plaisir à s'épiler. Cette épilation pourtant est quelquefois utile, lorsqu'elle a manifestement pour effet de soulager le corps. En effet, il peut arriver que ces mêmes cils, destinés à protéger les yeux, les blessent de leurs traits aigus, et leur fassent éprouver une cuisson insupportable. Alors il est bon de les arracher, mais il faut avoir soin d'humecter la place qu'ils occupaient avec du sang de cet oiseau qui se sert en guise d'ailes de membranes mobiles. Si l'on veut empêcher les cils ou tout autre poil de renaître, il faut frotter la partie épilée avec du sang de grenouille : autant que possible, la grenouille doit être de petite taille et prise parmi celles qui coassent le plus. Une sangsue prise dans le limon d'un marais, et brûlée vive dans un vase de terre cuite, donne un résidu qui, mêlé avec du vinaigre, rapproche les chairs et empêche les poils de renaître.

XXXVI. Contre les affections des parties sexuelles.

Je passe aux remèdes qu'il faut employer contre les affections des parties sexuelles. Le vin vieux et le lait de chèvre en fomentation sont très-efficaces contre les affections du pénis. Il est bon de mâcher le matin des feuilles de myrte, puis de les appliquer sur la partie malade. Des lotions de lie de vin sont encore un remède efficace. L'eau de mer a une âcreté qui dissipe le gonflement des testicules. On peut également y remédier au moyen d'oignons broyés dans du vin miellé, ou de cire combinée avec du cyprès, ou bien encore de fèves cuites dans la liqueur de Bacchus. On prétend que, entre autres remèdes propres à dissiper les fortes tumeurs produites par les hernies, il est bon d'employer un mélange de farine mouillée et de

Sin autem exsistit durum tibi glandibus inguen,
Proderit induci cochleas cum melle minutas.
Obscenos si pone locos nova vulnera carpent,
Horrentum mansa curantur fronde ruborum.
At si jam veteri succedit fistula morbo,
Mustellæ cinere immisso purgabitur ulcus,
Sanguine seu ricini quem bos gestaverit ante.
Herba chelidoniæ fertur cum melle mederi,
Herbaque cum sevo foliis de mille vocata.

XXXVII. Ischiæ, et articulari morbo.

Sæpius occultus victa coxendice morbus
Perfurit, et gressus diro languore moratur:
Populus alba dabit medicos de cortice potus.
Nec non et teneræ gracili de fronde genistæ.
Arreptos caules, acidoque liquore madentes
Sumere conveniet, rubiam quoque ducere potu,
Aut in aminæo cochleas haurire Lyæo[85].
Si vero articulos tabes inimica per omnes
Hæserit, ex ficu betas cum melle ligabis.
Vel pelagi latices, simul et Baccheia dona
Sumere curabis, nimio sed parcito vino.
Ennius ipse pater[86] dum pocula siccat iniqua,
Hoc vitio tales fertur meruisse dolores.

XXXVIII. Furunculo medendo.

Quum sanguis nimius puri commixtus atroci
Æstuat et papulas alte sustollit acutas,
Resinam misces, et saxis hordea fracta:
Conspersa hæc tepidis apponere convenit undis.
Vis et hyoscyamum ceræ sevoque jugatum
Nectere, non minus hæc poterit medicina juvare

feuilles de cyprès. La feuille de cet arbre funèbre est aussi très-bonne en fomentation. Pour dissoudre les glandes qui se forment quelquefois dans les aines, il faut appliquer dessus des limaçons broyés dans du miel. Si quelque autre affection se déclare en dessous des parties sexuelles, on fera bien d'y appliquer des feuilles de chardon mâchées. Si le mal invétéré se change en fistule, il faut introduire dans l'ulcère de la cendre de belette, ou du sang d'une tique précédemment attachée à un bœuf. On recommande encore l'emploi de la chélidoine mêlée avec du miel, ou de cette herbe qui doit son nom à ses mille feuilles, mêlée avec de la graisse.

XXXVII. Contre la sciatique et l'arthritis.

Souvent la hanche devient le siége d'un mal occulte, douloureux, qui ôte jusqu'à la faculté de marcher. L'écorce du peuplier blanc et la feuille tendre et délicate du genêt donnent une boisson qui en calme les angoisses. Il convient aussi de manger des choux bouillis dans du vinaigre ou de boire une infusion de garance. Le vin aminéen où l'on a broyé des limaçons est une boisson également salutaire. Si le mal se fixe sur toutes les articulations, il sera bon de faire usage de cataplasmes de poirée mêlée avec des figues et du miel. L'eau de mer mêlée avec la liqueur de Bacchus n'est pas moins efficace, mais le vin ne doit être employé qu'avec une sorte de parcimonie. A force de boire, dit-on, Ennius, ce père de la poésie, puisa dans sa coupe cette cruelle maladie.

XXXVIII. Contre les furoncles.

Lorsque la trop grande abondance du sang mêlé aux humeurs mordicantes pousse au dehors des pustules saillantes, pétrissez de la résine avec de l'orge broyée, imbibez d'eau tiède ce mélange, et appliquez le tout sur la partie malade. Un topique composé de jusquiame, de cire et de graisse, ou de fiente de coq blanc délayée

Prætereaque fimum ex gallo quod legeris albo,
Imbribus ex acidis fidens appone dolenti.
Auribus aut pecudum molles expromito sordes,
Unguine quo fotis dabitur medicina papullis.

XXXIX. Carboni medendo.

Horrendus magis est, perimit qui corpora, carbo :
Urit hic inclusus, vitalia rumpit acerbus :
Hunc veteres quondam variis pepulere medelis :
Tertia namque Titi simul et centesima Livi
Charta docet ferro talem candente dolorem
Exsectum, aut poto raporum semine pulsum :
Infecti dicens vix septem posse diebus
Vitam produci : tanta est violentia morbi.
Dulcacidum laticem cum lini semine junge,
Atque fimum pariter Paphiæ compone columbæ :
Hinc line duratas partes, et clausa venena.
Præterea triti reserant et operta lupini.
Nonnullus calcem vivam dissolvit aceto,
Fumantemque illam papulis apponit acerbis.
Est qui gallinæ perducat stercore corpus.
Allia vel piperi parce commixta linuntur.
Pythagoræ cognata[87] levi condita cumino
Proderit, et madido fermentum polline turgens.

XL. Pano, vomicæ, et strumæ depellendis.

Sunt alii quos dura movet natura tumores
Non minus horrendi, sed non ita perniciosi,
Vomica qualis erit, vel eidem proxima quædam.
Simplice resina miscebimus hordea tusa,

dans du vinaigre, est un remède qu'on peut employer avec confiance. Vous pouvez encore vous servir en fomentation du cérumen que sécrète l'oreille de la brebis.

XXXIX. Contre le charbon.

Plus terrible dans ses ravages, le charbon est une gangrène dévorante, qui détruit, partout où elle s'étend, le principe de la vie. Les anciens recouraient à divers remèdes pour combattre cette maladie. On lit dans le cent troisième livre de Tite-Live, qu'on peut y remédier en cautérisant la partie gangrenée avec un fer rouge blanc, ou encore en buvant une décoction de graine de rave. Il dit que ce mal est si violent, si rapide dans ses effets, que celui qui en est atteint ne saurait prolonger sa vie au delà de sept jours. Des fomentations faites avec un mélange de graines de lin, d'oxymel, et de fiente de la colombe consacrée à la déesse de Paphos, peuvent aussi avoir un bon résultat. Des cataplasmes de lupins broyés ont une vertu émolliente, qui, en relâchant les chairs, ouvre une issue au poison intérieur. Quelques personnes font dissoudre de la chaux vive dans du vinaigre et l'appliquent toute fumante sur la plaie. D'autres frottent le corps du malade avec de la fiente de poule. L'ail broyé avec un peu de poivre est encore regardé comme un liniment efficace. On peut aussi se servir de la fève parente de Pythagore, qu'on aura soin de broyer avec la feuille légère du cumin, ou de farine pétrie avec du levain.

XL. Contre l'érésipèle, la vomique et les scrofules.

La nature marâtre a encore suscité contre l'homme d'autres maux aussi dégoûtants, mais moins dangereux. De ce nombre est la vomique, et les autres affections qui ont quelque analogie avec elle. On peut y remédier par

Et mulsos amnes, et purgamenta columbæ.
His bene decoctis languentia membra foventur.
Mollis odorato faba jungatur coriandro,
Proderit appositu, mollitque aperitque tumorem.
Aut de phasganio radix decocta palustri,
Quæ salis admixto tundetur condimento.
Proderit et mansum quod traxeris arbore viscum.
Gramen hyoscyami ceræ sevoque vetusto
Concilia, mixtisque locos perduce dolentes.
Exercere etiam corpus medicina potens est.
Ovum defundes in fictile, deinde putamen
Marrubii succo implebis, post melle liquenti
Omnia consociata, tepenti prospera potu
Sumuntur, reserantque malum, purgantque, levantque.

XLI. Igni sacro removendo.

Est etiam morbi species, quæ dicitur ignis[88],
Languida quo multo torrentur membra calore.
Vel tu vicino sevum bovis igne remittis.
Mollitumque lines: vel oloris fæcibus ova
Sed non cocta, dabis, sic torrida membra fovebis.
Lumbricus terræ mixto inducetur aceto,
Aut parili nova ruta modo, sed jungis olivum.
Ovaque cum betis prosunt sæpe illita tritis.
Allia dant cinerem sociandum oleoque garoque,
Unguine quo gliscens deponet flamma furorem.
Sæpe chelidoniæ pars candida jungitur ovi,
Quæ modico in potu, sed valde trita, capesses,
Admiscere memor lymphas amnemque Falerni.

XLII. Podagræ depellendæ.

Quænam sunt rabidæ medicamina digna podagræ,
Cui ter tricenas species Epidaurius ipse

des fomentations faites avec une décoction d'orge, d'eau miellée et de fiente de colombe. Un cataplasme fait avec la fève tendre et la coriandre odorante a la vertu d'amollir et de dissiper la tumeur. On peut aussi se servir d'une décoction de racine de glaïeul assaisonnée de sel, ou bien encore de gui mâché. Des frictions faites, sur la partie malade, avec un mélange de feuilles de jusquiame, de cire et de vieux oing ne sont pas sans efficacité. L'exercice est en pareil cas un puissant remède. Délayez encore un œuf dans un vase de terre, emplissez une coquille de suc de marrube, puis mêlez et faites chauffer le tout avec du miel, et vous obtiendrez une boisson qui, en relâchant et purifiant les chairs, facilitera l'écoulement des matières purulentes.

XLI. Contre le feu sacré.

Il y a une espèce de maladie qui brûle, qui dévore le corps : ce qui lui a fait donner le nom de *feu*. On peut y remédier en frottant le corps du malade avec de la graisse de bœuf, qu'on a fait chauffer pour la rendre plus maniable, ou de la fiente de cygne mêlée avec des œufs non cuits. On peut encore se servir, comme topique, de vers de terre macérés dans du vinaigre. On peut remplacer les vers par de la rue fraîche, mais en y joignant de l'huile. On attribue la même vertu à de nombreuses frictions faites avec un mélange d'œufs et de poirée broyée. La cendre d'ail mêlée avec de l'huile et de la saumure de garus est également propre à apaiser le feu sacré. On ordonne souvent au malade pour boisson un peu d'eau et de vin de Falerne contenant de la chélidoine et un blanc d'œuf soigneusement triturés.

XLII. Contre la podagre.

Il n'y a point de remède qui puisse guérir entièrement de la podagre, maladie cruelle, dont Esculape compte

Dixit inesse Deus : requiem tamen indere morbo
Fas erit, et tristem saltem mulcere dolorem,
Ergo age et arreptum salicis frondemque librumque
Cum vino tere, sic contractos perline nervos.
At quum prima mali sese ostentabit origo,
Fervida non timidis tolera cauteria plantis :
Seminecisve hirci reserato pectore calces
Insere, sic diræ reprimes primordia pestis.
Aut si corruptus persederit altius humor,
Trita cupressus ibi Bacho jungetur acerbo,
Panibus et teneris : cohibebitque addita questus
Parva sabucus item hircino collita sevo :
Triticeæque acido manantes amne farinæ :
Aut nitido ranæ decoctum viscus olivo,
Sive chelidoniæ succus, sed mixtus aceto.
Sunt quibus apposita siccatur hirudine sanguis.
Non audita mihi sit fas, sed lecta referre [89],
Hoc quidam raptus morbo per tempora messis [90]
Vicino plantas frumenti pressit acervo,
Evasitque gravem casu medicante dolorem.

XLIII. Vulneribus ferro aut verberibus factis.

Naturæ vitiis medicas objecimus artes :
Nunc et fortunæ jaculis obsistere par est.
Si cui forte lapis teneros violaverit artus,
Necte adipes vetulos et tritam chamæcisson [91],
Nec pudeat luteæ stercus perducere porcæ.
Sin autem sævo laceratum est verbere corpus,
Tum lixiva cinis [92] ceras dissolvit et ova,
Admixtoque oleo vibices comprimit atras.
Si vero infrenus manat de vulnere sanguis,

quatre-vingt-dix espèces; cependant on peut en apaiser l'ardeur et en rendre les douleurs moins aiguës. Ainsi on obtiendra quelque soulagement en se fomentant avec des feuilles et de l'écorce de saule broyées dans du vin. Dès les premières attaques, il faut avoir le courage de s'appliquer un fer brûlant sous la plante des pieds. En plongeant vos pieds dans les entrailles palpitantes d'un bouc qu'on vient d'éventrer, vous arrêterez les progrès du mal naissant. Mais si le mal est plus profond, plus intime, il faut alors y appliquer un cataplasme composé de cyprès, de vinaigre et de pain tendre, et la douleur sera réprimée. L'hièble unie à la graisse de bouc est aussi un bon spécifique. On peut encore se servir de farine de froment pétrie avec du vinaigre, ou d'intestins de grenouille cuits dans de l'huile d'olive pure, ou enfin de suc de chélidoine mêlé avec du vinaigre. Il y en a qui s'appliquent des sangsues et se soulagent ainsi par une émission sanguine. Qu'il me soit permis de rapporter, non ce que j'ai entendu dire, mais ce que j'ai lu : un homme atteint d'un accès de goutte au temps de la moisson, se sentit tout d'un coup délivré de son mal, en foulant par hasard une gerbe de blé qui se trouvait là.

XLIII. Contre les blessures faites par le fer ou par le fouet.

J'ai indiqué les remèdes propres à combattre les maux qui viennent de la nature : il me reste à faire connaître ceux qui guérissent les maux causés par des accidents. Si une pierre a mis à l'épreuve la sensibilité de notre corps, il faut appliquer sur la blessure du vieux oing et du lierre terrestre broyé. Ne répugnez pas à vous servir de la fiente du porc, qui se plaît dans la fange. Si le corps a été déchiré par les cruelles lanières du fouet, en se fomentant avec une mixtion de cire, d'œufs, de cendre de lessive et d'huile, on fera disparaître les meurtrissures. Si le

Purpura torretur conchyli perlita fuco,
Hujus et atra cinis currentem detinet undam:
Verrùcæ quoque desectæ frenare cruorem
Dicitur ambustus Tyrio de vellere pulvis:
Præterea nimios reserati vulneris amnes
Feniculi cinis astringit, vel fimbria porri.
Sive fimus manni cum testis uritur ovi,
Et reprimit fluidos miro medicamine cursus.

XLIV. Vulneribus quibuscumque casibus factis.

Tam varia humanæ sunt vulnera conditionis,
Ut nequeam proprias cunctis adscribere curas.
Iisdem igitur monitis casus sanabimus omnes,
Sic tamen ut nullus medicinam excluserit error.
Ergo, modus quicumque obtingit vulneris atri,
Contritus cum melle dabit medicamina bulbus:
Herbaque quæ foliis nomen de mille recepit,
Appositu prodest adipi permixta vetusto.
Succida cum tepido nectetur lana Lyæo,
Ambustæve cinis complebit vulneris ora.
Concludit vero vel frons vel ramus ab ulmo;
At succis hederæ pulchrescit fœda cicatrix.

XLV. Hominis ac simiæ morsui.

Sive homo, seu similis turpissima bestia nobis,
Vulnera dente dedit, virus simul intulit atrum,
Betonicam ex puro prodest assumere Baccho.
Nec non et raphani cortex decocta medetur,
Si trita admorsis fuerit circumlita membris.

XLVI. Serpentium morsibus, et venenis excludendis.

Cuspide non quisquam longæ neque cæde sarissæ,

sang ruisselle, la cendre de la laine qui doit sa couleur à ce précieux coquillage d'où la pourpre a tiré son nom, en arrêtera le flux. La cendre de la laine de Tyr a aussi la vertu d'étancher le sang qui jaillit après l'excision d'une verrue. Dans le cas où une blessure vient à se rouvrir, on peut également arrêter l'hémorragie avec de la cendre de fenouil ou des filaments de poireau. Le fumier de cheval brûlé avec les coquilles d'un œuf est encore un remède d'une merveilleuse efficacité pour réprimer la fuite du sang.

XLIV. Contre les blessures causées par des accidents divers.

L'homme est sujet à tant de sortes de blessures, qu'il est impossible d'indiquer des remèdes pour chaque cas en particulier. Je me bornerai donc à donner des conseils généraux, mais tels qu'on ne puisse en retirer que d'heureux effets. Ainsi, quelle que soit la nature de la blessure, on peut appliquer dessus avec confiance soit un oignon broyé avec du miel, soit du vieux oing avec de la millefeuille, ou un flocon de laine grasse imbibé de vin tiède. Réduite en cendre, cette laine a la vertu de rapprocher les chairs. Les feuilles ou un rameau d'orme cicatrisent bien les blessures, et le suc de lierre en fait disparaître les traces hideuses.

XLV. Contre la morsure de l'homme ou du singe.

Pour dissiper le venin que distille dans la chair la morsure de l'homme ou de ce vilain animal qui lui ressemble, on se trouvera bien de boire du vin pur où l'on aura infusé de la bétoine, ou de fomenter la partie blessée avec une décoction de pelure de raifort.

XLVI. Contre la morsure des reptiles venimeux.

La pointe acérée de la longe pique macédonienne,

Fulmine non gladii, volucris nec felle sagittæ,
Quam cito vipereo potis est affligier ictu.
Quare aptam dicamus opem, succosque medentes.
Quum nocuit serpens, fertur caput illius apte
Vulneribus jungi : sanat quem sauciat ipsa :
Utque Larissæa curatus Telephus hasta[93].
Proderit et caulem cum vino haurire sabuci,
Aut coctum raphani librum tritumque ligare,
Sive etiam excelsa folium de mole cupressi,
Aut tithymallus atrox vulnus contrita perungit.
Carduus et nondum doctis fullonibus aptus,
Ex illo radix tepido potatur in amni.
Cervino ex fœtu commixta coagula vino
Sumuntur, quæ res membris agit atra venena.
Aut ferulæ radix potatur imbre Lyæi :
Betonicæve leves, gallinæ aut jura vetustæ.
Si vero horrendum vulnus fera fecerit aspis,
Urinam credunt propriam conducere potu :
Varronis fuit ista senis sententia ; nec non,
Plinius ut memorat, sumpti juvat imber aceti.
Dicendum, et quæ sit præcox medicina timenti :
Cautio namque potest diros prævertere morsus.
Si jecur exsectum tardo de vulture portes,
Erucis aut si totos perduxeris artus,
Quas prius attritas vehementi spargis aceto.
Aut tu cervina per noctem in pelle quiesces,
Aut genere ex ipso dentem portabis amicum.
Toxica præterea qua sint pellenda medela,
Expediam : sanguis poterit prodesse caninus,
Qui facili potu antidotos imitatur honestas.
Vis et mirificos cautus prædiscere odores,
Accensis quibus arcetur teterrima serpens ?

l'éclair mortel de l'épée, le poison de la flèche empennée, ont des effets moins rapides que la morsure de la vipère. Disons ce que l'art a découvert pour le salut de l'homme, et quels sont les sucs dont l'expérience a prouvé la vertu salutaire. Un moyen, dit-on, de remédier à la piqûre d'un serpent, c'est d'appliquer la tête du reptile sur la blessure même : elle blesse et guérit, comme la lance du héros de Larisse, qui blessa et guérit Télèphe. Il convient aussi de boire du vin où l'on a mis une tige d'hièble, et d'appliquer sur la plaie une pelure de raifort cuite et broyée ; ou de se fomenter avec des feuilles broyées de tithymale ou de cet arbre qui déploie dans les airs le vaste ombrage de ses rameaux funèbres. Le chardon, trop vert encore pour servir à l'industrieux foulon, fournit aussi, par la décoction de sa racine, un breuvage non moins salutaire. La présure d'un fœtus de cerf, mêlée avec du vin, est un bon spécifique contre le funeste venin des reptiles. La racine de férule, la bétoine légère ou le jus d'une vieille poule communique au vin une vertu médicale des plus efficaces. — Pour conjurer les effets de la terrible piqûre de l'aspic, on prétend qu'il faut boire de sa propre urine : c'était l'avis du vieux Varron ; Pline recommande de boire du vinaigre. L'art a encore des préceptes pour prévenir le mal et préserver l'homme des piqûres venimeuses. Il faut avoir soin, par exemple, de porter sur soi un foie de vautour, enlevé avec le fer du flanc de cet oiseau au vol pesant, ou de se frotter tout le corps avec des chenilles broyées dans du fort vinaigre. On se trouvera bien aussi de s'envelopper la nuit dans une peau de cerf, ou de cacher dans ses vêtements une dent de cet animal. — En cas d'empoisonnement, il faut boire du sang de chien : remède facile, et qui vaut les antidotes les plus vantés. — Voulez-vous enfin connaître les odeurs qui ont la vertu merveilleuse de mettre en fuite les hideux

Aut styracem torres, aut diri vulturis alam,
Vel nepetam, aut frondem rigidæ stirpemque myricæ.

XLVII. Ictibus scorpii, et morsibus muris cæci, vel aranei.

Sunt minimæ species, sed diræ vulnere pestes,
Quæ magis in tenui latitantes corpore fallant :
Scorpius ut gravis est, et araneus : hæc mala semper
Captant securos multa jam nocte sopores,
Et documenta dedit nobis prostratus Orion[94],
Magna quod exiguis perimantur sæpe venenis.
At qui vulnus atrox incussit scorpius ardens,
Continuo capitur, tunc digna cæde retusus,
Vulneribusque aptus, fertur revocare venenum.
Aut calidis pelagi lymphis loca læsa foventur :
Sive meri potu dissolvitur improba pestis.
Ad cunctos autem morsus ictusque minorum
Caseus aptus erit simæ de lacte capellæ[95],
Cumque hoc absumi debebit origanus herba :
Hæc duo mirificis curabunt icta medelis.
Nec non feniculo calidum annectatur anethum,
Aut vivum sulphur sicca cum fæce Lyæi.
Exiguo piperis cerebrum conspergito galli,
Quo lita sanescant depulso membra dolore.
Sin autem muris nocuit violentia cæci,
Quæ sola signavit volvendis orbita plaustris
Illine : mira datur vili de pulvere cura.

reptiles ? Les principales sont celles qu'exhalent, en les brûlant, le storax, l'aile du cruel vautour, le pouliot sauvage, la feuille ou la racine du tamarin, cette plante qui ne sait point plier sous l'haleine du vent.

XLVII. Contre la piqûre du scorpion et la morsure de la musaraigne.

Il y a des animaux dont les blessures sont d'autant plus redoutables, que la petitesse même de leur corps semble ne devoir inspirer que la sécurité : tels sont le scorpion et la musaraigne. C'est pendant la nuit profonde, dans la tranquillité du sommeil, qu'on est exposé aux atteintes de ces animaux venimeux : témoin Orion, dont la fin funeste prouve qu'un poison presque imperceptible peut anéantir les natures les plus puissantes. Si l'on a eu le malheur d'être piqué par le dard brûlant du scorpion, il faut à l'instant se saisir du reptile et, d'une main prompte à se venger, l'écraser sur la plaie ; car on dit qu'il retire à lui le venin dont il a infecté sa victime. Il sera bon aussi de faire chauffer de l'eau de mer et d'en fomenter la plaie. Le vin pur, pris en boisson, a également une vertu salutaire qui neutralise l'effet du venin. — Quant aux morsures et aux piqûres moins dangereuses des autres bêtes venimeuses, il est facile d'en prévenir les suites en mangeant du fromage fait avec le lait de la chèvre camuse et mêlé avec de l'origan : l'efficacité de ce remède est vraiment merveilleuse. On peut encore appliquer sur la plaie de l'aneth bouilli avec du fenouil, ou bien du soufre vif mêlé avec de la lie de vin desséchée. Une fomentation faite avec la cervelle d'un coq, assaisonnée d'un peu de poivre, n'est pas moins salutaire. — A-t-on à remédier à la terrible piqûre de la musaraigne ? il est un remède vil, mais d'une merveilleuse efficacité : c'est d'enduire la plaie avec de la boue ramassée dans une ornière.

XLVIII. Subitaneo dolori, febri, atque ostocopo.

Nonnunquam exsistit subiti nova causa doloris
Cujus origo latet, veris reprimenda medelis.
Namque chelidoniam mixto sale nectere prodest,
Velleraque infuso recalentia sulphure sanant.
Ostocopon[96] lento conducit melle perungi.
Sin autem calidæ depascent corpora febres,
Tunc apii succus leni sociatur olivo.
Membra lines, fotuque ferus mulcebitur ignis.
Nec spernendus adeps, dederit quem bestia melis.
Seminecis cervi lacrymam miscere liquori
Convenit, atque artus illinc mulcere calentes :
Sic lacerat morbum, bilemque revolvit in alvum.
Præterea chymum stomacho desiccat iniquum,
Et magis atque magis connectit corpora cladi :
Febribus at longis galli nova jura vetusti
Subveniunt, etiam tremulis medicantia membris.

XLIX. Quartanæ typo medicando.

Nec tu crede levem dilato tempore febrem,
Quæ spatium sibi dat, magis ut cessando calescat,
Lethali quæ grassatur quartana calore,
Ni medicas adhibere manus curemus et herbas.
Allia non pudeat terno cum cimice trita,
Et diluta mero mediis haurire diebus :
Aut facilem jecoris murini ducere fibram,
Quatuor ut puri junguntur scrupula Bacchi.
Mira est absinthi cum simplice potio lympha.
Sume tribus digitis apprensum semen anethi,
Tantumdem marathri, mulsum nec desit acetum,
In cujus cyatho prædicta salubriter hauris.

XLVIII. Contre les douleurs subites ; contre la fièvre et les douleurs ostéocopes.

Quelquefois une douleur subite et dont la cause est inconnue, nous soumet à de rudes épreuves. On peut y remédier en appliquant sur le siége du mal des feuilles de chélidoine avec du sel ou de la laine chaude imprégnée de soufre. Les douleurs ostéocopes cèdent aisément à une douce fomentation de miel. Si le corps est dévoré par l'ardeur de la fièvre, il sera bon de se fomenter avec du suc d'ache mêlé avec de l'huile onctueuse : rien n'est plus efficace pour rafraîchir les membres brûlants. On peut encore se servir avec confiance de graisse de blaireau. Les larmes d'un cerf mourant mêlées avec de l'eau ont également une vertu qui apaise le feu dont le corps est consumé. Ce remède dissipe complétement la maladie et refoule la bile dans les entrailles. Il débarrasse aussi l'estomac du chyme qui le surcharge, affection qui est d'autant plus redoutable qu'elle est plus ancienne. S'il s'agit de combattre une fièvre invétérée, le jus tiède d'un vieux coq a une vertu très-efficace ; il apaise aussi le frisson.

XLIX. Contre la fièvre quarte.

Ne croyez pas que l'intermittence soit un signe du peu de gravité de la fièvre ; au contraire, la maladie disparaît pour revenir plus forte qu'auparavant. Telle est la fièvre quarte, dont le terme est la mort, si l'on ne se hâte d'y remédier en recourant aux conseils de l'art et à la vertu salutaire des plantes. N'hésitez pas à boire, sur le midi, du vin où vous aurez broyé de l'ail avec trois punaises, ou à avaler du foie de rat détrempé dans quatre scrupules de vin pur. Une simple infusion d'absinthe dans de l'eau donne un breuvage qui est encore d'un merveilleux effet. Cueillez de la graine d'aneth avec trois doigts ; ajoutez-y une égale quantité de fenouil ; puis broyez ces deux plantes dans une tasse d'oxymel, et vous obtiendrez une

Mæoniæ Iliados quartum suppone timenti :
Aut leporis trepidi diluta coagula trade.
Prodest et potus, sed mulsus Doridis humor[97].
Quidam etiam miranda ferunt veniente calore,
Jurantes ludum Veneris munusque petendum.
Sed prius est oleo partus fervescere ranæ
In triviis[98], illoque artus perducere succo.

L. Tertianæ typo medicando.

Est etiam alternis febris rediviva diebus
Tempora discernens quasi justæ pondera libræ.
Ut possis igitur talem prohibere furorem,
Involves cera pallentis grana cumini,
Puniceæque indes pelli, colloque ligabis.
Pulegii ramus lanæ velatus amictu
Tempore suspecto medicos præbebit odores.
Præterea tritus cimex potatur in ovo,
Horridus attactu, sed gustu commodus apto.

LI. Quotidianæ typo medicando.

At qui continuis non cessat adire diebus,
Sed tantum certas morbus discriminat horas,
Triticeum metuit granum, si credere dignum est,
Quod latitans fracto fuerit sub pane repertum.
Nec non ossa juvant septis inventa domorum :
Convenit hæc tereti pendentia subdere collo.
Multaque præterea verborum monstra silebo[99] :
Nam febrem vario depelli carmine posse
Vana superstitio credit, tremulæque parentes.

LII. Hemitritæo depellendo.

Mortiferum magis est, quod Græcis ἡμιτριταῖον
Vulgatur verbis : hoc nostra dicere lingua

boisson qui n'est pas moins salutaire. Placez sous le corps du malade qui craint le retour de la fièvre quarte le quatrième livre de l'*Iliade* d'Homère, ou faites-le boire sur la présure du lièvre peureux. L'eau de mer, édulcorée avec le miel, est un breuvage efficace. Il y en a qui conseillent des remèdes étranges; qui veulent, par exemple, qu'au retour de la fièvre on se livre à l'amour, mais après avoir fait bouillir, au milieu d'un carrefour, un têtard dans de l'huile, et s'en être frotté le corps.

L. Contre la fièvre tierce.

Il y a une autre fièvre qui cesse et se renouvelle alternativement de deux jours l'un. Pour y remédier, il faut enfermer de la graine du pâle cumin dans une boule de cire, mettre ensuite cette boule dans un sac de cuir rouge et suspendre le sac au cou du malade. Une branche de pouliot enveloppée de laine prévient aussi par son odeur le retour de la fièvre. Quelle que soit la répugnance que vous éprouviez à toucher une punaise, n'hésitez-pas à écraser cet insecte dans un œuf cru, et à l'avaler ensuite, car ce remède est des plus efficaces.

LI. Contre la fièvre quotidienne.

La fièvre qui revient tous les jours sans d'autre intermittence que l'intervalle de quelques heures, ne peut résister, dit-on, au pouvoir qu'exerce sur elle un grain de froment qu'on vient à découvrir en rompant son pain. Des os trouvés dans les murs d'une maison et suspendus en guise de collier, produisent le même effet. Je tairai beaucoup d'autres moyens magiques; car une vaine superstition, née de la sollicitude craintive des mères, croit qu'on peut chasser la fièvre avec des mots.

LII. Contre la fièvre demi-tierce.

La fièvre que les Grecs appellent ἡμιτριταῖον [demi-tierce] est plus dangereuse. Le nom grec de cette fièvre

Non potuere ulli, puto, nec voluere parentes.
Inscribis chartæ quod dicitur ABRACADABRA [100],
Sæpius, et subter repetis, sed detrahe summæ,
Ut magis atque magis desint elementa figuris
Singula, quæ semper rapies, et cetera figes,
Donec in angustum redigatur littera conum :
His lino nexis collum redimire memento.
Nonnulli memorant adipem prodesse leonis.
Coralium [101] atque crocum corio connectito felis,
Coralium vero si collo nectere velles,
Ne dubites illi virides miscere smaragdos :
Talia languenti conducent vincula collo,
Lethalesque abigent, miranda potentia, morbos.

LIII. Fracturis, et luxis sanandis.

Infaudum dictu cunctis procul absit amicis,
Sed Fortuna potens omen convertat in hostes :
Vis indigna novo si sparserit ossa fragore,
Conveniet cerebrum blandi canis addere fractis,
Lintea deinde superque inductas nectere lanas :
Sæpius et succos conspergere pinguis olivi :
Bis septem credunt coalescere cuncta diebus.
Aut veteri Baccho capræ fimus inde petulcæ,
Hoc aperit clausum, trahit hærens, sanat apertum.
Si vero caput infestus colliserit ictus,
Ex oleo necti vestis debebit arachnes :
Nesciet hæc illinc, nisi quum sanarit, abire.
Quod si luxa suo decedant membra tenore,
Urere femineos crines, ac jungere sevum
Congruet, ac tali medicamine mota ligare.
Aut malum ex pingui tritum apposuisse juvabit.
Aut si conclusum servavit tibia vulnus,

n'a point été traduit en latin, soit parce que le génie de cette langue s'y oppose, soit parce que les pères et les mères, dans la crainte de porter malheur à leurs enfants, n'ont pas osé lui donner un nom. Écrivez sur un morceau de papier ABRACADABRA ; puis répétez ce mot autant de fois qu'il y a de lettres dans le mot, mais en retranchant chaque fois une lettre, de sorte que le tout ait la figure d'un cône. Cela fait, suspendez avec un fil de lin le morceau de papier au cou du malade. On prétend que la graisse de lion est aussi un bon spécifique. Le corail et le safran enveloppés dans une peau de chat ont une vertu non moins merveilleuse. Si vous jugez convenable de suspendre du corail au cou du malade, joignez-y avec confiance des émeraudes : ce talisman chassera infailliblement le feu mortel de la fièvre.

LIII. Contre les fractures et les luxations.

Si par malheur (que la Fortune détourne ses rigueurs de ceux qui nous sont chers et ne les fasse sentir qu'à nos ennemis!), si par malheur on s'est fracturé un os, il faut appliquer sur la partie blessée la cervelle du chien caressant, et envelopper la plaie avec du linge, puis recouvrir de laine. Il convient aussi de la fomenter avec le suc de la grasse olive : au bout de quatorze jours, les os se rejoindront. On peut encore mêler du vin vieux avec la fiente de la chèvre bondissante : ce remède dilate la chair, fait sortir les esquilles et cicatrise la plaie. — S'il s'agit de remédier à une contusion à la tête, il faut y appliquer une toile d'araignée imbibée d'huile. Cette toile d'araignée ne tombera qu'après cicatrisation parfaite. S'il y a luxation, la cendre de cheveux de femme, mêlée avec de la graisse, donne un cataplasme qui, appliqué sur l'os démis, remédiera à la dislocation. Une pomme broyée avec de la graisse est encore une bonne fomentation. Si l'os tibia est atteint d'une douleur provenant d'une blessure anté-

Stercus ovis placidæ adipesque vetustos,
Pandere quæ poterunt ulcus, patuloque mederi.

LIV. Nervis incisis, et dolentibus, atque contractis.

Haud quisquam credet desectos vulnere nervos
Ad solitum rursus revocari posse vigorem;
Sed prodest terræ lumbricos indere tritos,
Queis vetus et rancens sociari axungia debet.
Si vero occultus nervos dolor urit inertes,
Vulturis excisos adipes rutamque remitte,
Ac ceram, et tali recreabis languida fotu.
Convenit et pelagi calidis perfundier undis:
Carica vel betis lento cum melle jugatur:
Aut Baccho madefacta Ceres cum fronde cupressi,
Quo poteris fotu recreare rigentia membra.
Sin autem subito replicantur corpora morbo,
Contractos revocat nervos caro sumpta columbæ.

LV. Ægris somno adsciscendo.

Non solum miseros teterrima febris adurit,
Sed super optato pergit viduare sopore,
Ne prosint placidi, cœlestia munera, somni.
Charta igitur, variis quam pinxit littera verbis,
Uritur, inde cinis calido potatur in amni.
Proderit et magnum capiti substernere fulcrum.
Prodest et mixtam lymphis potare cupressum,
Palladiis itidem succis cum flore rosarum
Jungis, et immisces madidum tritumque papaver,
Quo lita frons facilem præbebit nocte quietem.
Nec non mandragoræ gustu sopor additur altus,
Dilue præterea glomeramina, quæ gerit intus
Clausa aries inter geminæ coxendicis umbras,
Inde soporati ducentur gutture potus.

rieure, le crottin de la douce brebis, mêlé avec du vieux oing, dilate la chair et ouvre une issue à la cause du mal.

LIV. Contre les ruptures, les douleurs et les contractions de nerfs.

Il paraîtra peut-être impossible de renouer des nerfs rompus et de leur rendre leur vigueur première; cependant ces lésions se guérissent par l'application de vers de terre broyés avec de la graisse rance. S'il s'agit de remédier aux douleurs occultes qui affectent les nerfs engourdis, en broyant ensemble de la graisse de vautour, de la rue et de la cire, vous obtiendrez une mixtion très-salutaire pour dissiper cette inertie. Il n'est pas moins bon de se fomenter avec de l'eau de mer qu'on a fait chauffer. On peut encore se servir de figues mélangées avec de la poirée et du miel gluant, ou de farine pétrie avec du vin et des feuilles de cyprès : des fomentations faites avec ces sortes de médicaments rendent aux nerfs leur souplesse. S'il s'agit de remédier à une contraction subite, en mangeant de la chair de colombe, on la dissipera infailliblement.

LV. Contre les insomnies.

La fièvre ne se borne pas à brûler de ses feux les membres du malade, elle le prive aussi du sommeil, ce présent des dieux. Entre autres remèdes, brûlez un papier sur lequel vous aurez tracé différents mots, et buvez-en la cendre dans de l'eau chaude. Il est bon encore d'avoir au lit la tête élevée, de boire des infusions de feuilles de cyprès, ou de se frotter le front avec un mélange d'huile, de feuilles de rose et de pavot frais broyé : cette fomentation ramènera sans peine le sommeil pour la nuit qui suit. La mandragore est aussi très-soporifique. En délayant les globules fangeux qui pendent à la queue du bélier, on obtiendra encore un breuvage propre à rappeler le sommeil.

LVI. Lethargiæ expellendæ.

Diximus hanc sortem miseris mortalibus esse,
Ut sint sæpe mala inter se contraria morbi.
Denique nonnunquam somno sic membra gravantur,
Ut conjungatur letho sopor altus acerbo.
Ergo levi flamma torrentur cornua capræ,
Quo nidore gravem depellent lumina somnum.
Aut Veneris labrum quæ dicitur herba, bibetur,
Quæ teritur prius, et vino confusa liquescit.
Conveniunt acidis euphorbia mixta fluentis,
Gramina vel rutæ, gemina si nare trahantur.
Quidam dira jubent, septeno cimice trito
Ut vitientur aquæ, cyathusque bibatur earum :
Hæc potiora putant, quam dulci morte perire.

LVII. Comitiali morbo.

Est subiti species morbi, cui nomem ab illo est,
Quod fieri nobis suffragia justa recuset.
Sæpe etenim membris atro languore caducis,
Consilium populi labes horrenda diremit.
Ipse Deus memorat dubiæ per tempora lunæ
Conceptum, talis quem sæpe ruina profudit.
Prodest cum veteri Baccho fel vulturis ampli :
Sed cochlear plenum gustu tibi sufficit uno.
Aut cruor ex Progne mixtus cum polline thuris :
Aut apium elixum, aut conditum melle fel agni :
Marrubiumve pari confusum pondere mellis,
Cui tu terna dabis gustu cochlearia in uno.
Aptus mustellæ cinis est et hirundinis una.
Præterea pluvias hominis quas calva supina
Excepit projecta sinu, consumere prodest.
Aut lapis ex nido, vaga quem congessit hirundo [102],

LVI. Contre la léthargie.

Nous avons déjà fait remarquer que les malheureux mortels sont sujets aux maux les plus opposés. Quelquefois leurs membres sont saisis d'un engourdissement qui les plonge dans un sommeil qui devient celui de la mort. La corne de chèvre, suspendue sur la flamme légère, exhale une odeur qui soulève les paupières appesanties par le sommeil. L'herbe qu'on appelle lèvre de Vénus, broyée dans du vin, donne une boisson qui n'est pas moins salutaire. L'euphorbe mêlé avec du vinaigre ou de la graine de rue, et aspiré par les narines, est également efficace. Enfin, il y en a qui ordonnent un remède bien dégoûtant : c'est de boire une tasse d'eau infectée de sept punaises broyées : breuvage odieux, mais préférable à la mort, si douce qu'elle soit.

LVII. Contre l'épilepsie.

L'épilepsie est un mal subit, qu'on appelle vulgairement *maladie comitiale*, parce qu'il fait exclure des comices ceux qui en sont atteints. En effet, il est arrivé maintes fois qu'un citoyen frappé de ce mal affreux a troublé et interrompu l'assemblée publique. Esculape dit que ceux qui sont sujets aux attaques d'épilepsie ont été conçus pendant la nouvelle lune. Le fiel du vautour à la vaste envergure, mêlé avec du vin vieux, donne une boisson salutaire, dont il suffira de faire prendre une cuillerée chaque fois que reviendra le mal. On recommande également de boire du sang d'hirondelle mêlé avec de la farine d'encens, ou une infusion d'ache bouillie, ou bien encore du fiel d'agneau avec du miel. Le marrube mélangé avec une égale quantité de miel fournit encore un remède salutaire; mais il ne faut pas en administrer plus de trois cuillerées chaque fois. L'emploi de la cendre de belette et d'hirondelle n'est pas moins efficace. Il sera bon

Vellitur, et nexu fovet attollitque jacentem.
Pellitur, ut fama est, gustu quoque languor anethi.

LVIII. Regio morbo pellendo.

Regius est vero signatus nomine morbus [103],
Molliter hic quoniam celsa curatur in aula.
Huic rubia ex mulsa fertur conducere lympha.
Allia trita dabis vino madefacta calenti.
Vellera cum vivo suffiri sulphure prodest.

LIX. Infantibus dentientibus, vel strige inquietatis.

Nudum hominem primum mater natura profudit :
Insuper excruciat, niveis quum dentibus armat.
Collo igitur molli dentes nectentur equini,
Qui primi fuerint pullo crescente caduci.
Aut teneris cerebrum gingivis illine porci.
Aut leporis niveum bibitur cum lacte caprino.
Præterea si forte premit strix atra [104] puellos
Virosa immulgens exsertis ubera labris,
Allia præcepit Titini sententia [105] necti,
Qui veteri claras expressit more togatas.

LX. Combusturis igne, vel frigore.

Sunt diversa quidem mala frigoris atque caloris :
Sed tamen amborum simili nocet ulcere virus.
Illa quoque usta putes, quæ sunt nive læsa rigente.
Conversa in cinerem platani pila curat utrumque.

aussi de boire de l'eau de pluie recueillie dans un crâne d'homme. Prenez dans un nid d'hirondelle une de ces pierres qu'on trouve, dit-on, dans le ventre de cet oiseau voyageur; attachez-la au cou de l'épileptique, il ne tardera pas à recouvrer ses esprits et à se relever. L'aneth en boisson passe pour avoir la même vertu.

LVIII. Contre la jaunisse.

La jaunisse est appelée *mal royal,* parce que les délices des cours ont, dit-on, la vertu de la dissiper. On la traite par la garance délayée dans de l'eau miellée. On se sert encore en fomentation d'ail broyé dans du vin chaud, ou de laine imprégnée de soufre vif.

LIX. Contre les douleurs de la dentition chez les enfants, et l'influence funeste des sorcières.

Non contente d'avoir jeté l'homme nu sur la terre, la nature marâtre ne lui permet de se développer qu'au prix des souffrances. Pour remédier aux douleurs qui font pleurer l'enfant dont la bouche commence à s'armer de blanches rangées de dents, il faut lui attacher autour du cou des dents de lait d'un poulain. Il faut aussi frotter ses tendres gencives avec de la cervelle de porc, ou lui faire boire de la cervelle de lièvre délayée dans du lait de chèvre. — S'il arrive qu'une malfaisante sorcière ait fait sucer son lait venimeux à un enfant, le célèbre et ancien poëte comique Titinius conseille de suspendre à son cou des gousses d'ail.

LX. Contre les brûlures causées par le feu ou par le froid.

Le froid et le chaud, si opposés entre eux, produisent néanmoins des lésions identiques sur le corps, à tel point qu'on ne saurait affirmer qu'une blessure causée par la neige ne l'a point été par le feu. La cendre de baies de platane guérit les deux sortes de brûlures. La lésion pro-

At vero ambustum flammis, qui candidus ovi
Succus inest, penna inductus, sanare valebit.
Aut tu succosæ cinerem perducito lanæ,
Aut vivam ex oleo veteri componito calcem,
Hordea vel franges atque ovi candida junges.
Adsit adeps porcæ, mira est hæc forma medelæ,
Junge chelidoniis, ac sic line vulnera, succis.
Quodque recens ussit glacies, axungia simplex
Mulcet, et ex facili grata est medicamine cura.

LXI. Venenis prohibendis.

Ut tutus fias infestæ a fraude novercæ,
Vel quicumque tuo carpetur lividus auctu,
Non exspectatis eat obvia cura venenis.
Ante cibos igitur juglandis fœtus edatur.
Produnt electri [106] variantia pocula virus.
Præterea coctæ querno cum cortice lymphæ
Conveniunt potu, demersave ficus olivo.
Sæpe etiam raphanum prædixit numen edendum.
Antidotus vero multis Mithridatica [107] fertur
Consociata modis, sed Magnus scrinia regis
Quum raperet victor, vilem deprendit in illis
Synthesin, et vulgata satis medicamina risit.
Bis denum rutæ folium, salis et breve granum,
Juglandesque duas, totidem cum corpore ficus [108] :
Hæc oriente die pauco conspersa Lyæo
Sumebat, metuens dederat quæ pocula mater.

LXII. Venenis datis.

Si nequit infandum prævertere cautio virus,
Proximus ille gradus data pocula pellere cura.
Lac asinæ placidæque bovis prodesse loquuntur.

duite par le feu se guérit au moyen d'un blanc d'œuf étendu sur elle avec une plume. Vous pouvez encore y appliquer de la cendre de laine en suint, ou un emplâtre composé soit de chaux vive et d'huile rance, soit d'orge broyée dans un blanc d'œuf. Servez-vous aussi en fomentation de chélidoine mêlée avec de la graisse de truie, et ce bizarre remède vous soulagera aussitôt. Il suffit même, pour guérir les érésipèles flegmoneux occasionnés par le froid, de se fomenter avec un peu de graisse.

LXI. Des préservatifs contre le poison.

Si vous craignez les machinations d'une perfide marâtre ou d'un ennemi que vous a suscité votre prospérité, n'attendez pas que la haine ou l'envie accomplisse ses funestes desseins dans le temps où vous y pensez le moins. Souvenez-vous de manger des noix avant de vous asseoir à une table suspecte. Une coupe d'ambre décompose le poison et en trahit la présence. On peut encore, entre autres préservatifs, boire une décoction d'écorce de chêne bouillie dans de l'eau, ou manger des figues détrempées dans de l'huile. Esculape recommande de manger souvent du raifort. Le célèbre antidote de Mithridate était composé de plusieurs ingrédients si communs, que Pompée se prit à rire lorsqu'il en trouva la recette dans l'écrin du roi de Pont. Il y entrait vingt feuilles de rue, un peu de sel, deux noix, autant de figues, le tout broyé et délayé dans un peu de vin. Cet antidote, qu'il tenait de sa mère inquiète, était le breuvage qu'il prenait chaque matin à son réveil.

LXII. Contre les effets du poison.

Si, malgré vos précautions, vous n'avez pu prévenir les effets du poison, voici les moyens qui vous restent de les neutraliser. Hâtez-vous de boire du lait d'ânesse ou

Betonicam ex parvo sumunt plerique Lyæo.
Quod si hederæ succos, quæ truncos implicat altos,
Instilles pateris, poterunt haud ulla nocere
Pocula, quæ quisquam sævis vitiaverit herbis.
Si quis hyoscyamum gustarit, lacte capellæ
Exhausto rabidos poterit mulcere furores.

LXIII. Vulneribus ex re dubia curandis.

Vulnera tabescunt spatio vitiata dierum,
Curaque nil prodest, nec ducitur illa cicatrix.
Sed tamen herbarum tam mira potentia pollet,
Ulceris annosi sinus ut coalescere possit.
Marrubium si melle coquas, illoque liquore
Vulnus atrox foveas, cineres vel hirundinis altæ
Inducas, leporisve aspersa coagula vino,
Aut hederam Baccho decoctam, et semen anethi,
Aut cineres alni tardo cum melle ligentur.
Lumbrici terræ poterunt obducere vulnus,
Aut facilis lapathi coma latior ulcera purgat,
Et commixtus adeps, sed non nullo sale tactus.
Pinea præterea vivo cum sulphure cortex
Et pice cum spissa jam perdita membra reponit.

LXIV. Verrucis tollendis.

Interdum exsistit turpi verruca papilla:
Hinc quondam Fabio verum cognomen adhæsit,
Qui solus patriæ cunctando restituit rem [109].
Id poterit vitium sanguis curare lacertæ,
Aut urina canis cum terra inducta madenti.
Aut herbæ succus, quæ fertur nomine lathyr [110]:

de vache. Le suc de bétoine infusé dans une petite quantité d'eau est un antidote auquel on a le plus souvent recours. Le lierre qui s'enlace en grimpant autour du tronc des hauts arbres, distille un suc dont quelques gouttes suffisent pour conjurer les funestes effets d'un breuvage empoisonné. Le lait de chèvre, administré en potion, dissipe le délire furieux qui suit les ingestions de jusquiame.

LXIII. Contre les plaies dont l'origine est douteuse.

Le temps ne fait qu'envenimer une plaie, et rend les soins impuissants pour l'amener à guérison. Cependant les plantes ont des vertus merveilleuses qui cicatrisent les ulcères les plus invétérés. On peut, avec confiance, se servir en fomentation d'une décoction de marrube et de miel, de la cendre que donne le corps brûlé de l'hirondelle qui se plaît dans les airs, de présure de lièvre mêlée avec du vin, ou enfin de vin où l'on a fait bouillir du lierre et de la graine d'aneth. Appliquez aussi sur la partie malade un cataplasme de cendre d'aune et de miel, ou des vers de terre. Les feuilles larges et tendres de l'oseille sont encore très-propres à cicatriser les plaies. Il n'est pas inutile d'y mêler de la graisse modérément salée. L'écorce de pin broyée avec du soufre vif et de la poix compacte donne un emplâtre qui remédie à la corruption des chairs.

LXIV. De la manière d'enlever les verrues.

Quelquefois il s'élève sur le visage ou ailleurs une excroissance parasite et hideuse qu'on appelle *verrue*. De là le surnom qui fut donné à ce célèbre Fabius qui sauva la république par ses temporisations. On peut parvenir à faire disparaître ces excroissances en les frottant avec du sang de lézard, avec de la terre détrempée d'urine de chien, ou avec du suc de l'herbe appelée lathyris.

Et tithymallus item tali satis apta medelæ.
Si rupta immensos fundit verruca cruores,
Purpureo triti cineres de vellere prosunt,
Quod fuerit vero conchyli sanguine tinctum [111].

LXV. Hæmorrhoidibus medendis.

Excruciant turpes anum si forte papillæ,
Agrestis prodest radix superaddita porri.
Ni violent, sanant juglandis fragmina clausas [112].
Sal niveum sumes, Bæticum nomine dicunt,
Dulcia cumque nigra junges fuligine mella,
Apponesque super : pellit medicina dolorem.

Le tithymale est également un bon spécifique. Pour arrêter l'écoulement du sang causé par la coupure d'une verrue, il faut appliquer sur la plaie de la cendre de la laine qui doit véritablement sa couleur à ce coquillage d'où la pourpre a tiré son nom.

LXV. Contre les hémorroïdes.

Pour remédier aux tumeurs enflammées et douloureuses qui affectent souvent l'anus, il faut appliquer sur la partie malade de la racine de poireau sauvage. Si le mal est interne et occulte, il faut se servir d'écorce de noyer : le remède est très-violent, mais il est efficace. Le miel à la saveur douce, la suie noire, et ce sel blanc qu'on appelle sel bétique, donnent un cataplasme qui est encore un spécifique très-salutaire.

NOTES

SUR SERENUS SAMMONICUS.

1. — *Phœbe, salutiferum, quod pangimus* (v. 4). L'auteur invoque ici Apollon, non comme dieu de la poésie, mais comme inventeur de la médecine.

2. — *Tuque potens artis* (v. 6). On ne saurait douter qu'Esculape n'ait été un médecin qui florissait quelques années avant le siége de Troie, et dont les Grecs ont fait un dieu, comme de tant d'autres personnages, qui, dans les temps héroïques ou fabuleux, se sont illustrés par leur courage ou par leurs découvertes :

> Inventas aut qui vitam excoluere per artes,
> Quique sui memores alios fecere merendo.
> (Virgilius, *Æneidos* lib. VI, v. 663.)

Suivant la mythologie vulgaire, Esculape était fils d'Apollon et de la nymphe Coronis. Il naquit près d'Épidaure, et son éducation fut confiée au centaure Chiron, qui lui apprit à connaître les vertus des plantes. Bientôt le disciple devint plus habile que le maître, et sa réputation se répandit dans toute la Grèce. Il accompagna les Argonautes dans leur expédition, et il les guérit de toutes leurs maladies. A son retour de Colchide, il rendit la vie à Hippolyte, qui venait de périr victime de la perfidie de sa belle-mère. Pluton en porta ses plaintes à Jupiter, et ce dieu foudroya Esculape. Apollon, irrité de la mort de son fils, perça de ses flèches les Cyclopes qui avaient forgé la foudre dont Jupiter s'était servi. Plus tard, Jupiter, voulant consoler Apollon, plaça Esculape dans le ciel, où il forme la constellation du Serpentaire.

La plupart des villes de la Grèce lui rendirent, après sa mort, les honneurs divins ; mais son culte fut surtout en vigueur à Épi-

daure, à Athènes, à Pergame et à Smyrne, et passa dans la suite en Italie.

On le représentait sous les traits d'un vieillard grave et austère, enveloppé d'un long manteau, ayant à ses côtés un coq, symbole de la vigilance ou du réveil, et tenant dans la main droite un bâton entouré d'un serpent, emblème de la prudence.

Il avait eu deux fils, Podalire et Machaon, qui devinrent la tige des Asclépiades : ces deux médecins guérirent Philoctète, à l'époque du siége de Troie.

3. — *Qui colis Æginam* (v. 8). Égine, île voisine du Péloponnèse, aujourd'hui *Enghia*. Nous avons suivi la leçon de Turnèbe, justifiée par ce passage des *Guêpes* d'Aristophane : Διέπλευσεν εἰς Αἴγιναν, « il passa dans l'île d'Égine. » On lit dans d'autres éditions *Ægeas*, qui serait le nom d'une ville de Cilicie où, suivant Philostrate, auteur de la *Vie d'Apollonius de Thyane*, Esculape avait un temple célèbre.

4. — *Qui quondam.... Tarpeias arces* (v. 9). Les Romains, ayant été délivrés d'une peste affreuse qui désolait la ville, se crurent redevables de ce bienfait à Esculape, et lui élevèrent un temple dans une île du Tibre où ils avaient vu un serpent se réfugier. Il est probable que, une fois ce dieu introduit à Rome, on lui consacra dans la suite un autre temple sur la roche Tarpéienne.

5. — *Teneris expone papyris* (v. 13). Le mot *teneris* a exercé l'érudition des commentateurs, comme s'il cachait quelque sens figuré, fondé sur les différentes sortes de papier dont se servaient les anciens. On distinguait, en effet, le petit et le grand papier, et, sous les mêmes mots pris métaphoriquement, le style simple et le style pompeux. Nous croyons qu'il ne faut voir ici qu'une épithète oiseuse, donnée à l'écorce du *papyrus*, avec laquelle on faisait ce qu'on appelait *charta*, papier.

6. — *Vel quæ septenis censentur gramina nodis* (v. 16). On lit dans Pline (*Hist. Nat.*, liv. XXIV, ch. dern.) : « Quod e graminum genere septem internodia habet, efficacissime capiti contra dolorem adalligabis. » Les botanistes donnent à cette plante le nom de *renouée*.

7. — HEMICRANIO MEDENDO. *Hemicranium* (migraine), mot composé de ἥμισυς, demi, et κράνιον, tête, crâne, parce que la migraine est une douleur qui affecte la moitié de la tête.

8. — *Allia diversam.... per aurem* (v. 30). Peut-être faut-il

entendre *diversam* dans le sens de *utramque*, l'une et l'autre. Sammonicus écrivait à une époque où la pureté de la langue latine commençait à s'altérer.

9. — *Allia vel ternis piperis terna addita granis* (v. 32). On retrouve ici l'idée superstitieuse que les anciens attachaient au nombre impair.

10. — *Sed noxia formæ* (v. 34). *Noxia* est pris ici comme substantif, le même que *noxa*, mais moins usité.

11. — *Copia farris uti frangentibus edita saxis* (v. 36). Nous avons préféré *frangentibus* à *frendentibus* qu'on lit dans quelques éditions.

> .....Fruges quoque sæpe minutas,
> Robore quum saxi franguntur.
> (Lucretius, *de Rerum natura*, lib. I, v. 880.)
>
> Et torrere parant flammis, et frangere saxo.
> (Virgilius, *Æneidos* lib. I, v. 179.)

On rencontre néanmoins *frendere fruges* dans les vieux auteurs.

12. — *Ut varios crines* (v. 41). *Varios*, expression élégante, par opposition à *puros*. Nous verrons plus loin dans le même sens : *Variant maculæ*.

13. — *Vel frons lentisci, vel tristia poma sabuci* (v. 50). Le lentisque est un arbrisseau d'où découle une résine odorante appelée mastic, de μαστίζω, frapper, blesser, parce que, pour l'obtenir, il faut faire une incision dans l'écorce. L'hièble (*sabucus*) est une espèce de sureau, mais plus petite que le sureau proprement dit. C'est pour cela que notre auteur lui donne plus loin (v. 100 et 334) l'épithète de *parva*.

14. — *Prædixit Plinius auctor* (v. 56). Toutes les éditions, excepté celle d'Ackermann, portent *Tullius*; mais il est évident qu'il faut lire *Plinius*, d'autant que la recette citée ici se trouve dans Pline.

15. — *Si prægnans artus captivi soricis edit* (v. 57). Sammonicus reproduit ici encore l'opinion de Pline (*Hist. Nat.*, liv. xxx, ch. 5) : « Si oculi nigri nascentium placent, soricem prægnanti edendum exhibe. »

16. — *Pherecydis fata tragœdi* (v. 62). Phérécyde était un philosophe de l'île de Scyros. On ne lit nulle part qu'il ait été acteur ou poëte tragique. Si le texte est exact, l'épithète de *tragœdus* ne peut s'entendre qu'au sens figuré.

17. — *Sylla quoque infelix* (v. 65). La fin de Sylla fut affreuse et donna un démenti cruel au surnom de *Félix* qu'il avait porté jusque-là. Par suite des excès auxquels on croit qu'il s'abandonnait pour étouffer ses remords, il se forma dans ses entrailles un abcès incurable d'où s'exhalait une odeur infecte. Il naissait de ses chairs pourries une si grande quantité de vermine, qu'il ne fut pas possible de le défendre contre ces insectes. Voici ce qu'on lit dans Pline (*Hist. Nat.*, liv. VII, ch. 43) au sujet de cette triste fin de l'heureux Sylla : « Age, non exitus vitæ ejus omnium proscriptorum ab illo calamitate crudelior fuit, erodente se ipso corpore, et supplicia sibi gignente? »

18. — *Vel inopia nobilis escæ* (v. 74). Quoique *o* soit ordinairement bref dans *inopia*, cette leçon nous a paru préférable à toutes les autres, qui ne présentent aucun sens.

19. — *Quod facit ex asino saccatus corporis humor* (v. 77). Nous croyons qu'il faut lire *saccatus* plutôt que *siccatus;* c'est l'avis de Turnèbe, qui cite, à l'appui de sa correction, ce passage de Lucrèce :

> Pusi sæpe lacum propter, se, ac dolia curta
> Somno devincti credunt extollere vestem,
> Totius humorem saccatum ut corpori' fundant.
> (*De Rerum natura*, lib. IV, v. 1020.)

20. — *Non semper præsens dolor est sanabilis* (v. 103). Ovide avait exprimé la même pensée en deux vers qui sont passés en proverbe :

> Principiis obsta : sero medicina paratur,
> Quum mala per longas invaluere moras.
> (*Remed. Amor.*, v. 91.)

21. — *Seu salamandra* (v. 107). Les anciens croyaient que la salamandre avait le privilége de vivre dans le feu. Ce qui paraît avoir donné lieu à cette opinion, c'est que ce reptile a une humeur visqueuse qui le garantit pendant quelque temps de la brûlure. Pline, comme Sammonicus, croyait que son venin faisait tomber les cheveux.

22. — *Est elephas morbus* (v. 131). Cette maladie a été appelée *éléphantiasis*, parce qu'elle rend la peau rude, épaisse, inégale, rugueuse, comme celle de l'éléphant.

23. — *Et chartam, quam gens Ægyptia mittit* (v. 141). L'écorce du papyrus, comme nous l'avons dit plus haut, servait

à faire du papier ou ce qu'on appelait *charta*. Dans la suite on a confondu ces deux mots.

24. — *Si vero vitium est quod ducit ab impete nomen* (v. 157). On a donné le nom d'*impetigo* à une certaine maladie de la peau, semblable à la lèpre.

25. — *Mascula thura* (v. 162). Virgile s'est servi de la même épithète :

> Verbenasque adole pingues et *mascula* thura.
> (*Eclog.* VIII, v. 65.)

Nous ne pensons pas qu'on doive y attacher une autre idée que celle de force, comme on peut l'induire de la suite du même passage de Virgile :

> Conjugis ut magicis sanos avertere sacris
> Experiar sensus.

26. — *Divinaque cura valebit* (v. 162). L'usage ordinaire de l'encens explique naturellement l'épithète de *divin* que Sammonicus donne au remède composé avec cette gomme aromatique.

27. — *Sive obscenos ex virgine rores* (v. 162). Le sens que nous avons donné à cette périphrase est évidemment plus plausible et moins détourné que celui de *règles*, *menstrues*, que proposent quelques commentateurs.

28. — *Vis et Phœbigenæ* (v. 183). Il est impossible d'admettre l'interprétation du scoliaste qui veut qu'on entende ici Circé, sous prétexte que cette magicienne était fille du Soleil, et connaissait les vertus des herbes. Sammonicus n'a songé qu'à Esculape, qu'il nomme tantôt *Epidaurius*, tantôt *Deus Idæ*, tantôt enfin, comme ici, *Phœbigena*, fils d'Apollon.

29. — *Sed dolor immeritum lumen* (v. 194). *Immeritum* est une épithète purement poétique, comme dans ce vers de Properce :

> Et sæpe immeritos corrumpas dentibus ungues.
> (Lib. II, eleg. 3, v. 3.)

30. — *Viventisve nepæ* (v. 196). S'agit-il d'une écrevisse ou d'un scorpion? Nous avons adopté le premier sens, d'après ce passage de Pline (*Hist. Nat.*, liv. XXXII, ch. 7) : « Cancri oculos adalligatos collo mederi lippitudini dicunt. »

31. — *Qui grana cumini* (v. 220). Le cumin est une plante

qui croît spontanément en Égypte et dans les contrées méridionales. Un des effets de sa graine est de rendre pâle.

32. — *Ambitiosa putas, sunt istu salubria cunctis* (v. 239). Ce passage offrirait quelque difficulté, si l'auteur ne reproduisait plus loin (ch. XXVIII) sa pensée d'une manière plus claire. Les médicaments recherchés, dit-il, ne sont pas toujours ceux qui sauvent.

33. — *Sic est Hortensius* (v. 258). Il s'agit ici de l'orateur Hortensius qui tint le premier rang au barreau jusqu'au moment où Cicéron parut.

34. — *Aerium mel* (v. 263). Réminiscence de Virgile :

> Protinus aerii mellis cœlestia dona.
> (*Georg.* lib. IV, v. 1.)

Le miel était regardé comme un don de l'air, en ce sens qu'il a pour principe la rosée qui tombe dans le calice des fleurs, où l'abeille va butiner le suc dont elle se sert pour le composer.

35. — *Hinc longum per iter nervos medicina sequetur* (v. 283) Les manuscrits portent *hinc longos*. Nous avons adopté la correction du scoliaste, qui présente un sens très-naturel. L'auteur veut dire qu'il y a loin du cou à la cuisse, et que néanmoins, en se frottant la cuisse, on parvient, *longum per iter*, à détendre les nerfs du cou.

36. — *Quos autem vocitant tolles* (v. 288). *Tolles*, et *tusillæ* ou *tunsillæ* par *diminution*, vient du verbe *tollere*. On se sert plus généralement du mot *tunsillæ*.

37. — *Qua grillus erit pressante peremptus* (v. 289). Le grillon jouissait d'une grande autorité parmi les magiciens, parce qu'il marche à reculons.

38. — *Interiora vora veritus contingere dente* (v. 297). On lit dans quelques éditions *integriora*. Ce comparatif, qui n'est pas d'une bonne latinité, et qui d'ailleurs ne s'explique pas comme diminutif, nous a semblé une correction hasardée de quelque commentateur qui, faute de rapporter *interiora* au verbe *contingere*, a cherché à éluder la difficulté.

39. — *Siliquæque madentes* (v. 312). *Siliqua* signifie en général la cosse des légumes, l'enveloppe des grains; mais il se prend aussi quelquefois dans le sens de *silicia*, fenugrec, sénegré. Ce qui nous persuade que ce mot doit être entendu ici dans ce der-

nier sens, c'est que Sammonicus dit plus loin (v. 434) *siliquæque legumen.*

40. — *Seu salibus piper adde* (v. 321). Quoique *sales* ne soit jamais employé au pluriel pour désigner l'eau de mer, il n'est guère possible de lui donner ici un autre sens.

41. — *Et tenue cuminum* (v. 321). Nous avons déjà fait remarquer que Sammonicus se servait souvent d'épithètes oiseuses ou pittoresques. Nous croyons donc que notre auteur a voulu seulement faire allusion, par le mot *tenue*, à la tige ou à la feuille menue et délicate du cumin.

42. — *Quæ coctis tinges epulis et rapta vorabis* (v. 322). Nous ne pensons pas, avec le scoliaste, que Sammonicus veuille, dans ce passage, parler d'un de ces remèdes qu'on peut prendre en mangeant. Il s'agit ici de remédier aux suites d'une indigestion, et d'ailleurs le mot *rapta* ne laisse aucun doute.

43. — *Grana peregrini piperis* (v. 328). Le poivrier était une plante exotique pour les Romains : de là l'épithète de *peregrinum*.

44. — *Nicolao molli* (v. 329): Le nom de *nicolai* fut donné aux dattes de Syrie et à des gâteaux faits de ces dattes, parce que le philosophe Nicolas, de Damas, est le premier qui en ait envoyé à Rome au temps d'Auguste.

45. — *Præterea caules frondet si parva sabucus* (v. 334). Nous n'avons vu là qu'une périphrase ni d'autre obscurité que celle qui accompagne ordinairement ce qui est prolixe et diffus. Notre poëte aurait dit tout simplement en prose *caulem sabuci*, « une tige d'hièble ».

46. — *At vomitum radix narcissi pota movebit* (v. 341). Peut-être faut-il lire *ad vomitum*; la phrase présenterait alors un sens plus naturel. A quoi bon faire observer, sans rapport avec ce qui précède ni avec ce qui suit, que la racine de narcisse est un vomitif dont il faut se garder? Le conseil contraire serait plus conséquent, puisque l'auteur traite des remèdes propres à faire évacuer la bile.

47. — *Et raptas fumis mandare coronas* (v. 356). On attribuait sans doute quelque vertu magique au lierre jeté au feu après qu'on s'en était servi.

48. — *Navis ramentum* (v. 363). Résine mêlée de cire qu'on raclait du corps des navires, et que les Grecs appelaient ζώπισσα.

49. — *Græcos hyoscyamon* (v. 365). Le fruit de l'hyoscyamon

ou, comme nous l'appelons maintenant, de la jusquiame, ressemble à la fève et donne des convulsions aux porcs : de là son nom composé de ὗς, porc, et κύαμος, fève. L'épithète *insana*, que lui donnaient les Latins, lui était sans doute appliquée en raison de sa propriété de produire la folie. On trouve plus loin (v. 1079) le remède à employer contre cette sorte de délire.

50. — *Sæpe lapis teritur, specularem nomine dicunt* (v. 373). Talc, pierre transparente [*specularis*] dont les anciens faisaient leurs vitres.

51. — *Vel jus perdicis apricæ* (v. 384). *Aprica*, « qui aime le soleil. » Une remarque que nous consignons ici, quoique déjà plusieurs fois l'occasion se soit présentée de la faire, c'est que toutes les fois que Sammonicus donne une épithète à une plante ou à un animal, c'est comme poëte, et non comme médecin. C'est ainsi que, quelques vers plus haut, il a qualifié la perdrix de babillarde [*garrula*].

52. — *Quid referam multis composta philonia rebus* (v. 393)? Ce remède était ainsi appelé du nom de son inventeur, Philon, médecin de Tarse.

53. — *Jungenturque simul costum, foliumque, piperque* (v. 397). Le costus est une plante aromatique de l'Asie. Quant à celle que notre auteur appelle *folium*, elle est inconnue aujourd'hui, du moins sous ce nom.

54. — *Quod telum commemoratur* (v. 399). Les Latins donnaient à la pleurésie le nom de *trait*, à cause des douleurs aiguës qui la caractérisent.

55. — *Mollibus ex hederæ tornantur pocula lignis* (v. 406). Le lierre passait pour communiquer au vin ou à tout autre breuvage une vertu très-salutaire. On lit dans Pline (liv. XXIV, ch. 10) : « Hujus quoque ligni vase spleneticos bibentes sanari invenio. »

56. — *Deus Idæ* (v. 425). Esculape, adoré à Pergame, dans le voisinage du mont Ida.

57. — *Dulcia, Plautus ait* (v. 426). Le passage auquel Sammonicus fait allusion, ne se trouve dans aucune des pièces de Plaute qui sont parvenues jusqu'à nous.

58. — *Ut mihi Sardois videatur proximus herbis* (v. 428). Ce passage nous donne l'étymologie du mot *sardonique*, appliqué au rire.

59. — *Siliquæque legumen* (v. 434). *Voyez* la note 39.

60. — *Aut quæ poma Cydon Creteis misit ab oris* (v. 436). Le coing, fruit du cognassier, qui, d'après le témoignage de Pline,

était très-commun dans les environs de l'ancienne ville de Cydon, dont il porte le nom.

61. — *Cui tamen exstincto munus debetur humandi* (v. 442). Sammonicus veut qu'on tue et qu'on enterre le chien, qui a pris le mal de l'homme, pour prévenir, sans doute, la contagion.

62. — *Quod superest thridaci* (v. 445). On lit dans quelques éditions *styraci*. Le *styrax* ou *storax* est une gomme odoriférante qui découle d'un arbre de l'Arabie.

63. — *Cum succo Palladis* (v. 458). L'olivier paraît avoir été un des premiers arbres cultivés parmi les hommes. Les nombreux et utiles usages auxquels sont employés ses produits, l'ont fait regarder, de tout temps, comme un des végétaux les plus précieux pour l'espèce humaine. Les Grecs l'avaient consacré à Minerve ou Pallas.

64. — *Farraque, quæ tremulis prosunt sudantia flammis* (v. 459). Les annotations des commentateurs ne jettent aucun jour sur ce passage; et, de notre côté, nous craignons bien de n'avoir pas été plus heureux.

65. — *Quodque decem rebus componi ex nomine clarum est* (v. 472). Sorte de médicament que les Grecs appelaient δεκάμυρον.

66. — *Sæpe et scillitico* (v. 507). On appelait *scilla*, squille, une espèce d'oignon marin.

67. — *Nec non apposito curantur dropace* (v. 511). *Dropax*, nom grec d'une sorte d'onguent siccatif.

68. — *Prunaque conveniunt, quæ mittit clara Damascus* (v. 519). Damas a toujours été célèbre par ses fruits, ses eaux et son air, ce qui l'a fait surnommer l'*odeur du Paradis*.

69. — *Silvestris fici lacrymam* (v. 529). *Lacryma*, expression poétique pour *succus*.

70. — *Quodque satis melius verbis dicemus Horati* (v. 530). *Voyez* Horace, *Sat.*, liv. II, sat. 4, v. 28.

71. — *Sæpe thalassomeli* (v. 534). Mot composé de θάλασσα, mer, et de μέλι, miel.

72. — *Succus aminææ vitis* (v. 541). Suivant Macrobe (*Saturn.*, liv. I, ch. 2), *Aminæi* était l'ancien nom du mont Falerne, célèbre par ses vins; mais son opinion n'est qu'une conjecture. Du reste, le vin dont parle ici Sammonicus était très-renommé. On lit dans Virgile (*Géorg.*, liv. II, v. 97) :

Sunt etiam amineæ vites, firmissima vina.

Pline dit aussi (liv. XIV, ch. 2) que ce vin se conservait longtemps, et qu'il gagnait en vieillissant. « Principatus datur amineis, propter firmitatem, senioque proficientem vini ejus ubique vitam. »

73. — *Arbore Pyramea* (v. 550). On sait que ce fut sous un mûrier qu'eut lieu la triste fin de Pyrame et de Thisbé, si gracieusement racontée par Ovide. Le sang des deux amants, en tombant sur les fruits de cet arbre, les rendit rouges, de blancs qu'ils étaient auparavant.

74. — *Democritus* (v. 570). Démocrite, philosophe de l'école d'Élée, adopta et perfectionna le système des atomes, inventé par Leucippe. Il admettait une multitude d'esprits, de génies et de démons gigantesques : tous ces êtres étaient formés d'atomes subtils, remplissaient l'air, nous environnaient de toutes parts, et nous faisaient tantôt du bien, tantôt du mal. De là il concluait que la divination et autres pratiques superstitieuses n'avaient rien que de raisonnable. C'est ce qui nous explique pourquoi le nom de ce philosophe se trouve mêlé à l'histoire de la médecine, de la théurgie et de la magie.

75. — *Nec non resinas ex Oricia terebintho* (v. 586). *Oricos* était le nom de deux villes grecques, situées l'une en Épire, l'autre en Macédoine.

76. — *Saxifragam, vel fontigenam* (v. 599). Le saxifrage, dont Pline rapporte le nom à sa prétendue vertu lithontriptique, le doit plutôt, ainsi que le remarque M. Decandolle, à la manière dont il végète dans les fentes des rochers. Nous supposons, sans l'affirmer, que l'herbe désignée ici sous le nom de *fontigena*, est la scolopendre, qui croît, en effet, dans les puits, les fossés et les lieux humides, et qui jouit de propriétés apéritives et diurétiques.

77. — *Hoc poterit quartus magni monstrare Lucreti* (v. 610). Lucrèce a traité fort au long de l'amour dans le quatrième livre de son poëme *de Rerum natura* (v. 1029 et suiv.).

78. — *Aut quum olim menses minus octo morgtus in alvo* (v. 622). Il semblerait, au premier coup d'œil, que Sammonicus suppose le cas d'un accouchement prématuré; mais, si l'on observe qu'il traite exclusivement dans ce chapitre des moyens d'assurer un accouchement facile et heureux, et non des suites de l'accouchement, on reconnaîtra que le sens que nous avons adopté est plus conséquent, bien qu'il ne soit pas celui qui se présente d'abord à l'esprit.

79. — *Detrahe quod superest, illo genitalia necte* (v. 640). Quelques éditions portent *alio;* mais nous avons suivi les plus anciennes, où se lit *illo*, qui présente un sens moins embarrassé.

80. — *Hæc simul incantans* (v. 658). Il est à remarquer que Sammonicus, qui jusqu'ici ne conseille contre les maladies que des moyens naturels, passe tout d'un coup aux remèdes magiques. On ne saurait douter néanmoins, comme quelques critiques, que le poëme ne soit tout entier du même auteur. Le style et la manière sont, d'un bout à l'autre, parfaitement homogènes.

81. — *Quem dat avis tremulis simulat quæ pellibus alas* (v. 668). Il n'est personne qui, à ce caractère, ne reconnaisse ici la *chauve-souris*.

82. — *Sed quæ parva situ est* (v. 672). *Parva situ*, c'est-à-dire petite par la structure. Pline le Naturaliste (liv. XXXII, ch. 10) recommande, en effet, pour le même usage, une grenouille verte de la plus petite espèce.

83. — *Samia torretur in olla* (v. 674). Les vases de Samos étaient faits de terre, de sorte que *vase de Samos* et *vase de terre* devinrent synonymes.

84. — *Nereia lympha* (v. 683). *Nereia lympha*, pour *aqua marina*, eau de mer. Nérée était le plus ancien dieu de la mer.

85. — *Aut in aminæo.... Lyæo* (v. 704). *Voyez* la note 72.

86. — *Ennius ipse pater* (v. 709). Horace a dit de ce poëte des premiers temps de la littérature romaine :

> Ennius ipse pater nunquam, nisi potus, ad arma
> Prosiluit dicenda.
>
> (*Epist.* lib I, ep. 19, v. 7.)

87. — *Pythagoræ cognata* (v. 737). Réminiscence d'Horace :

> O quando faba Pythagoræ cognata !
>
> (*Serm.* lib. II, sat, 6, v. 63.)

Pythagore, qui croyait à la métempsycose, ne mangeait ni viande ni poisson, et même parmi les légumes, il faisait des distinctions. Il prétendait que les fèves avaient été formées de la même matière que l'homme; aussi s'en abstenait-il dans la crainte de manger un parent.

88. — *Est etiam morbi species, quæ dicitur ignis* (v. 757). Cette maladie est vulgairement appelée aujourd'hui *feu Saint-Antoine*.

89. — *Non audita mihi sit fas, sed lecta referre* (v. 788). On rencontre à chaque instant dans Sammonicus des réminiscences

des poëtes du siècle d'Auguste. Il est évident qu'il s'est souvenu ici de ce passage du sixième livre de l'*Énéide* (v. 266) :

Sit mihi fas audita loqui.....

90. — *Hoc quidam raptus morbo per tempora messis* (v. 789). L'histoire de cette guérison due au hasard est tirée de Pline (*Hist. Nat.*, liv. XXII, ch. 25) : « Sextus Pomponius, Hispaniæ Citerioris princeps, quum horreis suis ventilandis præsideret, corruptus dolore podagræ, mersit in triticum sese super genua; levatusque siccatis pedibus mirabilem in modum, hoc postea remedio usus est. »

91. — *Et tritam chamæcisson* (v. 795). Mot grec composé de χαμαὶ, par terre, et κισσὸς, lierre.

92. — *Tum lixiva cinis* (v. 798). Sammonicus emploie indifféremment *cinis* au masculin et au féminin. Ainsi, quatre vers plus loin, il dit *atra cinis*.

93. — *Utque Larissæa curatus Telephus hasta* (v. 832). La lance d'Achille, œuvre de Vulcain, passait pour guérir les blessures qu'elle avait faites. Télèphe éprouva la vertu surnaturelle de cette arme divine. Blessé par Achille sous les murs de Troie, il fut guéri par un emplâtre fait avec la rouille de la lance qui l'avait frappé. — *Larisse*, ville de Thessalie, était la patrie d'Achille : de là l'épithète de *Larissæa* donnée à sa lance.

94. — *Et documenta dedit nobis prostratus Orion* (v. 865). Suivant la fable, Orion, fils de Neptune, se rendit célèbre par son amour pour l'astronomie et par son goût pour la chasse. Diane, qu'il avait osé défier à qui prendrait le plus de bêtes sauvages, fit sortir de la terre un scorpion dont la piqûre lui fit perdre la vie. La déesse ne tarda pas à s'affliger de la mort du bel Orion, et obtint de Jupiter qu'il fût placé dans le ciel, où il forme la plus brillante des constellations.

95. — *Simæ de lacte capellæ* (v. 873). Réminiscence de Virgile :

Dum tenera attondent simæ virgulta capellæ.
(*Bucol.*, ecl. X, v. 7.)

96. — *Ostocopon* (v. 887). Mot grec composé de ὀστέον, os, et de κόπος, travail, douleur.

97. — *Doridis humor* (v. 913). Doris, déesse de la mer, pour la mer elle-même. Ainsi Virgile a dit :

Sic tibi, quum fluctus subterlabere Sicanos,
Doris amara suam non intermisceat undam.
(*Bucol.*, ecl. X, v. 4.)

98. — *Sed prius est oleo partus fervescere ranæ In triviis* (v. 916). Pline (liv. XXXII, ch. 10) fait mention de ce remède, qui appartient à la magie. « Ranæ vero in trivio decoctæ oleo abjectis carnibus perunctos liberant quartanis. »

99. — *Multaque præterea verborum monstra silebo* (v. 933). Caton, par exemple, prétendait guérir les luxations en prononçant les mots suivants : *Gibel. Danata. Daries. Dardaries. Astaries.* — Pour apaiser le mal de dents, on s'attachait au cou un papier sur lequel était écrit : *Galbes. Galbat. Galde. Galda.* — L'hémorragie s'arrêtait aussi devant ces mots prononcés tout bas : *Charat. Carasarite. Confirma. Consona. Imaholite.* — Dans son *Traité d'Agriculture*, Varron conseille contre la goutte : *Sista. Pista. Kista. Xista.*, et contre le mal de dents : *Anasaga. Anasaga.*, qu'il faut prononcer trois fois.

100. — *Quod dicitur* ABRACADABRA (v. 939). Les lettres de ce mot magique devaient être disposées de l'une de ces deux manières :

A B R A C A D A B R A	A B R A C A D A B R A
A B R A C A D A B R	A B R A C A D A B R
A B R A C A D A B	A B R A C A D A B
A B R A C A D A	A B R A C A D A
A B R A C A D	A B R A C A D
A B R A C A	A B R A C A
A B R A C	A B R A C
A B R A	A B R A
A B R	A B R
A B	A B
A	A

Cette figure étant principalement composée des lettres du mot ABRACA, le même qu'ABRACAX, que l'on croyait le plus ancien des dieux, était elle-même révérée comme une espèce de divinité.

101. — *Coralium* (v. 946). On a cru longtemps que le corail avait une vertu surnaturelle; qu'il préservait, par exemple, des terreurs paniques et de la foudre.

102. — *Aut lapis ex nido, vaga quem congessit hirundo* (v. 1025). Ces pierres lenticulaires ne se trouvent que dans le lit des torrents. On ignore la raison qui a pu donner lieu aux anciens de croire qu'elles se formaient dans le ventre des hirondelles.

103. — *Regius est.... morbus* (v. 1028). Sammonicus et Celse expliquent de la même manière l'origine du surnom donné à la jaunisse. Il est plus probable qu'elle a été appelée *mal royal* parce qu'elle naît de l'ennui qui dévore ordinairement les grands et les riches.

104. — *Strix atra* (v. 1039). Les sorciers et les sorcières, la magie, l'astrologie, ne sont point une création du moyen âge. La superstition, née de l'ignorance et de l'amour du merveilleux, est une chose de tous les temps et de tous les lieux. On peut consulter, sur cette partie curieuse de l'histoire de l'esprit humain, la *Démonolatrie* de Nicolas Remi, les *Pratiques superstitieuses* de Lebrun, les *Disquisitions magiques* du P. Debris, les œuvres de Cardan, le traité *De amatoria Magia* de Célius Caliginus, le *Dictionnaire infernal* de M. Collin de Plancy.

105. — *Allia præcepit Titini sententia* (v. 1041). Sammonicus est le seul qui fasse mention de ce poëte comique.

106. — *Produnt electri* (v. 1060). *Electrum*, nom dérivé du grec ἠλέκτωρ, épithète du soleil, et donné à l'ambre, à cause de sa couleur.

107. — *Antidotus.... Mithridatica* (v. 1064). Tous les historiens s'accordent à dire que Mithridate voulut s'empoisonner pour ne pas tomber au pouvoir des Romains, mais que le fréquent usage qu'il avait fait des antidotes l'empêcha de réaliser son dessein. Il est probable que celui dont parle Sammonicus n'était pas le seul dont il fît usage.

108. — *Juglandesque duas, totidem cum corpore ficus* (v. 1069). En y réfléchissant un peu, on ne conçoit pas ce que l'auteur a pu vouloir dire par *ficus cum corpore*. Heinsius propose de lire :

> Juglandisque duas *trito* cum corpore ficus,

c'est-à-dire « deux figues avec une noix broyée. »

109. — *Qui solus patriæ cunctando restituit rem* (v. 1097). Vers d'Ennius, conservé par Virgile, qui n'a pas cru pouvoir dire mieux en parlant de ce Fabius, qui fatigua Annibal par ses marches et contremarches :

> .....Tu maximus ille es,
> Qui nobis unus cunctando restituis rem.
> (*Æneidos* lib. VI, v. 846.)

110. — *Quæ fertur nomine lathyr* (v. 1100). *Lathyr*, par

syncope, pour *lathyris*. Cette herbe paraît être la même que celle que nous appelons *épurge*.

111. — *Conchyli sanguine tinctum* (v. 1104). Le *murex* ou *purpura*, poisson à coquille, dont les anciens tiraient la couleur de pourpre.

112. — *Ni violent, sanant juglandis fragmina clausas* (v. 1107). Littéralement : « Si le remède n'était trop violent, il serait bon d'y recourir. » Toutefois l'auteur l'interdit moins qu'il ne conseille d'en user avec précaution et ménagement.

TABLE

DES REMÈDES INDIQUÉS DANS LES PRÉCEPTES MÉDICAUX

DE SERENUS SAMMONICUS.

A

Abracadabra, p. 77.
Absinthe, 31, 37, 73.
Ache, 39, 43, 49, 51, 81. — (Suc d'), 73.
Ail, 11, 13, 19, 31, 49, 61, 63, 73, 83. — (Gousses d'), 23, 33, 35, 83.
Alun, 47.
Amande, 41. — de noyau de pêche, 37.
Ambre (Coupe d'), 85.
Amour après la fièvre, 75.
Anesse (Chair d'), 33. *Voyez* Lait.
Aneth, 39, 41, 43, 51, 53, 71, 83. — sauvage, 49. — (Graines d'), 73, 87.
Asperge (Tête d'), 41.
Aune (Liber d'), 39.
Aurone, 39, 49.

B

Bain d'eau de mer, 41.
Basilic, 41. — sauvage, 51.
Baume, 11.
Belette (Sang de), 19.
Bétoine, 23, 67, 69. — (Suc de), 87.
Blaireau brûlé, 35.
Blé cuit, 41.
Bouc (Entrailles palpitantes d'un), 65.
Boue, 25. — ramassée dans une ornière, 71.
Bouse de vache, 15.
Brebis (Poumon palpitant d'une), 15. — (Salive de), 53.
Bruyère (Racine de), 45.
Buglose, 39.

C

Câpres, 39.
Cataire, 55.
Cèdre, 15, 49. — (Écorce de), 19. — (Suc de), 11.
Cendre, 13. — d'ail, 63. — d'aneth, 29. — d'anne, 87. — de baies de platane, 83. — de belette, 19, 59, 81. — de cheveux de femme, 77. — de chou, 29. — de coq, 55. — de coquilles d'huîtres, 19. — de coquilles de limaçons, 29. — de coquilles d'œufs, 27. — de corne de cerf, 27, 49, 51. — de dent de cerf, 27. — d'écorce de chêne, 35. — de fenouil, 67. — de fiente de rat, 27. — d'hirondelle, 81, 87. — de laine de Tyr, 67. — de laine en suint, 85. — de laine imbibée de vin, 67. — de laine pourpre, 67, 89. — de lessive, 65. — de lièvre, 51. — de limaçons, 31. — de papier où sont écrits différents mots, 79. — de peau de vipère, 17. — de vers de terre, 27.
Cerf (Dent de), 69. — (Présure d'un fœtus de), 69. — mourant (Larmes d'un), 73.
Cerises cuites, 47.
Cérumen de l'oreille de la brebis, 61.
Céruse, 19.
Chameau (Excréments du), 21.
Chanvre (Chaume de), 39.
Chardon (Choux de), 49. — (Feuilles mâchées de), 59. — Dipsaque vert (racine du), 69.
Châtaignes, 49.
Chauve-souris (Sang de), 57.
Chaux vive, 61, 85.
Chélidoine, 11, 21, 41, 59, 63, 85. — (Feuilles de), 73. — (Graine de), 23. — (Suc de), 25, 65.
Chêne (Écorce de), 85.
Chenilles broyées, 69.
Chèvre (Corne de), 81. — (Fiente de), 29, 77. — (Fromage de), 71. — (Graisse de), 33. — (Lait de), 23, 25, 31, 33, 47, 49, 51, 57, 83, 87. — (Urine de), 23, 53.
Chevreau (Rate de), 39.
Chien (Cervelle de), 77. — (Petit) qui tette encore, 41.
Chou, 29, 31, 47, 59. — (Feuille de), 23. — de chardon, 49.
Cire, 13, 57, 59, 63, 65, 75, 79. — Liquéfiée, 29.
Cochevis, 51.
Coing, 41.
Collier d'os, 75.
Colombe (Chair de), 79. *Voyez* Sang.
Coq (Cervelle de), 55, 71. — (Jus d'un vieux), 73.
Coquillages communs, 47.
Coquille d'œuf brûlée, 49. — de limaçon, 29.
Corail, 77.
Coriandre (Jus de), 49.
Cormes, 49.
Cornes de chèvre, 81.
Cornouiller (Feuilles de), 11.
Costus, 37.
Coupe d'ambre, 85. — faite de bois de lierre, 37.
Crâne d'homme, 83.

Crottin de brebis, 79.
Cumin, 25, 43, 51. — (Feuilles de), 61. — (Graine de), 75.
Cygne (Graisse de), 21.
Cyprès, 13, 57, 65.—(Feuilles de), 59, 69, 79. — (Racine de), 51.

D

Datte, 33.
Décamyron, 41, 43.
Dictamne, 53, 55.
Dropax, 45.

E

Eau, 15, 35, 37, 41, 43, 45, 47, 49, 55, 63, 73, 81, 85, 87.— chaude, 31, 43, 47.— de mer, 15, 33, 39, 57, 59, 71, 79. — (Bain d'), 41. — de pluie, 11, 35, 47, 83. — douce, 33.— froide, 27, 37. — miellée, 63, 83. — pure, 25.— tiède, 41, 51, 59.— verdâtre d'une décoction de légumes, 37.
Écrevisse vivante, 23.
Écume de mer, 15, 31, 33.
Ellébore, 45.
Émeraudes, 77.
Encens, 21, 23, 27.
Érable (Racine d'), 37.
Ers, 39.
Escargots, 53.
Euphorbe, 81.
Excréments du chameau, 21.
Exercice, 63.

F

Farine, 39, 43, 79. — d'encens, 81. — de froment, 65. — mouillée, 57. — pétrie avec du levain, 61.
Fenouil, 11, 71, 73. — (Graine de), 31.— (Suc de), 23.
Fenugrec, 31, 41.
Fer brûlant, 65. — rougi à blanc, 61.
Férule (Racine de), 69.
Fève, 61, 63. — cuite, 57.
Fiel d'agneau, 81. — de chèvre, 23. — de coq, 25. — d'ours, 19. — de perdrix, 25. — de rat, 23. — de taureau, 25. — de vautour, 81. — de vautour noir, 23.
Fiente de chèvre, 77.—de colombe, 25, 61, 63. — de coq blanc, 59. — de cygne, 63. — de poule, 64. — de porc, 65. — de ramier, 51. — de rat, 27, 35. — de vautour noir, 53.
Figues, 59, 79, 85. — sèches, 39.
Folium, 37.
Frêne (Baies de), 31, 37, 45. — (Rameau de), 21.
Fromage de chèvre, 71.
Fumier de cheval, 67. — de chèvre, 29. — de porc, 15.

G

Garance, 59, 83.
Garus (Saumure de), 31.
Genêt (Feuille du), 59. — (Graine de), 45.
Glaïeul (Racine de), 63.
Gland, 17
Globules fangeux de la queue du bélier, 79. — de la brebis, 27.
Glu, 13.
Gomme de térébinthe, 51.
Grain de froment découvert dans du pain, 75.
Graisse, 29, 59, 77, 85. — de blaireau, 73. — de bœuf, 63. — de bouc, 65. — de chèvre, 33. — de cygne, 21. — d'oie, 23, 29, 35. — d'ours, 17, 29. — de lion, 77. — de porc (Vieille), 33. — de serpent, 25. — de taureau, 29. — de truie, 85. — de vautour, 79. — mêlée de soufre, 41. — rance, 79. — salée, 87.
Grenouille, 57.
Grillon, 29.
Gui, 11.

H

Haleine, 25.
Hase de lièvre (Vulve de), 53.
Herbe folle, 35.
Hièble, 51, 65. — cuite, 47. — (Graine d'), 13. — (Racine d'), 45. — (Suc d'), 17. — (Tige d'), 33, 69.
Homère. Quatrième livre de l'Iliade, 75.
Huile, 13, 15, 17, 21, 23, 33, 41, 43, 45, 51, 63, 65, 73, 75, 77, 79, 85. — de rose, 19. — d'olive pure, 65. — rance, 85. — tiède, 19, 21. — vieille, 11.
Hyoscyamon. *Voyez* Jusquiame.
Hysope, 43.

I

Ivoire (Raclure d'), 49.

J

Jusquiame, 35, 59, 87. — (Feuilles de), 63.

L

Laine, 75, 77, 83. — chaude imprégnée de soufre, 73. — (Flocon de), 11, 15, 23, 41, 47, 55, 67.
Lait d'ânesse, 47, 85. — de cavale, 47. — de chèvre, 23, 25, 31, 33, 47, 49, 51, 57, 83, 87. — de chienne, 25, 27. — de vache, 19, 85. — tiède, 35.
Laitue (Feuille de), 29.— noire (Graine de), 31.
Larmes qui découlent de la figue sauvage, 47.
Lathyris (suc de), 87.
Laurier (Feuilles de), 23.
Lentilles, 29.
Lentisque, 25, 39. — (Feuilles de), 13. — (Suc de), 21, 41, 43, 49, 51.
Lèvre de Vénus, 81.
Lie de vin, 57.
Liége, 55.
Lierre, 11, 15, 27. — Coupe faite de son bois, 37. — (Guirlandes de), 35. — (Jus de), 39. — (Suc de), 17, 51, 67, 87. — terrestre, 65.
Lièvre (Cervelle de), 51, 83. — (Présure de), 51, 75, 87. *Voyez* Hase.
Limaçons, 31, 33, 35, 43, 55, 59. — broyés, 11. — broyés, humeur visqueuse qui en sort, 15. — de mer, 31.
Lin (Graine de), 61.
Linge, 77.
Loup (Foie de), 37.
Lupins, 23, 63.

M

Mandragore, 41, 79.
Marrube, 31, 39, 41, 49, 55, 81, 87. — (Suc de), 63.
Mauve, 43. — (Racine de), 11.
Menthe, 11, 35, 43, 49. — sauvage, 19. — (Jus de), 21.

Mercuriale, 47, 53.
Meule de moulin (Fragments de), 55.
Miel, 19, 21, 25, 27, 31, 33, 41, 47, 59, 63, 67, 73, 79, 81, 87, 89. — d'Hybla, 23. — de l'Attique, 29. — pur, 23.
Mille-feuille, 59, 67.
Moelle de cerf, 17, 29.
Moutarde, 19, 51.
Muge ou Mulet, 47.
Murex calciné, 27.
Mûrier noir (Écorce de), 49.
Myrte, 27. — (Feuilles de), 57. — sauvage (Baies de), 51.

N

Nitre, 11, 19, 21, 25, 41, 49.
Noix, 85.
Noyer (Écorce de), 89.

O

Odeurs fortes et repoussantes, 15.
Œufs, 35, 53, 63, 65, 75. — (Blancs d'), 63, 85. — (Coquilles d') 67. — brûlées, 49. — délayés, 63. — de perdrix, 35. — dont on a fait dissoudre la coquille dans du vinaigre, 43. — durs, 31. — non cuits, 63. — sans germe, la coquille, 43
Oignon, 19, 21, 29, 67. — broyé, 45, 57. — brûlé, 27. — marin, 45. — (Suc d'), 23, 41.
Olive (Suc d'), 77.
Olivier (Suc de l'), 41. — sauvage (Suc d'), 25.
Orge, 63, 85. — broyée, 59.
Origan, 71.
Orme (Feuilles d') 67. — (Rameau d'), *ib.*
Ornière (Boue ramassée dans une), 71.
Ornières (Terre fangeuse des), 43.
Ortie, 47. — (Graine d'), 17.
Oseille, 35. — (Feuilles d'), 87.
Oxymel, 21, 51, 61, 73.

P

Pain, 43, 47. — rôti, 33. — tendre, 65.
Papyrus d'Égypte, 55. — (Feuilles de), 19.
Paroles magiques, 55.
Pavots, 11, 35, 79. — sauvages, 29.
Pêche, amande de son noyau, 37.
Pêcher (Feuille de), 49.
Perdrix (Œuf de), 35. — (Jus de), 37.
Persil sauvage, 39.
Petit-lait, 19.
Peuplier blanc (Écorce de), 59. — (Feuille de), 21.
Pieds de truie brûlés, 27.
Pierre rougie au feu, 37, 41. — trouvée dans le ventre de l'hirondelle, 83.
Pin (Écorce de), 87.
Platane (Baies de), 37. — (Feuilles de), 21.
Plongeon, 33.
Poireaux, 29, 43. — (Filaments de), 67. — sauvages (Racines de), 29, 89.
Poirée, 59, 63, 79.
Pois chiches, 43.
Poivre, 11, 25, 31, 33, 37, 39, 43, 49, 61, 71.
Poix, 41, 87. — dure, 37. — liquéfiée, 49.
Pomme, 77.
Porc (Cervelle de), 83.
Poudre dentifrice, 27.
Poulain (Dents de lait d'un), 83.
Poule (Jus d'une vieille), 69.
Pouliot, 11, 31, 39, 49, 51, 53, 55. — (Branche de), 75. — sauvage, 49, 51, 71. — (Feuille de), 45. — (Fleur de), 39.
Poussière amoncelée par la fourmi, 15. — recueillie sur les gonds d'une porte, 43.
Prasium (Feuilles de), 35.
Prunes de Damas, 47.
Punaises, 55, 73, 75, 81.
Pyrèthre (Racine de), 17.

R

Raclure de navire, 35, 41, 49. — d'ivoire, 49.
Raifort, 35, 85. — (Graine de), 19, 31. — (Pelure de), 67, 69.
Raisins séchés au soleil, 55.
Rat (Foie de), 73.
Rave (Graine de), 61. — crue (Jus de), 21.
Renouée, 11.
Résine, 13, 59.
Ronce, 25.
Roquette, 19.
Rose (Feuilles de), 79.
Roseau (Racine de), 35.
Rouille de cuivre, 25.
Rue, 17, 31, 43, 53, 55, 79, 85. — fraîche, 63. — (Graine de), 81.

S

Sable chaud, 45.
Sac de cuir rouge, 75.
Safran, 77.
Salive, 21. — de brebis, 53.
Sang de chauve-souris, 57. — de chien, 69. — de colombe, 55. — de grenouille, 57. — d'hirondelle, 81. — de lézard, 87. — de lièvre, 21. — de tortue, 11, 17. — d'une tique prise sur un bœuf, 59. — hémorragique, 55.
Sangsue, 39, 65 — brûlée vive, 57.
Sauge, 37.
Saule (Baies de), 35. — (Écorce de), 65. — (Feuilles de), 21, 65. — (Fleurs de), 21.
Saumure de garus, 31, 33, 63.
Savon, 21.
Saxifrage, 51.
Sèche (Os de), 21.
Sel, 13, 27, 29, 33, 47, 63, 85. — blanc ou bétique, 89. — fin, 45.
Sénevé, 13.
Serpent. Sa tête écrasée sur la blessure qu'il a faite, 69.
Soleil temperé, 15.
Son, 15, 43, 47. — de froment, 29.
Soufre, 19, 41, 73 — vif, 11, 71, 83, 87.
Souris, 13.
Scolopendre, 51.
Scorpion écrasé sur la blessure qu'il a faite, 71.
Storax, 71.
Suie, 89.

T

Talc, 35.
Tamarin, 39. — (Branche

fraîche de), 43. — (Feuille de), 71. — (Racine de), *ib.*
Térébinthe (Gomme de), 51.
Terre détrempée d'urine de chien, 87. — fangeuse des ornières, 43.
Têtard, 75.
Tête élevée au lit, 79.
Thalassomel, 47.
Thym céphalote, 39.
Tique prise sur un bœuf. Son sang, 59.
Tithymale, 89. — (Feuilles de), 69.
Toile d'araignée, 77.

U

Urine d'âne, 15. — de chèvre, 23, 53. — de chien, 87. — d'une jeune fille vierge, 21. — (Sa propre), 69.

V

Vautour (Aile de), 71. — (Foie de), 37..
Vers de terre, 13, 23, 27, 35, 63, 79, 87. — rouges, 21.
Vieux oing, 63, 65, 67, 79.
Vin, 21, 23, 25, 27, 31, 33, 37, 39, 41, 43, 45, 47, 49, 51, 53, 55, 59, 65, 69, 73, 79, 81, 85, 87. — aminéen, 47, 59. — chaud, 45, 83. — d'écorce de mûrier noir, 49. — de Falerne, 53, 63. — miellé, 19, 31, 37, 39, 45, 47, 57. — pur, 69, 71. — (Lie de), 57, 71. — tiède, 35, 67. — vieux, 41, 51, 57, 77.
Vinaigre, 11, 13, 15, 17, 19, 21, 23, 25, 27, 29, 31, 33, 37, 39, 43, 45, 47, 49, 51, 57, 59, 61, 63, 65, 69, 81. — (Sédiment du), 33.
Violettes, 25.

FIN.

MACER FLORIDUS

DES VERTUS DES PLANTES

TRADUIT POUR LA PREMIÈRE FOIS
EN FRANÇAIS

PAR M. LOUIS BAUDET
Professeur.

PARIS
C. L. F. PANCKOUCKE, ÉDITEUR
OFFICIER DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION D'HONNEUR
RUE DES POITEVINS, 14

1845

NOTICE

SUR MACER FLORIDUS.

Parmi les poëtes didactiques qui ont illustré le siècle d'Auguste, les anciens comptaient Émilius Macer, né à Vérone, vers l'an 17 avant Jésus-Christ, auteur d'un poëme *Sur les oiseaux, les serpents et les plantes*. Nous lisons dans Ovide (*Tristes*, liv. IV, ép. 10, v. 43) :

> Sæpe suas volucres legit mihi grandior ævo,
> Quæque necet serpens, quæ juvet herba Macer.

« Macer, plus âgé que moi, m'a souvent lu son poëme sur les oiseaux, les serpents venimeux et les vertus salutaires des herbes. »

Il est aussi fait mention de Macer dans la préface du livre second des *Distiques moraux* de Denys Caton :

> Telluris si forte velis cognoscere cultus,
> Virgilium legito. Quod si mage nosse laboras
> Herbarum vires, Macer tibi carmine dicet,
> Corporis ut cunctos possis depellere morbos.

« Si votre penchant vous porte à connaître la culture des champs, lisez Virgile. Si vous préférez savoir la vertu des plantes, Macer vous les enseignera dans son poëme et vous donnera les moyens de combattre toutes les maladies [1]. »

Enfin Manilius, quoiqu'il ne le nomme pas, fait évidemment allusion à ce poëte dans le passage suivant de ses *Astronomiques* (liv. II, v. 42) :

> Ecce alius pictas volucres ac bella ferarum,
> Ille venenatos angues, hic gramina et herbas
> Fata refert vitamque sua radice ferentes.

« Celui-ci chante les oiseaux au plumage nuancé de mille couleurs et les guerres que se livrent les animaux sauvages; celui-là traite des serpents venimeux; cet autre des herbes et des plantes dont la racine peut donner la mort ou rappeler à la vie. »

[1] Traduction de M. J. Cabaud, 2e série de la *Bibliothèque Latine-Française*.

Le poëme d'Émilius Macer n'est point parvenu jusqu'à nous; il ne nous en reste que quelques vers cités par Isidore de Séville. Celui dont nous donnons la traduction est d'un auteur du moyen âge, nommé Odon, qui, pour s'accréditer sans doute auprès des médecins de son temps, substitua à son véritable nom celui de *Macer Floridus :* c'est, du moins, l'opinion de la plupart des commentateurs. On comprendra aisément la raison qui nous a fait franchir les limites de l'antiquité latine. Macer Floridus nous initie aux connaissances des Grecs et des Romains en histoire naturelle, en botanique et en médecine pratique, et son livre est d'autant plus précieux pour nous, qu'il contient une foule de documents curieux et utiles, non-seulement pour l'histoire de l'art médical, mais encore pour l'histoire des mœurs et des usages domestiques chez les anciens. Nous retrouvons dans le Macer du moyen âge le Macer du siècle d'Auguste. On conçoit donc que son poëme *sur les Vertus des herbes* puisse, sans anachronisme, trouver place à côté de celui de Sammonicus *sur la Médecine.* Ce n'est guère, en effet, que par les écrivains du moyen âge que nous pouvons, dans une infinité de cas, renouer la chaîne des temps; et, sous ce rapport, Macer Floridus était un complément indispensable de la série des poëtes didactiques qui ont écrit sur le même sujet ou sur des sujets analogues.

Macer Floridus est, disons-nous, un écrivain du moyen âge. Évidemment, le poëme qui nous est parvenu sous ce nom, ne saurait être attribué à Émilius Macer, le contemporain d'Ovide, puisqu'on y rencontre, entre autres, les noms de Pline, de Galien, de Dioscoride, et même de Walafride Strabon, qui vivait au IXe siècle. La latinité seule, quoique pure et élégante, suffirait pour lever tout doute sur ce point. Il est impossible, à la vérité, de déterminer l'époque précise où notre auteur a vécu, mais tout porte à croire qu'il fut de très-peu postérieur à Walafride Strabon. Ce que l'on sait positivement, c'est que son autorité était très-grande parmi les médecins du moyen âge. Il est souvent cité dans le *Traité d'Hygiène* [Regimen sanitatis] de l'école de Salerne, et le célèbre Paracelse a laissé des commentaires sur quelques parties de son ouvrage.

Le poëme de Macer Floridus n'avait pas encore été traduit; car on ne saurait voir une traduction dans la paraphrase de quel-

ques chapitres, publiée, il y a deux siècles, par un certain *Louis Trembley*, sous ce titre : *Les Fleurs des vertus des herbes, par Macer Floride, avec les commentaires de Guill. Guéroust.* Quant au texte, il est fidèlement reproduit de l'édition du savant philologue allemand, Louis Choulant (Leipsick, 1832).

L. BAUDET.

MACER FLORIDUS.

DE VIRIBUS HERBARUM.

I. Artemisia.

Herbarum quasdam dicturus carmine vires,
Herbarum matrem, dedit artemisia nomen
Cui Græcus sermo, justum puto ponere primo.
Hujus opem fertur prior invenisse Diana,
Artemis Græce quæ dicitur, indeque nomen
Herba tenet, quia sic inventrix dicitur ejus.
Præcipue morbis muliebribus ista medetur :
Menstrua deducit ejus decoctio sumpta,
Hocque facit, matrix si sæpe fovetur eadem,
Vel si cruda mero sociata terendo bibatur,
Aut si trita virens super alvum nocte ligetur;
Pellit abortivum potu vel subdita tantum,
Duritias solvit stericas pellitque tumores.
Urinam potata ciet, lapidesque repellit,
Ictericosque juvat cum vino sæpius hausta.
Hanc adipi junctam strumis apponere laudat
Plinius atque jubet cum vino sumere tritam.
Hæc, opium nimium si quemquam læserit haustum,
Subvenit eximie, si vino juncta bibatur.
Affirmant quidam, quisquis gustaverit illam,
Quod nullo valeat nocuo medicamine lædi,
Et quod eum morsu non appetat ulla ferarum.
Radix illius collo suspensa rubetis

MACER FLORIDUS.

DES VERTUS DES PLANTES.

I. L'Armoise.

Au début d'un poëme où je me propose de dire les vertus des herbes, celle qu'on appelle communément la mère des plantes, et qui a reçu des Grecs le nom d'armoise, s'offre naturellement la première à mes chants. Elle doit son nom à Diane, que les Grecs appellent Artémis, et qui passe pour en avoir découvert les propriétés. Cette herbe remédie principalement aux maladies des femmes. Une décoction d'armoise, prise en boisson, facilite l'écoulement périodique du sang. On obtient le même effet, soit en bornant son usage à de fréquentes frictions faites à la matrice, soit en la broyant crue dans du vin pur et en la buvant ainsi mélangée, soit en l'appliquant toute verte en cataplasme sur le bas-ventre pendant la nuit. Prise en breuvage, ou même simplement placée sous le siége, elle facilite l'accouchement, elle amollit la rigidité des parties, et dissout les tumeurs. Comme boisson, elle est diurétique, et délivre de la gravelle. Infusée dans le vin, elle finit par dissiper la jaunisse. Suivant Pline, l'armoise combinée avec de la graisse donne un emplâtre très-efficace contre les scrofules; il en recommande surtout l'emploi avec du vin. Broyée dans cette liqueur, elle devient une boisson qui neutralise les funestes effets de l'opium. On prétend même qu'elle est un préservatif contre toute sorte de poison

Dicitur et cunctis nocuis obsistere ranis;
Succus ad hoc ejus cum vino proderit haustus.
Si musto contrita recens servabitur herba,
Vinum prædictis reddit medicabile morbis,
Et sapor est et odor vino gratissimus illi,
Confortat stomachum, sanat præcordia sumptum,
Et multis aliis affirmant utile causis.

II. Abrotanum.

Tertius abrotano legitur gradus esse caloris,
Et desiccandi semen ferventius herba est,
Unde juvat nervos et causas pectoris omnes,
Illius elixi si sit decoctio sumpta.
Sic quoque dyspnoicis prodest tussimque repellit,
Et prodest lumbis, sic vulvarumque querelis.
Omnibus his crudum cum vino proderit haustum,
Urinam purgat sic et præcordia mundat,
Sic curat sciasim, sic sumptum menstrua purgat,
Serpentes nidore fugat, bibitumque venena
Illorum exstinguit, sedat quoque frigora febris
Antea quam veniant si mixto sumitur amne,
Aut oleo quo decoquitur si membra perungas.
Lumbricos ventris hanc sæpe bibendo necabis.
Huic panis micas et mala cydonia jungens
Insimul amne coquas, oculorum cocta dolori
Apponas vel fervori, curabit utrumque.
Stirpes infixas et spinas abstrahet ipsum
Appositum per se vel adeps si jungitur illi.
Hæc etiam venerem pulvino subdita tantum
Incitat, et veneri nocuis potata resistit.

III. Absinthium.

In primo calor esse gradu, vis sicca secundo

et contre la morsure des bêtes féroces. Sa racine, suspendue au cou, est un talisman contre les rainettes et contre toutes les grenouilles venimeuses. Mêlé avec du vin, le jus de cette herbe a la même vertu. Broyée toute fraîche avec le moût, elle fait du vin un spécifique contre les diverses affections dont je viens de parler, et lui donne en même temps une saveur et une odeur très-agréables. Entre autres vertus, le vin ainsi mixtionné fortifie l'estomac et est bon cordial.

II. L'Aurone.

Suivant les médecins, l'aurone a une chaleur du troisième degré. Sa graine est surtout un puissant siccatif, et, après avoir bouilli, donne une décoction qui est très-efficace contre les maux de nerfs ou de poitrine. Cette décoction ne remédie pas moins à l'asthme, à la toux, aux douleurs des lombes et aux affections hystériques. Macérée dans le vin, l'aurone, outre qu'elle remédie à toutes ces affections, est de plus diurétique, purgative, emménagogue, et calme la goutte sciatique. Son odeur, quand on la brûle, met en fuite les serpents, et, prise en boisson, elle neutralise l'effet de leur venin. Elle prévient le frisson qui précède la fièvre, si on la prend en décoction dans l'eau, ou si l'on se frotte le corps avec de l'huile où elle a bouilli. En faisant usage de cette plante comme boisson, on détruit les vers qui s'engendrent dans les intestins. Cuite dans l'eau avec de la mie de pain et du coing, et appliquée sur la partie malade, elle guérit la douleur ou l'inflammation des yeux. Unie à la graisse, ou même seule, elle est un topique qui facilite merveilleusement l'extraction des échardes et des épines. Placée sous l'oreiller, elle porte à l'amour, et, prise en boisson, elle neutralise ce qui pourrait y mettre obstacle.

III. L'Absinthe.

L'absinthe a, dit-on, une chaleur du premier degré;

Dicitur absinthii; stomachum corroborat herba
Illius quocumque modo quis sumpserit illam,
Sed melius pluviæ si sit decocta liquore,
Et sic sub divo prius infrigidata bibatur.
Sic poterit variis ejus succurrere morbis,
Hocque modo pellit lumbricos, mollit et alvum,
Ejus et immodicum sedat sic sumpta dolorem,
Urinam potu producit, menstrua solvit.
Illi si nardum, quam profert Gallia, jungas
Et conjuncta teras et mulsa trita resolvas,
Præcipue tali purgabis menstrua potu,
Hoc quoque præstabunt cum lana subdita molli.
Si siler et nardus et acetum jungitur illi
Noxia deterges potu fastidia tali.
Gramina si rutæ jungas huic salque piperque
Cumque mero tundens des hæc decoctave potum,
Noxius et crudus stomachi purgabitur humor.
Iri conjuncta pectus mire juvat hausta.
Acri cum vino trita se quilibet ungens
Non metuat culices, ustæque fugantur odore.
Ictericis crudam dabis hanc apio sociatam,
Curat hepar, sibi si jungatur Gallica nardus,
Splenque sibi juncto potata juvabit aceto.
Sic quoque fungorum depellit sumpta venenum,
Obstat letiferæ cum vino sumpta cicutæ,
Sicque venenatis occurrit morsibus hausta,
Et claros oculos reddit cum melle peruncta.
Hocque modo sugillatis superaddita prodest,
Decoctæque vapor obstrusas liberat aures,
Si manant sanie cum melle terens superadde.
Subvenit anginæ melli nitroque jugata.
Vulneribus prodest contrita recentibus illa,
Si superaddatur capitis sic ulcera curat,
Pruritusque juvat ejus decoctio fotu.
Nausea non poterit quemquam vexare marina,

comme siccatif, elle est du second. De quelque manière qu'on l'emploie, elle fortifie l'estomac; mais il vaut mieux la faire bouillir dans de l'eau pluviale, et en boire après l'avoir laissée refroidir en plein air. Ainsi préparée, elle est très-efficace contre les diverses affections de l'estomac : elle chasse les vers, elle relâche le ventre, et en apaise les douleurs les plus violentes; elle est diurétique et emménagogue. Broyée avec du nard des Gaules dans du vin miellé, elle est très-utile aux femmes qui en boivent à l'époque de leurs règles. On obtient aussi le même effet en plaçant au-dessous du vagin un flocon de laine imbibé de cette mixtion. Mêlée avec de l'osier, du nard et du vinaigre, elle dissipe les dégoûts. On peut encore la broyer et la faire bouillir dans du vin avec de la rue, du sel et du poivre, et en composer une boisson qui guérit les crudités d'estomac. Mêlée à l'iris, elle est très-bonne pour la poitrine. En se frottant d'absinthe broyée dans du vinaigre, on n'a pas à craindre les cousins. Brûlée, elle exhale une odeur qui les met en fuite. Prise toute crue avec de l'ache, elle dissipe la jaunisse. Avec du nard des Gaules, elle est bonne pour le foie. Bue avec du vinaigre, elle guérit des maux de rate, et est un excellent antidote contre les mauvais champignons. Avec du vin, elle neutralise les funestes effets de la ciguë et remédie aux morsures des animaux venimeux. Une onction de miel et d'absinthe éclaircit la vue, et fait disparaître les meurtrissures. Une fumigation de cette herbe dégage le conduit auditif. Broyée avec du miel et appliquée sur les oreilles, elle facilite l'écoulement des humeurs qui les obstruent. Combinée avec du miel et du nitre, elle remédie à l'angine. Un cataplasme d'absinthe apaise encore l'inflammation d'une blessure récente ou des plaies de la tête. La démangeaison cède à quelques gouttes d'une décoction de cette herbe. Quand, avant de s'embarquer, on

Antea commixtam vino qui sumpserit illam.
In lini panno si circumcincta geratur
Inguinis immodicum fertur cohibere tumorem.
Olfactu somnum capiti vel subdita præstat,
Hanc sibi supponi si non præsenserit æger.
Denigrat crines cinis ejus, si bene mixtus
Ceroto fuerit et eo sint sæpe peruncti.
A tineis tutam reddit qua conditur arcam.
Sub lingua factum curat cum melle tumorem,
Livoremque nigrum qui circa luminis orbem
Apparere solet, purgabit idem medicamen.
Auris depellit sonitum cum felle bovino.
Duritiam splenis ejus cataplasma resolvit.
Conjuncto sibi melle steræ si subditur herba
Desiccabit eam, manareque menstrua coget;
Ex oleo fuerit viridis si cocta, juvabit
Non modice stomachum, quot erit hoc unguine fotus.
Incaustum vino, quo sit macerata, resolve :
Si scribis chartam, mus non teret amplius illam.
Plinius attollit magnis hanc laudibus herbam,
Romanosque refert sacris ex more diebus
Dum quadrigarum cursu certare solerent,
Absinthii succum solitos donare bibendum
In Capitolina victori sede locato,
Credentes pretium præ cunctis reddere dignum
Illi, quo firmam posset servare salutem,
Quæ constat mundi pretio pretiosior omni.

IV. Urtica.

Dicimus urticam, quam Græcus acalyphe dicit,
Fervida non modice vis illi dicitur esse,
Unde nec immerito nomen sumpsisse videtur,
Tacta quod exurat digitos urtica tenentis.
Hæc solet ictericos cum vino sumpta juvare,
Illius semen colicis cum melle medetur,

prend en boisson cette plante macérée dans le vin, on n'a pas à craindre le mal de mer. Mise dans un morceau de toile et appliquée sur les aines, l'absinthe en dissout, dit-on, les tumeurs. Placée sous la tête du malade, et à son insu, elle a la vertu de l'assoupir par son odeur. La cendre d'absinthe incorporée dans du cérat, noircit les cheveux, si on les en frotte souvent. Cette herbe, placée dans les armoires, en éloigne les teignes. Avec du miel, elle fait disparaître l'enflure de la langue et la teinte livide qui flétrit quelquefois le tour des yeux. Combinée avec du fiel de bœuf, elle remédie aux tintements d'oreilles. Appliquée en cataplasme sur la région de la rate, elle en dissipe les obstructions. Mêlée avec du miel et placée sous la matrice, elle la dégorge et facilite l'écoulement du sang. Une décoction d'huile et d'absinthe fraîche, employée en fomentation, est très-efficace contre les maux d'estomac. L'encre délayée dans du vin où on a macéré de l'absinthe, préserve les manuscrits de la dent des souris. Pline fait un éloge pompeux de la vertu de cette herbe, et raconte que, dans les Féries latines, les Romains offraient une coupe, remplie de jus d'absinthe, à celui qui avait remporté la victoire dans les courses de chars et venait s'asseoir au Capitole, persuadés que le présent le plus digne d'un vainqueur était la santé, le bien, sans contredit, le plus précieux de tous ceux que puissent désirer les hommes.

IV. L'Ortie.

L'ortie, que les Grecs appellent ἀκαλήφη, doit son nom latin à l'âcreté de sa substance, qui brûle [*urit*] les doigts de ceux qui ont l'imprudence de toucher à cette herbe. Prise avec du vin, elle est bonne contre la jaunisse. Sa graine, mélangée avec du miel, donne une boisson qui remédie à la colique, et apaise les toux invétérées. Elle

Et tussim veterem curat, si sæpe bibatur.
Frigus pulmonis pellit ventrisque tumorem.
Omnibus his prodest pulvis cum melle jugatus,
Aut succus viridis cum vino sæpius haustus.
Cum sale de foliis ejus factum cataplasma
Ulceribus prodest et sordida vulnera purgat,
Et contra morsus valet hoc cataplasma caninos,
Et cancros et parotidas luxataque curat,
Hocque reformatur caro, quæ discessit ab osse,
Et solet humores hoc desiccare nocentes.
Acri cum vino radix contrita tumorem
Compescit splenis, podagræ sic subvenit illa
Omnibus et morbis sic subvenit articulorum,
Omnibus his prodest superaddita, vel sibi juncto
Si coquis hanc oleo foveasque hoc unguine membra.
Naribus impositus succus foliumve cruorem
Elicit; innati vis est sibi tanta caloris,
Quod si manantem cupias retinere cruorem,
Urticæ succo frontem line, reprimit illum.
Si supponatur cum myrrha menstrua pellit,
Si claudit vulvam matrix humore gravata
Urticæ foliis revocabitur illa fricata.
Cum vino bibitum venerem semen movet ejus,
Et melius tritæ si jungas melque piperque
Et si cum vino prædicto more bibatur.
Pleureticos, pectus, pulmones adjuvat ejus
Semen, si sumptum fuerit cum melle jugatum,
Cum mulsa bibitum lotium producit abundans.
Herba recens ejus olerum si more coquatur,
Detur et illius decoctio, molliet alvum.
Ore diu clausus succus si volvitur ejus
Uvæ non modicum poterit sedare tumorem.
Sudorem movet ex oleo decocta perunctis.
Si quadrupes quæcumque marem perferre recusat,
Urticæ foliis illius vulva fricetur,

sert aussi à réchauffer les poumons et à relâcher le ventre. Cette herbe a la même vertu, soit qu'on la pulvérise et qu'on la combine avec du miel, soit qu'on en boive le jus, exprimé tout frais dans du vin. Un cataplasme, fait avec ses feuilles, et dans lequel entre un peu de sel, n'est pas sans efficacité contre les ulcères, contre les plaies de mauvaise nature, contre la morsure des chiens, contre les chancres et l'engorgement des glandes parotides. Employée de la même manière, elle rapproche les chairs qui laissent les os à découvert, et sèche les humeurs nuisibles. Sa racine, broyée dans du vinaigre, et appliquée en cataplasme, dissout les tumeurs de la rate, et remédie à la podagre et à toutes les maladies des articulations. On obtient le même effet au moyen de fomentations faites avec de l'huile où l'on a fait bouillir sa racine. Le jus de l'ortie ou seulement une de ses feuilles mise dans les narines, en fait jaillir le sang. Sa substance est si chaude, qu'il suffit de s'en frotter le front pour arrêter le saignement de nez. Une mixtion de myrrhe et d'ortie, appliquée sur le bas-ventre, facilite l'écoulement des règles; et, quand la matrice trop pesante vient fermer l'entrée du vagin, on la fait remonter en la frottant avec des feuilles d'ortie. Sa graine donne au vin une vertu aphrodisiaque, qui est encore plus puissante lorsqu'on la broie dans le vin avec du miel et du poivre. Prise avec du miel, elle est très-bonne contre les pleurésies et les maladies de poitrine; avec du vin doux, elle est très-diurétique. L'ortie fraîche, que l'on a fait bouillir dans l'eau comme les légumes, donne une décoction qui relâche le ventre. En se gargarisant avec le jus de cette herbe, on guérit les gonflements de la luette les plus considérables. Elle provoque les sueurs lorsqu'on se frotte le corps avec de l'huile où elle a bouilli. Arrive-t-il, parmi les quadrupèdes, que la femelle repousse l'approche du mâle; une friction locale, faite avec des feuilles d'ortie,

Sic naturalem calor excitat ille calorem.
Defluvium capitis, si succo seminis hujus
Ungas sæpe caput, reprimi dicit Galienus.
Illius semen collectum tempore messis
Et desiccatum multis erit utile causis.

V. Allium.

Scordeon Argive sunt allia dicta Latine,
Hujus vim medici calidam siccamque periti
In quarto posuere gradu. Mansum vel inunctum
Curat, quos serpens vel scorpius intulit, ictus;
Sanat et appositum morsus cum melle caninos
Et nocui vermes triti pelluntur odore.
In mulsa coctum commixtum cui sit acetum
Et bibitum vermes ventris tineasque repellit;
Ex oleo cum reste sua si decoquis illud
Morsus pestiferos reddes hoc unguine sanos,
Corpus et attritum cura sanabis eadem,
Unguine vesicæ dolor et tumor hoc reprimuntur.
Ipse refert Ipocras educi posse secundas
Fumo combusti si vulva diu foveatur.
Pulmonis varias coctum cum lacte querelas
Potatumque juvat vel crudum sæpe comestum.
Cum centaurea Diocles dare præcipit illud
Hydropicis, sic humores desiccat aquosos,
Idem nefreticis elixum sumere jussit.
Praxagoras illo fuit usus cum coriandro
Et vino, causas sic curans ictericorum,
Et sic potatum dicit quod molliat alvum.
Cumque faba coctum capitis sedare dolorem
Dicitur, attrito si tempora perlinis illo.
Anseris huic adipem jungas tepidumque dolenti
Infundas auri, præclare subvenit illi.
Elixum tussim juvat et suspiria sedat,
Clarificat raucam crudum coctum quoque vocem,

réveille l'ardeur languissante de l'animal. Suivant Galien, une onction, faite sur la tête avec le jus de la graine d'ortie, arrête la chute des cheveux. Cette même graine, recueillie au temps de la moisson, et desséchée, a une infinité de vertus.

V. L'Ail.

L'ail, que les Grecs nomment σκόρδιον, a, suivant les plus savants médecins, une force de chaleur et de siccité du quatrième degré. En la mâchant ou en se frottant avec sa pulpe, on neutralise la piqûre du serpent ou du scorpion. Appliquée sur la plaie avec du miel, elle cicatrise les morsures des chiens. Son odeur, quand elle est broyée, chasse les insectes qu'on appelle teignes. Bouillie avec du vin miellé et du vinaigre, elle donne une boisson qui détruit les différentes sortes de vers qui s'engendrent dans les intestins. Combinée avec de l'huile, où on l'a fait cuire avec son enveloppe, et employée en fomentation, elle est très-bonne contre les morsures venimeuses, contre les contusions, contre les douleurs et les tumeurs de la vessie. Suivant Hippocrate, la fumée de l'ail brûlé, en pénétrant dans la matrice, précipite l'arrière-faix. Cuite avec du lait, cette plante apaise les douleurs des poumons; il suffit même de la manger crue. Dioclès conseille d'en donner aux hydropiques avec de la centaurée : la combinaison de ces deux plantes a la vertu de sécher les humeurs aqueuses. Suivant le même médecin, l'ail bouilli est très-bon contre les douleurs néfrétiques. Praxagoras s'en servait dans la cure de l'ictère, en le mêlant avec de la coriandre et du vin, et dit que le breuvage qui résulte de ce mélange relâche le ventre. Le mal de tête cède à un cataplasme, composé d'ail et de fèves, qu'on a fait cuire ensemble, et appliqué sur les tempes. Quelques gouttes tièdes de graisse d'oie, imprégnée d'ail et instillées dans l'oreille, sont d'une merveilleuse efficacité

Sed magis elixum juvat illam sæpe comestum,
Adjuvat incoctum pulti sumptumque tenesmon.
Porcino jungens adipi si conteris ipsum
Non modicos reprimes superaddens sæpe tumores.
Hunc ignotarum potus non lædit aquarum
Nec diversorum mutatio facta locorum,
Allia qui mane jejuno sumpserit ore.

VI. Plantago.

Herbam, quæ nostra lingua plantago vocatur,
Hanc arnoglossam Græcus vocat, est quia linguæ
Agninæ similis foliis. Plantaginis hujus
Sunt geminæ species, et major prima vocatur,
Altera vero minor, quam vulgo lanceolatam
Dicunt, quod foliis, ut lancea, surgit acutis.
His infrigdandi desiccandique notatur
Tertius esse gradus, *majori* vim tamen esse
Majorem dicunt, nimis humida vulnera siccat,
Si superaddatur cum melle, et sordida purgat.
Cum sale sicut olus si juncta coquatur aceto,
Ventrem restringit nimium sic mansa fluentem;
Si supradictis lens sit concocta juvabit
Hic dysentericos melius cibus et ciliacos.
Stringit manantem superaddita trita cruorem,
Et nigris maculis fertur reparare colorem,
Ovi cum lacrymo mire medicatur adustos.
Sola canis morsum curat sedatque tumorem,
Et scrophas spargit superaddita cum sale trita,
Hydropicis ut olus decocta comestaque prodest,
Sic juvat asthmaticos, ferturque juvare caducos.
Sordida purgabit bene vulnera quælibet oris,
Ore diu tentus si succus volvitur ejus.
Hic introfusus curat syringia succus,

pour en calmer les douleurs. Cuit dans l'eau, l'ail est bon contre la toux ou l'asthme. Cuit simplement au feu, il éclaircit la voix, mais il est plus efficace quand il a cuit dans l'eau. Cuit dans la bouillie, il communique à cet aliment une vertu médicamenteuse, qui apaise les ténesmes. Un emplâtre, composé d'ail broyé et de graisse de porc, dissout les tumeurs les plus considérables. L'ail, pris le matin à jeun, est un préservatif contre les funestes influences que peut avoir sur la santé la diversité des eaux et des lieux.

VI. Le Plantain.

L'herbe que nous appelons plantain, a, chez les Grecs, le nom de ἀρνόγλωσσον, parce que sa feuille ressemble à une langue d'agneau. Il y en a deux espèces, l'une dite grand plantain, et l'autre petit plantain. Celle-ci est appelée communément *lancéolé*, parce que sa feuille se termine en pointe comme une lance. Le plantain possède une force de chaleur et de siccité du troisième degré. La première espèce est la plus efficace pour sécher les plaies qui suppurent le plus, et déterge les ulcères sordides sur lesquels on l'applique avec du miel. Cuite et mangée, comme un légume, avec du sel et du vinaigre, elle arrête le flux du ventre. Si à ces ingrédients on ajoute des lentilles, on aura un aliment très-bon contre la dyssenterie et les douleurs d'entrailles. Broyé et appliqué sur une blessure, le plantain en étanche le sang et fait disparaître les meurtrissures. Avec un blanc d'œuf, il est d'un merveilleux effet contre les brûlures. Seul et sans mélange, il cicatrise les plaies causées par la morsure des chiens. Un cataplasme de plantain broyé avec du sel dissipe les scrofules. Cuite et mangée, comme un légume, cette plante est bonne contre l'hydropisie, l'asthme et l'épilepsie. Le jus du plantain, employé comme gargarisme, n'est pas moins bon contre les ulcères sordides de la bouche. Instillé dans les

Et dolor hoc auris sedabitur et sacer ignis.
Fert hæmoptoicis hic opem, si sæpe bibatur
Per se, fortior est si sit conjunctus aceto;
Sicque juvat phthisicos, injectus vero per anum
Stringit non modicum fluxum dysentericorum,
Pellitur ex oculis tumor hoc fervorque perunctis.
Sæpius hanc ipsam si dentibus atteris herbam,
Gingivas reprimet tumidas et sanguine plenas,
Sicque solet dentis compescere sæpe dolorem.
Succus cum lana matrici subditus ejus
Stringit manantem nimium siccando cruorem.
Cunctis prædictis ejus decoctio causis
Prodest et potus cum vino seminis ejus,
Vesicæ renumque juvat potata dolorem.
Dicunt non nasci scrophas gestantibus ejus
Radicem collo suspensam, vis sibi tanta est.
Radices ejus tres contere, jungito tritis
Vini tres cyathos et aquæ fac sit modus idem,
Hæc nondum tremulo potanda dabis febrienti,
Sic pelles febrem, cui dat lux tertia nomen,
Bis binæ quoque quartanis prodesse putantur
Cum totidem vini cyathis si dentur et amnis.
Cuncta potest *plantago minor* prædicta juvare,
Quamvis non tantas vires videatur habere.
Præcipue succus curat plantaginis hujus,
Quod juxta nares vel lumina nascitur, ulcus,
Si superaddatur cum lanis mollibus illi,
Perque novem cataplasma dies istud renovetur.
Ejus si succo tepido venter foveatur
Acri depulso sanabitur ille dolore.
Lumbricos succus depellere dicitur ejus.
Si porcina vetus axungia jungitur illi,
Sedabit duros istud cataplasma tumores,
Parotidas vulnusque recens hoc adjuvat unguen.
Ante duas horas quartanæ quam tremor ægrum

fistules, il les amène à guérison. Il dissipe aussi les douleurs d'oreilles et l'érésipèle. Quand on en fait usage en boisson, il arrête l'hémoptysie, et il agit plus efficacement encore quand on l'associe au vinaigre; pris ainsi, il soulage même dans la phthisie. Administré en lavement, il arrête la dyssenterie la plus violente. Les tumeurs et l'inflammation des yeux cèdent à une fomentation de cette herbe. Quand les gencives sont engorgées de sang, il est bon d'en mâcher quelques feuilles. Le mal de dents cède ordinairement au même remède. Un flocon de laine, imbibé de jus de plantain, et placé sous la matrice, arrête les pertes de sang. Sa graine, bouillie dans du vin, donne une boisson qui remédie à toutes les maladies dont nous venons de parler, et particulièrement aux douleurs de la vessie et des reins. La vertu de cette plante est si puissante, que sa racine, suspendue au cou des enfants, les préserve, dit-on, des scrofules. Broyez-en trois racines dans trois tasses de vin et autant d'eau, et faites boire cette préparation à une personne fébricitante, avant le retour du frisson, vous réussirez à chasser la fièvre tierce. Vous obtiendrez le même effet contre la fièvre quarte au moyen de quatre racines broyées dans quatre tasses de vin et autant d'eau.

Le petit plantain a les mêmes vertus, quoiqu'à un moindre degré de force. Le suc de cette plante est surtout très-efficace contre les affections ulcéreuses qui se produisent autour des narines et des yeux. Il faut, pour ce traitement, en imbiber un flocon de laine, qu'on applique, en cataplasme, sur la partie malade, et qu'on renouvelle neuf fois dans l'espace de neuf jours. Tiède et employé en fomentation, il apaise les douleurs d'entrailles. Pris en boisson, il délivre des vers qui s'engendrent dans les intestins. Mêlé avec du vieux oing, on en fait un cataplasme qui dissout les tumeurs les plus dures, dissipe le gonflement des glandes parotides, et cicatrise les bles-

Vexet si succum biberit plantaginis hujus,
Sentiet eximiam facili medicamine curam.
Ejus potatum depellit sperma secundas.
Si via longa pedum movet, ut fit sæpe, dolorem,
Acri cum vino superaddita trita juvabit.
Cum passo succus bibitur si sæpius ejus
Vesicæ variis fertur succurrere morbis.
In desiccando vis est *plantaginis* ingens
Majoris, queat ut veluti cauteria corpus
Appositum siccare, refert ut Plinius auctor.
Composuit librum Themison de viribus ejus
In quo præclaris celebravit laudibus illam.

VII. Ruta.

A medicis rutæ vis fervida dicitur esse
Siccaque, fertur in his gradus illi tertius esse.
Utilis est valde stomacho, si sæpe bibatur,
Expellit partum potu veneremque coercet,
Tussim si bibitur compescit, menstrua purgat.
Si coquis hanc in aqua, cui vinum junxeris acre,
Compescit talis decoctio tormina ventris,
Pulmones juvat et pectus, morboque medetur
Costarum, quem pleuresim vocat Attica lingua,
Arteticos sciasimque juvat, febrique medetur
Hausta vel in oleo viridem si coxeris illam
Et foveas tepido patientes ante tremorem.
Matrici prodest intestinique tumori
Hoc unguen vel clysterio si funditur intus,
Haustaque cum vino prodesse valebit utrique,
Lumbricos oleo decocta et pota repellit.
Cum caricis decocta diu vinique liquore
Proderit hydropicis, si sint superaddita nocte.
Cruda comesta recens oculos caligine curat,
Et melius marathri cum succo felleque galli

sures récentes. Le jus du petit plantin, pris deux heures avant le retour du frisson de la fièvre quarte, est un remède aussi facile qu'efficace. Sa graine donne aussi une décoction précieuse pour les femmes en couches : elle précipite l'arrière-faix. Broyée dans du vinaigre, et appliquée sous la plante des pieds, elle calme la douleur qu'y produit souvent une longue marche. Le jus de cette herbe, mêlé avec du vin de raisins séchés au soleil, donne une boisson qui remèdie, dit-on, aux différentes maladies de la vessie.

Le grand plantain a une force caustique, qui, suivant Pline, produit sur le corps l'effet d'un fer brûlant. Thémison a composé sur cette plante un livre où il énumère, avec un grand éloge, ses différentes vertus.

VII. La Rue.

Les médecins s'accordent à reconnaître dans la rue une force de chaleur et de siccité du troisième degré. Cette herbe est très-bonne pour l'estomac, si l'on en fait usage en boisson ; de plus, elle facilite l'accouchement, éteint les ardeurs érotiques, apaise la toux et facilite l'écoulement des règles. Bouillie dans de l'eau et du vinaigre, elle donne une décoction qui arrête la dyssenterie, guérit les affections de poitrine et du poumon, remédie à cette maladie sous-costale que les Grecs appellent pleurésie, et aux douleurs de la goutte sciatique. Soit qu'on en use en boisson, soit qu'après l'avoir fait bouillir toute fraîche avec de l'huile, on s'en serve pour fomenter les membres du malade avant le retour du frisson, elle est très-efficace contre la fièvre. On l'emploie avec succès contre les affections de la matrice et contre les inflammations d'intestins, soit en fomentation, soit en lavement. Bue avec du vin, elle a la même vertu. Bouillie avec de l'huile, elle donne un breuvage doué de propriétés anthelmintiques. Soumise à une longue cuisson avec des figues sèches et du vin, et ap-

Melleque si succus ex æquo jungitur ejus,
Indeque sint oculi patientis sæpe peruncti.
Cum roseo miscens oleo nec non et aceto
Illius succum, capitis curare dolorem
Quemvis immodicum poteris, hoc sæpe perungens.
Naribus expressus si succus funditur ejus
Sistit manantem bene desiccando cruorem.
In corio mali granati si tepefactum
Auribus infundas, depelles inde dolorem,
Cerussæ roseoque oleo miscens et aceto
Illius succum mirandum conficis unguen
Ad depellendum sacrum quem dicimus ignem,
Et scabiem derte, quæ dicitur herpeta Græce,
Et Græce dictas achoras hoc unguine purgas :
Ulcera sunt capitis humore fluentia pingui.
Curat et hoc ozinas immissum naribus, hæc sunt
Quæ graviter fœtent in naribus ulcera nata.
Obstat pota mero vel cruda comesta venenis
Hoc Mithridates rex Ponti sæpe probavit,
Qui rutæ foliis viginti cum sale pauco
Et magnis nucibus binis caricisque duabus
Jejunus vesci consurgens mane solebat,
Armatusque cibo tali, quascumque veneno
Quilibet insidias sibi tenderet, haud metuebat.
Mustelæque docent obsistere posse venenis
Mirifice rutam, comedunt quæ primitus illam,
Quum pugnaturæ sunt cum serpentibus atris.
Cum butyro modicoque oleo decocta tumorem
Matricis subjecta tepens fugat illa colique
Et cunctis intus morbis sic subdita prodest.
Hac etiam testes poteris curare tumentes,
Cum foliis lauri bene tritam si superaddes.
Ex hac antidotum non paucis utile causis
Conficitur, medici dicunt diapiganon illud,
Piganon in Græca lingua quia ruta vocatur;

pliquée sur le corps pendant la nuit, elle est bonne contre l'hydropisie. Mangée toute crue, elle éclaircit la vue, et est encore plus efficace, employée en fomentation, avec du suc de fenouil, du fiel de coq, et une dose de miel égale à celle de son propre suc. Combiné avec de l'huile de rose et du vinaigre, son suc remédie aux maux de tête les plus violents si l'on s'en frotte le front à plusieurs reprises. Injecté dans les narines, c'est un siccatif qui arrête l'écoulement du sang. Légèrement chauffé dans l'écorce d'une grenade, et injecté dans les oreilles, il en calme les douleurs. Combiné avec de la céruse, de l'huile de rose et du vinaigre, et employé en fomentation, il est d'un effet merveilleux contre la maladie qu'on nomme feu sacré, contre ces affections dartreuses que les Grecs appellent ἕρπης, et contre ces ulcères de la tête qu'ils nomment ἀχῶρες. Injecté dans les narines, il remédie à ces excroissances de chair ulcéreuses qu'on appelle polypes, et dont l'odeur est si repoussante. Bue avec du vin pur ou mangée toute crue, la rue est un antidote, dont le roi de Pont Mithridate faisait souvent usage. Il broyait vingt feuilles de rue avec un peu de sel, deux grosses noix et deux figues sèches, et le matin, à jeun, il avalait ce mélange. Armé de ce préservatif, il bravait les embûches des empoisonneurs. On doit la découverte de cet antidote aux belettes, qui, avant d'engager un combat avec les serpents venimeux, ont la précaution de manger de cette herbe. Cuite avec du beurre et un peu d'huile, et appliquée tiède sur la partie malade, elle dissout les tumeurs de la matrice, apaise la colique et remédie à toutes les maladies internes. Broyée avec des feuilles de laurier, elle dissipe le gonflement des testicules. La rue sert à composer un antidote, que les médecins appellent διαπήγανον, parce que cette herbe s'appelle en grec πήγανον, et qui a plusieurs vertus. Voici comment se prépare cet antidote. Vous

Illius antidoti confectio talis habetur :
Pondere junge pari nitrum, piper atque cyminum,
De tribus his, quantum de ruta, ponito tantum,
Sed prius ex acri vino macerare cyminum
Convenit, in ferro post assari calefacto,
Omnia deinde simul bene trita ex melle jugabis,
Pectoris et lateris, jecoris, renumque dolores
Hoc ex antidoto curantur sæpe comesto,
Extenuat bilem, mollit sine tormine ventrem,
Confortat stomachum, facit ut bene digerat escam.

VIII. Apium.

Est apium dictum, quod apex hanc ferre solebat
Victoris, veterum fieret dum more triumphus.
Ipse sibi talem prior imposuisse coronam
Dicitur Alcides, morem tenuere sequentes.
Ast alii dictum credunt, quod apes vehementer
Illius soleant avide decerpere flores.
Hanc herbam selinon solet Attica dicere lingua,
Virtutis calidæ siccæ quoque dicitur esse,
Tertius a medicis datus est gradus huic in utroque.
Illius succo si candida mica terendo
Panis jungatur, oculi sedare tumorem
Dicitur emplastri noctu superaddita more,
Sicque ferunt mammis prodesse tumentibus illam.
Sedat fervorem stomachi, pellitque tumorem,
Et quidquid venti creat includitve nocivi
Desiccans poris assumpta repellit apertis.
Provocat urinas hæc cruda comesta vel hausta,
Sed mage radicum facit hoc decoctio sumpta,
Hoc itidem semen operatur fortius haustum.
Tota venenatis occurrit morsibus herba,
Sed semen potius vel apozima proderit ejus
Si bibitur, tussimque modo sedabit eodem.
Ventrem constringit, vomitum potata coercet,

mêlez parties égales de nitre, de poivre et de cumin, avec une pareille dose de rue, après avoir détrempé le cumin dans du vinaigre et l'avoir fait griller au moyen d'un fer chaud; puis vous broyez le tout avec du miel. Ainsi préparée, la rue devient un aliment très-efficace contre les affections de poitrine, contre les maladies du foie et les douleurs de reins; elle dissipe la bile, apaise les douleurs d'entrailles et relâche le ventre sans causer de coliques, fortifie l'estomac et facilite la digestion.

VIII. Le Persil.

Le persil tire son nom latin [1] de *apex* [2], parce qu'autrefois il servait à orner la tête des triomphateurs : usage qui remonte à Hercule. Suivant d'autres, le nom d'*apium* vient de *apis* [3], parce que les abeilles aiment beaucoup à butiner la fleur de cette herbe. Les Grecs l'appellent σέλινον. Les médecins lui attribuent une force de chaleur et de siccité du troisième degré. Son suc, mêlé avec de la mie de pain blanc, et appliqué pendant la nuit en cataplasme, dissout les tumeurs des yeux et des mamelles. Convertie en breuvage, cette herbe éteint les chaleurs d'estomac; elle dissipe les enflures, en séchant les sérosités et en ouvrant les pores. Mangée crue ou prise en boisson, elle possède des propriétés diurétiques que l'on trouve plus actives dans une décoction de sa racine, et plus énergiques encore dans ses semences administrées sous forme de breuvage. De quelque partie de cette herbe qu'on fasse usage, elle est très-bonne contre les morsures venimeuses; mais une décoction faite avec sa graine est surtout efficace. On remédie de la même manière à la toux. Mélangée avec de l'eau et du vinaigre, elle arrête la diarrhée ou les vomissements. Mangée crue

(1) *Apium*. — (2) Sommet de casque. — (3) Abeille.

Lymphæ commixtum sibi si jungatur acetum;
Ægris amissum fertur reparare colorem,
Cruda a jejunis fuerit si sæpe comesta.
Unaquaque die vexantem corpora febrem
Cum lympha potata juvat febris ante tremorem.
Hydropicos et splen tumidum juvat illa, jecurque
Si cum fœniculi succo contrita bibatur.
Hacque superposita turpis lentigo fugatur.
Illius succus farris cum polline mixtus
Atque ovi lacrymo vulnus bene purgat et ulcus,
Si superaddatur emplastri more frequenter.

IX. Althæa.

Althæam malvæ speciem nullus negat esse,
Althæamque vocant illam, quod crescat in altum.
Hanc ipsam dicunt eviscum, quod quasi visco
Illius radix contrita madere videtur,
Agrestisque solet a multis malva vocari.
In mulsa coctus flos ejus vulnera purgat,
Vel si cum vino tritum florem superaddas,
Spargere sic scrophas, anumque juvare dolentem
Dicitur, hocque modo conquassatis medicatur.
Elixata prius radix adipique terendo
Addita porcino terebinthinæque tumores
Matricis curat, reliquosque juvare dolores
Dicitur illius; nervos sic ipsa relaxat,
Rumpit vel spargit sic apostemata dura.
Omnes has causas elixatura juvabit,
Si loca morborum foveantur sæpe tepenti.
A dysentericis radicum coctio sumpta
Cum vino fluxum stringens compescit eorum,
Et pellit tardas hæc coctio sumpta secundas,
Et prodest hæmoptoicis, lapidesque repellit,
Vesicæque solet variis succurrere causis.
Acri cum vino contritum semen olivo

à jeun, elle ranime le teint des convalescents. Bue avec de l'eau, avant le retour du frisson, elle remédie à la fièvre quotidienne. Broyée avec du jus de fenouil, elle donne une boisson qui est bonne contre l'hydropisie, contre les obstructions de la rate et du foie. Appliquée sur la peau, elle dissipe les taches de rousseur. Le jus de persil, mêlé avec de la fleur de farine et un blanc d'œuf, donne un cataplasme, qui souvent renouvelé, cicatrise les blessures et les ulcères.

IX. L'Althæa.

L'althæa, qui est généralement regardée comme une espèce de mauve, tire son nom de *altum*, parce qu'elle s'élève beaucoup dans l'air. On l'appelle aussi *eviscus*, parce que sa racine, quand elle est broyée, a quelque chose de gluant. On donne communément le nom de mauve à l'althæa des champs. La fleur de cette plante, cuite dans du vin miellé, cicatrise les blessures. Cette même fleur, broyée et mise dans le vin, guérit les scrofules, apaise les douleurs de l'anus, et remédie aux contusions. Préalablement bouillie, puis broyée avec de la graisse de porc et de la térébenthine, sa racine est bonne contre les tumeurs et autres affections de la matrice; elle relâche les nerfs, et fait percer ou dissout les abcès les plus durs. Pour obtenir cet effet, il faut l'employer tiède et en frotter souvent les parties malades. Cuite dans le vin, elle donne une boisson qui arrête la dyssenterie, précipite l'arrière-faix, arrête les hémoptysies, dissout la pierre, et remédie aux diverses maladies de la vessie. Sa graine, broyée dans du vinaigre et de l'huile, et employée en fomentation, fait disparaître les taches livides de la peau. Mêlée avec de la bouillie, elle devient un contre-poison. Bouillie, puis broyée avec

Jungito, deformes maculas hoc unguine pelles.
Cum pusca potata potest obstare venenis,
Elixata prius cum melleque trita replebit
Vulnera quæ cava sunt, si sit superaddita sæpe;
Sic quoque duritias mollit lenitque rigores;
Decoctis oleo foliis factum cataplasma
Quosvis pestiferos morsus combustaque curat.

X. Anethum.

A medicis calidum siccumque refertur anethum,
Et dicunt, quod sit gradus huic in utroque secundus.
Lac dat abundanter ejus decoctio sumpta
Nutrici, stomachique solet depellere morbos,
Tres cyathos ejus tepide si sumpserit æger :
Indicio ructus est qui demonstrat apertum
Os stomachi ventumque per hoc exisse nocivum,
Atque gravis tali sedatur nausea potu,
Provocat urinas, obstantia quæque repellens,
Matricemque juvat, bene si foveatur eadem.
Cum tepida tritum patiens si potet anethum,
Intestinorum curat ventrisque dolorem,
Hoc etiam potu digestio tarda juvatur
Unde minor fieri vis egestiva videtur.
Assidue bibitum visum nocet et genitale
Claudit iter siccans humorem seminis intus.
Uvaque si nimio turgens humore gravetur,
Suspendit pulvis combusti seminis ejus,
Appositus digitis, aut intus clystere fusus.
Acrior esse cinis radicum dicitur ejus,
Rodit crescentes cinis hic in vulnere carnes,
Ulcera quæ serpunt et sordida vulnera curat,
Ulcera præcipue membri curare virilis
Dicitur iste cinis infusus sæpius illis.
Olfactu reprimit singultum semen anethi
Assatum et fervens si sæpius olfacit æger.

du miel, et appliquée sur les plaies profondes, en ayant soin de renouveler souvent ce topique, elle en active singulièrement la cicatrisation. Sous cette forme, elle jouit aussi de propriétés émollientes et adoucissantes. Un cataplasme de feuilles d'althæa, bouillies avec de l'huile, est un excellent remède contre les morsures venimeuses et les brûlures.

X. L'Aneth.

L'aneth a, suivant les médecins, une force de chaleur et de siccité du deuxième degré. Prise en décoction, cette herbe rend le lait des femmes qui nourrissent plus abondant. Trois tasses de ce breuvage, pris tiède, dissipent les affections de l'estomac : ces affections ont pour symptômes des éructations qui sont le signe que l'orifice de l'estomac est ouvert, et que par lui s'échappent les flatuosités, causes de la maladie; elle apaise aussi les plus fortes nausées et provoque les urines en dissipant tout ce qui leur fait obstacle. Employée en fomentation, elle soulage la matrice. Broyée dans de l'eau tiède, cette herbe donne une boisson qui apaise les douleurs du ventre et des intestins, accroît la force digestive de l'estomac, et s'oppose à ce que la substance nutritive des aliments s'écoule par les intestins. Un long usage de cette boisson nuit à la vue et paralyse la faculté génératrice en desséchant les voies séminales. La graine de l'aneth, réduite en poudre et brûlée, remédie au gonflement et à la chute de la luette, soit qu'on l'applique avec le bout du doigt sur la partie malade, soit qu'on l'injecte au moyen d'une seringue. La cendre de sa racine a des propriétés plus énergiques : elle ronge les excroissances de chair qui se forment dans les blessures, et remédie aux affections dartreuses, qui rongent la peau. Elle est surtout très-bonne contre les ulcères du membre viril, et il est rare que le mal ne cède pas à des injections réitérées. La graine brûlée et fumante de cette herbe a

Dicunt fervores oculorum tollere posse
Ejus radices tritas prius appositasque.
Apponas hæmorrhoidis si semen anethi
Ustum, curat eas et condylomata solvit.
Flos oleo si decoquitur, medicabile reddit
Illud, præcipue natis de frigore causis
Prodest et capitis compescit sæpe dolorem,
Nervorum laxat tensuras, frigora pellit.

XI. Betonica.

Betonicam soliti sunt cestron dicere Græci.
Urinas potata ciet, lapidesque repellit,
Fert hæmoptoicis cum pusca sumpta juvamen,
Hydropicos siccat cum vino melleque sumpta.
De foliis ejus tritis factum cataplasma
Non modicum prodest oculis, quos læserit ictus.
Illius succus roseo commixtus olivo
Auribus infusus varios fugat inde dolores.
Betonicæ pulvis cocto cum melle jugatus
Empicos, tussimque juvat, suspiria sedat,
Et stomachi varios sumptus juvat ille dolores,
Si febrit ex calida, cum vino si febris absit.
Cum mulsa bibitus idem pulvis movet alvum.
Cum sale contritis foliis cataplasmate facto
Vulnera curabis, fuerint quæ facta recenter,
Tritaque fracturæ capitis hæc sola medetur.
De foliis ejus elixis fit cataplasma
Utile non modicum variis vitiis oculorum;
Restringit lacrymas oculorum mansa vel hausta,
Hac etiam caligo solet metuenda repelli,
Æquo cum ruta fuerit si pondere juncta
Et sic cum lympha sumatur trita tepenti,
Sic oculis nocuus sanguis per subtiliora
Dicitur expelli, sic lumina libera reddi.
Sumpta hac cum tepida purgatur vomica dira,

une odeur qui, respirée pendant un certain temps, arrête le hoquet; sa racine, broyée et appliquée sur la partie malade, calme l'inflammation des yeux. La cendre de sa graine a la même vertu contre les hémorroïdes, et dissout les condylomes de l'anus. Une décoction d'huile et d'aneth est très-efficace contre les maladies causées par le froid, et apaise souvent les douleurs de tête. Elle relâche aussi les nerfs et arrête le frisson.

XI. La Bétoine.

Les Grecs donnent à la bétoine le nom de κέστρον. Prise en breuvage, elle est diurétique et lithontriptique; avec de la bouillie, elle remédie à l'hémoptysie. Mêlée avec du vin et du miel, elle est bonne contre l'hydropisie. Un cataplasme de feuilles de bétoine est très-efficace contre les contusions des yeux. Le suc de cette herbe, combiné avec de l'huile de rose, et injecté dans les oreilles, en dissipe les douleurs. Réduite en poudre et bouillie avec du miel, elle est bonne contre l'empyème, elle apaise la toux, elle soulage les asthmatiques, et remédie à la plupart des maux d'estomac. S'il y a fièvre, il faut la boire avec de l'eau chaude; s'il n'y a pas de fièvre, avec du vin. Mêlée avec du vin miellé, cette même poudre relâche le ventre. Un cataplasme de feuilles de bétoine broyées avec un peu de sel, cicatrise les blessures récentes; en broyant la plante seule, on obtient un remède efficace contre les fractures de la tête. Les feuilles de bétoine bouillies sont avantageusement employées en cataplasme dans les diverses affections des yeux. Mangée ou prise en boisson, elle arrête le larmoiement. Cette herbe a aussi la vertu de prévenir la cécité; mais, pour obtenir cet heureux effet, il faut la mêler à égale quantité de rue, broyer ensemble ces deux herbes, et en boire le suc, délayé dans de l'eau tiède. Cette dernière préparation dissipe et

Pectoris et morbi potu curantur eodem,
Splen juvat illius decoctio sumpta jecurque.
Uncia betonicæ socianda quaterna vetusti
Cum vini cyathis tribus, his sint addita grana
Viginti septem piperis, simul hæc bene trita
Haustaque purgabunt renes, pellentque dolores.
Uncia cum cyathis calidæ potata duobus
Dicitur immodicum ventris sedare dolorem.
Hæc tussim cum melle fugat, ventrem quoque mollit;
Unaquaque die febre si vexabitur æger,
Uncia jungatur plantaginis una duabus
Betonicæ, sic cum tepida contrita bibantur,
Antea quam febris prænuntia frigora fiant.
Uncia Betonicæ calidæ cyatho resoluta
Prodest hydropicis, si sit potata frequenter.
Radicum pulvis cum mulsa tritus et haustus
Humores, velut elleborum, vomitu cito purgat,
Bis binas dragmas præcepit Plinius harum
Radicum dare cum passo mulsove bibendas,
Præcipue phlegma vomitu purgabitur isto.
Cum mulsa bibitus prodest pulvis foliorum
Ruptis atque steras potus levat iste cadentes.
Cum vino sumptis obstat potata venenis,
Præcipue semen, quod si desit datur herba.
Uncia betonicæ cum vino sumpta tepenti
Ictericos curat; cum mulsa menstrua solvit;
Pondere vero fabæ pulvis cum melle voratus
Post cœnam stomachum juvat, ut bene digerat escam.
Si de Betonica viridi sit facta corona
Circa serpentes, ut Plinius asserit auctor,
Audebunt nunquam positam transire coronam,
Sed morsu proprio pereunt et verbere caudæ.
Omnibus antidotis Menemachus eam sociari
Præcipit, ut stomacho magis herbis omnibus aptam.
Plinius hanc, inquit, si secum gesserit herbam,

fait évaporer le sang qui enflamme les yeux et leur rend leur mobilité. Prise avec de l'eau tiède, elle dissout les abcès douloureux du poumon, et remédie aux maux d'estomac. Une décoction de cette plante est bonne pour la rate et le foie. Quatre onces de bétoine et vingt-sept grains de poivre, triturés dans trois cyathes de vin vieux, dégagent les reins et en dissipent les douleurs. Une once de la même herbe, broyée dans deux tasses d'eau chaude, apaise les coliques les plus fortes. Avec du miel, elle guérit la toux, et relâche le ventre. Elle est un bon spécifique contre la fièvre quotidienne : dans ce cas, il faut joindre deux onces de bétoine à une once de plantain, et broyer le tout dans de l'eau tiède. Ce mélange donne une boisson, qui, pour être plus efficace, doit être prise avant le retour du frisson. Une once de bétoine, infusée dans un cyathe d'eau chaude, donne aussi une boisson qui, souvent administrée, soulage les hydropiques. La poudre de sa racine, combinée avec de l'hydromel, a la vertu de l'ellébore, et devient un vomitif très-actif. Suivant Pline, quatre drachmes de cette racine, combinées avec du vin de raisins cuits au soleil ou du vin miellé, donnent une boisson qui, en provoquant les vomissements, purge l'estomac des flegmes qui le surchargent. La feuille de bétoine, réduite en poudre, et bue avec de l'hydromel, soulage ceux qui souffrent de quelque fracture, et remédie au relâchement de la matrice. Sa graine, ou, à défaut de graine, sa feuille, combinée avec du vin, est un excellent antidote. Une once de bétoine, avec du vin tiède, dissipe la jaunisse; avec de l'hydromel, elle facilite chez les femmes l'écoulement périodique du sang. Réduite en poudre, et mêlée avec du miel et une livre de fèves, elle est bonne pour l'estomac et pour activer la digestion. Suivant Pline, cette herbe est un talisman contre les serpents : quand ils se voient entourés de tous côtés de bétoine fraîche, ils n'osent franchir cette barrière, et meurent dans le cercle

A nullo poterit nocuo medicamine lædi;
Et dicunt, quod ea cum vino sæpius hausta
Plumbeus abscedat color et melior revocetur.

XII. Sabina.

Bratheos et Græce sabina vocatur Latine,
Sicca calensque sibi vis est, et tertius illi
Est in utroque gradus. Vulnus cum melle vel ulcus
Fortiter exsiccat, et sordes purgat eorum;
Sic juvat anthracas, bona quæ plebs ulcera dicit.
Menstrua deducit, corruptos extrahit alvo
Conceptus, si cum vino sit sumpta frequenter,
Vel si trita prius matricis subditur ori.
Cerotis admixta cutem facit esse nitentem,
Omnibus et morbis prodest de frigore factis.
Illius in vino vel aqua decoctio curat,
Quos vertigo nocet, si lotum sit caput inde
Herbaque temporibus et fronti cocta ligetur.
Duplum sabinæ si desunt cinnama poni
In medicamentis jubet Oribasius auctor.

XIII. Porrum.

In multis causis usus medicamine porri
Dicitur Ippocras, medicinæ maximus auctor,
Istius succum solum dedit ille bibendum
Ægrotis, qui rejiciunt sputantve cruorem,
Quos hæmoptoicos soliti sunt dicere Græci;
Cum galla dant hunc alii thurisve farina,
Aut geminis dragmis porrorum seminis unam
Apponunt myrrhæ, vino quoque trita resolvunt,
Præ cunctis aliis dicunt hæc sumpta juvare;
Manantemque potes naris retinere cruorem,

fatal tracé autour d'eux, en se mordant eux-mêmes et en se frappant de leur queue. Menemachus conseille de la mêler à tous les remèdes, comme étant, de toutes les herbes, la plus salutaire pour l'estomac. Pline dit qu'en portant avec soi cette plante, on n'a à redouter l'effet d'aucun poison; prise avec du vin, elle a aussi, à ce qu'on assure, la vertu de ranimer et de colorer le teint.

XII. La Sabine.

La sabine, que les Grecs appellent βράθυ, a une force de chaleur et de siccité du troisième degré. Avec du miel, elle cicatrise les blessures ou les plaies vives, assainit la chair, et remédie à l'anthrax que le peuple appelle bénin. Bue avec du vin, ou broyée et appliquée sur l'ouverture de la matrice, elle facilite la menstruation et l'expulsion du fœtus mort dans le sein de la mère. Mêlée avec de la cire, elle rend la peau luisante, et guérit toutes les maladies causées par le froid. Une décoction de sabine dans l'eau ou le vin est très-bonne contre les vertiges. Il faut, dans ce cas, s'en frotter la tête, et s'appliquer sur les tempes et le front, au moyen d'un bandeau, l'herbe après qu'elle aura bouilli. A défaut de cinnamome, Oribasius conseille de se servir de sabine dans les médicaments, et prétend qu'elle a la même vertu, si on l'emploie à une dose double.

XIII. Le Poireau.

Hippocrate, le plus recommandable des auteurs qui ont écrit sur la médecine, employait le poireau comme médicament dans un grand nombre de cas. Il en donnait à boire le suc tout pur dans le vomissement ou le crachement de sang, que les Grecs appellent hémoptysie. D'autres conseillent de le mêler avec de la noix de galle ou avec de la farine d'encens, ou de combiner une drachme de myrrhe avec deux drachmes de graine de poireau, le tout broyé dans du vin, et prétendent qu'ainsi préparée, cette plante donne un breuvage très-efficace. Ce médica-

Intus si nares ungas medicamine tali.
Contractas vulvas succo curabis eodem;
Reddit fecundas mansum persæpe puellas;
Ulcera cum melle tritum juvat appositumque.
Humorum capitis si destillatio fiat
Pulmones pectusque nocens vocemque canoram,
Indeque consurgat tussis præcordia lædens,
Cum ptisana succum porri sorbere juvabit;
Et per se solum prodest his omnibus ipsum.
Si porri partes in lympha coxeris albas,
Sic ut aquam primam mutes, addasque secundam,
Utilis ejus aquæ duro fit potio ventri,
Dicitur hæc eadem cum vino stringere ventrem.
Cum vino porrum datur his quos læserit anguis
Quodlibet aut animal fundens lethale venenum;
Nec minus his prodest, si vulneribus superaddas
Sic velut emplastrum porrum cum melle subactum.
Commixtus porri succus lacti muliebri
Et bibitus tussim fertur sanare vetustam,
Et variis vitiis pulmonum subvenit idem.
Auris compescit cum capræ felle dolorem,
Præstat idem pariter cum mulsa mixtus et auri
Infusus tepidus; fungis, si manditur, obstat.
Ejus jungatur succo pars tertia mellis,
Et sic per nares tepidum fundendo vel aures
Immensum poteris capitis sedare dolorem.
Cum vino bibat hunc, lumborum quem dolor angit.
Dicunt utilius tali nihil esse dolori.
Fracturas solidat cito, duritiasque relaxat
Appositum, vulnusque recens cito cum sale claudit.
Si crudum fuerit sumptum levat ebrietatem,
Sic venerem stimulat, sic duram mollit et alvum.

XIV. Chamomilla.

Anthemim magnis commendat laudibus auctor

ment, injecté dans les narines, arrête aussi le saignement de nez. Le suc de poireau relâche la matrice, et la plante elle-même rend fécondes les jeunes femmes qui en mangent souvent. Broyée avec du miel et appliquée en cataplasme, elle cicatrise les ulcères. Le suc de poireau, associé à de la tisane d'orge, ou pur, est encore très-bon quand, à la suite d'un coryza, les poumons, le thorax et la voix éprouvent de fâcheux effets qui se manifestent par une toux qui déchire la poitrine. Faites bouillir dans l'eau les parties blanches du poireau; renouvelez ensuite l'eau qui a servi à cette première décoction, et vous obtiendrez une potion laxative. Avec du vin et préparé de la même manière, il produit l'effet contraire. Cette plante, administrée dans du vin, devient un antidote contre la morsure des serpents, et contre le venin de n'importe quel animal. Elle a la même vertu, employée comme emplâtre et appliquée sur la blessure avec du miel. Mêlé avec du lait de femme, le suc de poireau remédie aux toux invétérées et aux différentes affections du poumon. Avec du fiel de chèvre ou de l'hydromel, et injecté tiède dans l'oreille, il en apaise les douleurs. Le poireau est un aliment qui neutralise l'effet des mauvais champignons. Combiné avec un tiers de miel, et injecté tiède dans les narines ou dans les oreilles, le suc du poireau apaise le mal de tête le plus violent. Bu avec du vin, il dissipe les douleurs des lombes, et l'on prétend que rien n'est plus efficace en pareil cas. Employé en fomentation, il fait reprendre promptement les os fracturés, et remédie aux obstructions. Avec du sel, il hâte la cicatrisation des blessures récentes. Mangé tout cru, il dissipe l'ivresse, excite à l'amour, et relâche le ventre.

XIV. La Camomille.

Esculape fait un grand éloge de l'anthémis, que nous

Asclepius, quam chamæmelum nos vel chamomillam
Dicimus; hæc multum redolens est et brevis herba,
Herbæ tam similis, quam justo nomine vulgus
Dicit amariscam, quod fœteat et sit amara,
Ut collata sibi vix discernatur odore.
Auctores dicunt species tres illius esse,
Quas solo florum distingui posse colore
Traduut : est cunctis medius flos aureus illis,
Sed variis foliis flos circumcingitur ille,
Albi vel nigri sunt purpureive coloris.
Dicitur anthemis proprie, cujus foliorum
Purpureus color est, majorque et fortior hæc est;
At leucanthemum foliis deprehenditur albis,
Melinis chrysanthemum; vis omnibus illis
Sicca calensque gradu primo conceditur esse.
Provocat urinam cum vino quælibet hausta,
Vesicæ frangit lapides et menstrua purgat,
Si foveatur aqua matrix qua cocta sit herba,
Aut si cum vino potetur sæpius illa;
Tormina sic sedat, stomachique inflatio potu
Pelletur tali; squamas de vultibus aufert,
Si tritam apponas solam mellive jugatam.
Ictericis prodest ejus decoctio sumpta
Et mire prodest jecoris potata querelis,
Pellere cum vino potata refertur abortum.
Hac oleo cocto foveas si febricitantem
Frigus depelles, febrem quoque sæpe fugabis;
Unguine purgantur hypochondria turgida tali.
Pestiferos morsus serpentum pondere dragmæ
Cum vino prohibet anthemis sumpta nocere;
Plinius affirmat hanc quadraginta diebus
Unaquaque die bis sumptam pondere dragmæ
Cum geminis cyathis vini subtilis et albi
Cum lotio sensim totum purgare lienem.
Ægilopas curat, si quis commasticet illam

appelons camomille. C'est une herbe très-odorante et petite, qui ressemble tellement à une autre herbe, qui, à cause de son amertume et de sa puanteur, est appelée vulgairement *amarisca*[1], que leur odeur suffit à peine pour les faire distinguer. Les savants en reconnaissent trois espèces, qui ne diffèrent entre elles que par la couleur de la fleur. Dans ces trois espèces, le milieu de la fleur est doré, et le reste est de couleur blanche, ou noire, ou rouge. On appelle proprement anthémis celle dont la couleur est rouge : c'est la plus grande et la plus forte. Celle qu'on appelle leucanthème est de couleur blanche, et la troisième, nommée chrysanthème, est de couleur jaune. Ces trois espèces ont une force de chaleur et de siccité du premier degré. Mêlée avec du vin, la camomille, sans distinction d'espèce, donne une boisson qui est diurétique, lithontriptique et emménagogue : elle jouit de cette dernière propriété, soit que les femmes se fomentent la matrice avec de l'eau où on l'a fait cuire, soit en prenant pour boisson du vin où elle aura macéré. La même boisson arrête la dyssenterie et apaise les coliques d'estomac. Broyée seule ou avec du miel, et appliquée en topique, elle guérit les dartres squammeuses du visage. Une décoction de camomille est bonne contre la jaunisse, et d'un merveilleux effet contre les douleurs du foie. Bue avec du vin, elle passe pour faciliter l'expulsion du fœtus mort dans la matrice. Elle chasse le frisson et souvent même la fièvre : pour obtenir cet effet, il faut la faire bouillir avec de l'huile, et frotter de cette décoction le corps du malade. La même fomentation dissipe l'enflure des hypocondres. Une drachme de camomille, macérée dans du vin, donne une boisson qui neutralise l'effet de la piqûre des serpents. Suivant Pline, cette herbe, prise en breuvage pendant quarante jours, et deux fois chaque jour, à la dose d'une drachme, dans deux cyathes de vin blanc

(1) Matricaire ?

Et sic apponat; sic ulcera sordida purgat.
Ebullire caput febris fervore gravatum
Sæpe solet, vel collectis humoribus in se
Ulcera producit, vocat exanthimata Græcus,
Hæc decocta virens oleo chamomilla repellit.
Quod si defuerit viridis maceretur aceto,
Et caput inde lavet, nullum magis adjuvat unguen.

XV. Nepeta.

Herbam, quam nepetam vulgari more vocamus,
Hanc medici Græco calamenti nomine dicunt,
Sicca calensque sibi vis est et tertius illi
Est in utroque gradus. Cum mulsa sicca tepenti
Sumpta solet totum sudore resolvere corpus;
Ex oleo, quo sit decocta, perunge fricando
Illum, venturæ metuit qui frigora febris,
Non frigus tantum, sed febrem sæpe repellit;
Illi, qui sciasim patitur, coxæ superadde
Contritam viridem, fertur comburere pellem
Et sic humores siccando fugare dolores;
Appositu potuque suo cito menstrua purgat.
Est lepræ species elephantiasisque vocatur,
Quæ cunctis morbis major sic esse videtur,
Ut major cunctis elephas animalibus exstat,
Hunc in principio morbum potus calamenti
Cum vino curat humores extenuando;
Serpentum morsus superaddita trita nocere
Non sinit, et pellit cum vino sumpta venena.
Potus et injectus lumbricos enecat ejus
Succus et in membris vermes necat omnibus ipse,
Si mel jungatur huic cum sale plus operatur.
Si bibit hanc prægnans aut tritam subdit, abortit.
Purgat et ictericos, cum vino curat anhelos,

spiritueux et mêlé d'urine, purge entièrement la rate. Appliquée sur la partie malade, après avoir été mâchée, elle guérit l'ægilops et nettoie les ulcères sordides. L'ardeur de la fièvre fait quelquefois bouillonner la tête, ou se manifeste au dehors par des pustules, que les Grecs appellent exanthèmes : une décoction d'huile et de camomille verte remédie à ces accidents. Si la camomille n'est pas verte, il faut alors la faire bouillir avec du vinaigre, et en frotter la tête du malade : il n'y a pas de fomentation plus efficace.

XV. La Menthe sauvage.

L'herbe qu'on appelle vulgairement menthe sauvage, et que les médecins nomment, avec les Grecs, calament, a une force de chaleur et de siccité du troisième degré. Une décoction de calament sec dans de l'hydromel, prise tiède, est un excellent sudorifique. Bouillie avec de l'huile, et employée en fomentation, elle chasse le frisson de la fièvre, et souvent la fièvre elle-même. Cette herbe est bonne contre la sciatique : broyée toute verte, et appliquée sur le haut de la cuisse, elle brûle la peau, et, en séchant les humeurs, elle dissipe, dit-on, le mal. Employée, soit en fomentation, soit en boisson, elle facilite l'écoulement périodique du sang chez les femmes. Il y a une espèce de lèpre, qu'on appelle éléphantiasis, parce qu'elle surpasse autant les autres maladies en gravité que l'éléphant surpasse les autres animaux en grosseur; or le calament, pris dans du vin au début de cette maladie, la dissipe, en atténuant l'âcreté des humeurs. Broyée et appliquée en cataplasme, elle neutralise la morsure des serpents, et, bue avec du vin, elle arrête les funestes effets du poison. Bu ou pris en lavement, le suc de calament tue les ascarides lombricoïdes qui s'engendrent dans les intestins, ainsi que les vers qui se trouvent dans toute autre partie du corps. En y mêlant du miel et du sel, cette herbe est encore plus efficace. Employée en

Asthmaticos medici quos Græco nomine dicunt,
Et jecoris morbos cum vino mitigat hausta,
Hocque modo veterem lateris juvat illa dolorem,
Atque cicatrices nigras superaddita trita
Hæc naturali reddit purgando colori;
Vino decoctæ facit hoc melius cataplasma.
Compescit stomachi cum vino sumpta dolorem.
Fumus de domibus serpentes effugat ejus,
Tollere singultum cum vino dicitur hausta
Hocque modo venerem prohibet potata frequenter.

XVI. Pulegium.

Fervida pulegii vis siccaque dicitur esse.
Tertius a medicis datus est gradus huic in utroque.
Sæpius hanc herbam si prægnans sumit, abortit;
Menstrua deducit cum vino sumpta tepenti,
Hocque modo tardas hæc extrahit herba secundas.
(Hoc nomen, quod non notum reor esse quibusdam,
Exponam tali quid nomine significetur:
Ut nondum natus testa circumdatur ovi
Pullus, sic infans matris vestitur in alvo
Quadam pellicula matris de semine facta,
Quam nascens rumpit, quasi testam pullulus ovi,
Istas pelliculas medici dixere secundas,
Quod mox expositos naturæ jure sequantur;
Hæc si plus justo vitio cogente morantur
Aut mors subsequitur, dolor aut qui vix toleratur;
Istas pulegium prædicto more repellit.)
Cum sale contritam melli si junxeris illam
Unguine contractis potes hoc succurrere membris.
Illius pulvis sumptus cum melle vel haustus
Pectoris humores viscosos extenuare
Et per sputa potest illos educere mire.

boisson ou en fomentation, après avoir été broyée, elle détermine l'avortement. Elle dissipe la jaunisse; avec du vin, elle est bonne contre l'essoufflement, que les médecins, en raison de son nom grec, appellent asthme; elle guérit les maladies du foie, et remédie aux douleurs anciennes du côté. Broyée et appliquée sur les meurtrissures, elle dissipe leur noire empreinte et rend à la peau sa couleur naturelle. Bouillie avec du vin, elle fournit un topique plus efficace encore. Prise dans du vin, elle remédie aux maux d'estomac. La fumée de cette herbe chasse les serpents des maisons. Bue avec du vin, elle arrête le hoquet, et éteint les ardeurs érotiques.

XVI. Le Pouliot.

Le pouliot a, suivant les médecins, une force de chaleur et de siccité du troisième degré. L'usage immodéré de cette plante dans la grossesse détermine l'avortement. Bue avec du vin tiède, elle facilite l'écoulement périodique du sang chez les femmes, et précipite l'arrière-faix. (Voici l'explication de ce dernier mot, dont la signification n'est pas, je crois, entendue de tout le monde : De même que le poulet est, avant sa naissance, enveloppé d'une coquille, de même l'enfant, dans le sein maternel, est enveloppé d'une pellicule, formée du sang de la mère, et qu'il brise en venant au monde. Cette pellicule est appelée arrière-faix, parce qu'elle ne sort de la matrice qu'après l'enfant. Si cette enveloppe est retenue trop longtemps par un obstacle quelconque, elle cause la mort ou des douleurs intolérables. Or, le pouliot, employé comme je viens de dire, a la vertu d'en débarrasser la mère.) Broyée avec du miel et du sel, et employée en fomentation, elle relâche les membres contractés. La poudre de pouliot, prise avec du miel ou en breuvage, dissipe les humeurs visqueuses de la poitrine, et peut leur donner issue par l'expectoration. Ingérée avec de la bouillie, du vinaigre

Nausea vel morsus stomachi curabitur illa
Cum pusca sumpta vel aceto quod sit aquosum;
Cum vino nigram choleram potata repellit,
Sicque venenatis serpentum morsibus obstat.
Si per vim febris nimiove fluore cruoris
Aut aliquo casu subito defecerit æger,
Quod solet a doctis medicis malefactio dici,
Pulegium valido tritum jungatur aceto,
Naribus ægroti sic apponatur, odore
Solo confestim dicunt relevare jacentem.
Gingivas sicci pulvis confirmat et usti.
Appositam viridem dicunt sedare podagram,
Et quosvis alios solet emendare tumores,
Si superaddatur tepidæ permixta polentæ;
Addita cerotis papulas de corpore tollit.
Spleneticis multum superaddita cum sale prodest;
Elixatura si quisquam sæpe tepenti
Illius abluitur, pruritus non patietur,
Et sic matricis poteris curare tumorem;
Tussim compescit cum vino sumpta tepenti,
Et sic urinam compellit reddere largam,
Et magis ex vino si sit decoctio facta
Aut oleo mixto contritam si superaddas.
Si radix acri contrita jugatur aceto,
Sedabit quosvis superaddita sæpe tumores;
Obstat serpentum cum vino sumpta venenis
Et sic assumptam venerem stimulare fatentur.
Sic quoque pulmonis prodest jecorisque querelis
Et sic nutrici sumptum lac præbet abundans.
Herba virens curat morsus cum melle caninos,
Si superaddatur et vino mixta bibatur.

XVII. Fœniculum.

Fœniculum medici calidum siccumque secundo
Dicunt esse gradu, marathrum Græcus vocat illud.

et de l'eau, elle dissipe la nausée et les douleurs aiguës de l'estomac. Bue avec du vin, elle chasse la bile noire, et neutralise l'effet de la morsure venimeuse des serpents. Si, dans un violent accès de fièvre, ou à la suite d'une hémorragie, ou par l'effet de quelque autre accident, un malade vient à tomber en défaillance, ou, comme disent les médecins, en lipothimie, en appliquant à ses narines de fort vinaigre dans lequel on a broyé du pouliot, on ranimera à l'instant ses sens anéantis. La poudre du pouliot sec ou brûlé fortifie les gencives. La plante broyée toute fraîche et mêlée avec de la polente tiède, puis appliquée sur la partie malade, apaise les douleurs de la goutte, et dissout toutes sortes de tumeurs. Incorporée avec de la cire, elle fait disparaître les papules. Appliquée comme topique avec du sel, elle est très-bonne contre les maux de rate. Bouillie et employée en fomentation, elle calme les démangeaisons, et dissipe l'enflure de la matrice. Prise avec du vin tiède, elle apaise la toux et active la sécrétion de l'urine. Elle est encore plus efficace si, après l'avoir fait bouillir dans le vin, ou l'avoir pilée avec de l'huile, on l'applique en topique. Un cataplasme composé de racine de pouliot et de vinaigre, dissout la plupart des tumeurs. Prise avec du vin, cette racine est un préservatif contre le venin des serpents; on lui reconnaît aussi des propriétés aphrodisiaques. Employée de la même manière, elle est encore très-bonne contre les affections du poumon et du foie, et rend le lait des femmes plus abondant. La tige, appliquée fraîche avec du miel sur les morsures des chiens, et prise en boisson dans du vin, est un remède des plus efficaces.

XVII. Le Fenouil.

Le fenouil, que les Grecs appellent μάραθρον, a, suivant les médecins, une force de chaleur et de siccité du

Cum vino cunctis obstat hæc herba venenis,
Hac mansa serpens oculos caligine purgat,
Indeque compertum est humanis posse mederi
Illam luminibus, atque experiendo probatum;
Radicum succus oculis cum melle perunctis
Pulsa reddit eos omni caligine claros;
Expressus marathri viridi de semine succus
Soleque siccatus magnum medicamen habetur
Ad quoscumque voles oculorum pellere morbos.
Auribus infusus vermes succus necat ejus,
Renibus in ptisana radix decocta medetur,
Cum vino fugat hydropicos potata tumores,
Sicque venenatis obstabit morsibus illa,
Sic quoque pulmonis obstat jecorisque querelis,
Et sic nutrici sumpta fit copia lactis.
Cum vino vel aqua radicum coctio sumpta
Nefreticis et vesicæ morbis medicatur,
Urinas purgat et menstrua sumpta resolvit,
Vel si trita super pecten hæc herba ligetur;
Nausea cum vino sumpta sedabitur illa,
Fervorem stomachi cum lympha mitigat hausta.
Radix illius vino decocta dolores
Fomento curat, patitur quos virga virilis,
Hoc quoque, si jungas oleum, facit, hocque perungas.
Ictu vel factos subito quoscumque tumores
Appositum tantum juncto sedabit aceto.
Semen cum vino bibitum veneris movet actus,
Hocque modo lateris diros sedare dolores
Dicunt aut herbæ si sit decoctio sumpta.
Tradunt auctores ejus juvenescere gustu
Serpentes, et ob hoc senibus prodesse putatur.

XVIII. Acidula.

Dicimus acidulam, quam Græcus dicit aeizon;

second degré. Avec du vin, cette herbe devient un antidote contre toutes sortes de poisons. Les serpents mangent du fenouil pour s'éclaircir la vue, ce qui a fait penser que son usage pouvait être utile aux yeux de l'homme, et c'est ce que l'expérience a confirmé. Le jus de la racine du fenouil, mêlé avec du miel, et employé comme fomentation, éclaircit en effet la vue; et le suc de sa graine verte, séché au soleil, est un spécifique excellent contre toutes les maladies des yeux. Le suc de la plante, injecté dans l'oreille, tue les vers. Sa racine cuite dans de la tisane d'orge, remédie aux douleurs des reins. Prise dans du vin, elle dissipe l'enflure de l'hydropisie, elle neutralise l'effet des morsures venimeuses, elle remédie aux affections du poumon et du foie, et rend le lait des femmes plus abondant. Une décoction de racines de fenouil dans du vin ou de l'eau, donne un breuvage qui remédie aux maladies des reins et de la vessie; elle est diurétique; elle facilite l'écoulement périodique du sang chez les femmes, et même, pour obtenir cet effet, il suffit de l'appliquer broyée sur l'os pubis. Prise avec du vin, elle apaise la nausée; avec de l'eau, les inflammations d'estomac. Une décoction de racine de fenouil dans du vin, employée en fomentation, dissipe les affections du membre viril. Elle produit le même effet si on s'en frotte après l'avoir unie à de l'huile. Mêlée avec du vinaigre, et appliquée sur la partie malade, cette plante dissipe à l'instant l'enflure causée par toutes sortes de contusions. Sa graine, dans du vin, donne un breuvage aphrodisiaque. Une décoction semblable de sa graine ou de ses feuilles apaise les violentes douleurs du côté. On prétend que cette herbe a la vertu de rajeunir les serpents, et qu'elle est, par la même raison, salutaire aux vieillards.

XVIII. L'Acidule.

L'acidule, que les Grecs appellent ἀειζωον, doit son

Sic dici credunt, sapor illi quod sit aceti.
Crescit arenosis in pratis et secus amnes,
Hanc avide quidam comedunt in tempore veris
Expertumque ferunt, sibi quod fastidia tollat;
Virtus est illi siccans et frigida valde
Tertius a medicis datus est gradus huic in utroque.
Hac fugit apposita sacer ignis et herpeta mordax,
Et tumor ex oculis tritæ cataplasmate cedit.
Ulcera, quæ serpunt, cohibet combustaque curat
Et multum calidæ dicunt prodesse podagræ,
Si fuerit foliis illius operta virentis
Aut cataplasmetur mixta contrita polenta.
Ejus cum roseo succus permixtus olivo
Dicitur antiquo capitis prodesse dolori,
Qui dolor est lingua dictus cephalalgia Græca.
Omne genus fluxus ventris restringere mire
Cum vino potata solet vel mansa frequenter,
Hocque modo nimium manantia menstrua sistit,
Vel si matrici tritam viridem superaddas;
Sic quoque lumbricos pellit potata rotundos,
Taliter et cunctis prodest potata venenis.
Exhilarat visus succus illius inunctos:
Affirmant istam qui secum gesserit herbam
Quod non appetat hunc lethali scorpius ictu.
Auribus expressus si succus funditur ejus
Adjuvat auditum mire pellitque dolorem.
Altera vero minor species est istius herbæ,
Quam sempervivam dicunt, quoniam viret omni
Tempore, barba Jovis vulgari more vocatur;
Esse refert similem prædictæ Plinius istam,
Nec minus hanc cunctis prædictis posse juvare;
Mane solent adeo palpebræ glutine quodam
Flegmatis astringi, valeant ut vix aperiri,
Has mire succus herbæ deglutinat hujus,
Illo si tactæ fuerint digitove perunctæ.

nom à son goût acide. Elle croît dans les prairies sablonneuses et le long des rivières. Certaines personnes en mangent avidement dans la saison du printemps, car, suivant eux, elle dissipe les dégoûts. Elle est extrêmement froide et siccative, et les médecins la rangent, sous ce double rapport, au troisième degré. Un cataplasme de cette herbe dissipe le feu sacré, les dartres corrosives et le gonflement des yeux. La feuille de l'acidule, tandis qu'elle est verte et broyée, appliquée sur la partie malade, brûle et cicatrise les ulcères rongeurs et remédie aux ardeurs de la goutte. On obtient le même effet en la mêlant, pilée, avec de la polente. Le suc de cette herbe, mêlé avec de l'huile de rose, dissipe le mal de tête rebelle, que les Grecs appellent céphalalgie. Elle est d'une merveilleuse efficacité contre toutes sortes de flux de ventre, et pour cela il faut en boire avec du vin ou en manger souvent. Prise de la même manière, ou broyée toute fraîche et appliquée sur la matrice, elle arrête le flux immodéré du sang chez les femmes. Prise en boisson, elle détruit les ascarides lombricoïdes qui s'engendrent dans les intestins, et neutralise l'effet de tous les poisons. Le jus de cette herbe est un collyre qui réjouit la vue. Il suffit, dit-on, de porter sur soi de l'acidule pour se préserver de la piqûre mortelle du scorpion. Injecté dans l'oreille, le jus de cette herbe éclaircit l'ouïe et dissipe admirablement les douleurs de cet organe.

Il y a une petite espèce de cette herbe appelée immortelle, parce qu'elle est toujours verte, et connue vulgairement sous le nom de joubarbe. Pline dit qu'elle est semblable à la grande espèce et qu'elle a les mêmes vertus. Certaines personnes ont quelquefois, le matin, les paupières couvertes d'une chassie qui les empêche presque de les ouvrir; en les baignant dans le suc de cette herbe, ou en les enduisant avec le doigt, elles se débarrasseront avec une merveilleuse facilité de cette humeur gluante.

XIX. Portulaca.

Andrachne Græce quæ portulaca Latine
Dicitur, hæc vulgi pes pulli more vocatur.
Humida vis ejus et frigida dicitur esse,
Tertius humoris, frigoris vero secundus
Huic gradus est. Febrem, quam causon Græcia dicit,
Inde juvat, stomacho viridis superaddita trita,
Præstat idem succus, si sumitur; herbaque mansa
Aut ut olus accepta, solet lenire calorem.
Mansa vel hausta potest nimium restringere fluxum
Sanguinis et ventris nimium cohibere fluorem.
Esse vetat dentes illis contrita stupentes,
Et tumidis oculis prodest superaddita trita,
Fervorem solis æstate comesta nocere
Non sinit et ventrem cum vino et cum sale mollit,
Vesicæque solet sedare comesta dolores.
Acidulæ similes huic pæne per omnia vires
Effectusque pares testatur Plinius esse.

XX. Lactuca.

Frigida lactucæ vis constat et humida valde,
Unde potest nimios hæc mansa levare calores,
Et præstabit idem superaddas si bene tritam;
Utilis est stomacho, somnum dat, mollit et alvum,
Omnibus his melius prodest decocta comesta,
Et stomacho potius non lota comesta medetur.
Lactucæ semen compescit somnia vana,
Cum vino bibitum fluxum quoque reprimit alvi,
Lac dat abundanter nutrici sumpta frequenter.
Ut quidam dicunt oculis caligo creatur
His, quibus assiduo fuerit cibus ejus in usu.

XXI. Rosa.

Dici flos florum nobis rosa jure videtur,
Quod specie cunctos præcedat odoreque flores.

XIX. Le Pourpier.

Le pourpier, que les Grecs appellent ἀνδράχνη, est connu vulgairement sous le nom de patte de poulet. Cette herbe est d'une nature humide et froide : elle occupe le troisième degré d'humidité, et le second degré de froideur. Aussi est-elle bonne contre la fièvre, que les Grecs appellent καῦσος, soit qu'on l'applique fraîche et broyée sur l'estomac, soit qu'on en convertisse le suc en boisson. Mangée comme un légume, elle éteint la chaleur intérieure. Soit qu'on la mange ou qu'on en boive le suc, elle arrête les flux de sang et la diarrhée. Broyée, elle dissipe l'engourdissement des dents et le gonflement des yeux. Elle préserve des ardeurs du soleil ceux qui en mangent en été, et, avec du sel et du vin, elle relâche le ventre et apaise les douleurs de la vessie. Suivant Pline, elle a à peu près les mêmes vertus et produit les mêmes effets que l'acidule.

XX. La Laitue.

La laitue est froide et extrêmement humide. Employée comme aliment ou en cataplasme, elle dissipe toutes sortes d'inflammations. Elle est stomachique, hypnotique, laxative, et jouit à un plus haut degré de ces propriétés quand on la mange cuite. Elle est aussi plus efficace contre les affections de l'estomac, quand on la mange sans l'avoir préalablement lavée. La graine de laitue préserve des vains troubles des songes. Bue avec du vin, elle arrête le flux du ventre, et rend le lait des femmes plus abondant. Quelques auteurs prétendent qu'elle obscurcit la vue des personnes qui en mangent trop souvent.

XXI. La Rose.

C'est à juste titre que la rose est regardée comme la reine des fleurs, car elle n'a point d'égale en beauté et

Non tamen hæc specie tantum nec odore juvare
Nos valet, at variis nos adjuvat illa medelis,
Ejus sicca gradu vis est et frigida primo.
Compescit sacrum, si trita apponitur, ignem,
Sic quoque, si stomachus calet aut præcordia, sedat;
Fluxum matricis cum vino stringit et alvi,
Illius succum collyria plurima quærunt,
Et siccæ pulvis morbis bene subvenit oris,
Infrictus per se tantum cum melleve mixtus.
Omnes fervores superaddita trita coercet
Ipsa recens, vel si mulsæ commixta bibatur.
Ex hac conficitur oleum, roseumque vocatur,
Diversis morbis et multis utile causis :
Si bibitur, ventrem mollit stomachique calorem
Exstinguit nimium; bene si foveatur eodem
Et dolor et fervor capitis curabitur illo;
Permiscendo sibi si forte jugatur acetum
Expurgat sordens vulnus repletque profundum
Et combusturis præclare convenit ignis;
Ore diu tentum dentis sedare dolorem
Dicitur et duras palpebras reddere molles;
Aufert suppositum pruritus interiorum
Et stericis variis solet hoc succurrere causis.
Hoc oleum quoniam variatur conficiendo,
Dicam Palladius quid scripserit inde peritus :
Quod rubeum fuerit foliorum sumito floris
Uncia sic purgatorum jungatur olivi
In libra, vitreo sic claudens omnia vase,
Sub Phœbo tantum septem suspende diebus,
Inde medelarum varios servetur ad usus.

XXII. Lilium.

Aurosas, ut credo, rosas argentea debent
Lilia jure sequi, quæ nec specie nec odore

en odeur. Elle n'a pas seulement le don de plaire, elle a aussi plusieurs propriétés médicales. Elle a une force de froideur et de siccité du premier degré. Broyée et appliquée en cataplasme, elle apaise le feu sacré; elle éteint également les inflammations de l'estomac ou des entrailles. Avec du vin, elle arrête les hémorragies utérines et la dyssenterie. Le suc de cette fleur entre dans la composition de la plupart des collyres. Desséchée et réduite en poudre, elle est très-bonne contre les affections de la bouche, soit qu'on l'emploie seule en friction, soit qu'on la mêle avec du miel. Broyée toute fraîche, elle apaise toutes sortes d'inflammations. Mêlée avec de l'hydromel, elle donne une boisson qui a la même vertu. On en tire une huile, appelée huile de rose, qui a une infinité de vertus. Prise en boisson, elle relâche le ventre et éteint les inflammations de l'estomac; employée en fomentation, elle dissipe les douleurs et les chaleurs de la tête; mêlée avec de fort vinaigre, elle déterge les ulcères sordides, en hâte la cicatrisation, et est surtout efficace contre les brûlures. Gardée longtemps dans la bouche, elle dissipe, dit-on, le mal de dent et attendrit les paupières. Appliquée sur la partie malade, elle apaise les démangeaisons intérieures, et remédie aux différentes affections hystériques. Comme il existe plusieurs manières d'opérer pour obtenir cette huile, je vais indiquer la formule du savant Palladius : Prenez une once de feuilles de roses rouges, que vous mettrez, après les avoir nettoyées, dans une livre d'huile d'olive; après avoir enfermé le tout dans un flacon de verre, que vous laissez pendant sept jours seulement exposé au soleil, vous conserverez ce mélange pour les différents usages qu'on peut en faire en médecine.

XXII. Le Lis.

Après la rose, dont la couleur le dispute à celle de l'or, vient naturellement le lis argenté, qui semble ne le céder

Cedere creduntur roseo collata decori,
Nec minus in multis hominum sunt apta medelis.
Ejus radicis bulbus, quæ lilia profert,
Sub prunis tectus juncto quoque tritus olivo
Prodest usturis mire superadditus ignis,
Et melius roseum sibi si jungatur olivum;
Duras matrices mollit, si subditur, idem.
Elixis ejus foliis cataplasmate facto
Mollescunt nervi, combustaque membra juvantur,
Sicque superpositis morsus curabitur anguis,
Aut si cum vino bulbus potabitur ille,
Sic quoque fungorum vetat ille venena nocere.
Hunc vino coctum tritumque pedum superadde
Clavis, nec solvas nisi quum lux tertia transit;
Pingui porcino decoctus idem vel olivo
Reddere posse pilos membris narratur adustis.
Cum vino potum nocuum purgare cruorem
Per ventrem dicunt et sic prodesse lieni,
Sicque juvat vulvas, sic idem menstrua purgat,
Vel si cum vino veteri coctum superaddas.
Præcisis nervis tritus cum melle medetur
Expressus succus foliorum, mixtus aceto
Et melli coquitur sic, mellis sint et aceti
Ut geminæ partes, prædicti quinque liquoris:
Ad desiccandas nihil est magis utile plagas;
Inque cicatricem ducit licet inveteratas
Elixus bulbus et cerotis bene mixtus,
Rugas distentat vultus, maculas fugat omnes,
Lichenas purgat, faciem quoque furfure mundat.
Exprimitur succus de tritis floribus ejus,
Qui mollit vulvas cum lana subditus illis;
Illitus asseritur sudorem posse movere;
Turgida maturat, pus concoquit et cito purgat.

en rien à sa rivale, ni pour l'odeur ni pour la beauté, et qui, comme la rose, a un grand nombre de propriétés médicales. L'oignon de lis, cuit sous la cendre et broyé dans de l'huile d'olive, donne un topique qui est très-bon contre les brûlures. Mêlé avec de l'huile de rose, il est encore plus efficace. Appliqué sur la matrice, il est un excellent émollient. Un cataplasme de feuilles de lis bouillies relâche les nerfs, cicatrise les brûlures et neutralise l'effet de la piqûre des serpents. L'oignon de cette fleur, pris en boisson dans du vin, est un antidote puissant dans l'empoisonnement produit par les champignons vénéneux. Cuit et broyé dans du vin, en l'appliquant sur les cors et l'y laissant pendant trois jours, il guérit ces espèces de durillons Cuit dans de la graisse de porc ou de l'huile, il fait renaître le poil sur les parties du corps qui ont été brûlées. Pris en boisson dans du vin, il purge le corps du mauvais sang et soulage la rate; il remédie aux affections de la vulve, il facilite l'écoulement périodique du sang chez les femmes, et produit le même effet lorsqu'on l'applique en cataplasme, après l'avoir fait cuire dans du vin vieux. Le suc des feuilles de lis, mêlé avec du miel, remédie aux nerfs coupés. On peut aussi le faire bouillir avec du vinaigre et du miel, en observant que la dose de ces deux ingrédients soit de deux parties, et celle du suc ci-dessus nommé, de cinq. Rien ne convient mieux que cette préparation pour dessécher les plaies. L'oignon de lis, bouilli et broyé avec de la cire, outre qu'il fait cicratriser les plaies les plus invétérées, efface les rides du visage, en fait disparaître toutes les taches, ainsi que les dartres vives ou farineuses qui y ont leur siége. Le suc de la fleur broyée, appliqué sous la matrice au moyen d'un flocon de laine, amollit cet organe. Employé en fomentation, il est sudorifique, il dissipe les enflures, fait aboutir les abcès et les guérit promptement.

XXIII. Satureia.

Thymbra solet Græce dici, satureia Latine,
Illi sicca minus vis est, sed fervida valde.
Provocat urinam cum vino et menstrua sumpta,
Pellit abortivum, muliebria viscera purgat.
Illius pulvis cum cocto melle subactus
Et mansus, vel cum vino si sumitur idem,
Pectoris humorem pellit per sputa tenacem.
Cum vino tepido compescit tormina ventris
Si large bibitur, verum jam sæpe probavi.
Est quidam morbus lethargus nomine dictus,
Oppositum medici quem dicunt esse frenesi,
Quod vetat hæc somnum, somno gravat hic nimis ægrum,
Hoc tam lethali somno depressus aceto
Thymbram commiscens foveat caput inde frequenter,
Sic vitium pigri poterit depellere morbi.
Hanc herbam caveat mulier contingere prægnans,
Nam non mansa modo sed partum subdita pellit.
Nausea sedatur hac, si bene trita sumatur
Cum modico vino, vel si sumatur in ovo;
Hocque modo mire venerem solet illa movere,
Si largo potu viridis vel sicca bibatur:
Quod si cum vino mel jungitur et piper illi,
Non modicum veneris succendere dicitur ignem.
Hinc est a satyris merito satureia vocata,
Quod sint in venerem nimis hæc animalia prona.
Si desit thymus pro thymo ponere thymbram
Præcipiunt medici, quia vis est æqua duabus.

XXIV. Salvia.

Salvia, cui nomen elelisphacus est apud Argos,
Cum mulsa jecoris prodest potata querelis,
Pellit abortivum, lotiumque et menstrua purgat,
Trita venenatos curat superaddita morsus,

XXIII. La Sarriette.

La sarriette, que les Grecs appellent θύμβρα, est peu siccative, mais possède une grande force de chaleur. Prise avec du vin, elle est diurétique, emménagogue, facilite l'expulsion du fœtus mort dans la matrice, et précipite l'arrière-faix. Réduite en poudre et cuite avec du miel, elle devient un aliment qui provoque l'expectoration des flegmes. Elle a la même vertu, administrée en boisson dans du vin. Prise en grande quantité avec du vin tiède, elle apaise les coliques, comme je l'ai souvent éprouvé. Il y a une maladie appelée léthargie, et que les médecins regardent comme le contraire de la frénésie, en ce que celle-ci tient le malade dans une perpétuelle insomnie, tandis que l'autre le plonge dans un sommeil profond. La sarriette, mêlée avec du vinaigre, est un excellent spécifique contre un si funeste engourdissement : il suffit d'en frotter à plusieurs reprises la tête de celui qui en est affecté. Les femmes enceintes doivent se garder de toucher cette herbe, dont non-seulement l'ingestion, mais le contact, peut les faire avorter. Broyée et mêlée avec un peu de vin, elle apaise la nausée. Elle produit le même effet, prise dans un œuf. Fraîche ou sèche, et convertie en breuvage, elle est mise au nombre des aphrodisiaques : mêlée avec du vin, du miel et du poivre, elle enflamme les sens d'ardeurs immodérées. C'est ce qui lui a fait donner le nom latin de *satureia*, parce que les satyres sont très-luxurieux. A défaut de thym, les médecins conseillent l'usage de la sarriette, parce que ces deux plantes ont la même force.

XXIV. La Sauge.

La sauge, que les Grecs appellent ἐλελίσφακος, est très-bonne contre les affections du foie, lorsqu'on la boit avec de l'hydromel ; elle facilite l'expulsion du fœtus mort dans la matrice, active la sécrétion de l'urine et l'écou-

Crudis vulneribus (quæ multo sanguine manant)
Apponas tritam, dicunt retinere cruorem.
Cum vino succus tepidus si sumitur ejus,
Compescit veterem tussim laterisque dolorem.
Pruritus vulvæ curat virgæque virilis
Si foveas vino fuerit quo salvia cocta.
Illius succo crines nigrescere dicunt,
Si sint hoc uncti crebro sub sole calenti.

XXV. Ligusticum.

A Ligurum patria sumpsere ligustica nomen,
Copia quod major ibi nascitur illius herbæ;
Tertius huic gradus est sicci calidique vigoris.
Major radicis vis est et seminis ejus
Et pars est illis vis in medicamine quovis.
Inflato stomacho cum vino sumpta medetur
Et tali potu vis digestiva juvatur,
Omnibus et morbis sic prodest interiorum,
Urinas sic sumpta movet et menstrua purgat.
Tota venenatis medicatur morsibus herba,
Si bibitur bene trita prius vinoque soluta,
Et pars contritæ ponatur desuper herbæ.
Non modicum colicis prodest hæc mansa vel hausta,
Vel si radicis elixatura bibatur,
Nec solum colicis decoctio proderit ista,
Sed supradictis medicabitur omnibus hausta.
Digestibilibus semen bene jungitur ejus
Omnibus antidotis, quod inest sibi peptica virtus.
Hanc oculis Strabus potuque et odore nocivam
Asserit, antidotis ejus tantummodo semen
Misceri jussit : hæc utrum dixerit a se
Aut a doctorum libris non est mihi notum;
Hoc scio, quod veteres non parvis laudibus istam

lement périodique du sang chez les femmes. Broyée et appliquée sur la plaie, elle neutralise l'effet des morsures venimeuses, et cicatrise les blessures saignantes. Un mélange tiède de suc de sauge et de vin apaise les toux invétérées et les douleurs de côté. Cette herbe, cuite dans du vin et employée en fomentation, apaise les démangeaisons des parties sexuelles. Le jus de la sauge a, dit-on, la vertu de noircir les cheveux quand on les en imprègne fréquemment à l'ardeur du soleil.

XXV. La Livèche.

La livèche croît abondamment dans la Ligurie, et tire son nom latin [1] de celui de cette contrée. Elle a une force de chaleur et de siccité du troisième degré. Sa vertu réside surtout dans sa racine et dans sa graine, qu'on peut employer indifféremment et avec un égal succès contre toutes sortes d'affections. Prise avec du vin, elle apaise les coliques d'estomac, facilite la digestion, combat avantageusement toutes les maladies intérieures, et est, de plus, diurétique et emménagogue. Toute la plante, broyée dans du vin et administrée en boisson, est efficace contre les morsures venimeuses, si on applique en même temps sur la plaie un cataplasme formé d'une partie de la plante pilée. Prise comme aliment ou en boisson, elle apaise infailliblement les coliques. Une décoction de sa racine est non-seulement avantageuse contre la colique, mais encore dans tous les cas dont nous avons parlé. Sa graine facilite la digestion de tous les médicaments avec lesquels on l'unit. Strabus prétend qu'elle est nuisible aux yeux, soit qu'on en boive le suc, soit qu'on en respire l'odeur : aussi conseille-t-il de n'employer que sa graine dans les remèdes dont elle doit faire partie. Je ne saurais dire s'il parle d'après son opinion personnelle ou d'après celle d'auteurs que recommandent leurs écrits : ce que je sais,

(1) *Ligusticum.*

Attollunt herbam, nec me legisse recordor
Ullum, qui Strabi sermonibus astipuletur.

XXVI. Ostrutium.

Struthion, ostrutium quod vulgi more vocatur,
Vim calidam siccamque tenet. Radix fugat ejus
Cum vino morbos jecoris, si trita bibatur,
Ictericos sic sumpta juvat, splenisque tumorem
Durum, quem Græci sclirosim dixere, repellit.
Hocque modo lapides vesicæ frangere dicunt,
Menstrua sic lotiumque movet tussique medetur,
Sic orthopnoicis prodest, si sæpe bibatur.
Subdita matrici depellere fertur abortum,
Et sic tarda nimis educere menstrua tradunt;
Acri cum vino si jungitur atque polenta
Illius succus, lepras emundat inunctas.
Hoc etiam succo, juncto cum polline quod dant
Hordea, curatur, ut dicunt, pustula quævis,
Si superaddideris emplastri more dolori.
Illius succus cum melle terendo jugatus
Humores capitis purgat si nare trahatur;
Sternutamentum per se pulvis movet ejus,
Naribus injectus veratro non segnius albo.
Ictericis succus mire medicabitur ejus,
Hunc si nare trahant lacti mixtum muliebri.

XXVII. Cerefolium.

Est cerefolio vis acris et ignea valde.
Appositum cancris tritum cum melle medetur;
Cum vino bibitum lateris sedare dolorem
Sæpe solet, tritam si nectis desuper herbam.
Cum mulsa bibitum pituitæ noxia solvit,
Ex oleo coctum frigus depellit inunctum,
Si tritum mixto violento solvis aceto

c'est que les anciens font un grand éloge de cette herbe, et je ne me souviens pas d'avoir rien lu qui puisse donner de l'autorité à l'assertion de Strabus.

XXVI. L'Ostrutium.

Le struthium, appelé communément ostrutium, est d'une nature à la fois chaude et sèche. Sa racine, broyée dans du vin, donne une boisson qui guérit les maladies du foie, dissipe la jaunisse, et dissout l'obstruction de la rate, que les Grecs appellent σκλήρωσις. Elle est lithontriptique, emménagogue, diurétique; elle calme la toux, et, bue en abondance, elle guérit de l'orthopnée. Placée sous la matrice, elle facilite, dit-on, l'expulsion du fœtus mort et le retour des règles tardives. Mêlé avec du vinaigre et de la polente, le suc de cette herbe donne une sorte de cérat précieux pour combattre les maladies de la peau. Avec de la farine d'orge, il guérit toutes sortes de pustules. Incorporé avec du miel, et aspiré par les narines, il dissipe les humeurs de la tête. Réduit en poudre, le struthium, aussi irritant que l'ellébore blanc, fait éternuer ceux qui en respirent l'odeur. Mêlé avec du lait de femme, et aspiré par le nez, son suc dissipe la jaunisse.

XXVII. Le Cerfeuil.

Le cerfeuil est d'une nature âcre et brûlante. Broyé avec du miel et appliqué sur la partie malade, il remédie aux affections cancéreuses. Pris en boisson dans du vin, il apaise les douleurs du côté, si on l'applique en même temps, après l'avoir broyé, sur la partie malade. Administré dans de l'hydromel, il délivre de la pituite. Cuit dans l'huile et employé en fomentation, il chasse le

Lumbricos tali potu tineasque repellis,
Cum vino ciet urinas et menstrua purgat.
Virgine cum cera vetus huic axungia mixta
Non modo parotidas verum quoscumque tumores
Curat vel reprimit, si sæpius hoc superaddas.
Intinctum valido si manducetur aceto
Sæpe solet vomitum ventremque tenere solutum;
Si trito tegitur pecten succusque bibatur
Urinæ clausos reserat quoscumque meatus;
Illius elixatura vertigo fugatur,
Si caput hac tepida patientis sæpe lavetur
Herbaque temporibus et fronti cocta ligetur.

XXVIII. Atriplex.

Infrigidare gradu primo, humectare secundo
Atriplicem dicunt. Ejus mollit cibus alvum,
Duritias solvit varias clavisque medetur,
Emplastrum crudæ vel coctæ si superaddas;
Hocque superpositum scabros cito detrahit ungues,
Ignibus et sacris dicunt sic posse mederi.
Atriplicem tritam cum nitro, melle et aceto,
Dicunt appositam calidam sedare podagram.
Ictericum dicit Galienus tollere morbum
Illius semen cum vino sæpius haustum.

XXIX. Coriandrum.

Frigida vis herbæ coriandri dicitur esse,
Austeræque simul quiddam virtutis habere
Hanc Galienus ait, per quam depellere ventre
Lumbricos tineasque solet, si trita bibatur
Cum vino vel si mixto sumatur aceto.
Uva cum passa coriandrum melque jugatum
Sedabunt varios superaddita trita tumores,

frisson. Broyé dans du vinaigre très-fort, il donne une potion qui détruit les ascarides lombricoïdes et autres vers intestinaux. Avec du vin, il est diurétique et emménagogue. Combiné avec de la cire vierge et du vieux oing, et appliqué en cataplasme à plusieurs reprises, il remédie aux engorgements des parotides et à toutes sortes de tumeurs. Mangé avec du vinaigre très-fort, il produit souvent en même temps l'effet d'un vomitif et d'un purgatif. En buvant le suc du cerfeuil, et en appliquant la plante pilée sur le bas-ventre, on fait cesser les obstructions des voies urinaires. Le cerfeuil bouilli peut aussi dissiper le vertige. Pour obtenir cet effet, il faut en frotter souvent la tête du malade, et en faire un cataplasme qu'on applique sur le front et sur les tempes.

XXVIII. L'Arroche.

Suivant les médecins, l'arroche est froide au premier degré et humide au second. Prise comme aliment, elle est laxative ; cuite ou crue et appliquée en emplâtre, elle dissout toutes sortes d'endurcissements, guérit les cors, fait promptement tomber les ongles raboteux ; on ajoute même à ces propriétés celle de guérir le feu sacré. Un cataplasme composé d'arroche, de nitre, de miel et de vinaigre, calme les ardeurs de la goutte. Galien dit que la graine de cette herbe, mêlée avec du vin, donne une boisson qui dissipe la jaunisse.

XXIX. La Coriandre.

La coriandre est une herbe froide qui, suivant Galien, a aussi une certaine âpreté, qui tue les ascarides lombricoïdes et autres vers intestinaux, lorsque, après l'avoir broyée, on la boit avec du vin ou du vinaigre. Cette herbe, pilée avec des raisins cuits au soleil et du miel, donne un cataplasme qui dissipe toutes sortes de tumeurs, et particulièrement le gonflement des testicules.

Præcipue testes tumidos juvat hoc medicamen.
Illius semen ventrem stipare solutum
Fertur, aquæ junctum fuerit si sæpius haustum.
Argenti spumam cerussæ contere mixtam
His tritis succum coriandri junge et acetum,
Quatuor his roseum miscendo jugabis olivum,
Ista terendo simul pretiosum conficis unguen,
Quo sacros ignes pellas calidosque tumores;
Si tibi difficilis confectio tanta videtur,
Succus cum solo prodest commixtus aceto;
Aut si frumenti panis mundissima mica
Jungitur huic succo sedat quemcumque calorem.
Huic succo si juncta fabæ sit sola farina
Et superaddatur scrophis medicabitur illis
Et cedet fervens emplastro pustula tali.
A multis scriptum legitur : febris ante tremorem
Si tria grana voret coriandri seminis æger,
Evadet febrem cui dat lux tertia nomen;
Præstat idem lectum coriandrum mane priusquam
Sol surgat cervicali si subditur ægri.
Xenocrates scripsit totidem cessare diebus
Menstrua quot mulier coriandri grana vorabit.
Assiduum quidam condemnant illius usum,
Nempe putant mortem quemvisve parare dolorem.

XXX. Nasturtium.

Dicunt ferventes quod habent nasturtia vires
Et siccas; hac re venerem ceu ruta coercent,
Siccando semen, fuerint si sumpta frequenter.
Fermento commixta recens hæc herba terendo
Anthracas curat, bona quæ plebs ulcera dicit,
Si superaddatur; curaque furunculus ista
Emittit saniem cum qua dolor ille recedit.
Illius succus crines retinere fluentes
Illitus asseritur, dentisque levare dolorem

Sa graine, mise dans l'eau et souvent prise en breuvage, arrête le flux de ventre. Broyez de la litharge avec de la céruse; ajoutez-y du jus de coriandre et du vinaigre avec de l'huile de rose, et vous obtiendrez un précieux onguent qui a la vertu de guérir le feu sacré et les inflammations les plus vives. A défaut de ce remède, dont la composition peut paraître peu facile, on se bornera à mêler le suc de la coriandre avec du vinaigre. La mie de pain très-blanc, associée au suc de coriandre, donnera aussi un merveilleux topique contre toutes sortes d'inflammations. Ce même suc, mêlé seulement avec de la farine de fève, et appliqué en cataplasme, guérit les scrofules et éteint l'inflammation des pustules. Suivant plusieurs auteurs, trois grains de coriandre, pris avant le retour du frisson, ont la vertu de chasser la fièvre tierce. Cette herbe, cueillie avant le lever du soleil et placée sous l'oreiller d'un fébricitant, produit le même effet. Xénocrate a écrit que les règles des femmes tardent à venir autant de jours qu'elles ont mangé de grains de coriandre. Quelques médecins condamnent l'usage trop fréquent de cette herbe; ils prétendent qu'elle peut causer la mort, ou du moins une infinité de maladies graves.

XXX. Le Nasitort.

Le nasitort passe pour être à la fois chaud et sec; aussi sa graine desséchée a-t-elle la vertu d'apaiser, comme la rue, les ardeurs érotiques. Elle produit cet effet chez ceux qui en prennent souvent. Broyée toute fraîche et mêlée avec du levain, cette herbe donne un cataplasme qui guérit l'anthrax que le peuple appelle bénin; elle fait aboutir les furoncles, dont elle dissipe la douleur par l'établissement de la suppuration. On prétend qu'en se frottant la tête avec le suc du nasitort, on arrête la chute

De qua parte dolens dens est infusus in aurem.
Fortius est herba semen : depellit abortum
Haustum cum vino, ventrisque animalia pellit,
Et sic serpentis dicunt obstare venenis;
Solus odor positi carbonibus effugat illas.
Splen reprimit, mixto si sæpe bibatur aceto,
Herbam vel semen cum polline junge et aceto,
Hæc contrita simul sciasis superadde dolori,
Utile non modicum confirmant hoc medicamen.
Lichenas succus purgat cum melle perunctus;
Si prurigo caput aut ulcera turpia fœdant,
Anseris admiscens adipi nasturtia trita
Sæpius unge caput, vitium pelletur utrumque.
Si coquis hanc herbam capræ cum lacte recenti
Illius aut semen, dolor angat pectora quisquis,
Assumpto tepido potu sedabitur isto.
Semen cum tepida contritum pondere dragmæ
Et bibitum, dicunt quod duram molliat alvum;
Tussim compescit semen cum melle voratum.

XXXI. Eruca.

Erucam calidam dicunt mediocriter esse,
Siccam non adeo. Cibus ejus digerit escas
Et valet urinas hæc mansa vel hausta movere.
Manditur utiliter pueris, tussimque repellit,
Emundare cutem maculis cum melle jugatam
Tradunt et mundos lentigine reddere vultus.
Elixata prius radix valideque subacta
Ossibus et fractis superaddita detrahit illa.
Cum vino tritum si semen sumitur ejus
Quosvis pestiferos ictus curare refertur.
Hæc nigras maculas purgat cum felle bovino

des cheveux. On apaise aussi le mal de dents en injectant ce suc dans l'oreille, du côté de la joue où l'on souffre. Sa graine a des propriétés plus énergiques encore. Prise en boisson dans du vin, elle facilite l'expulsion du fœtus mort dans la matrice, et fait périr les vers intestinaux. On lui accorde aussi la vertu de neutraliser l'effet de la morsure des serpents. L'odeur de cette graine placée sur les charbons ardents, suffit pour les mettre en fuite. Prise plusieurs fois en potion dans du vinaigre, elle remédie aux douleurs de rate. Le nasitort ou sa graine, mêlé avec du vinaigre ou de la fleur de farine, la feuille ou la graine du nasitort donne un cataplasme qui est très-efficace contre les douleurs de la sciatique. Son jus, combiné avec du miel, et employé comme onguent, dissipe les maladies de la peau. Le nasitort, broyé avec de la graisse d'oie, si l'on s'en frotte souvent la tête, en apaise les démangeaisons ou cicatrise les humeurs qui y ont leur siége. Sa feuille ou sa graine, cuite dans du lait frais de chèvre, donne un breuvage qui, pris tiède, calme les douleurs de la poitrine. En broyant une drachme de sa graine dans de l'eau tiède, on obtient une boisson qui relâche le ventre. La même graine prise avec du miel apaise la toux.

XXXI. La Roquette.

La roquette est d'une nature médiocrement chaude, mais plus chaude que sèche. Prise en boisson ou comme aliment, elle est digestive et diurétique. C'est un aliment salutaire pour les enfants. Elle chasse la toux. Associée au miel, elle fait disparaître les taches de la peau et dissipe les éphélides du visage. Cuite et réduite en pâte, elle donne un cataplasme qui est très-efficace contre les fractures. Sa graine, broyée dans du vin et administrée en boisson, guérit, dit-on, les blessures les plus dangereuses. Mêlée avec du fiel de bœuf, et employée en friction, cette herbe a la vertu de dissiper les taches

Illita. Mira loquar, cum vino largius haustam
Indurare ferunt hanc contra verbera sensum.
Si condituris coquus hanc admisceat herbam
Aut semen, gratum dicunt præstare saporem,
Euzomonque solent hac causa dicere Græci
Erucam, succus quod gustu sit bonus ejus.
Non modice mansam venerem stimulare vel haustam
Confirmant pariter medici pluresque poetæ.
Est cum latucis hæc herba comesta salubris,
Namque calor dat temperiem cum frigore mixtus.

XXXII. Papaver.

Dicunt vim gelidam siccamque papaveris esse,
Tres illi tribuunt species : flos unius albus,
Alterius roseus, rubeus pallensque minoris
Flos est, hanc vulgo dicunt agreste papaver.
Cunctis nobilior est cui flos nascitur albus;
Ex hujus teneris opium faciunt capitellis,
Incisa leviter summa cute, lacque quod inde
Defluit, excipiunt cochleis, siccumque reservant,
Antidotis multis aptum variisque medelis.
Sunt qui contundunt cum lacte suo capitella,
De quibus expressum siccant in sole liquorem;
Post primum succus vires habet iste secundas.
De specie vero, roseos quam gignere flores
Dixi, conficiunt oleum de semine tunso
Non modicum gustu jucundum somniferumque.
Tertia, cui flos est rubeus semenque nigellum,
Præstat, si bibitur, reliquarum more soporem.
Elixatura tepida cujuslibet harum
Æger si foveat faciem, vel si bibat illam,
Optatum capiet, nisi sit mors proxima, somnum.
Sperma nigri bibitum cum vino stringere ventrem
Dicitur, hocque modo fluxus inhibet muliebres;

noires. On dit, chose merveilleuse! que, prise à haute dose dans du vin, elle rend le corps insensible aux coups. La feuille ou la graine de roquette, employée comme assaisonnement, donne aux mets un goût fort agréable. C'est en raison de son excellente saveur que les Grecs ont donné à cette plante le nom de εὔζωμον. Les médecins et plusieurs poëtes prétendent que, prise en grande quantité, soit en boisson, soit comme aliment, elle porte à l'amour. Mangée avec de la laitue, elle est salutaire, à cause de l'heureuse combinaison qui résulte du mélange du chaud et du froid.

XXXII. Le Pavot.

Le pavot est d'une nature à la fois froide et sèche : on en distingue trois espèces. La fleur de la première est blanche; celle de la seconde est rose; la troisième espèce, plus petite que les deux autres, et appelée vulgairement pavot agreste, produit une fleur d'un rouge pâle. Celle dont la fleur est blanche est la plus connue. C'est de la tête encore tendre de cette espèce de pavot, qu'on tire l'opium. Une légère incision en fait écouler une sorte de lait qu'on recueille dans des coquilles de limaçons, et qui, desséché, devient un produit qui entre dans plusieurs antidotes et dans une infinité de remèdes. On broie aussi les têtes avec leur lait, et, cela fait, on en exprime le jus, qu'on fait sécher au soleil; mais cette liqueur est moins efficace que celle obtenue par le premier procédé.

Quant à l'espèce dont la fleur est rose, on extrait de sa graine broyée une huile assez abondante, dont le goût est très-agréable, et qui est somnifère.

Celle dont la fleur est rouge et la graine noire donne une boisson somnifère, comme les deux autres.

Une décoction tiède de l'une quelconque de ces espèces, employée en fomentation sur le visage, ou comme boisson, procure le sommeil au malade; mais il ne fau-

Somnum dat bibitum, tussim compescit iniquam.
Pondere denarii debent hæc semina sumi,
Nam plus lethargum vel mortem sæpius infert.
De foliis ejus tritis factum cataplasma
Eximie fauces dicunt curare tumentes,
Quosque vocant sacros exstinguere dicitur ignes;
Frigore vel cantu, potuve, cibove, vel æstu
Aspera si fuerit vocalis reddita vena,
Apposito tali fiet medicamine lenis.
Candida meconii species (sic nempe vocari
Græcorum lingua dicunt quodcumque papaver)
Longe nobilior est utiliorque duabus;
Tunc quum lacte fluunt capitella papaveris hujus
Lecta coquantur aqua, cui sit pars tertia mellis
Addita, cuncta coquas, donec decoctio spissa
Sit quasi mel, varios sic conservetur ad usus:
Sumpta facit somnum, tussim fugat, abstinet alvum,
Vocalis venæ bene rheumatismata siccat.
Ejus de teneris opium factum capitellis,
Sicut jam docui, roseo miscebis olivo,
Unge caput mixtis, sedabitur his dolor omnis
Et solet hoc unguen somni præstare quietem.
Prædictis admisce croci redolentia fila,
Auris curabis hæc infundendo dolorem;
Hoc quoque femineo cum lacte crocoque subacto
Ungendo calidam poteris sedare podagram;
Ano suppositum solet hoc adducere somnum,
Istud idem solo præstare putatur odore.

XXXIII. Cepa.

De cepis medici non consentire videntur:

drait pas administrer ce remède s'il y avait danger de mort. La graine noire, dans du vin, donne une boisson qui arrête la diarrhée et la ménorragie, et apaise les toux rebelles. Il faut avoir soin que la quantité de la graine de pavot à prendre n'excède pas le poids d'un denier; car au delà elle cause la léthargie et plus souvent la mort. Un cataplasme de feuilles broyées de cette plante est très-efficace contre les tumeurs du gosier, et contre cette maladie qu'on appelle feu sacré. Lorsque la voix se trouve altérée soit par le froid, par le chant, par la boisson, par les aliments, ou par la chaleur, cette sorte de cataplasme a aussi la vertu de lui rendre sa pureté.

Le méconium à fleurs blanches (μηκώνιον est le nom que les Grecs donnent indistinctement à toutes les espèces de pavots) est beaucoup plus renommé et plus efficace que les deux autres. Un certain nombre de têtes de pavots, cuites, lorsqu'elles sont encore laiteuses, dans de l'eau édulcorée avec un tiers de son poids de miel, jusqu'à ce que cette décoction se trouve réduite à l'épaisseur du miel, donnent un médicament qui a une infinité de vertus. Il est somnifère, il apaise la toux, arrête la diarrhée et dissipe les catarrhes des voies aériennes. L'opium extrait des jeunes têtes de pavots, comme je l'ai dit plus haut, mêlé à l'huile de rose et employé en liniment, apaise les douleurs de tête et procure le sommeil. En ajoutant à ce mélange les filaments parfumés du safran, on obtient un médicament qui, employé en injections, est très-bon contre les douleurs d'oreilles. Combiné avec du lait de femme et du safran broyé, et employé en frictions, l'opium calme les ardeurs de la goutte; appliqué à l'anus, il procure le sommeil. L'odeur seule de l'opium passe pour être soporifique.

XXXIII. L'Oignon.

Les médecins ne s'accordent pas sur les vertus de

Namque Dioscorides inflare caputque gravare
Atque sitim cepas dicit succendere mansas;
Fellitis non esse bonas inquit Galienus,
Flegmaticis vero multum putat esse salubres;
Non modicum sanas Asclepius asserit illas
Præsertim stomacho, pulchrumque creare colorem
Affirmat, quoties aliquis conspexerit illas;
Et dicit : « Quisquis jejunia solverit illis
Unaquaque die, quod vivet hic absque dolore. »
Affirmant omnes mansas inferre soporem,
Et dicunt illas mollire salubriter alvum;
Appositas perhibent morsus curare caninos,
Si tritæ cum melle prius fuerint vel aceto;
Apponunt alii cum vino melleque coctas,
Transactisque tribus solvunt cataplasma diebus.
Sal, rutam cepasque Discorides jubet anguis
Morsibus apponi, sic asserit ille juvari.
Femineo lacti commixtus succus earum
Pellit sæpe graves infusus ab aure dolores;
Hic succus commixtus aquæ bibitusque juvabit
Illos quos subitus facit obmutescere morbus.
Naribus attractus harum tantummodo succus
Humores nocuos capitis deponere cogit;
Mansæ vel potæ tardantia menstrua purgant.
Triturasque pedum, soleæ quas vel caligarum
Duritiæ faciunt, succo sanabis eodem,
Cum gallinarum pingui si sæpe perungas.
Mane sibi dentes qui succo perfricat isto,
Dicunt hunc dentis nunquam sentire dolorem;
Ulcera compescunt oris cum pane comestæ,
Intingens oleo coctas qui sumpserit illas,
Sedat quos intus dat dysenteria morsus.
Contritis cepis loca denudata capillis
Sæpe fricans capitis poteris reparare decorem;
Oris fœtori prosunt, fastidia tollunt,

l'oignon. Suivant Dioscoride, il enfle et alourdit la tête, ou excite la soif chez ceux qui en mangent. Galien prétend qu'il est nuisible aux bilieux, mais qu'il est très-salutaire aux flegmatiques. Esculape dit qu'il est sain, surtout pour l'estomac, et même que la vue seule de cette plante anime le teint de ceux qui la regardent. « Quiconque, dit-il, mange de l'oignon à jeun tous les jours, ne sera jamais malade tant qu'il vivra. » Tous les médecins s'accordent à dire que l'oignon est un aliment somnifère, et qu'il relâche salutairement le ventre. Broyé avec du miel ou dans du vinaigre, il donne, dit-on, un cataplasme qui cicatrise les morsures des chiens. Suivant d'autres, pour obtenir le même effet, il faut le faire cuire avec du vin et du miel, et laisser le cataplasme sur la plaie pendant trois jours. Dioscoride recommande comme très-efficace contre les morsures des serpents un cataplasme composé d'oignon, de rue et de sel. Mêlé avec du lait de femme et injecté dans l'oreille, le jus d'oignon en dissipe ordinairement les douleurs les plus violentes. Mêlé avec de l'eau et pris en boisson, ce suc remédie aux extinctions subites de la voix. Aspiré par les narines, il en fait écouler les mauvaises humeurs. Pris en boisson ou comme aliment, l'oignon est un puissant emménagogue. Le jus d'oignon, mêlé avec de la graisse de poule, et employé à plusieurs reprises comme onguent, cicatrise les écorchures que les sandales ou les bottines causent quelquefois aux pieds. On prétend que celui qui s'en frotte les dents le matin, n'est jamais exposé à l'odontalgie. Mangé avec du pain, l'oignon cicatrise les ulcères de la bouche. Trempé et cuit dans l'huile, il apaise les douleurs que la dyssenterie cause dans les entrailles. En se frottant souvent la tête avec de l'oignon broyé, on peut faire renaître les cheveux aux endroits qui en sont dépouillés. Il ôte la mauvaise haleine, et dissipe les dégoûts. Les médecins recommandent les topiques

Hasque jubent hæmorrhoidis superaddere tritas.
Illarum succus caligine lumina purgat
Admixtus melli, maculas quoque junctus aceto
Emundare solet, si sint hoc sæpe fricatæ.

XXXIV. Buglossa.

Lingua bovis Græco sermone buglossa vocatur;
Hæc choleram rubeam nimio fervore perustam
Purgat, cum vino fuerit si sumpta frequenter;
Cardiacum, choleræ quem fecit copia nigræ,
Consimili potata modo curare valebit;
Humores nocuos pulmonis detrahit hausta.
Mixtus aquæ tepidæ si succus sumitur ejus,
Illi, qui patitur sciasim, mire medicatur.
Vim memorem cerebri dicunt servare periti
Vinum potatum, quo sit macerata buglossa
Lætos convivas decoctio dicitur ejus
Reddere, si fuerit inter convivia sparsa.

XXXV. Sinapi.

Inter eas, quas Pythagoras laudaverat herbas,
Asseritur primam laudem tribuisse sinapi;
Quartus ei gradus est in vi sicca calidaque.
Extrahit humores viscosos extenuatque,
Comburitque cutem, vis est sibi tanta caloris,
Major vis ejus in semine dicitur esse.
Sensus exacuit cibus ejus, commovet alvum,
Confringit lapides, urinam et menstrua purgat.
Si tritum jungas tepidæ versesque palato
Ad solem capitis purgabit flegma nocivum.
Sternutamentis hoc admiscere salubre est,
Illo nam capitis strictura resolvitur omnis.
Mansum confortat stomachum, suspiria sedat;
Morsus serpentum, tritum si mergis aceto
Et superapponis, tali medicamine curas;

d'oignon pilé contre les hémorroïdes. Le jus d'oignon, uni au miel, éclaircit la vue, et, mêlé avec du vinaigre et souvent employé en friction, fait disparaître les taches de la peau.

XXXIV. La Buglose.

La buglose (nom grec qui signifie langue de bœuf) est une herbe qui, souvent prise avec du vin, chasse la bile rouge et recuite, et remédie aussi aux faiblesses d'estomac causées par la surabondance de la bile noire. Elle dissipe encore les humeurs nuisibles du poumon. Le jus de cette herbe, pris dans de l'eau tiède, est d'une merveilleuse efficacité contre la sciatique. Broyée dans du vin, la buglose a, suivant un grand nombre de personnes qui en ont fait l'épreuve, la vertu de conserver la mémoire. On dit qu'une décoction de cette herbe, répandue à table, anime la joie des convives.

XXXV. Le Seneve.

Entre les herbes dont Pythagore a fait l'éloge, le sénevé a le premier rang. Cette herbe a une force de chaleur et de siccité de quatrième degré. Elle chasse et dissipe les humeurs visqueuses. Elle est d'une nature si chaude, qu'elle brûle la peau. Sa force est surtout dans sa graine. Ingérée, elle aiguillonne les sens, relâche le ventre, brise la pierre, active la sécrétion de l'urine et facilite l'écoulement des règles. Broyée dans de l'eau tiède et employée en gargarisme au soleil, elle débarrasse du coryza. On l'emploie avec succès comme sternutatoire, car elle a la vertu de délivrer la tête de tout embarras. Pris comme aliment, le sénevé fortifie l'estomac et guérit l'asthme. Broyé, mis dans du vinaigre et appliqué sur la plaie, il neutralise l'effet de la morsure des serpents. Il est un contre-poison contre les mauvais champignons.

Mansum pestiferos vetat intima lædere fungos.
Vi nimium fervente cutem comburere dixi,
Sed tamen hæc multis est utilis ustio causis :
Hac oculis nocuus capitis siccabitur humor,
Et qui destillans pulmonum concava lædit,
Et stomachi morbosque necat, tussimque phthisimque;
Hac per vesicas coxæ dolor inveteratus
Elicitur, sciasim quod Græco nomine dicunt;
Hacque tumor splenis durus jecorisque fugatur
Et multum causis hæc subvenit inveteratis.
Utile tot causis quoniam cataplasma sinapis
Sæpius a medicis variatur conficiendo,
Dicam qualiter hoc fieri jubeat Menemachus :
In mortariolo tritum bene pone sinapis
Semen, jungatur huic panis candida mica,
Sic ut tertia sit panis pars juncta sinapi,
His ficus siccas et mel jungas et acetum,
Ætatis quantum vel morbi causa requirit,
Nam quo plus ficus siccæ vel mellis habebit,
Ille sinapismus tanto solet acrior esse,
Debilior, quo plus panis mittes et aceti.
Ne tibi sit vilis, moneo, confectio talis,
Effectum cujus in multis sæpe probavi;
Non tamen hanc jubeo cunctis apponere morbis,
Sed raro, magnis et causis inveteratis.
Plinius in musto cum semine præcipit hujus
Radices mergi, sic, postquam sumpserit harum
Omnem vim, vinum multum putat esse salubre
Faucibus et stomacho potatum, luminibusque,
Pluribus et capitis dicit prodesse querelis.
Infuso faciunt oleum de semine quidam,
Utile lumborum vitiis, stupidis quoque nervis.
Exprimitur succus tenero de caule sinapis,
Quem siccum mandens dentis tormenta fugabis.
Vocales venas semen lenire sinapis

Quoique cette herbe soit, comme je l'ai dit, extrêmement caustique et qu'elle brûle la peau, elle ne laisse pas d'avoir, par cela même, une infinité de vertus : elle dessèche les humeurs de la tête qui se jettent sur les yeux, et purge les poumons des mucosités qui les obstruent. Elle remédie aux affections de l'estomac, à la toux et à la phthisie. Elle guérit, par les vésicules qu'elle détermine sur la peau, les douleurs rebelles de la cuisse, que les Grecs appellent sciatiques. Elle dissipe les obstructions de la rate et du foie, et remédie, en général, à toutes les affections chroniques. Comme le sénevé s'emploie en cataplasme dans une infinité de cas, et que les médecins varient dans la confection de ce remède, je vais faire connaître la manière dont Menemachus veut qu'on le prépare. Mettez dans un mortier de la graine de sénevé avec de la mie de pain dont la proportion soit d'un tiers; joignez-y des figues sèches, du miel et du vinaigre, dont la dose soit en rapport avec l'âge du malade ou la nature du mal : car plus les figues et le miel abondent, plus le sinapisme est violent; et si, au contraire, c'est le pain et le vinaigre qui dominent, il est moins mordant. Je vous conseille de ne point mépriser ce remède, car j'en ai souvent éprouvé l'efficacité. Je ne prétends pas, toutefois, qu'il soit un spécifique universel; on ne doit, au contraire, y recourir que rarement, et seulement dans les maladies graves et invétérées. Pline recommande de détremper la racine et la semence de sénevé dans du vin miellé. Suivant cet auteur, le vin, après s'être emparé de leur principe salutaire, devient une boisson très-efficace contre les maux de gorge et d'estomac, contre les affections des yeux et la plupart de celles qui affligent la tête. On tire aussi de sa graine une huile qui est bonne contre les douleurs des reins et l'engourdissement des nerfs. La tige tendre du sénevé donne un jus qui, sans aucun ingrédient, et employé comme garga-

Mansum confirmant : adipi tundendo vetusto
Commixtum scrophas disperget, si superaddas;
Illius fumus multum prodesse caducis
Dicitur atque steræ causas siccando juvare.
Cum ficu tritum capiti superaddere raso
His qui lethargum patiuntur, magna medela est,
Vel si sæpe pedes ungendo fricabis eorum.
Semen contritum melli conjunge vel uncto
Istud alopeciis juvat unguen sæpe fricando;
Acri cum vino lepras emundat inunctum.
Hoc quoque curatur manso periodica febris,
Antea quam diri veniat commotio morbi.

XXXVI. Caulis.

Caulis Romana, Græcorum brassica lingua
Dicitur; hic quamvis passim nascatur in hortis,
Est tamen illius ad multa salutifer usus :
Annis sexcentis usos medicamine caulis
Romanos Cato testatur, medicina priusquam
A medicis Romæ descripta fuisset in usu,
Tunc hortus escas illi dabat et medicinas.
Vulnera non tantum curare recentia caulem
Ipsemet affirmat, sed quamvis inveterata,
Et cancros etiam; loca sed prius amne lavari
Præcipit, aut vino tepido, sic denique crudum
Unaquaque die bis tritum apponere caulem.
Hordea quam dederint cauli miscere farinam
Idem præcepit, rutam quoque cum coriandro
Et sale permodico, sic omnia mixta terendo
Apponi diræ docuit cataplasma podagræ.
Hoc etiam morbis medicabitur articulorum,
Hoc quoque syringas ait et luxata juvare,
Atque superpositum varios sedare tumores.

risme, apaise les maux de dents. On prétend que la graine de cette herbe a la vertu d'adoucir la voix de ceux qui en mangent. Mêlée avec du vieux oing et employée comme onguent, elle dissipe les scrofules. La fumée qu'exhale cette graine lorsqu'on la brûle soulage, dit-on, les épileptiques, et remédie, par sa siccité, aux affections hystériques. Broyé avec des figues et appliqué sur la tête rasée du malade, ou employée souvent en friction sur les pieds, le sénevé dissipe la léthargie. Triturée avec du miel ou du saindoux, il donne un onguent qui, souvent employé, remédie à l'alopécie; mêlé avec du vinaigre et employé en lotions, il fait disparaître les dartres. Il chasse aussi la fièvre périodique, lorsqu'on a soin d'en manger avant le retour du frisson.

XXXVI. Le Chou.

La plante à laquelle nous avons donné le nom de chou, s'appelle chez les Grecs *brassica*. Quoique ce soit une plante vulgaire de nos jardins, le chou ne laisse pas d'avoir un grand nombre de vertus salutaires. Suivant Caton, les Romains l'employèrent comme médicament pendant six cents ans. Ce ne fut que très-tard que la médecine a été chez eux réduite en art, et jusque-là ils se bornaient à demander aux légumes de leurs jardins des secours contre les maladies du corps. Caton prétend que le chou cru, broyé et employé en cataplasme, a la vertu de cicatriser les blessures, même invétérées, ainsi que les affections cancéreuses. Il recommande de laver d'abord la plaie avec de l'eau ou du vin tiède, avant d'y appliquer le topique, qui doit être renouvelé deux fois par jour. Broyé avec de la farine d'orge, de la rue, de la coriandre et un peu de sel, le chou donne un cataplasme très-efficace contre les douleurs aiguës de la podagre, contre l'arthritis, les fistules, les luxations et toutes sortes de tumeurs. L'urine de ceux qui ont

Illius urinam, fuerit qui caulibus usus,
Causis nervorum calefactam censuit aptam;
Hac ex urina pueri si sæpe laventur,
Asserit illorum multum conferre saluti.
Hæc caulis de laude Cato. Scripsisse libellum
Chrysippum dicunt hujus de viribus herbæ.
Omnes confirmant caligine lumina tergi,
Ejus, qui viridi vescetur caule frequenter.
Auget lac mammis cibus ejus, menstrua purgat,
Atque juvat stomachum sumptas ut concoquat escas;
Si multum coquitur, restringere dicitur alvum,
At semicrudus solet illam solvere sumptus.
Assumptus crudus, sic ut tingatur aceto,
Splen reprimit tumidum; semen depellit abortum.
Uncto cum veteri coctos bene contere caules,
His oleum roseum quantum res postulat addas,
Ardores nimios juvat hæc confectio febris,
Si superaddatur stomacho membrove calenti.
Acri non scissum si jungis alumen aceto
Et caules, sic ut corpus redigantur in unum,
Cuncta terendo diu potes his compescere lepras,
Et plures alias maculas his sæpe perungens,
His etiam crines poteris retinere fluentes.
Dicitur et testes istud curare tumentes
Et varios morbos, genitalia quos patiuntur,
Et melius si prædictis faba cocta jugatur.
Cum fenugræco si tundas hunc et aceto,
Et super arteticos apponas ista dolores,
Multum subvenies illis, vitiisque podagræ
Non modicum poterit istud cataplasma mederi.
Uncto cum veteri caulis cineres bene triti
Prosunt ad veteres lateris coxæque dolores,
Sit licet hæc vilis, tamen est medicina salubris.
Si caulis semen mixto potatur aceto

mangé du chou contient une chaleur convenable à la guérison des maux de nerfs. Il est bon de frotter souvent les enfants de cette urine, dans l'intérêt de leur santé. Telles sont les propriétés que Caton attribue au chou. On dit que Chrysippe a écrit un livre sur les vertus de cette plante. Tous les auteurs s'accordent à dire que le chou, mangé dans sa verdeur, contribue à éclaircir la vue. Il rend le lait des femmes plus abondant, et facilite chez elles l'écoulement périodique du sang; il est stomachique et aide à la digestion. Bien cuit, il resserre, dit-on, le ventre; à moitié cuit, il le relâche. Mangé cru et arrosé de vinaigre, il dissipe les obstructions de la rate. Sa graine facilite l'expulsion du fœtus mort dans la matrice. Broyé et cuit avec du vieux oing, additionné d'une quantité d'huile de rose, le chou a la vertu d'apaiser les ardeurs immodérées de la fièvre. Il faut alors l'appliquer en cataplasme sur l'estomac ou sur la partie la plus brûlante du corps. Broyé et combiné avec de l'alun de roche et du vinaigre, on obtient une pâte qui fait disparaître les dartres et autres affections de la peau. Le même remède empêche la chute des cheveux, dissipe l'enflure des testicules et remédie aux diverses maladies qui attaquent les parties génitales. Il est plus efficace dans ce dernier cas, si aux ingrédients ci-dessus on ajoute des fèves cuites. Un cataplasme de chou, de fenugrec et de vinaigre est très-efficace contre les douleurs des articulations et contre la goutte. La cendre du chou, bien triturée avec du vieux oing, n'est pas moins bonne contre les douleurs du côté ou la sciatique. Ce remède, quoique d'une nature fort commune, ne laisse pas d'avoir son efficacité. La graine de chou, mêlée avec du vinaigre, donne une boisson qui détruit les vers qui s'engendrent dans les intestins. Sa racine sèche et brûlée produit une cendre qui, appliquée sur la luette, a, par sa siccité, la vertu de la relever. Les médecins conseillent de mâcher des feuilles

Pellere sæpe solet animalia noxia ventris.
Fit cinis ex siccis caulis radicibus ustis,
Subditus hic uvam relevat siccando jacentem.
Dentibus attriti succum glutire virentis
Affirmant raucæ multum succurrere voci;
Naribus infusus succus purgat caput ejus.
Qui prius est caules vix sentiet ebrietatem.
Evulsam caulis radicem, postea terram
Quæ non attigerit, collo Melicius inquit
Suspensam cunctos uvæ depellere morbos.

XXXVII. Pastinaca.

Est pastinacæ virtus in semine tantum
Et radice sua; mulsa si decoquis ejus
Radices, multum decoctio proderit ejus,
Si potanda datur, splenis jecorisque querelis,
Lumborumque levat eadem potata dolorem.
Hanc si lacte coquas, decoctio sumpta juvabit
Asthmaticos quamvis veteres ventresque fluentes.
Radix illius collo suspensa tumores,
Ut quidam dicunt, compescit testiculorum.
Qui pastinacam fert aut qui mandidit illam,
Dicitur a nullo serpentum posse noceri.
Accendit venerem si large sumitur illa.
Si circumscalpis dentes radicibus ejus,
Dicunt ingenti persæpe dolore levari,
Ex vino pastinacæ si sperma bibatur,
Compescit diros, quos scorpius intulit, ictus.
Sic quoque feminei ventris curare tumorem
Dicunt, quo mulier quasi prægnans esse videtur.
Appositum cancris tritum cum melle medetur.
Quod pastum tribuat, est pastinaca vocata;
Namque cibum nullæ radices dant meliorem.

vertes de chou et d'en avaler le jus, comme un moyen très-propre à dissiper l'enrouement. Injecté dans les narines, le jus de cette plante purge la tête. L'ivresse a peu de prise sur ceux qui ont la précaution de manger du chou avant boire. Suivant Melicius, une racine de chou suspendue au cou guérit toutes les affections de la luette; mais il faut prendre garde que cette racine ne touche la terre après avoir été arrachée.

XXXVII. Le Panais.

La vertu du panais réside seulement dans sa graine et dans sa racine. Bouillie dans du vin miellé, sa racine donne une décoction très-efficace contre les affections de la rate et du foie, et contre les douleurs des lombes. Bouillie dans du lait, elle donne une boisson très-bonne contre l'asthme invétéré et la dyssenterie. Sa racine, suspendue au cou, apaise, dit-on, les douleurs des testicules. Soit qu'on en mange, soit qu'on en porte sur soi, le panais est un talisman contre les serpents. Il porte à l'amour ceux qui en mangent abondamment. En se frottant les gencives avec sa racine, on parvient très-souvent à se guérir du mal de dents le plus violent. La graine de panais, bue avec du vin, neutralise l'effet funeste de la piqûre du scorpion, et dissipe chez les femmes cette enflure du ventre qui ressemble à la grossesse. Broyée avec du miel et employée comme topique, elle guérit les affections cancéreuses. Le nom de *pastinaca* (1) dérive de *pastus* (2), parce que nulle autre racine ne donne un aliment qui lui soit comparable.

(1) Panais. — (2) Pâture.

XXXVIII. Origanum.

Origani vires calidæ siccæque leguntur,
Tertius huic in utroque gradus conceditur esse.
Illius in vino curat decoctio sumpta
Quosvis pestiferos morsus, si sæpe bibatur;
Cum mulsa sumptum prodest aconita bibenti,
Sic multis aliis dicunt obstare venenis.
Conquassata juvat mansum vel sæpius haustum,
Hydropicos reprimit bibitum siccatque tumores.
Cum mulsa bibitum choleram deponere nigram
Dicunt, oxifali fuerit si pondere sumptum.
Menstrua reducet bibitum vel si superaddas
Tritum, vel cocta mulier si se fovet herba.
Illius pulvis tussim cum melle repellit;
Pruritus, achoras maculasque cutis fugat omnes,
In quo decoquitur si sæpius amne laventur;
In lavacro juvat ictericos hæc coctio sumpta;
Succus prædictæ viridis si sumitur herbæ,
Uvas et fauces curat siccando tumentes;
Oris vulneribus medicabitur ore retentus;
Naribus infusus irino mixtus olivo
Invisum capiti coget manare cruorem;
Auribus infusus sedat cum lacte dolorem;
Hic succus mixtus cepis et rho Syriaco
Ponitur ad solem tunc quando Sirius ardet,
Sicque quaterdenis fervebit in ære diebus,
Si supponatur lecto confectio talis,
Effugat, ut dicunt, animalia cuncta nociva.
His quibus ex aliquo vitio digestio tarda
Evenit, ex vino prodest si sumitur albo;
Cum calida morsus stomachi lenire probatum est.
Illius succos oleo mixtos et aceto
Succida lana bibat, et sic superaddita membris
Luxatis et contusis multum juvat illa.

XXXVIII. L'Origan.

On s'accorde à reconnaître à l'origan une force de chaleur et de siccité du troisième degré. Une décoction de cette plante dans du vin donne un breuvage dont l'usage neutralise l'effet de toutes les morsures venimeuses. Prise avec de l'hydromel, cette plante est un antidote très-efficace contre les ingestions d'aconit et d'un grand nombre d'autres poisons. Mangé ou pris en boisson, l'origan remédie aux fractures. Sous cette dernière forme, il dissipe l'hydropisie et sèche les tumeurs. Bu avec de l'hydromel, à la dose d'un oxifale, il chasse la bile noire. Administré soit en boisson, soit en topique, soit en fomentation, après avoir été broyé ou cuit, il rappelle l'écoulement périodique du sang chez les femmes. Sa poudre, mêlée avec du miel, apaise la toux. L'eau dans laquelle cette plante a bouilli devient une fomentation qui éteint les démangeaisons, et fait disparaître les achores et toutes les taches de la peau. Un bain pris dans cette même eau dissipe la jaunisse. Le jus de cette herbe, broyée toute fraîche, a, par sa siccité, la vertu de guérir les enflures de la luette et du gosier. Comme gargarisme, il remédie aux plaies de la bouche. Injecté dans les narines avec de l'huile d'iris, il purge la tête du mauvais sang qui la surcharge. Injecté dans l'oreille avec du lait, il en apaise les douleurs. En mêlant ce jus avec de l'oignon et du sumac de Syrie, puis en faisant chauffer ce mélange au soleil, au temps de la canicule, pendant quarante jours, dans un vase d'airain, on obtient une préparation qui, placée sous le lit, en chasse, dit-on, toutes les bêtes nuisibles. Les personnes dont la digestion est devenue laborieuse pour une cause quelconque, se trouveront bien d'en boire avec du vin blanc. Avec de l'eau chaude, il apaise les coliques d'estomac. Un flocon de laine en suint imbibé

Provocat urinam, lumbricos projicit haustum,
Dente diu tritum solet inde fugare dolorem.
Omnia potatus succus juvat interiora;
Ejus cum succo si carica trita bibatur,
Sudorem poris producere fertur apertis;
Appositus coxis succus cum polline farris
Harum sæpe gravem pellit reprimitve dolorem.

XXXIX. Serpillum.

Serpillum veteres dixerunt, quod quasi serpat
Terræ vicinum; huic fervida siccaque vis est.
Acri cum vino coctum contundis olivo
Cui rosa dat nomen, hoc unguine perline frontem
Ægroti, capitis solet hoc sedare dolorem.
Nidor combusti serpentes effugat omnes
Et quodvis animal infundens ore venenum;
Hoc ideo miscere cibis messoribus est mos,
Ut si forte sopor fessos depresserit illos,
Vermibus a nocuis tuti requiescere possint;
Pestiferos morsus bibitum juvat appositumque.
Provocat urinas, compescit tormina ventris,
Splen juvat, admixto si sæpe bibatur aceto;
Si mel prædictis jungatur, sputa cruenta
Jactantes mire potus solet ille juvare;
Haustum cum vino jecoris sedare dolorem
Dicitur, hicque solet producere menstrua potus.

XL. Violæ.

Nec roseus superare decor, nec lilia possunt
Fragrantes violas specie, nec vi, nec odore.
Dicitur humida vis illis et frigida primo
Esse gradu; species tres esse leguntur earum,

de jus d'origan, d'huile et de vinaigre, et appliqué sur la partie malade, est très-efficace contre les luxations et les contusions. Pris en boisson, l'origan est diurétique et anthelminthique. Mâché pendant un certain temps, il apaise le mal de dents. Le jus de cette plante est une boisson qui remédie à toutes les affections intérieures. Mêlé avec des figues sèches broyées, il est sudorifique. Combiné avec de la fleur de farine et employé comme cataplasme, il dissipe souvent ou apaise les redoutables douleurs de la sciatique.

XXXIX. Le Serpolet.

Les anciens ont donné au serpolet le nom de *serpillum*, parce qu'il rampe [1] en quelque sorte sur la terre. Il est d'une nature à la fois chaude et sèche. Broyé et bouilli avec du vinaigre et de l'huile de rose, il donne un liniment qui apaise les douleurs de tête. L'odeur du serpolet brûlé met en fuite les serpents et toutes bêtes venimeuses. Les moissonneurs ont soin d'en mêler à leurs aliments, afin de pouvoir s'endormir sans crainte des insectes nuisibles. Pris soit en boisson, ou appliqué sur la partie lésée, il neutralise l'effet des morsures venimeuses. Macéré dans le vinaigre, il donne une potion qui, lorsqu'on en fait usage, active la sécrétion de l'urine, apaise les coliques et les douleurs de la rate. En ajoutant du miel à ces ingrédients, on obtient un breuvage très-salutaire dans l'hémoptysie. Bu avec du vin, le serpolet apaise les douleurs du foie, et facilite l'écoulement périodique du sang chez les femmes.

XL. La Violette.

La violette ne le cède en rien à la rose ou au lis, ni pour la beauté, ni pour l'odeur, ni pour les propriétés. Elle est humide et froide au premier degré. On en dis-

(1) *Quod serpat.*

Noscere quas tantum diverso flore valemus :
Nam sunt purpurei flores albique nigrique,
Cunctis pæne pares sunt in medicamine vires.
Inflammata juvant loca, tritas si superaddas;
Crapula discutitur bibitis, capitisque gravedo
Olfactu solo vel si caput inde coronas;
Anginis potæ medicantur aqua resolutæ
Purpuream violam dicunt curare caducos
Præcipue pueros, si mixto sumitur amne.
Radices violæ cum myrrha tunde crocoque,
Hoc inflammatis oculis apponito nocte;
Contritis foliis violæ cum melle perungens
Ulcera sanabis capitis; si jungis acetum
Et cataplasma facis cedet collectio quævis.
Illius curat elixatura tumorem
Matricis, tepida si sæpe fovebitur illa;
Ani fissuras, quas appellant rhagadias,
Addita cerotis medicatur sæpe perunctas;
Pustula si fuerit, melli superadde jugatam,
Illius semen cum vino menstrua purgat,
Tritæ commixto radices ejus aceto
Splen siccant bibitæ vel spleni si superaddas;
Hocque modo calidam dicunt sedare podagram.
A stomacho choleram rubeam potata repellit
Herba virens violæ vel flos siccusve recensve,
Morbos de cholera rubea vel sanguine factos;
Mollibus in costis aut in pulmonibus ipsis,
Sedat si mixto potabitur amne recenti;
Infantum tussim sic et suspiria sedat.
Ex violis oleum sicut de flore rosarum
Conficiunt, multis quod dicunt utile causis,
Auribus infusum sonitum fugat atque dolorem,
Et capiti potest, quocumque dolore laboret,
Leniter infrigidans corpusque sopore resolvens,
Lumbricos necat infusum bibitumve vel unctum,

tingue trois espèces, dont chacune se reconnaît à la couleur de sa fleur, qui est blanche ou noire ; mais ces trois espèces ont toutes à peu près les mêmes vertus médicales. Broyées et appliquées en cataplasme, elles apaisent les inflammations. Elles donnent une boisson qui dissipe l'ivresse. L'odeur seule de la violette suffit pour dissiper la pesanteur de tête. On obtient le même effet en se couronnant le front de cette fleur. Une infusion de violette remédie à l'angine. La violette pourpre, macérée dans l'eau, donne un breuvage qui passe pour avoir la vertu de soulager principalement les enfants épileptiques. La racine de violette, broyée avec de la myrrhe et du safran, et appliquée pendant la nuit sur les yeux, en dissipe l'inflammation. Broyées avec du miel et employées comme onguent, ses feuilles cicatrisent les ulcères de la tête. En ajoutant du vinaigre, on obtient une mixtion qui, employée comme cataplasme, guérit toutes les collections purulentes. Une décoction de violette employée souvent en fomentation, dissout les tumeurs de la matrice. Un onguent composé de cire et de violettes, souvent appliqué sur la partie affectée, remédie aux crevasses de l'anus qu'on appelle rhagades. S'il y a pustule, il faut ajouter du miel. La graine de violette macérée dans le vin facilite l'écoulement périodique du sang chez les femmes. Broyée dans du vinaigre, et administrée en potion ou en topique, la racine dissout les engorgements de la rate et les ardeurs de la goutte. L'herbe verte ou la fleur sèche ou fraîche de la violette donne une boisson qui purge l'estomac de la bile rouge, et dissipe les affections causées par cette bile ou par le sang épanché sous les fausses côtes ou dans les poumons. La même boisson apaise la toux ou l'asthme chez les enfants. On fait avec la violette, comme avec la rose, une huile qui a une infinité de vertus. Injectée dans l'oreille, elle en dissipe le tintement et la douleur ; en contribuant

Et capitis furfur oleo depellitur isto.
Os capitis ictu fuerit si forte plicatum
In tantum, ut linguæ patiens amiserit usum,
Fac prius hanc violam cum vino sumere tritam,
Postea, si fuerit capitis pars dextera læsa,
Contritam plantæ pedis hanc adnecte sinistri,
Atque e converso facies si læva plicata est :
Os resilit, linguæque die redit usus eadem,
Ut Justus tradit medicus, qui talia scripsit.
Altera vis violæ fertur mirabilis esse :
Albæ si violæ radix teneatur in ore
Et transglutitus sit succus sæpius ejus,
Vulneris immodicum tradunt mox sistere fluxum.
Hanc liquiritiæ tradit vim Plinius esse.

XLI. Aristolochia.

Aristolochiæ species tres dicimus esse:
Longa prior, radix est cujus longa, vocatur ;
Dicta rotunda sequens, quod sit radice rotunda;
Tertia clematis Græco sermone vocatur,
Viribus hæc pæne par dicitur esse rotundæ.
Omnes vim calidam siccamque leguntur habere,
In primo vis sicca gradu fervensque secundo.
Pestiferos morsus cum vino sumpta rotunda
Curat et assumptis prodest sic hausta venenis,
Hocque modo tardas educit sumpta secundas;
Cum pipere et myrrha putredine mundat ab omni
Post partum potata steras, vel subdita tantum,
Asthmaticis prodest et frigora sumpta repellit;

à refroidir un peu la tête, elle remédie aux affections diverses auxquelles elle est sujette; elle ranime le corps languissant; elle fait périr les ascarides lombricoïdes, soit qu'on l'emploie en lavement, en boisson ou en fomentation; elle fait tomber aussi la crasse farineuse de la tête. Si la tête a été atteinte d'un coup qui, en contractant la bouche, fasse perdre l'usage de la langue, on boira d'abord du vin où l'on aura broyé de la violette; puis, si c'est le côté droit de la tête qui a été lésé, on appliquera sur la plante du pied gauche un cataplasme de cette fleur broyée; si la contusion existe du côté gauche, on placera le cataplasme sous le pied droit. Au moyen de cette médication, la bouche revient à son état naturel, et la langue reprend, le jour même, ses fonctions habituelles. Voilà ce qu'enseigne le médecin Justus dans ses écrits. On attribue encore à la violette un autre effet merveilleux : en avalant une certaine quantité de jus de racines de violette blanche, préalablement mâchées, on arrêtera promptement les hémorragies résultant d'une blessure reçue. Pline attribue cette vertu à la réglisse.

XLI. L'Aristoloche.

On distingue trois espèces d'aristoloches : l'une appelée longue, parce que sa racine est longue; l'autre ronde, parce que sa racine est ronde; la troisième, appelée clématite, de son nom grec κληματίς, possède à peu près les mêmes vertus que la seconde. Toutes les trois ont une siccité du premier degré, et une chaleur du second. Prise avec du vin, l'aristoloche ronde remédie aux morsures venimeuses, neutralise l'effet des poisons, et précipite l'arrière-faix. Prise avec du poivre et de la myrrhe, elle préserve, après l'accouchement, de toute putréfaction intérieure; il suffit même, pour obtenir cet effet, de l'appliquer sous la matrice. Elle est également bonne contre l'asthme et les rhumes. Avec de l'eau, elle re-

Pleureticos curat mixto si sumitur amne.
Quodlibet infixum superaddita trita repellit,
Vulnera cum mellis purgatque repletque liquore;
Quod si prædictis irim conjungis et inde
Ungas gingivas, dentes putredine purgat.
Splenis duritiam solvit laterisque dolorem,
Si mixta potatur aqua; febresque malignas
Hoc potata modo fertur compescere mire.
Sic etiam spasmis super omnia subvenit hausta,
Et sedat diram sic sæpius hausta podagram,
Et morbum curare solet sic sumpta caducum,
Et ventris nimium sic mitigat illa dolorem,
Et sic fit sumpta levior paralyticus illa.
Dæmonium fumus depellere dicitur ejus,
Infantes fumo tradunt hoc exhilarari.
Fistula curatur hujus radicibus herbæ,
Si bene purgatis ejus loca concava farcis;
Singultus sumpta sedari dicitur illa.
Omnia longa potest quæ dixi posse rotundam,
Longa tamen vires habet illa debiliores:
Unde quidem si defuerit quandoque rotunda,
Par pondus longæ ponatur dimidiumque;
Fomento longæ prodest decoctio mire
Matricum morbis humores extenuando
Pingues, et purgat eadem si sumitur illas.
Plinius hanc formare mares cum carne bovina
Appositam vulvæ postquam conceperit inquit.
Trita necat pisces, admixta calce, rotunda,
Hanc ideo quidam terræ dixere venenum.

XLII. Marrubium.

Marrubium nostri, dixerunt prassion Argi;
Hanc herbam medici calidam siccamque secundo
Tradunt esse gradu. Decoctio totius herbæ

médie à la pleurésie. Broyée et employée en topique, elle fait sortir les corps pointus qui auraient pu s'introduire dans l'épaisseur des tissus. Avec du miel, elle purifie et cicatrise les blessures. En ajoutant de l'iris, et en se frottant les gencives avec cette mixtion, on préserve les dents de la carie. Bue avec de l'eau, l'aristoloche dissipe les obstructions de la rate, les douleurs de côté, et est d'une merveilleuse efficacité contre les fièvres malignes; elle dissipe aussi, mieux que tout autre remède, les spasmes, et les douleurs aiguës de la goutte, quand on en fait un long usage; elle est, de plus, souvent efficace contre l'épilepsie, calme les douleurs violentes des entrailles et ranime les membres des paralytiques. Sa fumée, dit-on, met en fuite le malin esprit, et égaye les enfants. Sa racine, pilée et introduite dans la plaie, a la vertu de cicatriser les fistules; mais il faut avoir soin de la bien laver avant de s'en servir. Administrée à l'intérieur, elle arrête, dit-on, le hoquet. L'aristoloche longue a toutes les vertus de la ronde, mais à un moindre degré. C'est pourquoi, à défaut de cette dernière, il faudra employer la longue dans la proportion d'une demie en sus. Une décoction d'aristoloche longue, employée en fomentation ou en boisson, dissipe, d'une manière merveilleuse, les affections de la matrice, en débilitant les humeurs. Pline prétend que cette plante, combinée avec de la chair de bœuf, et appliquée sur la matrice après la conception, fait naître des enfants mâles. Broyée et mêlée avec de la chaux, l'aristoloche ronde tue les poissons : ce qui l'a fait appeler par quelques personnes poison de la terre.

XLII. Le Marrube.

Le marrube, que les Grecs appellent πράσιον, est une plante à laquelle les médecins attribuent une force de chaleur et de siccité du second degré. Une décoction

Seminis aut ejus phthisicos mire juvat hausta,
Pectoris hæc varios compescit potio morbos,
Et melius podest, illi si jungitur iris;
Asthmaticos sic sumpta juvat tussimque repellit.
Accelerat partus eadem pellitque secundas;
Si mel marrubio jungatur, vulnera purgat,
Hocque modo curat, quæ rodunt ulcera carnem.
Dicitur hoc bibitum lateris sedare dolorem.
Omnibus his succus siccatus proderit ejus.
Illius succus cum vino melleve mixtus
Prodest luminibus caligine debilitatis;
Sic juvat ictericos injectus naribus idem,
Auriculæque gravem dicunt curare dolorem,
Hunc mixtum roseo si fundas intus olivo.
Usum marrubii dicunt non esse salubrem
His qui vesicæ morbo renumque laborant.

XLIII. Iris.

Iri dat florum nomen color ipse suorum :
Cœlestis similes sunt nempe coloribus iris.
Illyricam dicunt illam, quia plurima nasci
Fertur in Illyria. Vis ejus sicca calensque
Dicitur atque gradum dant huic in utroque secundum.
Major vis hujus est in radicibus herbæ,
Has desiccandas, per frusta rotunda secatas,
Sic ut se partes non tangant insere filo,
Inque loco sicco fac suspendantur in umbra,
Vix aliter totum poteris servare per annum.
Cum vino sedant tussim, præbentque soporem,
Si latitans intus sanies præcordia lædit,
Pellitur illarum cum vino pulvere sumpto;
Cum mulsa bibitus choleram depellit iniquam,
Tormina commixto bibitus sedabit aceto,
Hocque modo sumptis dicunt prodesse venenis,
Spleneticis, et contractis, et frigore læsis

faite avec cette plante entière, ou seulement avec sa graine, est très-bonne contre la phthisie et les diverses affections de la poitrine; elle est encore plus efficace, si l'on y joint de l'iris. Cette mixtion dissipe aussi l'asthme et calme la toux. Elle facilite l'accouchement et précipite l'arrière-faix. Combiné avec du miel, le marrube déterge les blessures, et cicatrise les ulcères rongeurs. Pris en boisson, il apaise les douleurs de côté. Le jus desséché de cette plante est efficacement employé dans tous les cas que nous venons d'énumérer. Mêlé avec du vin et du miel, ce jus éclaircit la vue; injecté dans les narines, il dissipe la jaunisse. Il remédie aussi aux douleurs d'oreille les plus violentes; mais il faut pour cela le mélanger avec de l'huile de rose. Cependant le marrube est nuisible, dit-on, à ceux qui souffrent de la vessie ou des reins.

XLIII. L'Iris.

L'iris doit son nom à la couleur de sa fleur, qui rappelle celles de l'arc-en-ciel. On lui donne l'épithète d'illyrique, parce qu'elle abonde, dit-on, en Illyrie. On lui attribue une force de chaleur et de siccité du second degré. Sa vertu réside surtout dans sa racine. Il faut, pour la dessécher, la couper en petits morceaux ronds, qu'on enfile en laissant entre eux un intervalle, et la suspendre à l'ombre dans un lieu sec : faute de cette précaution, on a de la peine à la conserver pendant une année entière. Cette racine, macérée dans du vin, a la vertu d'apaiser la toux et de procurer le sommeil. Réduite en poudre et prise dans du vin, elle dissipe les humeurs cachées dans le diaphragme. Bue avec de l'hydromel, elle chasse la bile; avec du vinaigre, elle apaise les coliques et neutralise l'effet des poisons. Bue avec du vin, la poudre d'iris remédie aux maux de rate, à la contracture, et aux maladies causées par le froid; elle facilite aussi

Cum vino bibitus pulvis medicabitur ejus,
Hocque modo sumptus tardantia menstrua purgat.
Duritias stericas radicum coctio mollit,
Si subtus tepida foveantur sæpius illa;
Hæ cum clysterio si sit subjecta per anum,
Non modicum sciasis dicunt prodesse dolori;
De radicibus his mixto collyria melle
Fiunt, quæ vulvæ pellunt subjecta secundas,
Inque locis hæc fixa cavis syringia curant.
Commixtus melli desiccat vulnera pulvis,
Carneque nuda replet, si sit superadditus, ossa.
Pulveris ellebori pars tertia jungitur albi
Iris radicum tenui cum pulvere duplo,
Pulvis uterque simul commixto melle ligatur,
Hoc superappositum purgat lentigine vultum,
Et papulas ejus istud cataplasma repellit.

XLIV. Enula.

Enula, quam vulgus elnam vocat helleniumque
Dicitur a medicis, est forma cognita cunctis.
Humida vis ejus et fervida dicitur esse,
Humor habere gradum primum, fervorque secundum
Dicitur. Illius decoctio menstrua purgat
Si bibitur, movet urinam, depellit abortum,
Dicitur hæc eadem stipatum solvere ventrem.
Radix trita fugat sciasim superaddita coxæ;
Ex ejus foliis cum vini nectare coctis
Mire nefreticis renes involvere prodest.
Ejus radicum pulvis cum melle voratus
Tussim compescit, orthopnoicisque medetur;
Cum succo rutæ succus si sumitur ejus,
Affirmant ruptis quod prosit potio talis.

l'écoulement périodique du sang chez les femmes. Une décoction de racine d'iris, employée en fomentation, amollit la matrice. Prise en lavement, elle est très-efficace contre les douleurs de la sciatique. Cette même racine combinée avec du miel, donne un médicament qui, introduit dans le vagin, fait sortir l'arrière-faix, et cicatrise les fistules où on le fait pénétrer. Réduite en poudre et mêlée avec du miel, cette racine donne un emplâtre qui dessèche les blessures et fait renaître la chair sur les os dénudés. En incorporant avec du miel un mélange composé d'une partie de poudre d'ellébore blanc et deux parties de poudre de racine d'iris, on obtient une sorte d'onguent qui fait disparaître du visage les taches de rousseur et les papules qui le déparent.

XLIV. L'Aunée.

L'aunée, que l'on appelle communément *elna*, et que les médecins nomment *helenium*, est une herbe dont tout le monde connaît la forme. On lui attribue une humidité du premier degré, et une chaleur du second. Une décoction de cette herbe, prise en boisson, facilite l'écoulement périodique du sang chez les femmes, active la sécrétion de l'urine, provoque l'expulsion du fœtus mort dans la matrice, et passe pour relâcher le ventre. Broyée et appliquée sur la partie douloureuse, sa racine dissipe la sciatique. Un cataplasme de feuilles d'aunée cuites dans du vin, appliqué sur les reins, est très-efficace contre la néphralgie. Réduite en poudre et incorporée avec du miel, sa racine devient un aliment qui apaise la toux et remédie à l'orthopnée. Le jus de cette herbe, mêlé à celui de la rue, est un breuvage efficace, dit-on, dans les cas de fractures.

XLV. Hyssopum.

Hyssopum est siccum calidum quoque, tertius illi
Est in utroque gradus. Ejus decoctio facta
Sic ut cocta simul sint mel, ficus quoque sicca,
Prodest non modicum patientibus hausta catarrhum,
Subvenit et voci raucæ versata palato,
Et prodest cunctis pulmonum sumpta querelis;
Lumbricos ventris eadem potata repellit.
In pectus capitis si destillatio fiat,
Quod persæpe solet tussim phthisimque creare,
Prodest hæc eadem decoctio sumpta frequenter;
Omnibus his prodest pulvis cum melle jugatus.
Contrito viridi si jungitur oxymel illi,
Sicque datur bibitum, stipatum molliet alvum,
Cum vento nocuo viscosum flegma repellens;
Cardama si jungas his, solves fortius alvum.
Potio si viridis vel sicci sæpe bibatur,
Vultibus eximium fertur præstare colorem;
Cum nitro et ficu sicca si conteris ipsum,
Et superapponis spleni cataplasma tumenti
Hydropicisve, solet siccando repellere morbum;
Cum vino bibitum præcordia tensa relaxat,
Et quicumque nocet tumor interiora recedet.
In quo decoquitur si dens foveatur aceto,
Fertur ab immodico cito sæpe dolore levari.
Accensi fumo sonitus compescitur auris.
Elixum appositum livores limpidat omnes,
Sic juvat ictericos injectum naribus idem.
Auriculæ dicunt gravem curare dolorem,
Hoc mixtum roseo si fundis intus olivo.

XLVI. Asarum.

Est asarum Græce dictum, vulgago Latine.

XLV. L'Hysope.

L'hysope a une force de siccité et de chaleur du troisième degré. En faisant bouillir ensemble de l'hysope, du miel et des figues sèches, on obtient une boisson d'une utilité incontestée dans les catarrhes les plus violents et dans toutes les affections du poumon; elle débarrasse, en outre, les intestins des ascarides lombricoïdes. Employée en gargarisme, cette décoction dissipe l'enrouement. Prise souvent en breuvage, elle est également efficace contre les humeurs qui descendent de la tête dans la poitrine, et qui produisent souvent la toux ou la phthisie. L'hysope, réduite en poudre et incorporée avec du miel, a les mêmes vertus. Broyée toute verte dans de l'oxymel, elle donne un breuvage qui relâche le ventre et chasse les vents et les humeurs visqueuses. Joignez-y du cardamome, et vous obtiendrez une mixtion encore plus efficace contre la constipation. Verte ou sèche, l'hysope donne une boisson dont l'usage prolongé ranime et embellit le teint. Broyée avec du nitre et des figues sèches, et appliquée sur la rate, elle en dissout les tumeurs, et remédie ordinairement à l'hydropisie en desséchant les humeurs. Bue avec du vin, elle relâche l'épigastre et dissout toutes les tumeurs qui peuvent se former dans l'intérieur du corps. Le mal de dents cède incontinent à une fomentation de vinaigre où l'on a fait bouillir de l'hysope. La fumée de cette herbe brûlée dissipe les tintements d'oreilles. Bouillie et appliquée en cataplasme, elle fait disparaître les taches livides du corps. Injectée dans les narines, elle dissipe la jaunisse. Mêlée avec de l'huile de rose, et injectée dans les oreilles, elle en apaise les douleurs les plus aiguës.

XLVI. L'Asaret.

La plante que les Grecs appellent ἄσαρον, et les Latins

Hæc calidæ et siccæ virtutis dicitur esse,
Tertius est illi gradus, ut dicunt, in utroque.
Provocat urinam, potataque menstrua purgat,
Hocque modo jecoris medicatur sumpta dolori,
Hydropicosque juvat, sciasim fugat hausta frequenter,
Et vulvæ morbis decoctio subvenit ejus.
Dicitur ictericum potata repellere morbum,
Elleborique modo vomitu præcordia purgat,
Sed non est hujus purgatio tam violenta,
Nec metuenda quidem, si fiat taliter illa :
Ætatem et vires ejus circumspice primum,
Quem purgare voles, et tempus quale sit anni,
Et si sit regio fervens vel frigida valde,
Aut si temperiem mediam tenet inter utrumque;
Nam senibus puerisque parum donare licebit,
Ætatis mediæ plus his juvenesque requirunt,
Pinguibus et validis plus dandum quam macilentis
Debilibusque viris, magis in gelida regione
Dandum quam calida, duris quocumque labore
Plus illis tribues, quos reddunt otia molles.
Hæc circumspiciens et cetera talia tractans
Non solum tutus dabis hanc, sed quaslibet herbas
Quæ purgant vomitu stomachum, ventremve resolvunt.
Sed quia de cunctis dixi communiter herbis,
Quo sit danda modo proprie vulgago docebo :
De foliis ejus triginta recentia tollens,
Adde meri tantum quo possint cuncta recondi,
Tota nocte mero facias macerentur in illo,
Mane terens vino, quo sunt macerata, resolve;
Tunc olus excoctum cum pingui carne recenti
Porcina prius ægroto da sufficienter.
Et sumat vini quantum vult fortis et albi,
Sic asari succum colatum trade bibendum.
Fortibus et magnis est hic numerus foliorum

vulgago, a, dit-on, une force de chaleur et de siccité du troisième degré. Prise en boisson, elle provoque les urines, facilite l'écoulement périodique du sang chez les femmes, et remédie aux affections du foie; elle soulage les hydropiques et dissipe les douleurs de la sciatique. Une décoction d'asaret est aussi très-bonne contre les maladies hystériques. Prise en breuvage, cette plante dissipe la jaunisse, et, comme l'ellébore, elle purge l'épigastre par des vomissements; mais, pour prévenir la violence et le danger de cette sorte de purgation, voici comment il faut préparer cette plante : Considérez, d'abord, l'âge et la force du malade, et l'époque de l'année; observez si le climat est très-froid ou très-chaud, ou s'il est tempéré; car cette herbe convient mieux aux hommes de moyen âge et à la jeunesse, qu'aux vieillards et aux enfants; aux hommes gras et forts, qu'à ceux qui sont maigres et débiles; l'administration en est plus avantageuse dans un climat froid que dans un climat chaud; enfin les corps endurcis par le travail s'en trouvent mieux que ceux qui sont amollis par l'oisiveté. En se conformant à ces prescriptions et en ayant égard aux autres circonstances du même genre, on peut en toute sûreté se servir de l'asaret et de toutes autres espèces de plantes, comme vomitifs ou laxatifs. Mais pour sortir des généralités, je me bornerai ici à indiquer comment on doit administrer l'asaret : Prenez trente feuilles fraîches de cette herbe, versez dessus une quantité de vin suffisante pour les recouvrir de ce liquide, et laissez-les-y macérer pendant une nuit entière; puis, le lendemain matin, broyez-les dans le vin où elles ont macéré. Cela fait, donnez d'abord à manger au malade, en quantité suffisante, des légumes cuits avec du porc frais; puis donnez-lui à boire, à sa discrétion, du fort vin blanc; et, après avoir ainsi préparé les voies, faites-lui boire le jus filtré de l'asaret. Le nombre de feuilles que je

Sufficiens, reliquis, ut diximus, est minuendus,
Juxta quod vires, ætas et tempora poscunt.

XLVII. Mentha.

Vim calidam siccamque gradu fert mentha secundo.
Illius potu vis digestiva juvatur,
Confortat stomachum, vomitum quoque detinet hausta,
Lumbricosque modo depellere fertur eodem.
Diversis morbis occurrit testiculorum,
Si foveantur aqua, qua menthæ cocta sit herba;
Concretum solvit lac mammis addita trita,
Instillata fugat auris cum melle dolorem,
Asperitas linguæ fugit illa sæpe fricatæ,
Haustaque cum sapa partum solet accelerare,
Trita canis morsum superaddita cum sale curat.
Hæc hæmoptoicis mixto succurrit aceto;
Matrici succus si subditur illius, ante
Quam fiat coitus, mulier non concipit inde.
Caseolos succus putrescere non sinit ejus
Admixtus vel si viridis superaddatur herba.

XLVIII. Cyperus.

Vim cypero medici calidam siccamque secundo
Dicunt esse gradu. Potu depellitur ejus
Calculus, urinæ purgat laxatque meatus.
Dicit Apollodorus, quod pellere possit abortum,
Si mulier foveatur aqua qua coxerit illum;
Asserit hic idem consumere posse lienem
Illius fumus, si sæpius ore trahatur;
Si se sanus homo fumo subfumiget illo,
Dicit eum fieri firmum magis et leviorem.

viens d'indiquer doit être prescrit à des sujets grands et forts; pour les autres, on déterminera la quantité en raison de la force, de l'âge et de la saison.

XLVII. La Menthe.

La menthe a une force de chaleur et de siccité du second degré. Prise en boisson, elle est digestive; elle fortifie l'estomac, et arrête les vomissements; elle fait périr les ascarides lombricoïdes. Elle remédie aux diverses affections des testicules, et, pour obtenir cet effet, il faut les fomenter avec de l'eau où l'on a fait bouillir cette herbe. Broyée et appliquée sur les mamelles, elle rend au lait sa liquidité. Injectée dans les oreilles avec du miel, elle en apaise les douleurs. Employée en friction, elle fait disparaître les aspérités de la langue. Bue avec du vin cuit jusqu'à réduction des deux tiers, elle facilite d'ordinaire l'accouchement. Broyée avec du sel, et appliquée en cataplasme, elle cicatrise les morsures des chiens. Avec du vinaigre, elle remédie à l'hémoptysie. La femme qui s'introduit du jus de cette herbe dans le vagin, avant que de se livrer aux plaisirs de l'amour, ne peut concevoir. Ce jus, mêlé au fromage, l'empêche de se corrompre; on obtient le même effet en plaçant dessus cette herbe toute verte.

XLVIII. Le Souchet.

Le souchet a, dit-on, une force de chaleur et de siccité du deuxième degré. Pris en boisson, il dissout la pierre, purifie et relâche les voies urinaires. Suivant Apollodore, en fomentant les parties sexuelles de la femme avec l'eau où a bouilli cette plante, on facilite l'expulsion du fœtus mort dans son sein. Suivant le même auteur, en aspirant à plusieurs reprises la fumée du souchet brûlé, on remédie aux douleurs de la rate; et celui qui, même en santé, se soumet à l'action de cette

Subvenit alarum vitiis admixtus olivo
Succus, sic vitium fugat intertriginis unctum,
Humores nimios desiccat sæpius haustum.
Illius solus pulvis cum melle jugatus
Ulcera mirifice vel vulnera putrida purgat,
Præcipue pulvis hic ulceribus valet oris.
Si bibitur stomachum confortat debilitatum,
Hydropicis multum succurrit sæpius haustum,
Atque per urinas humores purgat aquosos.
Contrito validum cypero si jungis acetum
Ulcera, quæ serpunt, cohibes medicamine tali.

XLIX. Pæonia.

Pæoniam medici calidam siccamque fatentur,
Hancque tenere gradum dicunt in utroque secundum.
Splen, jecur et renes cum mulsa sumpta juvabit,
Si jungatur ei violenter amygdala trita,
Menstrua sic purgat et fluxum detinet alvi.
Illius in vino decoctio sæpius hausta
Vesicæ diros sedat sic sumpta dolores,
Et scotosim sic illa juvat stomachique dolorem,
Nefreticos eadem multum juvat, ictericosque.
Calculus infantum potu depellitur ejus;
Pressuras, inferre solent quas somnia nocte,
Pæoniæ semen, bibitur si sæpius, arcet.
Illius radix pueris suspensa caducis
Non modicum prodest, Galienus ut asserit auctor;
Quemdam se puerum narrat vidisse caducum,
Ætas cujus erat annorum circiter octo,
Pæoniæ puer hic radicem ferre solebat
Appensam collo; quadam vice decidit illa,
Moxque puer cecidit, solito qua more ligata
Protinus evasit; Galienus vero probare

fumée, acquiert encore plus de force et de légèreté. Le jus de cette herbe, mêlé avec de l'huile d'olive, et employé comme liniment, remédie aux douleurs des aisselles et guérit l'intertrigo ; pris souvent en boisson, il dessèche les humeurs surabondantes. Réduit en poudre et incorporé avec du miel, le souchet cicatrise merveilleusement les ulcères et les plaies gangrenées ; il est surtout efficace contre les ulcères de la bouche. Pris en boisson, il fortifie l'estomac affaibli, et soulage beaucoup les hydropiques qui en font souvent usage, en donnant cours aux humeurs aqueuses par les voies urinaires. Broyé et associé à de fort vinaigre, c'est un remède précieux contre les ulcères rongeurs.

XLIX. La Pivoine.

La pivoine, au dire des médecins, a une force de chaleur et de siccité du deuxième degré. Bue avec de l'hydromel, elle remédie aux affections de la rate, du foie et des reins. Avec des amandes bien broyées, elle facilite l'écoulement périodique du sang chez les femmes, et arrête la diarrhée. Une décoction de pivoine dans du vin, prise souvent en breuvage, apaise les douleurs aiguës de la vessie, dissipe le vertige, calme les maux d'estomac et les affections néphrétiques, et chasse la jaunisse ; elle dissout le calcul chez les enfants. La graine de cette plante, prise souvent en boisson, prévient le cauchemar. Sa racine, suspendue au cou des enfants épileptiques, est, suivant Galien, un remède très-efficace. Il raconte qu'il fut un jour témoin du phénomène suivant : Un enfant épileptique, de huit ans environ, portait ordinairement au cou une racine de pivoine ; la racine s'étant détachée par hasard, l'enfant, presque en même temps, fut pris d'attaques qui cessèrent dès que la pivoine eût été de nouveau attachée à son cou. Galien, voulant s'assurer du fait, détacha une seconde fois la

Rem plene cupiens radicem denuo dempsit
De collo pueri, cecidit, viguitque resumpta:
Cognita vis herbæ fuit hujus sic manifeste.
Ipse Dioscorides cunctis ait esse caducis
Aptam, si bibitur vel si suspenditur illa.
Seminis illius ter quinque rubentia grana
Cum vino fluxum matricis sumpta coercent;
Nigra solent varios matricum pellere morbos,
Si totidem dantur cum vino nocte bibenda.
Hujus sunt geminæ species, mas dicitur una,
Altera, quæ minor est, species est femina dicta:
Radix majoris est palmis longa duabus
Grossaque ceu digitus; radix divisa minoris
Dicitur in plures radices, hæc bene purgat
Post partum potata steras vino sociata,
In cunctis reliquis similis vis dicitur illis.

L. Barrocus.

Herbam, quam Græci dixerunt mellisophyllon,
Barrocum nostri dicunt vulgariter; illa
Præ cunctis apibus gratissima dicitur herbis.
Nec gaudere magis ullius flore videntur;
Contritis foliis apium si vasa perungas,
Non fugient, meliusque facis, si lac sibi jungas,
Unguine cultores retinent examina tali;
Auxilium præsens apium fert ictibus illa,
Ictus detrita tegitur si protinus herba,
Hocque modo, quos vespa nocet vel aranea, curat.
Trita solet veteres compescere cum sale strumas,
Hocque modo vitiis dicunt succurrere sedis,
Femina purgatur decocto cum sale succo,
Tali discutitur inflatio noxia potu;
Ejus si viridis decoctio sæpe bibatur,

racine du cou de l'enfant; alors les mêmes phénomènes se renouvelèrent. C'est ainsi qu'il reconnut avec certitude la vertu de cette plante. Suivant Dioscoride, prise en boisson ou suspendue au cou du malade, la pivoine remédie à l'épilepsie sans distinction d'âge. Prenez quinze grains de pivoine, au moment où sa graine commence à rougir, et mêlez-les avec du vin, vous obtiendrez une boisson qui arrête l'hémorragie utérine. La même quantité de grains noirs remédie à toutes les affections de la matrice.

On distingue deux espèces de pivoine : l'une qu'on appelle mâle, et l'autre, qui est plus petite, femelle. La racine de la pivoine mâle a la longueur de deux palmes et la grosseur du doigt; celle de la pivoine femelle se divise, dit-on, en plusieurs jets, et donne, combinée avec du vin, une boisson qui purge la matrice après l'accouchement. Pour tous les autres cas, les deux espèces ont les mêmes vertus.

L. La Mélisse.

La mélisse, que les Grecs appellent μελισσόφυλλον, est vulgairement nommée *barrocus* par les Latins. Elle est singulièrement aimée des abeilles, qui se plaisent surtout à butiner sur ses fleurs. Si vous avez soin de frotter les ruches avec cette herbe broyée, les abeilles ne s'enfuiront pas, surtout si vous y joignez du lait : c'est le moyen qu'emploient les cultivateurs pour retenir les essaims. Cette herbe, broyée et appliquée en topique, a la vertu de guérir incontinent les piqûres d'abeilles, de guêpes ou d'araignées. Broyée avec du sel, elle est souvent efficace contre les scrofules invétérées, et remédie, dit-on, aux maladies de l'anus. Le jus de mélisse, bouilli avec du sel, purge les femmes et dissipe les enflures de mauvaise nature. Une décoction de la plante verte, prise en boisson, arrête les dyssenteries invétérées et calme les

Antiquos dysentericos juvat et ciliacos,
Asthmaticis eadem prodest orthopnoicisque,
Ulcera depurgat, morbos levat articulorum.
Herba canis morsus superaddita cum sale curat
Ejus fomento; decoctio menstrua purgat,
Ore retenta solet dentis sedare dolorem;
Lumina purgari caligine Plinius inquit,
Ejus si succo fuerint cum melle peruncta.

LI. Senecion.

Erigeron Græci, nos senecion vocitamus,
Quod canis similis videatur flore capillis;
Nascitur in muris et in hortis et tegulatis.
Illius herbæ vis frigida dicitur esse,
In medicinali radix non ponitur usu.
Flores cum foliis tundens infundito vini
Permodicum dulcis, et sic tepefacta tumori
Hæc simul apponas ani vel testiculorum;
Addito thus istis, nervos et vulnera quævis
Curabis facile posito cataplasmate tali.
Hæc eadem triti facient ejus capitelli.
Potari prohibent, quia suffocare bibentem
Quidam confirmant; at contra Plinius auctor
Ictericis quosdam potum donasse salubrem
Cum vino dicit, talique modo medicari
Morbis vesicæ, plures ait ille probasse,
Et cordis vitiis illam jecorisque dedisse,
Torminibus quoque cum passo, juvisseque potu
Hoc variqs morbos, præcordia quos patiuntur;
Et viridis facit hoc si tincta voretur aceto,
Trita solet duras hæc cum sale spargere strumas.
Hanc circumscriptam si quis fodiat sine ferro
Et tangat dentem vicibus tribus inde dolentem,
Unaquaque spuens vice, postque reponat eodem,

douleurs de ventre; elle remédie également à l'asthme et à l'orthopnée, cicatrise les ulcères et dissipe les douleurs des articulations. Appliquée en cataplasme avec du sel, elle guérit la morsure des chiens. Une décoction de mélisse facilite l'écoulement périodique du sang chez les femmes; et, employée comme gargarisme, elle apaise le mal de dents. Suivant Pline, des frictions faites avec le jus de cette herbe, mêlé avec du miel, éclaircissent la vue.

LI. Le Seneçon.

Le seneçon, appelé par les Grecs ἠριγέρων, doît son nom à la ressemblance des poils de sa fleur avec ceux du chien. Il croît sur les murs, dans les jardins et sur les toits. Il passe pour être d'une nature froide, et sa racine n'est point en usage dans la médecine. La fleur et la feuille de cette plante, broyées dans une petite quantité de vin doux, et appliquées chaudes, dissipent le gonflement de l'anus et des testicules. En y ajoutant de l'encens, on obtient un cataplasme qui remédie aux maux de nerfs et cicatrise en peu de temps toutes sortes de blessures. L'extrémité des tiges du seneçon, broyées, ont les mêmes vertus. Quelques médecins défendent d'en faire usage en boisson, parce que quelques auteurs affirment qu'elle peut suffoquer ceux qui en boivent. Pline, au contraire, prétend que le vin dans lequel on a broyé du seneçon a été efficacement administré contre la jaunisse et contre les maladies de la vessie, et que plusieurs personnes en ont éprouvé les heureux effets. Suivant le même auteur, cette même potion a encore été prescrite avec succès contre les affections du cœur et du foie. Il dit aussi que, pris dans du vin de raisins cuits au soleil, le seneçon apaise la colique et remédie aux diverses maladies des entrailles; qu'arrosé de vinaigre et mangé tout vert, il produit les mêmes effets; que, broyé avec du sel, il a la vertu de dissiper

Quo fuit orta, loco, sic rursum vivat ut herba,
Plinius ut dicit, non amplius ille dolebit.

LII. Chelidonia.

Esse chelidoniæ species geminæ referuntur
A medicis : species est major prima vocata,
Altera vero minor. Oculis medicatur utraque.
Cæcatis pullis hac lumina mater hirundo,
Plinius ut scribit, quamvis sint eruta, reddit;
Hanc nasci dicit avibus venientibus illis,
Et desiccari solito dum more recedunt,
Indeque nomen habet chelidonia, namque chelidon
Dicitur hæc volucris Græcorum more vocari.
Florentis succus cum melle coquatur in ære
Igne levi, spumam donec projecerit omnem
Et quasi crassitiem mellis decoctio sumat;
Utilius nullum dicunt oculis medicamen,
Quos caligo nocet, si sint hoc sæpe peruncti.
Conteritur juncto sibi radix ejus anetho
Et sic ictericis cum vino sumitur albo;
Dentis, ut affirmant, prohibet contrita dolorem.
De foliis ejus contusis si cataplasma
Cum vino fiat, maculas abstergere dicunt.

LIII. Centaurea.

Sunt centaureæ species, majorque minorque,
Ut suprascriptis dixi de pluribus herbis,
Sed quia perpaucis species est cognita major,
Hanc prætermittens vires narrabo minoris,

les scrofules. Si vous souffrez du mal de dents, déracinez cette herbe en écartant la terre, et sans employer le fer, mordez-la trois fois légèrement avec la dent malade, en crachant chaque fois après l'avoir mordue; puis replantez-la au même endroit, et tout cela avec les précautions nécessaires pour qu'elle puisse reprendre vie; à partir de ce moment, s'il faut s'en rapporter à Pline, vous n'éprouverez plus de douleur.

LII. La Chélidoine.

Les médecins distinguent deux espèces de chélidoine, la grande et la petite. Elles sont toutes deux bonnes pour les yeux. Suivant Pline, l'hirondelle s'en sert pour rendre la vue à ses petits, même lorsqu'on leur a crevé les yeux. Il dit que cette herbe naît au retour de cet oiseau, et se dessèche au moment de son départ; que c'est pour cela qu'on l'a nommée chélidoine, de χελιδών, qui en grec signifie hirondelle. Cueillez cette herbe au moment de la floraison, et faites-la bouillir avec du miel, à petit feu, dans un vase d'airain, jusqu'à ce qu'elle ait jeté toute son écume, et que la décoction ait presque pris la consistance du miel; vous obtiendrez un collyre dont l'usage sera d'une utilité incomparable pour dissiper les brouillards qui offusquent la vue. Broyée avec de l'aneth, et administrée dans du vin blanc, sa racine est très-efficace contre la jaunisse. On prétend qu'en mâchant cette racine, on se préserve du mal de dents. Un cataplasme de feuilles de chélidoine broyées dans du vin, fait disparaître les taches du corps.

LIII. La Centaurée.

Il y a, ainsi que je l'ai déjà dit de beaucoup d'autres herbes, deux espèces de centaurée, la grande et la petite. Comme la grande est peu connue, je ne parlerai que des propriétés de la petite, qui est, je crois, connue de tout

Quam notam cunctis credo vulgaribus ipsis.
Desiccativæ virtutis dicitur esse,
Non modicum plagas conglutinat inde recentes,
Inque cicatricem veteres superaddita ducit;
Illi, qui sciasim patitur, decoctio mire
Prodest, illius si sit subjecta per anum,
Sanguine detracto sedat mox illa dolorem,
Fomento nervis eadem medicabitur ægris.
Illius succus deducit menstrua sumptus,
Pellit abortivum; medicamina cuncta maligna
Cum vino sumptum dicunt purgare per alvum;
Melle sibi juncto caligine lumina purgat.
Illius exprimitur autumni tempore succus,
Quem desiccatum ferventi sole reponunt,
Ad rerum curam, quas diximus ante, salubrem.

LIV. Colubrina.

Herba, dragonteam Græcorum quam vocat usus,
Hæc eadem vulgi lingua colubrina vocatur,
Quod colubro similis maculoso cortice surgit,
Ex quibus antiquis expertum credimus esse,
Quod queat a simili colubrina venena fugare.
Quisquis se trita radice perunxerit ejus,
Tutus ab incursu serpentum dicitur esse;
Morsibus illarum cum vino sumpta medetur.
Si jungas oleum cum succo seminis ejus
Auribus infundens poteris sedare dolorem;
Hoc succo lanam madidam si naribus addas,
Compesces morbum, qui polypus est vocitatus;
Sic etiam cancris magnum solet esse juvamen.
Succo radicis ejus caligo fugatur
Et varii morbi, quos lumina perpetiuntur,
Ex ipso puro si sint lita melleve mixto;
Et prodest oculis radix si manditur assa;
Cum pusca granis ter denis seminis haustis

le monde. Cette plante est un siccatif puissant : employée en cataplasme, elle cicatrise promptement les plaies récentes, et dispose les anciennes à la guérison. Une décoction de centaurée est très-efficace contre la sciatique ; appliquée sur l'anus, elle en étanche le sang et en apaise les douleurs ; employée en fomentation, elle remédie aux maux de nerfs. Administré en boisson, le jus de cette herbe facilite l'écoulement périodique du sang chez les femmes, et l'expulsion du fœtus mort dans la matrice. Pris avec du vin, il purge le corps par des évacuations. Mêlé avec du miel, il donne un collyre qui éclaircit la vue. Il remédie à toutes les affections dont je viens de parler, lorsqu'on a soin de l'exprimer de la plante au temps de l'automne, et de le faire sécher aux rayons d'un soleil ardent.

LIV. La Serpentaire.

L'herbe que les Grecs appellent δρακόντεια, et qui est communément nommée serpentaire, doit ce nom aux taches de son écorce, qui a quelque ressemblance avec celles de la peau du serpent. Je crois plutôt que les anciens lui ont donné ce nom parce qu'elle neutralise le venin des serpents par la vertu des semblables. On prétend qu'en se frottant avec la racine broyée de cette herbe, on n'a rien à redouter de l'attaque des serpents. Prise dans du vin, elle remédie à leurs morsures. Mêlé avec de l'huile et injecté dans l'oreille, le jus de sa graine en apaise les douleurs. Un flocon de laine, imbibé de ce jus, et introduit dans les narines, fait disparaître les excroissances qu'on appelle polypes. Il est également efficace contre les affections cancéreuses. Pur ou mêlé avec du miel, le suc de la racine de serpentaire a la vertu d'éclaircir la vue et de remédier aux différentes affections des yeux. On obtient le même effet en mangeant sa racine rôtie. Trente grains de sa

Lumina munda ferunt pulsa caligine reddi.
Si marescentis illius floris odorem
Nare trahat prægnans, deponere fertur abortum
Vel si sit radix matrici subdita trita.
Pulvis radicis ejus cum melle jugatus
Tussim compescit sumptus, sedatque catarrhum
Et confert hæmoptoicis; hoc sæpe juvamen
Pectoris humores exhaurit non redituros;
Omnibus his prodest radix si sumitur assa,
Istud idem faciet ejus decoctio sumpta.
Ejus cum vino radix venerem movet hausta.
Provocat urinas fagedænica vulnera purgat,
Si sit ei tritæ cum melle bryonia juncta;
Vulneris hæc mundat sordes, syringia curat,
Sola sibi juncto maculas depellit aceto.
Esse pedum vitium dicunt, cui pernio nomen
Est a pernicie membri patientis id ipsum,
Plebs dicit mulam, solet hoc de frigore nasci,
Amne dragonteæ radices decoque tali,
Pernio deletur, si sæpius amne fovetur.

LV. Gaisdo.

Isatis a Græcis est vulgo gaisdo vocata,
Non modicum quæstum præbens tinctoribus herba,
De foliis ejus tritis factum cataplasma,
Vulnera, magna licet, conglutinat atque cruorem
Illorum sistit, reprimit quoscumque tumores,
Si cum melle teris hanc, sordida vulnera purgat;
Emundat maculas et sacro subvenit igni,
Ovi si jungens albumen eam superaddas.

LVI. Elleborus albus.

Elleborum geminas species testantur habere,
Album, quod sursum purgat, nigrumque deorsum;
Vim siccam calidamque tenent et tertius illis

semence dans de la piquette donnent une boisson qui purifie les yeux. L'odeur de sa fleur fanée, aspirée par les narines, facilite l'expulsion du fœtus mort dans le sein de la mère. Broyée et appliquée sous la matrice, sa racine produit le même effet. Prise réduite en poudre et incorporée avec du miel, cette racine apaise la toux, guérit les catarrhes et arrête l'hémoptysie; elle débarrasse parfois pour toujours la poitrine des humeurs qui s'y étaient portées. Soit rôtie, soit bouillie, la racine de serpentaire est utile pour toutes les affections que je viens d'énumérer. Bue avec du vin, elle est aphrodisiaque. Broyée avec de la bryone et du miel, elle est diurétique, elle déterge les plaies de mauvaise nature et guérit les fistules. Avec du vinaigre seulement, elle fait disparaître les taches du corps. Il y a une maladie des pieds, qu'on appelle *pernio* (1) de *pernicies* (2), en raison du dommage qu'en éprouve le membre qui en est affecté, et que le vulgaire appelle mule. Cette maladie, qui est ordinairement produite par le froid, cède à une fomentation d'eau où l'on a fait bouillir de la racine de serpentaire.

LV. La Guède.

La guède, que les Grecs appellent ἴσατις, est une herbe très-précieuse pour les teinturiers. Un cataplasme fait de ses feuilles broyées arrête le sang des blessures, les cicatrise, quelque dangereuses qu'elles soient, et dissout toutes sortes de tumeurs. Broyée avec du miel, elle déterge les ulcères sordides. Combinée avec un blanc d'œuf et employée comme topique, elle dissipe les taches du corps et remédie au mal qu'on appelle feu sacré.

LVI. L'Ellébore blanc.

On distingue deux espèces d'ellébore : le blanc, qui purge par en haut; le noir, qui purge par en bas. Ils ont

(1) Engelure au talon. — (2) Perte, destruction.

Est in utroque gradus; nigro violentius album
Dicitur, unde prius dicam de viribus ejus.
Suppositum quocumque modo depellit abortum;
Naribus attractus sternutamenta movebit
Illius pulvis capitis pellentia morbos;
Miscetur confecturis quæ lumina purgant,
Et multum prodesse ferunt vitiis oculorum.
Pultibus admixtus mures pulvis necat ejus,
Et, cum lacte datus, est muscis perniciosus.
Dicunt per vomitum varios educere sumptum
Humores, veteresque ferunt sic pellere morbos,
Purgatur tali vomitu vertigo vetusta,
Insanis, melancholicis valet atque caducis,
Sæpeque curatur sumpto lymphaticus isto.
Hydropicis in principio mire medicatur,
Emundat lepram, tetanum fugat atque podagram;
Confirmat tremulos, redeuntia tormina curat,
Diversis vitiis stomachi sciasique medetur
Et tussi veteri, febribus super omnia prodest
Quartanis, annis jam pluribus inveteratis.
Ingenti cura sumpturum Plinius ipsum
Admonet, ut septem se præparet ante diebus,
Humectisque cibis corpus bene temperet omne,
Nec sero cœnet, qui debet sumere mane,
Et quando sumet, jubet explorare serenam
Et calidam claramque diem, ventisque carentem;
Observare quidem curam si spreverit istam,
Passurum nimios affirmat eum cruciatus;
Elleborumque jubet in pultibus antea coctum
Aut in lente dari, sic dicit non nociturum;
Hocque dari prohibet senibus puerisque tenellis,
Mollibus et timidis, animique viris muliebris,
Et macris nimium dicit nòn accipiendum.
In succo ptisanæ, vel mulsa, paneve coctum
Sumere præcipiunt alii, sic utile dicunt.

tous deux une force de chaleur et de siccité du troisième degré. L'ellébore blanc est plus énergique que le noir : aussi parlerai-je d'abord du premier. De quelque manière qu'on l'applique, il facilite l'expulsion du fœtus mort dans le sein de la mère. Réduit en poudre et aspiré par les narines, il provoque des éternuments qui dissipent les maux de tête. Mêlé aux préparations ophthalmiques, il est très-efficace, dit-on, contre les maladies des yeux. Réduit en poudre et mêlé avec de la bouillie, il tue les rats; avec du lait, il fait mourir les mouches. Pris en boisson, il passe pour un vomitif qui purge l'estomac des humeurs diverses qui le travaillent, et qui remédie à toutes sortes d'affections invétérées, telles que le vertige, la folie, la mélancolie, l'épilepsie, la frénésie. Il est d'une merveilleuse efficacité dans les débuts de l'hydropisie; il fait disparaître la lèpre, il dissipe le tétanos et la goutte, il arrête les tremblements, il remédie aux coliques et aux différentes affections de l'estomac, il apaise les douleurs de la sciatique, il calme la toux invétérée, et surtout la fièvre quarte datant de plusieurs années. Pline recommande de se préparer soigneusement pendant sept jours avant de faire usage de cette herbe; il veut qu'on tempère le corps par des aliments humides, qu'on ne soupe pas trop tard la veille quand on doit la prendre le lendemain matin, et qu'on choisisse un jour serein, chaud, clair et sans vent. Si l'on ne prend ces précautions, on s'expose, dit-il, à des douleurs cruelles. Suivant le même auteur, l'ellébore, pour n'être pas nuisible, doit être cuit auparavant avec de la bouillie ou des lentilles. Il en interdit l'usage aux vieillards et aux enfants, aux personnes faibles et timides, et aux hommes d'un caractère efféminé. Il recommande de n'en donner qu'avec beaucoup de réserve à ceux qui sont maigres. D'autres prétendent qu'il faut le prendre cuit dans de la tisane, dans de l'hydromel ou dans du

Philo composito fertur scripsisse libello,
Qualiter elleborum sit nobis accipiendum,
Inque suis Ipocras *Aphorismis* istius herbæ
Solius meminit, quam noverat utiliorem.
Plures scripserunt hujus de viribus herbæ,
Et quo sit sumenda modo docuere quibusque;
Non tamen inveni, perplura volumina volvens,
Ullum, qui certum pondus donare juberet
Illius : dixisse satis se, credo, putabant,
Quum juxta vires, ætates, tempora dandum
Jussissent; mihi vero satis non esse videtur
Tutum, rem, subitum quæ confert sæpe periclum,
Commendare dari cuiquam sine pondere certo.
Plinius ut scribit, Themison donare solebat
Ellebori dragmas geminas, tribuisse sequentes
Bis binas etiam confirmat, non tamen ipse,
Pondere quo jubeat sumi, statuisse videtur;
Quum tamen ellebori nigri jubeat dare dragmam,
Quatuor aut scrupulos, mihi significare videtur,
Albi dimidium pondus tantummodo dandum,
Quod longe nigro violentius esse fatetur.

LVII. Elleborus niger.

Elleborum nigrum non est adeo violentum,
Nec formidandum quantum quod diximus album;
Hoc quoque præcipiunt veteres in lente coquendum,
Aut in juscellis; sic insanis medicari
Assumptum dicunt et sic prodesse podagræ.
Hydropicis mota febre dicitur auxiliari,
Miram sentit opem sumpto paralyticus illo,
Et varios bibitum morbos levat articulorum,
Educit choleras varias et flegma per alvum;
Elixaturæ potu caligo fugatur;
Duritias suppuratas factum cataplasma

pain : qu'ainsi mélangé, il est plus efficace. On dit que Philon a composé un petit ouvrage sur la manière de prendre cette herbe. Hippocrate, dans ses *Aphorismes*, se borne à en faire mention comme d'une plante très-utile. Plusieurs auteurs ont traité de ses vertus, et enseigné la manière dont il faut s'en servir, selon la nature des malades. J'ai feuilleté un grand nombre d'ouvrages, mais je n'ai trouvé dans aucun qu'il faille s'assujettir à une dose déterminée : les auteurs ont cru suffisant, sans doute, de se baser sur les forces et l'âge du malade, ainsi que sur le temps où l'on peut s'en servir ; cependant il me paraît un peu inconsidéré de conseiller, sans indiquer la dose, l'emploi d'un médicament qui se manifeste souvent par des effets subits et dangereux. Suivant Pline, Thémison en donnait d'abord deux drachmes, puis quatre ; cependant il ne me paraît pas avoir déterminé lui-même la dose à laquelle on doit le prescrire. En conseillant de donner une drachme ou quatre scrupules d'ellébore noir, il me semble avoir donné à entendre qu'il ne faut pas excéder une demi-livre d'ellébore blanc, parce qu'il est, de son aveu, beaucoup plus énergique que le noir.

LVII. L'ellébore noir.

L'ellébore noir n'est ni aussi énergique ni aussi dangereux que le blanc. Les anciens conseillent de le faire cuire dans des lentilles ou dans une petite quantité de bouillon. Pris ainsi, selon eux, il remédie à la folie et calme les douleurs de la goutte. Administré en breuvage, il passe pour dissiper l'hydropisie en provoquant la fièvre ; il soulage merveilleusement les paralytiques, apaise toutes les douleurs des articulations, et fait évacuer la bile et toutes sortes d'humeurs. Une décoction d'ellébore noir, prise en boisson, dissipe l'obscurcissement des yeux. Sous forme de cataplasme, il mûrit et

Concoquit et purgat; vacuat syringia callo
Infixus modicus radicis surculus ejus,
Postque dies geminos sit surculus ille remotus.
Hordea, quam dederint, contrito junge farinam,
Hydropicus tumor appositis siccabitur istis;
Menstrua suppositum purgat, depellit abortum,
Auditum reddit, si surdis auribus illud
Imponas et post biduum triduumve repellas.
Appositum tollit maculas ejus cataplasma,
Emundat lepras, scabies quascumque repellit.
Ore diu tentum, quo coxeris illud, acetum
Dentis non modicum dicunt sedare dolorem.
Ellebori nigri præcepit Plinius unam
Donari dragmam, leviter sic promovet alvum;
Plusquam bis binos obolos vetat accipiendum.

LVIII. Verbena.

Verbenam ierobotanum peristereonque
Appellant Græci; species hæc fertur habere
Binas, effectus est idem pæne duabus.
Cum vino juvat ictericos, si sæpe bibatur;
Pestiferos morsus curat superaddita trita
Cum vino (renovanda quidem per quatuor ista
Est medicina dies); oris bene vulnera purgat
Illius succus tepidus si volvitur ore,
Hoc quoque facta recens herbæ decoctio præstat,
Hac etiam quævis putredo repellitur oris,
Si tepefacta diu volvatur fauce sonora.
Glutinat herba recens vulnus superaddita trita,
Occurrit cunctis cum vino sumpta venenis.
Quæ furit alternis febris accedendo diebus
Pellitur hac, tribus assumptis radicibus ejus
Cum totidem foliis potetur aqua resoluta
Ista prius, patiens quam frigus sentiat ullum;

guérit les abcès. Un petit morceau de sa racine appliqué et laissé pendant deux jours sur les callosités d'une fistule, arrête la suppuration. Broyé avec de la farine d'orge et employé comme cataplasme, il dissipe l'enflure de l'hydropisie; appliqué sur les parties sexuelles des femmes, il facilite l'écoulement des règles et détermine l'expulsion du fœtus mort dans la matrice. Introduit et conservé pendant deux ou trois jours dans les oreilles, il rend l'ouïe aux sourds. Appliqué en cataplasme, il fait disparaître les taches du corps, il dissipe la lèpre et sortes les affections psoriques. Bouilli avec du vinaigre et employé comme collutoire, il apaise les douleurs de dents les plus violentes. Pline conseille de l'administrer à la dose d'une drachme : pris dans cette mesure, il relâche le ventre. Suivant cet auteur, il ne faut pas excéder quatre oboles.

LVIII. La Verveine.

La verveine, que les Grecs appellent ἱεροβοτάνη et περιστερεών, se divise en deux espèces, qui ont toutes deux à peu près les mêmes vertus. Prise souvent avec du vin, elle dissipe la jaunisse. Broyée avec du vin et appliquée en cataplasme, elle neutralise l'effet des morsures venimeuses : il faut avoir soin, toutefois, de renouveler le cataplasme pendant quatre jours. Le jus tiède de la verveine, employé comme collutoire, cicatrise les plaies de la bouche. On obtient le même effet avec une décoction de cette herbe fraîche. En se gargarisant fortement avec cette décoction tiède, on arrête la gangrène de la bouche. Broyée toute fraîche et appliquée en cataplasme, la verveine cicatrise les blessures; prise avec du vin, elle est un antidote contre tous les poisons. Prenez trois racines de verveine avec autant de feuilles, puis faites-les cuire dans de l'eau, et vous obtiendrez un breuvage qui, pris avant le retour du frisson, chasse la fièvre intermit-

Hocque modo febribus quartanis illa medetur,
Bis binis foliis cum tot radicibus haustis.
Illius in vino si sit decoctio facta,
Convivas hilares inter convivia sparsa
Reddere narratur, ut jam præscripta buglossa.
Hanc herbam gestando manu si quæris ab ægro :
« Dic, frater, quid agis? » Bene si responderit æger,
Vivet, si vero Male, spes est nulla salutis.
Ex hac compositam quidam jussere coronam
Apponi capiti causa quacumque dolenti,
Sic dicunt illam celerem conferre medelam.
Plinius affirmat, hanc omnibus esse salubrem
Visceribus, lateris morbis, jecorisque querelis,
Pectoris et vitiis, et præcipue medicari
Pulmonum causis hanc asserit ille phthisique.
Parotidas reprimit adipi commixta vetusto.
Herbam cui nomen foliis de mille dedere
Betonicamque pari verbenæ pondere junge,
Hæc mixta potentur aqua, nullum medicamen
Utilius credunt illis, quos calculus angit.
Non modicum laudare magos hanc asserit herbam
Plinius, hanc cunctis dicunt obsistere morbis,
Et quod quisque petet hac impetrare perunctum ;
Sic et amicitias captari posse potentum
Et pelli febres et plurima talia fingunt,
Quæ, quamvis natura potens concedere posset,
Vana tamen nobis et anilia jure videntur.

LIX. Chamædrys.

Chamædrys Græce, quæ gamandrea Latine
Dicitur; hanc herbam calidam siccamque fatentur,
Tertius est in utroque gradus. Depellit abortum,

tente. Quatre feuilles avec autant de racines, administrées de la même manière, ont la même vertu contre la fièvre quarte. Une décoction de cette herbe et de vin, répandue à table, anime la gaîté des convives, comme je l'ai dit de la buglosse. Si, tenant de la verveine à la main, vous dites à un malade : « Frère, comment vous portez-vous ? » et qu'il vous réponde : Bien, il vivra ; s'il vous répond : Mal, il n'y a aucun espoir de guérison. Quelques médecins conseillent de tresser une couronne de verveine et d'en ceindre la tête des personnes atteintes d'une maladie quelconque : le mal, disent-ils, disparaîtra aussitôt. Suivant Pline, cette plante est très-efficace contre les douleurs d'entrailles, contre les affections du côté, du foie, de la poitrine, et surtout celles du poumon, et contre la phthisie. Mêlée avec du vieux oing, elle dissout les engorgements des glandes parotides. Joignez à la verveine une égale quantité de l'herbe qui tire son nom de ses mille feuilles et de bétoine, puis faites détremper le tout dans l'eau, et vous obtiendrez une boisson qui est, dit-on, d'une efficacité merveilleuse contre la pierre. Pline prétend que les mages font un grand éloge de cette herbe : suivant eux, elle remédie à toutes sortes de maladies, et celui qui s'en frotte obtient tout ce qu'il veut. Ils disent aussi que, grâce à sa vertu miraculeuse, on se concilie la faveur des grands, et qu'on se délivre de la fièvre et d'une infinité d'autres maux semblables. Quelque libérale que puisse être la nature dans ses dons, ce que les mages disent de la vertu de cette herbe me semble devoir être rangé parmi les contes de vieilles femmes.

LIX. La Germandrée.

La germandrée, que les Grecs appellent χαμαιδρῦς, et les Latins *gamandrea*, a une force de chaleur et de siccité du troisième degré. Bue avec de l'eau, elle déter-

Si mixta potetur aqua, tussique medetur,
Conquassata juvat; si mixta bibatur aceto,
Splen siccat; purgat cum vino menstrua sumpta;
Hydropicis in principio sic sumpta medetur,
Sic quoque pestiferis occurrit morsibus illa.
Cunctis prædictis prodest superaddita trita;
Sordens purgabit vulnus, licet inveteratum,
Si cum melle teras et tritam desuper addas.
Chamædryos oculi succo cum melle peruncti
Dicuntur clari dempta caligine reddi;
Si tritam misces oleo corpusque perungas,
Pellet frigdorem, revocabit et ipsa calorem.

LX. Maurella.

Herbam, quam Græci strychnon dixere, Latini
Maurellam dicunt; vis ejus frigida valde est.
Dicitur auriculæ mire sedare dolorem
Illius succus, si sensim funditur intus;
Ægilopis strychni dicunt cataplasma mederi,
Istud idem dicunt capitis prodesse dolori;
Una cum strychno si sal panisque terantur,
Parotidas reprimit cataplasmatis addita more;
Strychni prurigo depellitur illita succo;
Succus suppositus fluxum stringit muliebrem.
Contritis ejus foliis conjunge polentam,
His superappositis sacer ignis et herpeta mordax
Dicitur expelli. Si vero junxeris istis
Argenti spumam, cerussam, oleumque rosatum,
Fortius et melius prædictum fit medicamen.

LXI. Jusquiamus.

Jusquiamum Græci quam nostri caniculatam
Dicunt, huic herbæ virtus est frigida valde.

mine l'expulsion du fœtus mort dans le sein de la mère, calme la toux et remédie aux fractures; bue avec du vinaigre, elle sèche la rate; avec du vin, elle facilite l'écoulement périodique du sang chez les femmes, guérit l'hydropisie commençante, et neutralise l'effet de la piqûre des bêtes venimeuses. Employée en cataplasme, elle est également efficace dans les différents cas dont je viens de parler. Broyée avec du miel et appliquée sur la partie malade, elle cicatrise les ulcères sordides, même invétérés. Le jus de cette herbe, incorporé avec du miel et employé en fomentation, éclaircit la vue. Broyée et mêlée avec de l'huile, elle remédie au refroidissement du corps lorsqu'on s'en frotte, et rappelle la chaleur naturelle.

LX. La Morelle.

La morelle, que les Grecs appellent στρύχνον, et les Latins *morella*, est d'une nature très-froide. Injecté goutte à goutte dans l'oreille, le jus de cette herbe en apaise à l'instant les douleurs. Employée en cataplasme, la morelle remédie à l'ægilops et aux douleurs de tête. Broyée avec du sel et du pain, et appliquée sur la partie malade, elle dissout l'engorgement des glandes parotides. Des frictions faites avec le jus de cette herbe calment les démangeaisons. On peut s'en servir aussi, en l'appliquant sur les parties sexuelles des femmes, pour arrêter la ménorragie. Les feuilles de morelle, broyées et combinées avec de la bouillie de farine d'orge, donnent un cataplasme qui dissipe le feu sacré et les dartres rongeantes. En ajoutant de la litharge, de lacéruse et de l'huile rosat, on rend ce cataplasme encore plus efficace.

LXI. La Jusquiame.

La jusquiame, que les Grecs appellent ὑοσκύαμος, et les Latins *caniculata*, est une herbe d'une nature

Tres habet hæc species, semen profert prior album,
Altera subrufum, producit tertia nigrum;
Nobilior reliquis est semen quæ gerit album,
Pro quo si desit mos est apponere rufum,
Nigrum vero frequens medicorum respuit usus.
Jusquiami foliis contritis adde polentam,
Hæc adhibendo potes quosvis curare tumores,
Sic mire calidam potes infrigidare podagram;
Auribus infusus vermes succus necat ejus,
Illarumque solet varios lenire dolores.
Ore diu tepidum si contineatur acetum,
Quo sint decoctæ radices illius herbæ,
Dicitur immodicum dentis placare dolorem.
Expressus succus contriti seminis ejus
Viscosum calidumque potest compescere rheuma,
Si fuerint oculi patientis sæpe peruncti.
Seminis illius obolus cum semine mixtus
Miconis pariter cum mulsa sumitur illis
Utiliter, fluxum matricis quæ patiuntur,
Et dicunt hæmoptoicis sic posse mederi,
Vel quocumque modo sanguis jactetur ab ore,
Dicitur hic potus medicari sæpius haustus.
Cum vino tritum semen cataplasmaque factum
Mammas et testes dicunt curare tumentes;
Emplastris multis apponitur antidotisque.
Infert sicut olus hæc herba comesta maniam,
Præstat idem succus in quovis vulnere fusus.

LXII. Malva.

Dixerunt malvam veteres quod molliat alvum,
Esse cacostomacham Sextus Niger asserit illam
Atque Dioscorides; tamen interioribus ambo

très-froide. On en compte trois espèces, qui se distinguent par la couleur de leur graine, blanche, roussâtre ou noire. Celle dont la graine est blanche est la plus estimée. A défaut de celle-ci, on se sert ordinairement de l'espèce dont la graine est roussâtre. Quant à la troisième, on n'en fait guère usage en médecine.

Les feuilles de la jusquiame, broyées et combinées avec de la bouillie d'orge, donnent un cataplasme qui dissout les tumeurs de toute nature, et qui a la vertu incomparable d'apaiser les ardeurs de la goutte. Injecté dans les oreilles, le jus de cette herbe tue les vers qui s'engendrent dans cet organe, et calme les différentes douleurs auxquelles il est sujet. Un gargarisme de vinaigre tiède, où l'on a fait bouillir des racines de jusquiame, est un remède très-efficace contre les douleurs de dents les plus violentes. Le jus de la graine de cette herbe, employé en fomentation, apaise l'inflammation des yeux et sèche les humeurs visqueuses qui en découlent. En administrant à la dose d'une obole cette graine mêlée avec une égale quantité de graine de pavot et d'hydromel, on arrête la ménorragie chez les femmes, et on guérit, dit-on, ceux qui sont atteints d'hémoptysie. Ce mélange, souvent pris en breuvage, arrête les vomissements de sang, quelle que soit la cause dont ils proviennent. Broyée dans du vin et employée en cataplasme, la même graine dissipe le gonflement des mamelles et des testicules. Elle entre dans la composition d'un grand nombre d'emplâtres et de médicaments. Cette herbe, mangée comme un légume, cause la manie, et son jus, distillé sur une blessure quelconque, produit le même effet.

LXII. La Mauve.

La mauve a été appelée *malva* par les anciens, en raison de ses propriétés laxatives[1]. Sextus Niger et

(1) *Quod molliat alvum.*

Sumptam sicut olus multum prodesse fatentur,
Et sic vesicæ dicunt illam medicari,
Sicque venenosis occurrere potibus illam.
Hi quoque confirmant, malvæ foliis salicisque
Ex æquo tritis citius meliusque cruentum
Sanari vulnus, emplastris quam pretiosis.
Addunt auctores ipsi, quod malva potenter
Conquassata juvet adipi commixta vetusto,
Unius caulis radix admota dolori
Dentis sedat eum; venerem stimulare refertur
Hæc eadem, femori si lino adnexa geratur.
In lana nigra tectam si gesserit illam
Femina, mammarum dicunt occurrere morbis;
Scripsit abortivam Thebana Olympias illam,
Si resolutus adeps miscebitur anseris illi
Et sic subdatur. veluti pessaria, vulvæ.
Contritis foliis illius cum sale pauco
Ægilopas pelles, succoque medeberis ejus
Puncturis apium; cui si conjungis olivum,
Corpus et inde linas, apium te nulla nocebit.
Decoctam lotio capiti superaddito malvam,
Sic turpes achoras pelles furfurque nocivum;
Decoctis ejus foliis si jungis olivum,
Exstingues ignem sacrum cataplasmate tali.
Et combusturis illo bene subvenis ignis.
Duritias stericas ejus decoctio mollit,
Intestinorum causis matricis et ani
Hæc eadem mire prodest, si subditur illis.

LXIII. Paratella.

Herba solet lapathi vulgo paratella vocari.

Dioscoride prétendent qu'elle est mauvaise pour l'estomac; cependant, suivant les mêmes médecins, préparée et mangée comme un légume, elle ne laisse pas d'être très-efficace contre les affections internes : elle remédie aux affections de la vessie, et neutralise l'effet des substances vénéneuses. Ils pensent que rien n'est plus propre à cicatriser sur-le-champ une blessure vive, qu'un cataplasme de feuilles de mauve et de saule, broyées ensemble à poids égaux. Les mêmes auteurs ajoutent que, mêlée avec du vieux oing, cette herbe est très-bonne pour la guérison des fractures. Appliquée sur la partie malade, une seule racine de mauve suffit pour apaiser les douleurs de dents; attachée à la cuisse avec un fil, elle excite à l'amour. Ils prétendent encore que les femmes qui portent sur elles une racine de cette herbe, enveloppée de laine noire, se préservent des maladies du sein. Suivant la Thébaine Olympias, cette racine, broyée dans de la graisse d'oie, et appliquée en pessaire sous la matrice, provoque l'avortement. Des feuilles de mauve pilées avec un peu de sel donnent un cataplasme qui remédie à l'ægilops. Le jus de cette herbe est également bon contre la piqûre des abeilles. En y mêlant de l'huile et en se frottant le corps avec cette mixtion, on peut braver l'aiguillon de ces mouches. Une décoction de mauve et d'urine, employée en lotion, fait disparaître la teigne hideuse et la crasse, ce fléau de la tête. La feuille de cette herbe, bouillie avec de l'huile et appliquée en cataplasme, apaise le feu sacré. Préparée de la même manière, elle remédie aux brûlures. Une décoction de la même herbe, employée comme topique, est également efficace contre les obstructions hystériques et les affections internes de la matrice et de l'anus.

LXIII. Le Parelle.

Le lapathum est appelé communément parelle. On en

Illius species dicuntur quatuor esse;
Par tamen est ferme vis omnibus in medicina;
Omnibus est illis fervens austeraque virtus,
Unde quidem stomachum confortat sumpta, soletque
In stomacho clausum per ructus pellere ventum,
Sumptaque sicut olus fertur restringere ventrem.
Pruritus mordax scabiesque cutis laceratrix
Illius tepido cedunt apozimate fota;
In vino coctæ radices et bene tritæ
Appositæ scrophas compescunt parotidasque.
Ejus sæpe tepens si coctio gargarizetur
Uvas sedabit tumidas dentisque dolorem.
Hæc dysentericos potu juvat et ciliacos,
Pellitur hac tepida dolor auris si foveatur.
Decoctas valido radices ejus aceto
Et tritas spleni superaddito sæpe tumenti,
Quamvis non modicum reprimet siccando tumorem.
Cum vino vel aqua radicum coctio facta
Menstrua restringit potu, lapidesque repellit;
Hæc eadem juvat ictericos, suspensaque collo
Illius radix scrophas nasci prohibebit.

LXIV. Lolium.

Frumentis nocuam lolium Græcus vocat herbam,
Quam nostri dicunt vulgari more nigellam.
Cancros emundat, pascentia vulnera curat,
Cum raphano modicoque salis superaddita trita;
Zernas et lepras cura compescis eadem.
Sulphure cum vivo purgamentisque columbæ
Admisce lolium, semen quod lilia præbent
His jungas, hæc cocta mero superaddito scrophis,
Sic scrophas spargit, sic apostemata rumpit;

distingue quatre espèces, qui toutes ont à peu près les mêmes vertus médicales. Elles sont toutes aussi d'une nature chaude et âpre et, par conséquent stomachiques. Prise comme aliment, cette herbe fortifie l'estomac et fait rendre les vents qu'il renferme ; elle resserre aussi, dit-on, le ventre. Une décoction tiède de lapathum, employée en fomentation, apaise les douleurs prurigineuses et fait disparaître les dartres qui rongent la peau. Soigneusement broyées et cuites dans du vin, ses racines dissolvent les écrouelles et les tumeurs des glandes parotides. Une décoction de cette herbe, employée tiède en gargarisme, dissipe le gonflement de la luette et le mal de dents. Prise en boisson, elle arrête la dyssenterie et apaise les coliques. Injectée tiède dans l'oreille, elle en calme les douleurs. Ses racines cuites dans du fort vinaigre, et appliquées en cataplasme sur la partie malade, dissipent, en les séchant, les gonflements de la rate, quelle que soit leur intensité. Une décoction de racines dans du vin ou de l'eau, prise en boisson, arrête la ménorragie et dissout la gravelle. Cette décoction est également bonne contre la jaunisse. La racine de lapathum, suspendue au cou, préserve des écrouelles.

LXIV. L'Ivraie.

L'ivraie, que les Grecs nomment λόλιον, est une herbe qui nuit beaucoup au blé, et qu'on appelle vulgairement *nigella*. Elle a la vertu de dissiper les humeurs cancéreuses et de cicatriser les ulcères rongeurs. Pour obtenir cet effet, il faut la broyer avec du raifort et un peu de sel, et l'appliquer sur la partie malade. Employée de la même manière, elle fait disparaître les dartres et la lèpre. Combinée avec du soufre vif, de la fiente de colombe et de la graine de lis, et cuite dans du vin, elle

Duritiasque alias emolliet hoc cataplasma.
Mulsa decoctum commixto thure crocoque
Apponas coxæ, sciasis quam vexat iniqua.
Parturiens mulier si se subfumiget illa,
Asseritur citius ventris deponere pondus.

LXV. Cicuta.

Frigida lethiferæ vis est natura cicutæ,
Unde necat gelidi potantes more veneni;
Qui perit hac herba cutis ejus fit maculosa,
Unde genus mortis valet hæc per signa probari;
Publica pœna reis hæc esse solebat Athenis,
Hac sumpta magnus Socrates fuit exanimatus;
Qualiter hoc fiat non æstimo dicere nostrum,
Quum nil quod noceat, sed quod juvat est referendum.
Hac sumpta si quis morti sit proximus herba,
Forte merum tepidum bibat, evadetque periclum.
Sed, quamvis potu solet hæc assumpta nocere,
Magnifice tamen appositu solet illa juvare;
Æstivas mire juvat epiphoras oculorum,
Si frons contritis foliis sit operta virentis,
Vel si sint ejus circumlita lumina succo;
Hac quoque pellentur sacer ignis et herpeta cura.
Tradit Anaxilaus, si succo sæpius ejus
Virgo linat mammas, sibi quum turgescere primum
Incipient, modicas semper stantesque manere;
Lac contrita virens mammis superaddita siccat;
Exstinguit venerem, fluxum quoque seminis omnem
Si pecten trita cataplasmes sæpius illa.
Argenti spumæ commiscens hanc adipique
Apponas calidæ cataplasma salubre podagræ
Et per se tali multum prodesse probavi;

donne un cataplasme qui dissipe les écrouelles, fait percer les abcès et dissout toutes sortes d'obstructions. Cuite dans de l'hydromel avec de l'encens et du safran, et appliquée sur la cuisse, elle apaise les douleurs de la goutte sciatique. Employée en fumigation, elle facilite, dit-on, l'accouchement.

LXV. La Ciguë.

La ciguë est une herbe froide et vénéneuse, dont le jus donne la mort à ceux qui en boivent. Comme elle a pour effet de laisser des taches sur le cadavre, ces taches sont des signes auxquels on peut reconnaître si une personne a été victime de ce genre de mort. Chez les Athéniens, les criminels condamnés à la peine capitale buvaient la ciguë, et le grand Socrate a illustré ce genre de mort. Je ne rechercherai pas quelle est la nature de cette herbe considérée comme poison, mon dessein étant de faire connaître les vertus salutaires des plantes, et non ce qu'elles ont de nuisible. S'il arrive qu'une personne soit en danger de mort pour avoir bu de la ciguë, on peut en neutraliser l'effet en lui faisant prendre du vin tiède riche en principes généreux. Mais, quoique cette herbe, convertie en breuvage, ait de funestes effets, elle est cependant très-salutaire lorsqu'on l'emploie comme topique. Ainsi la feuille de ciguë, broyée toute verte et appliquée sur le front, est un remède très-efficace contre l'épiphora. On obtient le même effet en fomentant les paupières avec le jus. Employée de la même manière, elle dissipe le feu sacré et les dartres. Suivant Anaxilaüs, la jeune fille qui a soin, dans l'adolescence, de se frotter les mamelles avec le jus de ciguë, conservera toujours son sein ferme et bien proportionné. Broyée et appliquée sur les mamelles, cette herbe tarit le lait des femmes.

Singula cur memorem, nocuum quemcumque calorem
Apposita trita poteris curare cicuta.

LXVI. Piper.

Carmine jam dictis aliquot vulgaribus herbis
Nunc species illas, quas cunctis jam prope notas
Usus vendendi fecit, tentabo referre,
Atque prius piperis (quod notius ipsa coquina
Quam medicina facit) vires puto discutiendas.
Virtutis siccæ piper asseritur calidæque,
Tertius esse gradus conceditur huic in utroque.
Tres sunt huic species : album, longumque, nigrumque;
Sed quia sunt geminæ medicis tantummodo notæ,
De specie nigra dicam quædam mihi nota.
Crudum vel coctum sumptum, vel melle jugatum,
Vim digestivam stomachi jecorisque juvabit.
Morsus pestiferos curat, fastidia tollit,
Occurrit variis thoracis sæpe querelis,
Quodque movere solet frigus periodica febris
Compescit, febris si sumitur ante tremorem.
Cum lauri baccis vel cum foliis bene tritis,
Cumque mero tepido potatum tormina sedat,
Et scrophas reprimit admixtum cum pice dura
Et superappositum; recte quoque jungitur illis,
Quæ purgare solent oculos caligine dira.
Admixtum nitro maculas cataplasmate delet,
Usti stercoris humani cum pulvere tritum
Ana junge piper et sic superaddito cancris,
Experti nihil utilius hoc pulvere dicunt.

Des cataplasmes de ciguë broyée, souvent renouvelés sur l'os pubis, éteignent les ardeurs érotiques et arrêtent les écoulements spermatiques. Mêlée avec de la litharge et de la graisse, et appliquée chaude sur le corps, elle calme admirablement les douleurs de la goutte, ainsi que j'en ai fait l'expérience. Enfin, pour ne pas entrer dans de minutieux détails, la ciguë broyée est un remède efficace contre toutes sortes d'inflammations.

LXVI. Le Poivre.

Après avoir enseigné dans mes vers les vertus des herbes vulgaires qui croissent dans nos jardins, il me reste à parler des herbes exotiques que le commerce a fait connaître à presque tout le monde. Je commencerai par énumérer les vertus du poivre, plus connu comme condiment que par ses propriétés médicales.

Le poivre a une force de chaleur et de siccité du troisième degré. On en distingue trois espèces : le poivre blanc, le poivre long et le poivre noir. Les deux premières espèces étant connues seulement des médecins, je ne m'occuperai que du poivre noir, et me bornerai à dire ce que je sais de cette troisième espèce.

Pris cru ou cuit, ou incorporé avec du miel, le poivre noir est digestif et efficace dans les affections du foie. Il neutralise l'effet des morsures venimeuses, il dissipe les dégoûts, il remédie aux différentes affections du thorax, et prévient le retour des fièvres périodiques lorsqu'on a soin d'en prendre avant le frisson. Combiné avec des baies ou des feuilles de laurier broyées, et détrempé dans du vin tiede, il donne une boisson qui apaise la colique. Mêlé avec de la poix dure et appliqué en cataplasme, il dissout les écrouelles. C'est un des ingrédients les plus efficaces des remèdes qu'on emploie ordinairement contre l'obscurcissement de la vue. Mêlé avec du nitre, il fait disparaître les taches de la peau. Broyé,

Nemo potest omnes piperis describere vires,
Namque piper ferme medicamina cuncta requirunt,
Antidotisque solet pretiosis pluribus addi,
Hinc puto tam paucas laudes de simplice dictas
Quod sit in innumeris hoc dignum laude medelis.

LXVII. Pyrethrum.

Est pyrethrum calidum siccumque, quartus in istis
Est gradus; excruciat dentes si frigidus humor
Masticet hoc patiens, teneatque diutius ore,
Et juvat admixto si gargarizetur aceto;
Hocque modo tumidam reprimit de flegmate linguam,
Sic uvam relevat humoris pondere pressam,
Et multis aliis vitiis sic subvenit oris.
Non modicum prodest sumptum cum melle caducis,
Sicque levare solet morbum qui membra resolvit;
Suspensum collo pueris prodesse caducis
Creditur et solo succurrere fertur odore.
Ex oleo quo decoquitur si corpus inungas
Ante febris motum, minuet tolletque rigorem,
Renum sæpe gravem fugat unguen tale dolorem,
Miram sentit opem paralyticus inde perunctus,
Non leviter manibus fuerit si sæpe fricatus;
Unguine si totum corpus mulcebitur isto,
Largus per poros sudor procedet apertos;
Membrorum solet hoc quemvis curare stuporem,
Et corpus servare potest a frigore tutum,
Et medicamento solvetur tetanus isto.
Tantumdem prodest, si tritum solvis olivo
Sicque fricando locum quem vis medicare perungas.

à quantité égale, avec de la cendre d'excréments humains, rien n'est, dit-on, plus efficace contre les affections cancéreuses. Il serait impossible d'énumérer toutes les vertus du poivre ; il entre dans la plupart des médicaments et dans un grand nombre d'antidotes renommés. Ceci me donne à penser que, peut-être, on fait peu l'éloge du poivre, précisément parce que ses vertus sont innombrables.

LXVII. Le Pyrèthre.

Le pyrèthre a une force de chaleur et de siccité du quatrième degré. Le mal de dents produit par le contact de l'eau froide se calme en mâchant cette plante et la gardant longtemps dans la bouche, ou en l'employant, macérée dans du vinaigre, sous forme de collutoire. Par le même moyen, on dissipe l'enflure de la langue, on relève la luette surchargée par le poids de l'humeur qui y afflue, et on guérit une infinité d'autres maladies de la bouche. Prise avec du miel, cette herbe est très-bonne contre l'épilepsie et les attaques de nerfs. Suspendue au cou des enfants épileptiques, elle conjure, à ce qu'on croit, par son odeur seule, les attaques de cette terrible maladie. Une décoction de pyrèthre dans l'huile, employée en fomentation avant le retour du frisson, diminue ou apaise les ardeurs de la fièvre. Les maux de reins cèdent également à la vertu de ce remède. Cette décoction est surtout très-efficace contre la paralysie, et le malade sur qui on en aura fait usage par des frictions énergiques et réitérées, éprouvera un sensible soulagement. En s'en frottant légèrement tout le corps, elle dilate les pores et active la transpiration ; elle ranime les membres engourdis, préserve le corps de tout refroidissement, et remédie aux contractions nerveuses. Broyé et détrempé dans de l'huile, le pyrèthre a les mêmes vertus, et l'on peut l'employer en frictions sur toutes les parties du corps.

LXVIII. Gingiber.

Gingiber atque piper æquales in medicina
Dicunt, hac causa taceo de viribus ejus.

LXIX. Cyminum.

Esse putant medici calidum siccumque cyminum
Tertius est illi gradus in virtutibus istis.
Assumptum quocumque modo depellere tradunt
Viscera vexantem ventum stomachumque gravantem;
Et digestivum stomachi jecorisque calorem
Excitat, et veneris credunt inhibere furorem,
Et fluxum ventris in aceto stringere coctum.
Hoc orthopnoicis miram præstare medelam
Experti dicunt cum pusca sæpius haustum,
Atque venenosis cum vino morsibus ipsum
Præbet opem, tritumque fabæ cum polline juncto
Melle tepente solet testes curare tumentes
Appositum; sistit cum pusca menstrua sumptum,
Dicunt pallentem dare mansum sæpe colorem.

LXX. Galanga.

Flegmonem stomachi sumptum galanga resolvit,
Et si flegmaticus fuerit corroborat illum,
Inclusum ventum sumptum fugat interiorum,
Vim digestivam juvat hoc colicisque medetur,
Oris non modicum mansum commendat odorem,
Augmentat sumptum veneris renumque calorem.

LXXI. Zedoar.

Adprime sumptis zedoar obstare venenis
Affirmant, et reptilium morsus levat haustum.
Sumptum confortat stomachum ructusque salubres
Commovet, et crebro fastidia reprimit usu;

LXVIII. Le Gingembre.

Comme les médecins reconnaissent au gingembre des propriétés médicales analogues à celles du poivre, je m'abstiendrai d'en parler ici.

LXIX. Le Cumin.

Le cumin a une force de chaleur et de siccité du troisième degré. Sous quelque forme qu'on le prenne, il chasse les vents qui torturent les entrailles et entravent les fonctions de l'estomac; il ranime la chaleur digestive de l'estomac et du foie, et apaise, dit-on, les ardeurs érotiques. Bouilli dans du vinaigre, il arrête le flux de ventre. Mangé avec de la bouillie, il devient un spécifique très-efficace contre l'orthopnée. Pris avec du vin, il neutralise l'effet des morsures venimeuses. Broyé avec de la farine de fève et du miel tiède, et appliqué en cataplasme, il dissipe le gonflement des testicules. Pris avec de la bouillie, il arrête l'écoulement du sang chez les femmes. Il rend pâles, dit-on, les personnes qui en mangent souvent.

LXX. Le Galanga.

Le galanga dissout les flegmons de l'estomac, fortifie les personnes flegmatiques, est un bon carminatif, ranime la faculté digestive et apaise la colique. Il contribue surtout à purifier l'haleine, ranime la chaleur des reins et porte à l'amour.

LXXI. Le Zédoaire.

Le zédoaire, pris en breuvage, passe pour être un excellent contre-poison, et avoir la vertu de neutraliser l'effet de la morsure des reptiles. Il fortifie l'estomac, le débarrasse des vents qui l'incommodent, et, par un

Antiquum stomachi dicunt curare dolorem,
Illud si patiens jejuno masticet ore,
Et sic infectam sensim voret ore salivam.
Lumbricos ventris depellere dicitur haustum;
Allia quem faciunt fœtorem pellit ab ore
Et nimium bibiti vini depellit odorem.

LXXII. Gariofilus.

Gariofilum dicunt calidum siccumque secundo
Esse gradu; jecur et stomachum corroborat haustum,
Et ferme cunctis valet interioribus ipsum.
Accendit venerem si dragmæ pondere tritum
Potatum fuerit cum vaccæ lacte recenti;
Vim memorem cerebri confortat sæpius haustum.

LXXIII. Cinnama.

Cinnama tres species dicuntur habere, sed harum
Est pretiosa magis, quæ plus subtilis habetur
Et quæ plus mordet mixta dulcedine linguam.
Humores stomachi siccat, corroborat ipsum,
Et facit acceptas ut digerat ocius escas;
Sumptum curat hepar lotiumque et menstrua purgat,
Humida tussis eo sedabitur atque catarrhus.
Hydropisis speciem, cui præbent tympana nomen,
Sumptum non modicum reprimit renumque dolorem;
Reptilium morsus curat; si jungitur illis
Quæ curant oculos, humores siccat aquosos;
Si bene contritum forti miscetur aceto,
Liberat appositum tetra lentigine vultum,
Sicque juvat morbum qui ducit ab impete nomen.
Grossa magis species fluxus hæmorrhoidarum
Stringit, aqua gelida bene si contrita bibatur,

usage prolongé, dissipe les dégoûts. Il remédie aux affections chroniques de l'estomac; et, pour obtenir cet effet, il faut en mâcher à jeun et en avaler le jus avec la salive. Il détruit les vers qui s'engendrent dans les intestins, et dissipe l'odeur désagréable que l'ail ou le vin pris avec excès communiquent à l'haleine.

LXXII. Le Caryophylle.

Le caryophylle a une force de chaleur et de siccité du second degré. Pris en boisson, il fortifie le foie et l'estomac, et remédie à presque toutes les affections internes. Une drachme de caryophylle broyée dans du lait frais de vache donne une boisson qui porte à l'amour et fortifie la mémoire.

LXXIII. Le Cinnamome.

On distingue trois espèces de cinnamomes; mais on regarde comme le plus précieux celui qui est le plus léger et dont la saveur est à la fois mordante et douce. Il sèche les humeurs de l'estomac, le fortifie et aide à la digestion. Il soulage le foie, est diurétique, emménagogue. Il est également efficace contre la toux et les affections catarrheuses, et remédie particulièrement à cette espèce d'hydropisie qu'on appelle tympanite. C'est encore un excellent spécifique contre les maux de reins les plus graves. Il neutralise l'effet de la morsure des reptiles. Associé aux remèdes ophthalmiques, il sèche les humeurs aqueuses. Broyé dans de fort vinaigre, et appliqué sur le visage, il fait disparaître les taches de rousseur. Il dissipe aussi cette affection cutanée qui tire son nom du mot *impes* (1).

La grosse espèce de cinnamome a la vertu d'arrêter

(1) Impétuosité, c'est-à-dire de la rapidité avec laquelle elle se développe.

Tempore quo nondum patiens jejunia solvit.
De specie geminas hæc quærit potio dragmas.

LXXIV. Costus.

Costi sunt geminæ species : gravis una rubensque
Est et amara nimis, hæc Indica dicitur esse;
Altera vero levis, nec amara, colore subalba,
Hanc Arabes mittunt. Prior utilior medicinæ.
Urinas purgant et eis obstantia pellunt,
Splen curant et hepar, laterisque fugare dolorem
Dicunt, cum vino tepido si sumpserit æger.
Menstrua purgabunt, si se subfumiget illis
Femina, sic etiam vulvæ sedare dolorem
Dicunt, aut ex his sibi si pessaria subdat;
Lumbricos pellunt, purgant lentigine vultum,
Si tritis cum melle linas, veneremque movere
Dicuntur, si sint cum mulsa sumpta tepenti.
Ex oleo costum quo coxeris illine quemvis
Ante febris typum, reddes a frigore tutum;
Subvenit hoc sciasi membrisque tumentibus unguen,
Antiquum vulnus cito curat pulvis eorum.

LXXV. Spica.

Esse gradu primo calidam siccamque periti
Testantur spicam, quæ dicitur Indica nardus.
Confortat potata jecur, stomachique dolorem
Mitigat, et renes illius apozima purgat,
Vesicam juvat, urinas et menstrua pellit,
Ictericis prodest, nocuis humoribus obstat,
Quos caput ad pectus transmittit sæpe per uvam;

le flux hémorroïdal; et, pour obtenir cet effet, il faut la broyer dans de l'eau froide et l'administrer sous forme de boisson, que le malade devra prendre à jeun. La dose de cette espèce de cinnamome doit être alors de deux drachmes.

LXXIV. Le Costus.

On distingue deux espèces de costus : l'une, lourde et rouge, qui est très-amère et qui croît dans l'Inde; l'autre, légère, sans amertume, blanchâtre, qui croît dans l'Arabie. La première est la plus efficace en médecine.

Pris en boisson avec du vin tiède, le costus est diurétique, remédie aux affections de la rate et du foie, et apaise les douleurs de côté. Employé en fumigation, il facilite l'écoulement périodique du sang chez les femmes et calme les douleurs de la vulve. On obtient le même effet en l'appliquant en pessaire. Broyé avec du miel et employé en fomentation, il chasse les vers ascarides lombricoïdes, et fait disparaître les taches de rousseur du visage. Pris avec de l'hydromel, il porte à l'amour. Des frictions faites avant le retour du frisson avec une décoction de costus dans l'huile, délivrent de la fièvre. On remédie de la même manière à la goutte sciatique et à l'enflure des membres. La poudre du costus cicatrise à l'instant les plaies invétérées.

LXXV. Le Spica-nard.

Suivant les médecins, le spica-nard, autrement appelé nard indien, a une force de chaleur et de siccité du premier degré. Pris en boisson, il fortifie le foie et apaise les douleurs d'estomac. L'apozème de spica-nard purge les reins, soulage la vessie, active la sécrétion de l'urine, facilite l'écoulement périodique du sang chez les femmes, dissipe la jaunisse, et chasse ces humeurs nuisibles qui

Puncturas aufert et morsus interiorum,
In stomacho clausum solet hausta repellere ventum;
Matricis nimium restringit subdita fluxum.
Cum gelida si detur aqua, sedare tremorem
Dicitur hæc cordis, et nausea sistitur inde.
Excitat hæc venerem cum sapæ sumpta liquore,
Duritias stericas elixatura resolvit
Ejus fomento per partes inferiores.
Lumina si tepida foveantur sæpius illa,
Affirmant acri prurigine libera reddi,
Palpebræque pili bene confortantur eadem.
Est nardi species, quæ Celtica spica vocatur,
Celtarum tantum quod nascitur in regione;
Omnia quæ nardus valet Indica, dicitur ista
Posse, licet vires videatur habere minores.

LXXVI. Thus.

Thus calidum siccumque gradu dixere secundo.
Lumina clarificat, lacrymo si solvitur ovi
Contritum vel femineo cum lacte tepenti.
Acri cum vino tritum pice lacteque mixtis
Vulnera præcipue curare recentia dicunt;
Pingui porcino mixtum medicabitur ustis,
Admixtum melli panaritia decutit unguis.
Thus bene contritum vinoque tepente solutum
Affirmant auri multum prodesse dolenti,
Tritum cum creta Cimolea sicque rosato
Permixtum mammas dicunt curare tumentes.
Nil credunt hæmoptoicis magis auxiliari,
Admixto vino si sumatur vel aceto;
Thus cum lacte terens muliebri si superaddas
Ulceribus, fieri quæ sæpe videntur in ano
Aut alio quocumque loco, medicabitur illis.
Huic aloe jungens lacrymumque albuminis ovi,
Sic ut sit spissum, sectæ superaddito venæ,

descendent quelquefois de la tête dans la poitrine par la luette, cicatrise les blessures et les plaies intérieures, et débarrasse l'estomac des vents qui l'incommodent. Placée sous la matrice, cette plante a encore la vertu d'arrêter la ménorragie. Prise dans de l'eau froide, elle apaise les palpitations de cœur et la nausée; dans du vin cuit, elle est aphrodisiaque. Bouillie et employée en fomentation, elle amollit les obstructions de la matrice. Employée tiède de la même manière, elle calme, assure-t-on, la démangeaison des yeux et fortifie les cils.

Il y a une autre espèce de nard qu'on appelle nard celtique, parce qu'il naît dans le pays des Celtes, qui a les mêmes propriétés que le nard indien, mais moins énergiques.

LXXVI. L'Encens.

L'encens a une force de chaleur et de siccité du second degré. Broyé dans un blanc d'œuf ou dans du lait tiède de femme, il éclaircit la vue. Broyé et combiné avec du vinaigre, de la poix et du lait, il a surtout la vertu de cicatriser les blessures récentes. Mêlé avec de la graisse de porc, il remédie aux brûlures; avec du miel, il dissout les panaris. Broyé et détrempé dans du vin tiède, il apaise, assure-t-on, les douleurs d'oreilles. Broyé et mêlé avec de la craie du mont Cimole et du vin rosat, il dissipe le gonflement des mamelles. Pris avec du vin ou du vinaigre, c'est le remède le plus efficace qu'on connaisse contre l'hémoptysie. Broyé avec du lait de femme et appliqué comme topique, il remédie aux ulcères qui se forment dans l'anus ou dans tout autre partie du corps. Un topique composé d'encens, d'aloès et de blanc d'œuf, et appliqué sur la veine ouverte ou sur une blessure saignante, arrête l'hémorragie. Il faut avoir soin, dans ce cas, de ne pas lever l'appareil avant

Aut his vulneribus nimio quæ sanguine manant,
Nec solvas nisi quum credas divisa coisse;
Si sit opus medicamen idem superadde priori,
Donec firmari valeat solidata cicatrix,
Affirmant melius nil sistere posse cruorem.
Vim memorem cerebri proprio confortat odore,
Origano junctum si quis commasticet ipsum,
Humores nocuos capitis per sputa repellit,
Allevat ista gravem capitis purgatio linguam.
Anseris aut anatis mixta pinguedine thuri
Fit cataplasma valens membris, quæ læserit ignis.

LXXVII. Aloe.

Sunt aloe species geminæ, quæ subrubet estque
Intus sicut hepar quum frangitur, hæc hepatite
Dicitur, et magnas habet in medicamine vires,
Utilior piceo quæ fracta colore videtur.
Flegmate mundificat stomachum, caput articulosque,
Leniter humorem nocuum purgando per alvum;
Ictericos purgat, jecoris juvat interiora.
Vulnus quodque recens putredine purgat ab omni
Illius injectus pulvis siccandoque sanat;
Præcipue veretri dicunt et testiculorum
Ulcera curari vel vulnera pulvere tali.
Si solvatur aqua, juvat apostema labrorum
Et naris superappositum, nec non oculorum
Livoremque fugat, sic circa lumina factum;
Acri cum vino miscens oleoque rosato
Unge dolens caput et frontem, mireque juvabit,
Unguine pruritus sedabitur hoc oculorum.
Cum vino bene contritum cataplasmaque factum
Confortat retinetque pilos quoscumque cadentes;
Linguæ, gingivis, vitiis quoque subvenit oris,
Si fricentur eo cum vino melleque trito.
Hoc sumptum per se ventrem non solvit acute,

qu'on ne soit sûr que la plaie est fermée; et même, au besoin, il faut appliquer un second emplâtre sur le premier, jusqu'à ce que la cicatrice soit assez bien formée pour se solidifier par elle-même. Il n'y a pas, dit-on, de meilleur remède pour étancher le sang. L'odeur de l'encens a la vertu de fortifier la mémoire. Mâché avec de l'origan, il provoque l'expectoration et par là purge la tête des mauvaises humeurs qui la surchargent, en même temps qu'il déterge la langue. Mêlé avec de la graisse d'oie ou de canard, il donne un cataplasme qui remédie aux brûlures.

LXXVII. L'Aloès.

Il y a deux espèces d'aloès, dont l'une, qui est rougeâtre à l'extérieur, et qui a intérieurement la couleur du foie, est appelée hépatique. Elle a des propriétés médicales très-développées : aussi est-elle plus utile que l'autre dont la cassure offre la couleur de la poix. Elle purifie l'estomac, la tête et les articulations, en expulsant les humeurs nuisibles par des évacuations qui ne fatiguent pas le corps. Elle dissipe la jaunisse et remédie aux affections du foie. Réduite en poudre et injectée dans les plaies, elle les déterge et les cicatrise. Employée de la même manière, elle guérit les ulcères et les blessures du membre viril et des testicules. Détrempée dans l'eau et appliquée en cataplasme, elle dissout les tumeurs des lèvres et des narines, et dissipe la teinte livide qui flétrit le tour des yeux. Mêlée avec du vinaigre et de l'huile rosat, et employée en fomentation, elle calme d'une manière merveilleuse le mal de tête et apaise les démangeaisons des yeux. Un cataplasme composé d'aloès bien broyé avec du vin, fortifie les cheveux et les empêche de tomber. Trituré avec du vin et du miel, et employé en collutoire, l'aloès guérit les affections de la langue, des gencives, et toutes les maladies de la bouche.

Esse tamen stomacho putat Oribasius aptum,
Quum lædant illum solventia cetera ventrem :
Illius geminas cum mulsa sumere dragmas
Idem præcepit, choleram sic flegmaque purgat,
Unaquaque die post cœnam sumere dixit
Utile tres ejus pilulas binasve virentis
Cum succo caulis formatas, ut faba grossas
Aut cicer, humores nocuos cum stercore purgat,
Non corrumpendo stomachum neque vim faciendo
Purgatus pilulis fuerit qui sæpius istis,
Vix unquam capitis vexabitur ille dolore,
Et nihil est oculis, mihi crede, salubrius istis;
Si vero duram vis solvere largius alvum,
Partibus est geminis pars admiscenda terendo
Una diagridii, sic apta solutio fiet.

Pris en boisson, il relâche doucement le ventre. Suivant Oribasius, il est stomachique, quoique, en général, tout ce qui relâche le ventre soit contraire à l'estomac. Suivant le même auteur, deux drachmes d'aloès, mêlées avec de l'hydromel, chassent la bile et les flegmes; deux ou trois pilules composées d'aloès et de jus de chou vert, de la grosseur d'une fève ou d'un pois chiche, provoquent des évacuations qui débarrassent le corps des humeurs nuisibles. En prenant souvent ce purgatif, de manière, toutefois, à ne pas en faire abus et à ne pas surexciter l'estomac, on ne sera presque pas sujet au mal de tête. Rien n'est plus salutaire pour les yeux, comme j'en ai fait moi-même l'expérience. S'il s'agit de remédier à une forte constipation, en broyant ensemble de l'aloès et de la scammonée, dans la proportion de deux parties du premier et d'une de la seconde, on obtiendra le soulagement désiré.

LISTE ALPHABÉTIQUE

DES PLANTES MENTIONNÉES PAR MACER FLORIDUS.

Absinthe. Ἀψίνθιον Græc. — *Artemisia Absinthium* L. — Absinthe, grande absinthe, aluine.

Ache. Ἐλειοσέλινον Græc. — *Apium graveolens* L. — Ache, céleri des marais, persil des marais, persil odorant.

Acidule. *Voyez* Orpin.

Aconit. Ἀκόνιτος Græc. — *Aconitum Napellus* L. — Napel, aconit napel, aconit bleu, coqueluchon, capuchon de moine, madriette.

Ail. Σκόροδον, σκόρδον σκορόδιον, ἀγλίδιον, ἀγλίθιον Græc. *Allium sativum* L. — Ail cultivé.

Aloès. Ἀλόη Græc. — *Aloe perfoliata* L. — Aloès, aloès perfolié.

Plusieurs espèces d'aloès se retirent de divers *aloe*, et particulièrement de l'*Aloe perfoliata;* leurs différences ne proviennent que des procédés suivis pour leur extraction et leur évaporation.

Althæa. Ἀλθαία, ἰσίσκος Græc. — *Althæa officinalis* L. — Guimauve, althæa.

Amome. Καρδάμαμον Græc. — *Amomum Cardamomum* L. — Amome.

Aneth. Ἄνηθον Græc. — *Anethum graveolens* L. — Aneth, aneth odorant.

Anthémide. Ἄνθεμις, οἱ δὲ λευκάνθεμον, οἱ δὲ ἠράνθεμον Græc. — *Anthemis Chia* L. — Anthémide de Chios.

1. Ἄνθεμις πορφυρανθής, οἱ δὲ ἠράνθεμον Græc. — *Anthemis rosea* Sibth. — Anthémide à fleurs roses.

2. Ἄνθεμις μηλινάνθης Græc. — *Anthemis tinctoria* L. — Anthémide tinctoriale.

3. Ἄνθεμις χαμαίμηλον Græc. — *Matricaria Chamomilla.* L. — Camomille vulgaire.

Aristoloche.

1. Ἀριστολοχία μάκρα, ἀριστολοχία ἄρρην, δακτυλῖτις. Græc. — *Aristolochia longa* L. — Aristoloche longue.

2. Ἀριστολοχία θήλεια στρογγύλη, ἀριστολοχία φύλλα κισσόεντα περικλυμένοιο φέρουσα Græc. — *Aristolochia rotunda* L. — Aristoloche ronde.

3. Ἀριστολοχία κληματῖτις Græc. — *Aristolochia Clematis* L. — Aristoloche clématite.

Nous nous bornons ici à donner la synonymie des trois espèces mentionnées par Macer, quoiqu'on en compte un plus grand nombre.

Armoise. Ἀρτεμισία Græc. — *Artemisia vulgaris* L. — Armoise, herbe de la Saint-Jean.

Arroche. Ἀτράφαξις, ἀνδράφαξις, ἀτράφαξις χρυσολάχανον Græc. *Atriplex hortensis* L. — Arroche des jardins.

Asaret. Ἄσαρον Græc. *Asarum Europæum* L. — Asaret, asarum, cabaret, rondelle, girard-roussin, oreille d'homme, nard sauvage, asarine.

Aunée. Ἐλένιον Græc. — *Inula Helenium* L. — Aunée, énule campane, inule aunée.

Aurone. Ἀζρότονον ἄρρεν Græc. — *Artemisia Abrotonum* L. — Absinthe aurone.

Bétoine. Κέστρον, κέστρων, ψυχότροφον, βετόνικη Græc. — *Betonica officinalis* L. — Bétoine.

Bryone. Βρυανία Græc. — *Bryonia dioica* L. — Bryone, couleuvrée, navet du diable, navet galant, vigne blanche.

Buglose. Ἄγχουσα Græc. — *Anchusa officinalis* L. Buglose.

Calament. *Voyez* Menthe.

Camomille. *Voyez* Anthémide.

Cannelle. *Voyez* Cinnamome et Caryophylle.

Caryophylle. Καρυόφυλλον Gr. — *Myrtus caryophyllata* L. — Cannelle géroflée, caryophylle.

Centaurée.

1. Κενταύριον, κενταύριον μέγα Græc. — *Centaurea Centaurium* L. — Centaurée, grande centaurée.

2. Κενταυρὶς, Χείρωνος ῥίζα, κενταύριον μικρὸν, ἢ λιμναῖον Gr. — *Chironia Centaurium* L. — Petite centaurée.

Cerfeuil. Χαιρέφυλλον, σκάνδυξ Græc. — *Scandix Cærefolium* L. — Cerfeuil.

Champignons vénéneux. Les principaux sont : L'agaric annulaire, l'agaric brûlant, l'agaric meurtrier, la fausse oronge, l'agaric bulbeux, dont on distingue trois variétés sous les noms d'*oronge ciguë blanche*, *oronge ciguë jaunâtre*, et *oronge ciguë verte*.

Chélidoine.

1. Χελιδόνιον μέγα Græc. — *Chelidonium majus* L. — Chélidoine, chélidoine commune, grande chélidoine, éclaire, felougne.

2. Χελιδόνιον μικρὸν, οἱ δὲ πυρὸν ἄγριον Græc. — *Ranunculus Ficaria* L. — Petite chélidoine, ficaire.

Chou. Κράμβη Græc. — *Brassica oleracea* L. — Chou.

Cigue. Κώνειον, κώνιον Græc. — *Conium maculatum* L. — Ciguë, grande ciguë, ciguë ordinaire.

Cinnamome. Κάρφη, κιννάμωμον Græc. — *Laurus Cinnamomum* L. — Cinnamome, cannelle.

Citronelle. *Voyez* Mélisse.

Cognassier. Κυδώνιος, κυδωνία, χρυσόμηλα Græc. — *Pyrus Cydonia* L. — Cognassier.

Coriandre. Κόριον κορίανον, κορίαννον Græc. — *Coriandrum sativum* L. — Coriandre cultivée.

Costus.

1. Κόστος Græc. L. — *Costus speciosus* Smith. — Costus de l'Inde.

2. *Costus Arabicus* L. — Costus de l'Arabie.

Couleuvrée. *Voyez* Bryone.

Cresson alénois. Κάρδαμον, καρδάμον Græc. — *Lepidium sativum* L. — Cresson alénois, nasitort.

Cumin. Κύμινον, κύμινον αἰθιοπικὸν, κύμινον ἥμερον Græc. — *Cuminum Cyminum* L. — Cumin.

Ellébore.

1. Ἐλλέβορος λευκὸς Græc. — *Veratrum album* L. — Ellébore blanc, varaire.

2. Ἐλλέβορος μέλας, μελαμπόδιον Græc. — *Helleborus niger* L. Ellébore noir, rose de Noël.

Encens (Arbre à) Λίβανος Græc. — *Boswellia thurifera* Roxb. — Arbre à encens.

Fenouil. Μάραθρον Græc. — *Anethum Fœniculum* L. — Fenouil, aneth doux.

Fenugrec. Βούκερας, τῆλις Græc. — *Trigonella Fœnum Græcum* L. — Fenugrec.

Fève. Κύαμος Græc. — *Vicia Faba* L. — Fève commune, fève de marais.

Figuier. Συκῆ, ἐρινεὸς Græc. — *Ficus Carica* L. — Figuier.

Galanga. Γάλαγγα, γάλαγκα. Græc. — *Maranta Galanga* L. — Galanga.

Germandrée. Χαμαίδρυς Græc.

- *Teucrium Chamædris* L. — Germandrée, petit chêne.

GINGEMBRE. Ἰνδικὸν φάρμακον, ζιγγίβερι Græc. — *Amomum Zingiber* L. — Gingembre.

GRENADIER. Ῥοά, ῥοιά, ῥοιάς Græc. — *Punica Granatum* L. — Grenadier.

GUÈDE. Ἰσατις Græc. — *Isatis tinctoria* L.—Guède, vouède, pastel.

GUIMAUVE. *Voyez* ALTHÆA.

HYSOPE. Ὕσσωπος Græc. — *Hyssopus officinalis* L. — Hysope.

IRIS.

1. *Iris Germanica* L. — Iris germanique, flambe, glaïeul.

2. *Iris Florentina* L. — Iris de Florence.

3. *Iris fœtidissima* L. — Iris fétide, glaïeul puant.

IVRAIE. Ζιζάνιον Græc. — *Lolium perenne* L. — Ivraie vivace, faux froment.

JOUBARBE. *Voyez* ORPIN.

JUSQUIAME.

1. Ὑοσκύαμος, ὑοσκύαμος μέλας Græc. — *Hyoscyamus niger* L. — Jusquiame noire.

2. Ὑοσκύαμος ὑπόξανθος Græc. *Hyoscyamus aureus* L. — Jusquiame dorée.

3. Ὑοσκύαμος, ὑοσκύαμος λευκος Græc. — *Hyoscyamus albus* L. — Jusquiame blanche.

LAITUE. Θρίδαξ Græc.—*Lactuca sativa* L. — Laitue.

LAPATHUM.

1. Ἱππολάπαθον, λάπαθον ἀστικὸν Græc. — *Rumex Patientia* L. — Patience, parelle, dogue.

2. Ὑδρολάπαθον Græc. rec. — *Rumex aquaticus* L. — Rumex aquatique.

3. Λάπαθον, ὀξαλὶς ἡ ἀναξυρὶς Græc. *Rumex acetosella* L. — Rumex, petite oseille.

4. Ὀξυλάπαθον Græc. — *Rumex acutus* L. — Rumex à feuilles aiguës.

LAURIER. Δάφνη Græc. — *Laurus nobilis* L. — Laurier, laurier franc.

LENTILLE. Φακός Græc.— *Ervum Lens* L. — Lentille.

LIS. Κρίνον, λείριον Græc. — *Lilium candidum* L. — Lis blanc.

LIVÈCHE. Λιγυστικὸν, πανάκης Græc. — *Ligusticum Levisticum* L. — Livèche.

MARRUBE. Πράσιον Græc. — *Marrubium vulgare* L. — Marrube commun.

MATRICAIRE. Παρθένιον Græc. — *Matricaria Parthenium* L. — Matricaire.

MAUVE. Μαλάχη Græc. — *Malva silvestris*. L. — Mauve.

MÉLISSE. Μελισσόφυλλον, μελίσσαινα Græc. — *Melissa officinalis* L. — Mélisse, citronelle.

MENTHE.

1. Ἡδύοσμον, μίνθα, μίνθη Græc. — *Mentha crispa* L. — Menthe crépue, menthe frisée.

2. *Mentha piperita* L. — Menthe poivrée.

3. Ἡδύοσμον ἄγριον σισύμβριον, καλαμίνθη Græc. — *Mentha silvestris* L. — Menthe sauvage, calament.

MILLEFEUILLE. Μυριόφυλλον Gr. — *Achillea Millefolium* L. — Millefeuille.

MORELLE. Στρύχνος, στρύχνον Gr. — *Solanum nigrum* L. — Morelle, morette.

MOUTARDE. Σίνηπι, σίναπι, νᾶπυ, νάπειον Græc. — *Sinapis nigra* L. — Moutarde, sénevé.

MYRRHE. Σμύρνα Græc. — *Balsamodendrum Myrrha* NEES D'ESENBECK. — Myrrhe officinale.

NARD.

1. Σχοῖνος εὔοσμος, νάρδος ἰνδικὴ Græc. — *Andropogon Nardus* L. — Nard indien, spica nard.

2. *Valeriana Celtica* L. Nard celtique, nard gaulois.

NASITORT. *Voyez* CRESSON ALÉNOIS.

NOYER. Κάρυον βασιλικὸν Græc. — *Juglans regia* L. — Noyer.

OIGNON. Κρόμμυον, κρόμυον Græc. — *Allium Cepa* L. — Oignon, ciboule.

OLIVIER. Ἐλαία Græc. — *Olea Europæa* L. — Olivier.

ORGE. Κρίθη Græc. — *Hordeum vulgare* L. — Orge, orge commune.

ORIGAN Ὀρίγανος, ὀρίγανον Græc. — *Origanum vulgare* L. — Origan, origan commun.

ORPIN.

1. Ἀείζωον Græc. — *Sedum Telephium* L. — Orpin commun, joubarbe des vignes, reprise, herbe à la coupure, herbe aux charpentiers.

2. *Sedum album* L. — Sédon blanc, vermiculaire, trique-madame, petite joubarbe.

Il existe une troisième espèce d'orpin (*Sedum acre* L.) dont Macer n'a pas fait mention. — Ces trois espèces appartiennent à la famille des joubarbes, J.

ORTIE Ἀκαλήφη Græc. — *Urtica dioica* L. — Ortie, grande ortie, ortie dioïque.

OSIER. *Salix vitellina* L. — Saule aune, ou osier à faire des liens.

OSTRUTIUM. *Voyez* STRUTHIUM.

PANAIS. Σίσαρον Græc. — *Pastinaca sativa* L. — Panais cultivé.

PARELLE. *Voyez* LAPATHUM.

PASTEL. *Voyez* GUÈDE.

PAVOT. Μήκων, μήκων ἥμερος Gr. — *Papaver somniferum* L. — Pavot, pavot des jardins.

Pour la concordance synonymique des différentes espèces de *papaver*, sur laquelle il règne la plus grande incertitude, nous renverrons le lecteur à la note 188 du liv. xx de l'*Histoire naturelle* de Pline.

PERSIL. Πετροσίλινον Græc. — *Apium Petroselinum* L. — Persil.

PIVOINE.

1. Παιονία, γλυκυσίδης, γλυκυσίδη κεραμὶς et μίλαινα, γλυκυσίδη θήλεια, Græc. — *Pæonia officinalis* L. — Pivoine officinale, pivoine femelle.

2. Γλυκυσίδη ἄῤῥην Græc. — *Pæonia corallina* L. — Pivoine mâle.

PLANTAIN.

1. Ἀρνόγλωσσον μικρὸν Græc. *Plantago Lagopus* L. — Plantain lagopus, plantain lancéolé, plantain maritime, petit plantain.

2. Ἀρνόγλωσσον, ἀρνόγλωσσον τὸ μεῖζον Græc. — *Plantago major* L. — Grand plantain.

POIREAU. Πράσον, πράσον κεφαλωτόν Græc. — *Allium Porrum* L. — Poireau.

POIS CHICHE. Ἐρέβινθος, κρῖος Gr. — *Cicer arietinum* L. — Pois chiche, cicérole.

POIVRE. Πίπερι Græc. — *Piper nigrum* L. — Poivre.

Le *Piper album*, dont parle Macer, ne doit pas être distingué du précédent, attendu que le poivre noir et le poivre blanc proviennent de la même plante. Quant au poivre long, c'est le fruit du *piper longum*, cueilli avant sa maturité et desséché.

POULIOT. Γλήχον Græc. — *Mentha Pulegium* L. — Pouliot, avolon.

POURPIER. Ἀνδράχνη Græc. — *Portulaca oleracea* L. — Pourpier.

PYRÈTHRE. Πύρεθρον Græc. — *Anthemis Pyrethrum* L. — Pyrèthre.

RAIFORT. Ῥάφανος Græc. — *Raphanus sativus* L. et var. — Raifort, radis.

RÉGLISSE. Γλυκύῤῥιζα Græc. — *Glycyrrhiza* L. — Réglisse, bois doux.

ROQUETTE. Εὔζωμον Græc. — *Brassica Eruca* L. — Roquette.

ROSE. Ῥόδον Græc. — *Rosa Gallica* L. — Rose, rose de Provins.

RUE. Πήγανον Græc. — *Ruta graveolens* L. — Rue, rue des jardins.

SABINE. Βράθυ, βάρατρον Græc. — *Juniperus Sabina* L. — Sabine, savinier

SARRIETTE. Θύμβρα Græc. — *Satureia Thymbra* L. — Sarriette thymbra.

Sauge. Ἐλελίσφακος Græc. — *Salvia officinalis* L. — Sauge, petite sauge.

Saule Ἰτία Græc. — *Salix alba* L. — Saule blanc.

Scammonée. Σκαμμονία Græc. — *Convolvulus scammonia* L. — Scammonée.

Seneçon. Ἡριγίρων Græc. — *Senecio vulgaris* L. — Seneçon, seneçon commun.

Sénevé. *Voyez* **Moutarde.**

Serpentaire. Δρακόντιον Græc. — *Arum Dracunculus* L. — Serpentaire commune, gouet serpentaire.

Serpolet. Ἕρπυλος, ἕρπυλλος Gr. — *Thymus Serpillum* L. — Serpolet, thym sauvage.

Souchet. Μαλιναβάλλη, μνάσιον, κάλαμος καρποῖς ὀρόβοις λευκοῖς Gr. — *Cyperus esculentus* L. — Souchet blanc.

Struthium. Στρούθιον Græc. — *Gypsophila Struthium* L. — Struthium? ostrutium?

Sumac. Ῥοῦς, ῥοῦς ἐρυθρὰ, ῥοῦς βυρσοδεψικὴ Græc. — *Rhus coraria* L. — Sumac des corroyeurs.

Verveine.

1. *Mas.* — Ἱερὰ βοτάνη, περιστερεὼν ὕπτιος, περιστερεῶνα Græc. — *Verbena officinalis* L. — Verveine officinale.

2. *Femina.* — Περιστερεὼν Gr. — *Verbena supina* L. — Verveine couchée.

Vigne. Ἄμπελος, ἄμπελος οἰνοφόρος Græc. — *Vitis vinifera* L. — Vigne cultivée.

Violette. Ἴον, πορφυροῦν Græc. — *Viola odorata* L. — Violette, violette odorante, violette de mars.

Zédoaire. Ξάδουρ, ξάδερα Græc. rec. — *Kæmpferia rotunda* L. — Zédoaire, zédoaire bulbeuse.

FIN.

MARCELLUS.

DE LA MÉDECINE

POËME

TRADUIT POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS

PAR M. LOUIS BAUDET

Professeur.

NOTICE

SUR MARCELLUS EMPIRICUS.

Malgré les antiques priviléges confirmés et renouvelés par Constantin et ses successeurs[1] en faveur des médecins, de leurs femmes et de leurs enfants, les bons médecins étaient rares au IVe siècle. De tout temps les astrologues et les magiciens avaient disputé aux maîtres de la science la confiance des malades et le droit de les guérir : peu à peu, en dépit d'Hippocrate et de Galien, en dépit des railleries de tous les hommes sages et éclairés, leur empire s'était affermi; la plupart des médecins eux-mêmes, on peut le croire, pour combattre ou pour détruire une concurrence nuisible, ou pour s'épargner des études plus difficiles, se contentaient de suivre la routine de l'empirisme; et telle fut à la fin la puissance des traitements par sortiléges et des opérations magiques sur l'esprit des populations et des princes mêmes, que Constantin, en 321, les affranchissait de toutes poursuites[2]. C'était mettre l'art de guérir à la portée de bien du monde. Constance et Valentinien, moins débonnaires, punirent de mort l'emploi de ces pratiques superstitieuses[3] réprouvées par le christianisme. « Mais, dit Tillemont[4], il y a des choses que les lois divines et ecclésiastiques condamnent, et que les civiles peuvent tolérer pour ne pas faire trop de coupables. » Et d'ailleurs, à défaut de médecins instruits et expérimentés, force était bien de laisser chacun essayer de se guérir à sa guise. De là l'origine de ces recueils de recettes médicales composés en vers et en prose

[1] *Cod. Theod.*, lib. XIII, tit. 3, l. 1 et seq.

[2] *Cod. Theod.*, lib. IX, tit. 16, l. 3 : *Nullis vero criminationibus implicanda sunt remedia humanis quæsita corporibus.* — *Voir* la note de J. Godefroy.

[3] Amm. Marcellin., lib. XVI, c. 8; lib. XIX, c. 12; lib. XXIX, c. 2.

[4] *Histoire des Empereurs*, t. IV, p. 182.

par des hommes à peu près étrangers à l'art de guérir, mais recommandables par leurs connaissances et leurs lumières, tels que Siburius[1], préfet du prétoire en 379, ami de Symmaque et de Libanius, Eutrope l'historien, lié aussi avec Symmaque[2], Marcellus et quelques autres.

Marcellus, surnommé l'Empirique[3], naquit vers le milieu du IVe siècle, à Bordeaux peut-être ou à Bazas, mais bien certainement dans la Gaule[4]. L'histoire de ses premières années est demeurée inconnue. A l'exemple de son compatriote Julius Auso-

[1] Il ne reste rien de ses écrits. J. Cornarius (*Epist. nuncup. in Marcell. de Medic.*) a prétendu qu'il avait traduit du grec en latin la *Composition des remèdes* de Scribonius Largus; mais les Bénédictins (*Histoire litt. de la France*, t. I, 2e part., p. 247) ont réfuté cette conjecture, qui d'ailleurs se réfutait d'elle-même, puisque Scribonius déclare qu'il écrivait en latin. On a attribué aussi à Siburius un recueil en cinq livres, intitulé *de Re medica* ou *Pliniana medicina*, qui porte ordinairement le nom de C. Plinius Valerianus (Schœll, *Histoire abrégée de la Littér. rom.*, t. III, p. 233).

[2] J. Cornarius (*loco cit.*) et les Bénédictins (*Histoire litt. de la France*, t. I, 2e part., p. 222) pensent que l'Eutrope cité par Marcellus dans son Épître dédicatoire n'est autre que l'historien.

[3] C'est probablement à son livre qu'il doit ce surnom; il écrit lui-même à ses enfants: *Libellum hunc de empiricis.... conscripsi.* Mais il ne faut pas prendre cette déclaration à la lettre. Il n'était pas exclusivement empirique; il empruntait aussi aux deux autres sectes ce qui lui semblait bon et utile: car il dit, au commencement de son poëme (v. 6 et 7):

> Quod logos, aut methodos, simplexque empirica pangit,
> Hoc liber iste tenet, diverso e dogmate sumptum.

[4] Il était Gaulois, parce qu'après avoir nommé Pline, Apulée, Celse, il désigne plus particulièrement comme ses concitoyens, *cives ac majores nostri*, Siburius, Eutrope et Ausonius; or, cet Ausonius, d'après le témoignage d'Ausone, son fils, était né à Bazas. Une autre preuve, selon les Bénédictins (*Histoire litt. de la France*, t. II, p. 51), que Marcellus était Gaulois, c'est que dans son recueil il donne à certaines plantes le nom qu'elles portaient dans les Gaules; par exemple, en parlant de la verveine, il dit (c. I): *Corona ex herba hierabotane, quam nos verbenam dicimus*, et (c. XXVI): *Eodem modo data hierabotane prodest, quam nos verbenacam dicimus.* « Or, ajoutent les Bénédictins, il est constant que les Gaulois nommaient ainsi cette plante. » Mais les Romains la nommaient de même, et Pline, à propos de la verveine (lib. XXV, c. 59), ne s'exprime pas autrement que Marcellus: *Nulla tamen Romanæ nobilitatis plus habet, quam hierabotane. Aliqui peristereona, nostri verbenacam vocant.* Parmi les grammairiens célébrés par Ausone, il en est un qui portait le nom de Marcellus, et qui était né à Bordeaux (Auson., *Profess.*, XVIII). Marcellus Empiricus pouvait sortir de la même famille, mais ne pouvait être, comme le prétendait Vinet (*in Auson.*, § 162), le père de ce grammairien, mort avant Ausone. *Voir* l'*Histoire litt. de la France* par les Bénédictins, t. I, 2e part., p. 217. Marcellus, d'ailleurs, ne devint père que sur la fin de sa vie, c'est-à-dire dans les dernières années du IVe siècle (*voir*, plus loin, p. 269), et il est douteux que ses enfants aient pu être connus d'Ausone, qui était alors bien près de mourir.

nius, qu'il s'était sans doute proposé pour modèle, cet homme, dont Libanius vante les qualités de l'âme non moins que le savoir[1], et que Suidas appelle « un monde de toute sorte de vertus, ou, pour mieux dire, une vertu vivante[2], » semble ne s'être adonné à l'étude de la médecine que pour le plaisir d'être utile, et non dans l'intérêt de sa fortune ou de son ambition. Comme il ne faisait pas profession de médecin, qu'il n'en accepta pas le nom, dont il était digne pourtant et qu'on lui donna plus tard[3], la première moitié de sa vie, partagée entre le travail et les soins qu'il prodiguait sans éclat, s'écoula dans une modeste obscurité. Mais à la fin, son habileté, ses succès nombreux firent du bruit dans le monde : les services qu'il rendit, dans plusieurs maladies graves, à quelques familles considérables par leur opulence ou leur crédit[4], attirèrent sur lui, non moins que la renommée de son mérite et de sa probité, les regards de l'empereur. Appelé à la cour de Théodose[5], il fut nommé maître des offices[6], et il exerçait encore cette charge en 395, la première année du règne d'Arcadius[7]. Mais l'eunuque Eutrope, qui, selon l'expression de Zosime, « dominait cet empereur comme une bête[8], » dépossédа Marcellus de cet emploi, pour le donner à l'Espagnol

[1] Liban., *Epist.* cccLxv, ed. Wolf.

[2] Au mot Μάρκελλος, Suidas dit : Κόσμος ἀρετῆς ἁπάσης, ἤ, τόγε ἁρμονικώτερον εἰπεῖν, ἀρετή τις ἔμψυχος.

[3] Dans son Épître dédicatoire, Marcellus évite de prendre la qualité de médecin; mais Libanius la lui donne partout, notamment dans sa lettre cccLxv, à Anatolius, où il dit : Οὐ γὰρ μᾶλλον ἀγαθὸς ἰατρὸς, ἢ χρηστὸς ἀνήρ.

[4] Liban., *Epist.* cccLxii, cccLxv, cccLxxxi, cccLxxxvii et cccxcv.

[5] Les Bénédictins (*Histoire litt. de la France*, t. ii, p. 49) pensent que Marcellus a pu être introduit à la cour ou par Julius Ausonius ou par le poëte Ausone, qui, en effet, quoique retiré dans les Gaules depuis la mort de Gratien, avait conservé du crédit auprès de Théodose.

[6] En tête de son Épître dédicatoire, il prend le titre d'ex-maître des offices de Théodose l'Ancien : *Marcellus V. I., ex-mag. offic. Theodosii Sen.* Je ne sais pourquoi Funck (*de Vegeta Lat. ling. senect.*, c. ix, § 31) reproche à Vossius d'avoir adopté cette leçon, donnée par Pithou, plutôt que la leçon vicieuse de J. Cornarius : *ex magno officio Theodosii Sen.*, blâmée avec raison par J. Godefroy (*Cod. Theod.*, lib. xvi, tit. 5, l. 29). — On a prétendu que Marcellus avait aussi été *archiatre* ou premier médecin de l'empereur Théodose. Cette conjecture, qui ne s'appuie sur aucun texte, ne me paraît pas fondée. Car il est probable que, s'il avait eu cette qualité, il n'aurait pas négligé de la joindre à celle de maître des offices, surtout en tête d'un traité sur la science médicale.

[7] On trouve dans le *Code Théodosien* (liv. vi, tit. 29, l. 8, et liv. xvi, tit. 5, l. 29) deux lois d'Arcadius adressées à Marcellus, maître des offices, datées l'une du 1er juin et l'autre du 24 novembre 395.

[8] *Voir* Tillemont, *Histoire des Empereurs*, t. v, p. 429.

Osius, son favori, dont Claudien a tracé un si plaisant portrait[1]. Dépouillé de ses honneurs, Marcellus reprit l'exercice de la médecine; et quelques années après, parvenu à une extrême vieillesse, il rédigea, sous le règne de Théodose II, au commencement du ve siècle, son traité *de Medicamentis :* c'est une liste de tous les remèdes qu'il avait pu recueillir dans ses lectures et dans le cours de ses voyages. Les médecins modernes se sont beaucoup moqué de ces remèdes, bien ridicules sans doute pour la plupart, et qui ne devaient leur efficacité qu'au hasard ou à la confiance inspirée par le médecin à ses malades : car il faut croire qu'il en était alors comme aujourd'hui, où c'est souvent encore la foi qui sauve. Quoi qu'il en soit, il est prouvé que Marcellus obtenait de ses traitements d'heureux résultats, et le noble but qu'il se proposait en composant son recueil mérite plutôt des éloges que des railleries. Car ce n'était point par une vaine ambition de gloire scientifique ou littéraire qu'il écrivait ce traité. Après une longue vie consacrée à bien faire, il voulut, avant de mourir, laisser à ses enfants, qu'il n'avait eus que dans un âge assez avancé[2], et qu'il n'avait pas le temps de former à ses leçons, le secret de continuer ses bonnes œuvres et les moyens d'imiter son exemple. Il faut lire l'épître dédicatoire qu'il leur adresse : la sagesse de ses conseils, l'esprit de bienveillance et de charité toute chrétienne[3] qui respire dans cette belle page, donneront, je crois, une heureuse idée de son caractère : et, si la médecine était mauvaise et prêtait à rire, on reconnaîtra,

[1] *In Eutrop.*, lib. II, v. 347 et seq.

[2] Libanius (*Epist.* CCCLXV) dit que Marcellus pria longtemps les dieux de le rendre père, qu'il n'obtint cette grâce que fort tard, et que ses enfants sont un cadeau d'Esculape : Μάρκελλος ἀψέ ποτε γίγνεται πατὴρ, μάλα ταύτης ἐπιθυμήσας τῆς κλήσεως, καὶ πρὸς ἱεροῖς ἱκετεύσας. Καὶ ἔστιν αὐτῷ τὰ τέκνα Ἀσκληπίου δῶρα.

[3] Outre cette épître dédicatoire, une des deux lois d'Arcadius citées plus haut (p. 268, note 7), semble prouver que Marcellus était chrétien. L'empereur lui recommande, en effet, de rechercher si parmi les officiers du palais impérial il ne se trouvait pas des hérétiques, et lui ordonne, dans ce cas, de les destituer et de les chasser de la ville : *Sublimitatem tuam investigare præcipimus, an aliqui hæreticorum, vel in Scriniis, vel inter Agentes in rebus, vel inter Palatinos, cum legum nostrarum injuria, audeant militare : quibus, exemplo divi patris nostri, omnibus et a nobis negata est militandi facultas. Quoscumque autem deprehenderis culpæ hujus adfines, cum ipsis quibus, et in legum nostrarum et in religionum excidium, conniventiam præstiterunt, non solum militia eximi, verum etiam extra mœnia urbis jubebis arceri.* Il ne pouvait guère charger un païen d'une si pieuse inquisition.

du moins, que le médecin valait mieux qu'elle, et qu'il avait droit à l'estime des hommes et au respect de la critique.

MARCELLUS, V. I.,
EX-MAG. OFFIC. THEODOSII SEN.
FILIIS SUIS SALUTEM DICIT.

Sequutus opera studiosorum virorum, qui licet alieni fuerint ab institutione medicinæ, tamen ejusmodi causis curas nobiles intulerunt, libellum hunc de empiricis quanta potui solertia diligentiaque conscripsi, remediorum physicorum sive rationabilium confectionibus et annotationibus fartum undeunde collectis. Nam si quid unquam congruum sanitati curationique hominum vel ab aliis comperi, vel ipse usu approbavi, vel legendo cognovi, id sparsum inconditumque collegi, et in unum corpus (quasi disjecta et lacera Æsculapius Virbii membra) composui. Nec solum veteres medicinæ artis authores Latino duntaxat sermone perscriptos (cui rei operam uterque Plinius, et Apuleius, et Celsus, et Apollinaris, ac Designatianus, aliique nonnulli etiam proximo tempore inlustres honoribus viri, cives ac majores nostri, Siburius, Eutropius, atque Ausonius, commodarunt) lectione scrutatus sum, sed etiam ab agrestibus et plebeiis remedia fortuita atque simplicia, quæ experimentis probaverant, didici. Quorum vobis copiam labore nostro vigiliaque faciendam, filii dulcissimi, pro necessitate infirmitatis humanæ, piissimum duxi : orans primum divinam misericordiam ne vobis

MARCELLUS, PERSONNAGE ILLUSTRE,
EX-MAÎTRE DES OFFICES DE THÉODOSE L'ANCIEN,
A SES FILS, SALUT.

Imitant l'exemple de ces hommes zélés, qui, bien qu'étrangers aux règles de la médecine, ont néanmoins porté de ce côté leurs nobles sollicitudes, j'ai écrit, d'après les empiriques, avec l'exactitude et le soin dont je suis capable, ce livre qui renferme des préparations de remèdes physiques ou fondés sur le raisonnement et des observations recueillies de part et d'autre. Car toutes les recettes utiles à la santé comme à la guérison des hommes, qui m'ont été enseignées par d'autres, ou dont l'efficacité m'a été démontrée par l'expérience, ou que mes lectures m'ont fait connaître, toutes ces notes éparses et détachées, je les ai recueillies, et, comme Esculape les membres déchirés et dispersés de Virbius, je les ai rassemblées en un seul corps. Outre les anciens traités sur l'art de guérir, écrits seulement en latin, tels que les ouvrages des deux Pline, d'Apulée, de Celse, d'Apollinaris, de Designatianus, et de quelques autres plus voisins de notre époque, personnages illustrés par les honneurs, nos concitoyens et nos ancêtres, tels que Siburius, Eutropius et Ausonius, que j'ai consultés et mis à profit; les paysans et les gens du peuple m'ont appris encore plusieurs remèdes simples et dus au hasard, mais éprouvés par l'expérience. Je me suis fait un pieux devoir, car je connais les besoins de l'infirmité humaine, fils bien-aimés, d'employer mon travail et mes veilles à vous transmettre ces instructions ; et je prie avant tout la misé-

vestrisque experiendi hujus libelli necessitas ulla nascatur : tum si qua fuerit prospiciendæ salutis et tuendæ valetudinis causa, gratulemini super hac re labori studioque nostro, quod vobis, absque medici intercessione, opem necessariam curationemque præstabit. Cujus scientiæ beneficia, vice mutua charitatis humanæ, cum omnibus infirmis amicis, notis ignotisque, immo vero cum advenis magis et pauperculis communicare debetis : quia et Deo acceptior et homini laudabilior misericordia quæ ægro hospiti ac peregrino egenoque defertur. Moneo sane, si qua fuerint paranda medicamina, ne absque medico aut incuriosius componantur, aut indiligenter habeantur. Nam licet attentissime species et mensuras specierum remediis quibusque adscripsero, et ipsarum mensurarum notas, vel ponderum qualitates secundum Græcam traditionem et medicorum veterum consuetudinem seorsum libello huic inseruero, et non solum Romana, sed etiam Graia expositione digessero, tamen e re est ut hæc eadem cum peritioribus conferantur, ac sæpius retractentur, et quæ confecta fuerint vel parata medicamina sub signaculis semper habeantur, ne aut casus incidat, aut malignitas alicujus obrepat : quæ benevole et sincere parata corrumpat, sitque de remedio venenum, et de salubritate pernicies, culpeturque medicina, quum peccarit incuria. In summa me hæc benigne parasse, et tamen super iis monuisse sufficiet, vos per-

ricorde divine que vous ne sentiez jamais la nécessité, pour vous ou pour les vôtres, de recourir à ce recueil; mais que pourtant, si vous vous trouviez forcés de pourvoir à votre conservation et d'affermir votre santé, vous rendiez grâce alors à mon travail, à mon zèle, qui vous procurera, sans l'intervention du médecin, les secours nécessaires et la guérison. Ces bienfaits de la science, vous devez, par un sentiment d'amour réciproque et de charité humaine, les communiquer à tous les malades, amis, connus ou inconnus, et surtout aux étrangers et aux pauvres, parce que l'assistance qu'on prête à un hôte malade, à l'étranger, à l'indigent, est plus agréable à Dieu et plus honorable aux yeux des hommes. Je vous recommande expressément, quand vous aurez des remèdes à préparer, de ne point les composer sans appeler un médecin, de peur de négligence ou de légèreté. Car, bien que j'aie désigné avec la plus grande attention la nature des drogues et leur dose pour chaque remède; bien que j'aie placé en tête de ce livre les signes des mesures et la valeur des poids d'après la tradition des Grecs et la pratique des anciens médecins, et que j'aie donné cette explication non-seulement en latin, mais en grec, néanmoins il est important que ces mesures soient vérifiées par de plus habiles et souvent corrigées, et que les remèdes, une fois composés ou préparés, soient toujours tenus cachetés : car un accident imprévu ou les efforts secrets de la malveillance pourraient altérer ces préparations bienfaisantes et régulières, faire du remède un poison, d'un mélange salutaire une combinaison mortelle, et on accuserait la médecine, quand la prudence seule aurait été en défaut. En résumé, la composition de mes recettes est bonne, mais j'ai dû vous avertir; que cela

inde sanitati vestræ atque opinioni meæ consuluisse conveniet. Epistolas quoque eorum quorum studium æmulatum me esse scripsi, huic operi, ne quid deesset, adjeci, quarum lectio et incitare vos ad necessariam cognitionem, et instruere poterit ad salutem. Versiculis quoque lusimus migmatum et specierum digestione compositis. Non quod sit dignum aliquid in carmine, sed ut lectorem scrutatoremque hujus operis et poema pelliciat, et exoptatio blanda conciliet : quod opusculum in infima parte hujus codicis collocavi, et ut sermone nostro opera hæc solertia nostra composita claudantur, et nugas nostras multiplex foliorum celet objectus.

suffise : c'est à vous de songer à votre santé et à mes recommandations. J'ai ajouté à cet ouvrage, pour qu'il fût complet, les lettres de ceux dont le zèle m'a servi d'exemple, comme je l'écrivais tout à l'heure : leur lecture pourra vous donner du goût pour une science nécessaire, et des ressources pour votre conservation. Je me suis amusé aussi à présenter par ordre, en quelques vers, la liste des mixtions et des substances. Ce n'est pas que les vers prêtent quelque valeur au sujet ; mais le lecteur qui consultera cet ouvrage se laissera charmer par la poésie et séduire par mes souhaits pour son bonheur. J'ai placé cet opuscule à la fin de ce livre, pour clore, par un écrit de ma façon, ce recueil rédigé par mes soins, et en même temps pour que les nombreux feuillets qui le recouvrent cachent aux yeux cet enfantillage.

Les lettres dont parle Marcellus et qui suivent son Épître dédicatoire, sont au nombre de sept. Plusieurs sont apocryphes : par exemple, celle d'Hippocrate à Mécène ; on l'attribue avec plus de raison à Antonius Musa. Une autre, la cinquième, adressée sous le nom de Celse à Julius Callistus, est de Scribonius Largus. Quelques critiques pensent que la plupart de ces lettres ont été fabriquées par les moines du moyen âge [1]. Les empiriques de cette époque étaient seuls, en effet, capables de pareils anachronismes. Il ne serait pas difficile de retrouver des traces de leur ignorance superstitieuse dans le traité *de Medicamentis*, et plusieurs des recettes miraculeuses qu'il renferme pourraient bien n'être que des interpolations de ces pieux faussaires.

Le poëme de soixante-dix-huit vers qui termine ce traité a été quelquefois considéré comme la suite et la conclusion du poëme de Serenus Sammonicus [2]. G. Barth l'a retrouvé dans un manuscrit sous le nom de Vindicianus [3], et il l'attribue, sans hési-

[1] Schœll, *Histoire abrégée de la Littér. rom.*, t. III, p. 231.

[2] Notamment par Robert Constantin, qui a publié ce poëme à la suite de Serenus Sammonicus, à Lyon, en 1566.

[3] *Adversar.*, lib. I, c. 6.

ter, à ce médecin, contemporain de Marcellus[1]. Selon lui, ce dernier, qui n'était qu'un simple compilateur, avait pris ce poëme à Vindicianus, comme il avait emprunté à tant d'autres les matériaux de son traité. Mais Marcellus, on l'a vu, avoue de bonne foi ses plagiats; or, quand il dit que ces vers sont de lui, on peut, malgré quelques manuscrits, le croire sur parole. Ce poëme a été souvent imprimé séparément, notamment par P. Pithou en 1590[2], et par P. Burmann en 1731[3]. Wernsdorf se proposait de le comprendre dans ses *Poetæ Latini minores;* mais il est mort avant de réaliser ce projet. La nouvelle édition qu'en donne ici M. Baudet, avec la première traduction qui en ait été faite en français, a été collationnée sur celle de Burmann. Les leçons de Robert Constantin et les variantes du manuscrit de Barth ont été heureusement mises à profit par l'élégant traducteur, qui, en plusieurs endroits du texte, a introduit d'habiles et ingénieuses restitutions.

E.-F. CORPET.

Mai 1845.

[1] Vindicianus était un médecin célèbre, ami de S. Augustin (*Confess.* lib. IV, c. 3, et lib. VII, c. 6).

[2] *Epigrammata et poematia vetera*, p. 281.

[3] *Poetæ Latini minores*, t. II, p. 389.

MARCELLI

DE MEDICINA CARMEN.

Quod natum Phœbus docuit, quod Chiron Achillem,
Quod didicere olim Podalirius atque Machaon
A genitore suo, qui quondam versus in anguem,
Templa Palatinæ subiit sublimia Romæ :
Quod Cous docuit senior, quodque Abdera suasit,
Quod logos, aut methodos, simplexque empirica pangit,
Hoc liber iste tenet, diverso e dogmate sumptum.
Namque salutiferas disponit pagina curas.
Istic repperies per nomina, perque medelas,
Descriptas species, et pondera mensurarum
Congrua, quæ sapiens sumes moderamine certo.
Ne fallare vide, neu quæ sunt parta saluti,
Vertat in exitium non sollers cura medentis.
Sume igitur medicos pro tempore, proque labore,
Ætatisque habitu, summa ratione paratus;
Gramine seu malis ægro præstare medelam,
Carmine seu potius : namque est res certa saluti
Carmen, ab occultis tribuens miracula verbis.
Quæ curis hominum physicorum inventa pararint,
Quæque suis natura bonis terraque marique
Edidit, illa suis altrix simul, atque creatrix
Fœtibus omnigenis, quos parturit; ergo salubres

MARCELLUS.

DE LA MÉDECINE.

Ce que Phébus découvrit à son fils, et Chiron à son élève Achille; ce que Podalire et Machaon apprirent de leur père, qui jadis, sous la forme d'un serpent, vint à Rome fixer sa demeure dans le temple élevé sur le sommet du mont Palatin; ce qu'enseignèrent et le vieillard de Cos et le philosophe d'Abdère; enfin ce que l'homme doit à l'étude, à la réflexion ou à la simple expérience : toutes ces traditions, tous ces préceptes, toutes ces découvertes sont autant de voix qui ont dicté les pages salutaires de ce livre. Un ordre méthodique y assigne à chaque maladie son remède; à chaque remède ses proportions et ses doses; car la médecine a ses méprises, et quelquefois, par une application maladroite des préceptes de l'art, ce qui devait sauver peut perdre. Ce livre vous apprendra donc avec quelle circonspection il faut, dans l'emploi des remèdes, étudier le temps, la maladie et l'âge du malade, soit qu'on ait recours aux propriétés des plantes, ou à la puissance magique des paroles, qui, comme on n'en saurait douter, ont des vertus secrètes et merveilleuses pour conjurer les fléaux du corps. Vous saurez quel usage on peut faire, et des découvertes dues aux savantes recherches des physiciens, et de toutes les productions terrestres et aquatiques que la nature, dans sa sollicitude maternelle, tire de son sein inépuisable pour la conser-

Suggerit impensas ponto et tellure creatas,
Angue, fera, pecude, et fruge, alite, murice, pisce,
Lacte, mero, pomis, lymphis, sale, melle, et olivo,
Succis, unguinibus, tædis, pice, sulfure, cera,
Polline, farre, fabis, lino, scobe, vellere, cornu,
Baccis, et balanis, lignis, carbone, favilla;
Floribus, et variis herbis, olere atque metallis,
Sandice, et creta, psimmyto, pumice, gypso,
Cadmia, chalciti, chalcantho, calce, cumino,
Cassitero molli, lepido cupro, atque atramento.
Prome etiam, seu tunde prius, seu contere gyro
Quod viride hortus habet, vel quod carnaria siccum,
Allia, serpyllumque herbas, thymbramque salubrem,
Brassicaque et raphanos, ac longis intyba fibris,
Et mentam, et sinapi, coriandrum, prototomumque,
Erucam, atque apium, malvam, betamque salubrem,
Rutamque et nasturcum, et amara absinthia misce,
Puleiumque potens, nec non et lene cuminum.
Palmula nec desint Idumes, nec pruna Damasci:
Quæ quum multiplici contriveris orbe terendo
In patinis excocta dabis, aut grandibus ollis;
Verum adaperta coques, ne fumida jura saporem
Corruptum reddant, quæ mox fastidiat æger.
Adde et aromaticas species, quas mittit Eous,
Vel quæ Judaicis fragrant bene condita capsis,
Thus, costum, folium, myrrham, styracem, crocomagma,
Aspalathum, albumque elleborum, nigrumque, bitumen,
Et nardum, et casias, et amoma, et cinnama rara,
Balsama, peucedanum, spicam, crocum atque bedellam,
Irim, castoreum, scillamque, opium, panaceam,
Resinam, lepidum, euphorbium, git, atque pyrethrum,

vation de tous ses enfants : telles que serpents, animaux farouches ou paisibles, moissons, oiseaux, murex, poissons, lait, vin, fruits, eaux, sel, miel, huile, sucs, parfums, résine, poix, soufre, cire, farine, grains, fèves, lin, limaille, toison, cornes, baies, glands, bois, charbon, cendre, herbes et fleurs de toute espèce, légumes, métaux, sandyx, craie, céruse, pierre ponce, gypse, cadmie, calamine, couperose bleue, chaux, cumin, étain flexible, cuivre à la belle couleur, couperose verte. Vous apprendrez encore à vous servir, après les avoir pilées et et broyées fraîchement cueillies ou desséchées dans un herbier, des plantes qui naissent dans nos jardins, telles que l'ail, le serpolet, la sarriette salutaire, le chou, le raifort, la chicorée aux longues feuilles, la menthe, le sénevé, la coriandre, le broccoli, la roquette, l'ache, la mauve, la bette salutaire, la rue, le nasitort, l'amère absinthe, le pouliot renommé par ses propriétés médicales, le doux cumin, les dattes de l'Idumée, les prunes de Damas. Après avoir longtemps soumis ces productions végétales à l'action de la meule d'un pressoir, faites-les cuire dans des plats creux ou dans de grandes marmites ; mais ayez soin de découvrir le vase qui les contient, de peur que la vapeur, retenue captive, ne laisse à la décoction une saveur qui dégoûte le malade. Vous connaîtrez aussi les vertus des substances aromatiques qui nous viennent du levant, ou que les juifs enferment dans leurs boîtes, d'où s'exhale une odeur suave : telles que l'encens, le coste, le folium[1], la myrrhe, le styrax, le marc de safran, l'aspalathe, l'ellébore blanc et l'ellébore noir, le bitume, le nard, la cannelle, les amomes, le rare cinnamome, le baume, le peucédan, le spica-nard, le safran, le bdellium, l'iris, le castoréum, la squille, l'opium, la panacée, la résine, le passerage, l'euphorbe, le gith, le py-

(1) Quelques auteurs pensent que le folium est le nard ; mais la mention que Marcellus fait, deux vers plus bas, de cette dernière plante, ne nous permet pas de nous ranger à cet avis.

Zingiber et calidum, mordax piper, et laser, albens
Agaricum, asarumque potens, aloen, aconitum,
Galbana, sandaracam, sampsuchum, psoricum, alumen,
Acaciam, propolimque, et adarchen, cnicon, acanthum,
Andrachnen, acoronque, opopanaca, pompholygemque,
Cyperum, ladanum, sagapenonque, et tragacanthum,
Scammoniam, cepen, malabathron, ammoniacon.
Denique repperies istic quod lucis in ortu,
Indus, Arabs, Seres, Persis, divesque Sabæus,
Vicino sub sole legunt, quod præbet Orontes,
Eximium ignoto mittit quod Nilus ab ortu,
Decerptum foliis, ramo, cute, cortice, virga,
Quodque ab Idumæis vectum seplasia vendunt,
Et quidquid confert medicis Lagæa cataplus.
Hæc quicumque leges, poteris discernere tecum,
Agnoscenda magis, sive excernenda rearis;
Quisque tamen nostrum hoc studium dignabere, quæso
Præstes judicium purum mentemque benignam.
Sic tua perpetuo vegetentur membra vigore,
Et peragas placidam per multa decennia vitam.
Sic non incuses validam placitamque senectam.
Nec tibi sit medicis opus unquam, nec tibi casus
Aut morbus pariant ullum quandoque dolorem :
Sed procul a curis et sano corpore vivas,
Quotque hic sunt versus, tot agant tua tempora Janos.

rèthre, le gingembre à la saveur chaude, le poivre mordant, le laser, l'agaric blanc, l'asarum, l'aloës, l'aconit, le galbanum, la sandaraque, la marjolaine, le psorique, l'alun, l'acacia, la propolis, l'écume de mer, le cnicus, l'acanthe, l'andrachne, la calangue, l'opoponax, le pompholyx, le souchet, le ladanum, le sagapenum, la gomme adragant, la scammonée, l'oignon, le malabathrum, l'ammoniaque. Enfin ce livre vous fera connaître les diverses productions que recueillent les habitants de l'Inde, de l'Arabie, de la Sérique, de la Perse, de la riche Saba, et des autres contrées qui voient naître le soleil et la lumière; et les plantes précieuses qui nous viennent des régions arrosées par l'Oronte, ou des sources inconnues du Nil, en feuilles, rameaux, pellicule, écorce, tige; et les parfums de l'Idumée que Capoue voit arriver dans ses marchés, et tout ce que le commerce apporte sur les navires égyptiens pour le mettre à la disposition des médecins. Vous pourrez, du reste, libre dans votre jugement, approuver ou rejeter mes conseils; mais, qui que vous soyez, qui daignez jeter les yeux sur ce livre, soyez propice et favorable au fruit de mon labeur. Puissiez-vous, lecteur bienveillant, voir vos jours s'écouler, exempts de toute maladie, pendant une longue suite de générations, et parvenir à une vieillesse vigoureuse et tranquille, sans avoir connu ni la douleur ni les médecins! puissiez-vous, sain d'esprit et de corps, compter autant d'années que ce poëme contient de vers!

TABLE DES MATIÈRES.

SERENUS SAMMONICUS. — MACER FLORIDUS. — MARCELLUS.

SERENUS SAMMONICUS. Pages

NOTICE 5

Préceptes médicaux 9

NOTES 90

Table des remèdes indiqués dans les Préceptes médicaux de Serenus Sammonicus 106

MACER FLORIDUS.

NOTICE 111

Des Vertus des Plantes 115

Liste des plantes mentionnées par Macer Floridus 260

MARCELLUS.

NOTICE 266

De la Médecine 275

Lp 41.30
Poesies de Priscien :
Widener Library 006365950
3 2044 085 225 118